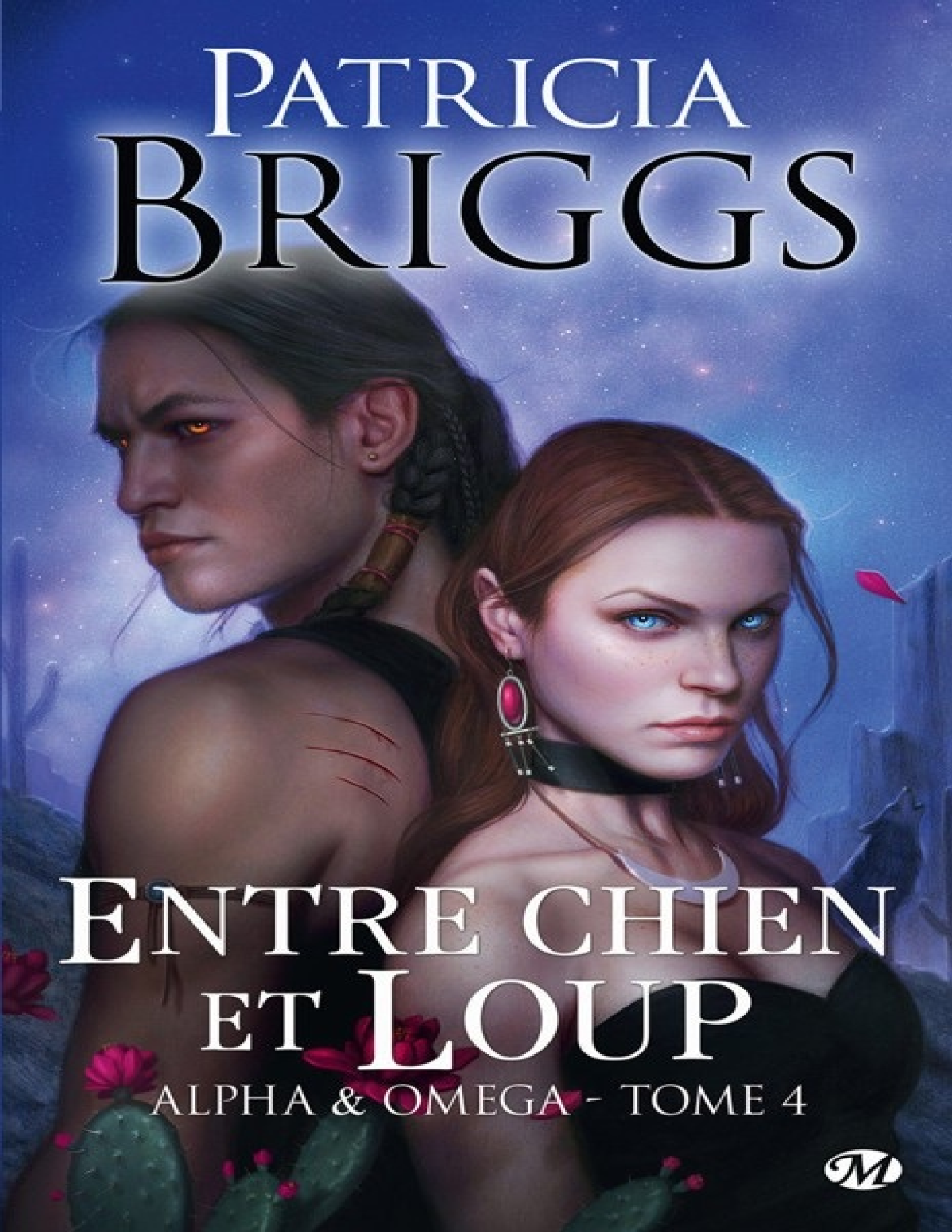




PATRICIA
BRIGGS

ENTRE CHIEN
ET LOUP

ALPHA & OMEGA - TOME 4



Patricia Briggs

Entre chien et loup

Alpha & Omega – 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Clémentine Curie

Milady

Aux gens charmants qui ont rendu ce périple avec les chevaux arabes si amusant : Brenda, qui était là au début ; Ed et Adriana, mes super compagnons de voyage ; Alice, Bill et Joan de Rieckman's Arabians, qui ont fait le trek avant moi et m'ont donné des conseils utiles en cours de route ; Dolly, Doug et Peggy à Orrion Farms, qui m'ont aidée à démarrer et m'ont guidée ; Deb, Kim et Portia à High Country Training, pour avoir transformé mes poneys en bons citoyens ; Robert et Dixie North, qui aiment les chevaux autant que moi ; et Nahero, mon grand hongre arabe, qui a été mon compagnon pendant ces vingt-huit années. Mais surtout à mon mari très patient, qui est particulièrement doué pour réaliser les rêves.

PROLOGUE

Décembre

Le seigneur fae arpentait de long en large sa cellule de pierre grise. Trois pas, demi-tour, quatre pas, demi-tour, trois pas. Il pouvait passer la journée à ça. Et c'était d'ailleurs ce qu'il faisait depuis deux semaines.

Il marchait sans bruit avec ses bottes souples. Les bruits le détournaient trop de son objectif : pousser l'ennui au point de ne plus penser à rien.

Comme ses bottes, ses vêtements étaient fonctionnels, mais ils signalaient néanmoins sa position de seigneur de la Haute Cour... même s'il ne lui restait plus guère de souvenirs de cette époque de sa vie. Ses longs cheveux roux n'en étaient pas moins retenus en tresses complexes qui traînaient sur le sol derrière lui, une mode de la Cour qui datait d'au moins un millénaire. S'il existait encore des Cours et des Hautes Cours, il aurait sans nul doute été totalement passé de mode.

Il avait porté la tenue de la Haute Cour la première semaine de son séjour là mais, n'ayant personne à impressionner, il l'avait troquée contre des vêtements plus confortables. Il aurait probablement pu mettre un jean, mais il prenait son temps pour abandonner le seigneur d'antan, et ces vêtements lui rappelaient celui qu'il avait été... même si certains jours, voire certaines années, il ne parvenait pas à se rappeler pourquoi il était si important de se souvenir de celui qu'il avait été.

On frappa à la porte, et il émit un sifflement irrité. Il était presque parvenu à s'engourdir l'esprit au point d'oublier son incarcération. L'immortalité était une malédiction, car on avait beau être puissant, il y avait toujours quelqu'un qui l'était davantage. Quelqu'un à qui il fallait obéir. Quelqu'un qui volait ce qui vous appartenait et ne laissait que des miettes de ce que vous étiez. Puis ce quelqu'un vous prenait ça aussi. Et il s'était retrouvé dans cette prison, l'estomac noué et le corps en manque de magie. Sans la magie, il n'y avait rien pour le sauver.

On frappa de nouveau à la porte. Il avait dû énerver la personne qui avait frappé, car sa prison entière trembla dans un vacarme qui lui meurtrit les oreilles et le cœur. Splendide. L'une des Puissances était venue le solliciter. Il faillit ne pas répondre ; que pouvaient-ils bien lui infliger de plus ?

Il s'immobilisa au centre de la pièce. Bien sûr, ils pouvaient toujours lui infliger pire. Mieux valait ne pas émettre de suppositions.

— Eh bien, entrez, dit-il alors.

La femme qui entra était petite et élégante. Elle faillit tirer de son sommeil la bête qui dormait en lui. Mais, lorsqu'elle prit la parole, l'illusion se dissipa.

Elle était l'archétype spirituel de la reine maléfique des contes de fées, en partie parce qu'elle avait participé à bon nombre des événements réels qui avaient engendré les contes. Elle adorait tourmenter les humains, dont la vie était si courte. Tous ces siècles de puissance étaient audibles dans sa voix, même si elle aimait paraître inoffensive.

— L'En-Dessous peut prendre l'apparence que tu veux, dit-elle en faisant la moue tandis qu'elle balayait du regard son lieu de résidence, et tu as choisi une prison.

Il se redressa prudemment.

— Oui, ma dame.

Elle secoua la tête.

— Et c'est toi qu'ils veulent ?

Elle ne précisa pas qui « ils » étaient, ni ce qu'ils voulaient de lui. Comme il lui restait encore un semblant d'instinct de survie, il ne posa pas la question.

Elle fit le tour de la petite pièce.

— Ils disent que tu as de l'imagination.

Les bras croisés, elle se contorsionna afin de pouvoir observer les pierres du plafond, jusqu'à trouver l'angle qui lui permettait de voir la courbe subtile dans le mur qui rendait la cachette du prisonnier moins facile à discerner. Elle délogea le bloc de granit, le seul sur lequel il n'y avait pas de mortier.

— Ils disent que tu es capable de te cacher des humains, des faes et des autres créatures susceptibles de te prendre en chasse, tant ton glamour est excellent.

Il voulait l'arrêter, l'empêcher de trouver son trésor. Il voulait la détruire. Or ils lui avaient pris son pouvoir, et il ne lui restait plus rien. Mais ça, c'était sa vanité qui parlait ; il savait que, même s'il avait été en possession de son pouvoir, il ne lui aurait été d'aucun secours contre l'un des Seigneurs Gris.

Il la regarda extraire le bloc du mur et découvrir le petit compartiment qu'il renfermait. Elle sortit la poupée qu'il gardait à l'intérieur et lissa ses jolis jupons jaunes, s'attardant sur les traces de larmes passées.

Une enfant pleure de tout son cœur, sans aucune retenue. Une enfant vit dans le présent, ce qui fait que sa douleur est d'une infinie qualité. Tout dépouillé de sa magie qu'il était, il ressentait même à distance le pouvoir de ces traces de larmes.

Elle reposa la poupée et remit le bloc en place, pensive. Puis elle le regarda.

— Ils me disent que tu étais un magicien doué, subtil et puissant. Qu'autrefois tu étais le fleuron d'une Haute Cour puissante... puis que, plus tard, tu as été la cause de sa ruine, la première sombre racine de sa destruction. Que tu échappais aux meilleurs traqueurs.

— J'ignore qui ils sont et ce qu'ils racontent, lui dit-il en toute franchise, s'efforçant de garder son calme.

Elle sourit.

— Mais tu ne nies pas.

Elle s'avança vers lui et lui toucha le visage de la main gauche.

Le glamour du fae se dissipa, cette illusion qui recréait fidèlement l'image du seigneur qu'il avait été jadis. Mais, à l'instar de sa magie, son apparence réelle s'était délitée au fil des années. Il s'attendait à ce qu'elle ait un mouvement de recul ; il n'était pas beau à voir, mais elle sourit.

— J'ai un cadeau pour toi. Un cadeau, et une mission.

— De quelle mission s'agit-il ? demanda-t-il, sur ses gardes.

— Ne t'inquiète pas, répondit-elle en posant la main droite sur le côté de son cou. Ce boulot va te plaire, je te le promets.

Et sa magie lui revint, inondant son corps comme la chaleur des morts. Il poussa un cri, s'effondra et se tordit par terre tandis que la sublime agonie l'enveloppait.

Elle se baissa et lui chuchota à l'oreille :

— Mais il y a des règles.

CHAPITRE PREMIER

— D'accord, fit Charles Cornick, fils cadet du Marrok qui dirigeait les loups-garous d'Amérique du Nord... et du reste du monde, comme Anna avait fini par le croire.

Dans les faits, à défaut d'officiellement. Quand Bran Cornick donnait un ordre, il n'y avait pas un seul loup-garou au monde qui lui désobéissait, Alpha ou non.

Charles avait hérité d'une bonne partie du sale boulot qui permettait à son père d'assurer la sécurité de leur peuple de loups-garous. Quand un homme de bien était contraint de commettre des actes abominables mais nécessaires, ses émotions pouvaient devenir obscures, y compris pour lui-même.

Il venait par exemple de dire qu'il était d'accord, alors qu'Anna voyait bien qu'il était tout sauf d'accord avec le sujet de leur conversation. Elle le sut à la façon abrupte dont son mari se leva du tabouret sur lequel il jouait et suspendit sa vieille guitare usée au crochet dans le mur. Incapable de tenir en place, il foula le plancher jusqu'à la grande fenêtre et regarda la neige qui tombait dehors en ce mois de février. Il en tombait beaucoup ; c'était l'hiver dans les hauteurs du Montana.

Elle était presque certaine que, s'il avait été un peu moins discipliné, il se serait voûté.

— Tu as dit qu'il fallait que je me renseigne, se hasarda à lui rappeler Anna. (Elle connaissait Charles mieux que quiconque, et pourtant son homme merveilleux et complexe restait parfois impossible à décrypter.) C'est donc ce que j'ai fait, en commençant par ton frère. Samuel m'a dit qu'il travaillait sur le problème des bébés loups-garous depuis longtemps, même s'il ne l'aborde pas tout à fait sous le même angle que nous. Apparemment, les enfants étaient une sorte d'obsession pour lui avant qu'il retrouve Ariana. Est-ce que tu savais que l'ADN de loup-garou est identique à l'ADN humain ? On ne voit la différence que si l'échantillon est prélevé quand on est sous notre forme de loup-garou... Là, il est différent.

— Je le savais, oui, répondit Charles, visiblement heureux de passer à un autre sujet, quel qu'il soit. Samuel me l'a dit quand il l'a compris il y a quelques dizaines d'années. Ce n'est pas la première fois que ça s'avère utile d'avoir un docteur dans la famille. Il me semble qu'un scientifique humain a publié cette information le mois dernier dans un magazine obscur... Ça fera sans doute la une tôt ou tard.

Le changement de sujet aida Charles à se détendre, assez pour qu'il décoche à Anna un sourire narquois par-dessus son épaule avant de se remettre à regarder la neige dehors.

— Mon pa' était ravi. À cause de ça, un test sanguin ne permet en aucun cas de savoir si quelqu'un est un loup-garou ou non... À moins de faire le test sur le loup lui-même, ce qui n'a aucun intérêt. Je ne suis pas sûr qu'il nous aurait permis de vivre au grand jour s'il était si facile de nous identifier.

— D'accord, acquiesça Anna. C'est une bonne chose. Pour l'essentiel. Sauf qu'il n'y a aucun moyen de déterminer si les gènes de l'embryon sont humains ou de loup-garou, si on veut recourir à une mère porteuse.

— Une mère porteuse, dit-il.

Elle avait bon espoir pour la mère porteuse. La mère de Charles était morte en lui donnant naissance. Elle savait que, s'il s'opposait à avoir des enfants, c'était en partie voire entièrement à cause du risque que cela présentait pour elle.

— Si je ne peux pas porter d'enfant à terme parce que je suis contrainte de me transformer à chaque pleine lune, une mère porteuse est la solution qui s'impose. Personne n'a tenté ça jusqu'ici... Pas à notre connaissance, en tout cas.

Voyant qu'il ne répondait rien, elle poursuivit en lui énumérant les difficultés potentielles.

— Puisqu'il n'y a apparemment aucun moyen de déterminer si un embryon est loup-garou, humain ou une sorte de combinaison des deux, le risque de fausse couche reste élevé, comme pour les compagnes humaines des loups-garous. Et il y a aussi le problème de savoir ce qui arrive à une femme humaine qui porte un bébé loup-garou pendant neuf mois. Deviendra-t-elle un loup-garou ? Samuel a dit qu'on a intérêt à envisager une mère porteuse qui a envie de devenir un loup-garou. Ça éliminerait le risque qu'elle attrape... euh... qu'elle soit infectée...

— Tu te sens malade, Anna ? dit-il, très pince-sans-rire.

Non. Mais elle ne se laisserait pas distraire.

— Ça éliminerait certains problèmes si notre enfant est un loup-garou et que la grossesse entraînait le Changement de la mère porteuse, rétorqua-t-elle dignement. (Ça se présentait très mal.) On ignore si porter un bébé loup-garou et lui donner naissance infectera la mère... Et quand, si ça se produit. À part ta mère, personne n'a jamais porté de bébé loup-garou à terme. Si la mère porteuse a envie de Changer à la base, ça réglerait en partie ce problème. L'autre souci, c'est si la mère porteuse Change avant que le bébé soit viable.

Il lui avait complètement tourné le dos cette fois.

— Ça ressemble à du chantage. Porte notre bébé, on te permettra de Changer. Sous-entendu, quoi qu'on dise ou qu'on nie, qu'on ne la laissera pas Changer si elle ne porte pas notre bébé. Et la réalité c'est aussi que la plupart des gens meurent au cours du Changement, et qu'il y a moins de femmes qui survivent que d'hommes.

— Ouais, reconnut-elle. Présenté comme ça, c'est moche. Mais il y a de nombreuses naissances par mères porteuses chaque année... Et une grossesse normale présente un risque de mort aussi. Si la mère porteuse s'engage en connaissance de cause et qu'elle est partante en échange d'argent et/ou de la possibilité d'être Changée, ça ne me pose pas de problème. Le risque subsiste, mais c'est un risque honnête.

— On peut donc se permettre de mettre une autre personne en danger, c'est ça ? lança-t-il, un début de grondement féroce dans la voix. Puisqu'elle en saura autant que nous sur ce qui peut arriver, même si on ne sait rien en réalité.

Elle ouvrit la bouche pour lui parler du contenu de l'épais dossier que Samuel lui avait envoyé, mais elle se reprit. Peut-être obtiendrait-elle de meilleurs résultats en tentant une approche différente.

— Sinon, dit-elle, sachant que la science a du mal avec la magie, j'ai pensé que quelqu'un qui maîtrise la magie pourrait avoir des idées. J'ai appelé Moira...

Lorsqu'il se retourna vers elle, un filet de lumière fit ressortir les os de son visage et souligna les contours de ses épaules. Il était si beau aux yeux d'Anna. Il devait à son héritage salish sa peau bronzée ainsi que son regard intense et ses cheveux de la même couleur presque noire. Quant aux muscles qui saillaient sous sa peau chaude, ils étaient le résultat d'un travail acharné et du fait de courir sous sa forme de loup. Mais c'était surtout parce qu'il était fondamentalement intègre, et qu'il avait... ce petit quelque chose d'unique que le cœur d'Anna s'emballait et qu'elle chavirait de désir.

Ce n'était pas que du désir charnel... Car qui ne désirerait pas Charles ? Elle savoura son être entier et pensa de nouveau : *Qui ne désirerait pas Charles ?* Mais elle brûlait du désir de le revendiquer, de s'envelopper dans son essence.

Charles lui avait permis de comprendre la phrase dans les vœux de mariage qui disait : « Ces deux

deviendront une seule chair. » Cette phrase l'avait prodigieusement agacée quand elle avait eu neuf ou dix ans. Pourquoi devrait-elle renoncer à celle qu'elle était pour un stupide garçon ? Elle avait fait part de ses objections à son père, qui avait fini par dire : « *Si d'aventure un 'stupide garçon' perdait la tête et consentait à t'épouser, il ne verrait sans doute aucun inconvénient non plus à faire l'impasse sur cette phrase.* »

Anna avait fait l'impasse sur le passage où il était question d'« obéissance » quand ils s'étaient mariés. Elle ne voulait pas mentir. Écouter, oui... obéir, non. Elle avait assez obéi pour dix vies entières. Elle avait en revanche gardé le passage qui parlait d'« une seule chair ».

Avec Charles, elle ne se perdait pas elle-même, elle gagnait Charles. Unis, ils affrontaient ensemble « les coups du sort ». Il était son refuge chaleureux dans la tempête du monde, et elle... elle se considérait comme son foyer.

Elle voulait des enfants de lui.

— Hors de question, proféra-t-il, et elle crut l'espace d'un instant qu'il avait lu dans ses pensées, car elle avait perdu le fil de la conversation.

Mais il ajouta alors :

— Pas de sorcellerie.

Elle n'était pas stupide. Il lui opposait tous les obstacles possibles et imaginables. Elle aurait battu en retraite si le lien qui les unissait ne lui avait pas donné la profonde conviction qu'il désirait un enfant encore plus qu'elle.

— Ne te tracasse pas, lui dit-elle. Je ne procéderai pas comme ta mère. (Sauf si elle n'avait pas d'autre solution.) En fait, je me disais que Moira aurait peut-être des pistes pour Samuel. Ça me semblait bien de l'appeler pour lui dire que je l'ai envoyé la voir... Il avait l'air de prendre tout ça très au sérieux.

Charles dressa la tête comme un cheval paniqué.

— Ah ! j'avais mal compris. Bien.

Charles aimait les enfants. Elle le savait. Pourquoi paniquait-il à l'idée qu'ils en aient un ? Elle envisagea de lui poser la question. Mais elle avait déjà essayé des variantes de celle-là ; il lui avait donné plusieurs réponses, vraies jusqu'à un certain point. Elle était presque certaine qu'il ignorait la véritable réponse. Ce serait donc à elle de la découvrir.

Une fois qu'elle aurait cerné le problème, elle verrait s'il était possible de le contourner. La panique, elle saurait la gérer, et, s'il ne voulait sincèrement pas d'enfants, eh bien, elle ferait avec aussi. Mais c'était la tristesse qui persistait derrière la panique, la tristesse et l'envie profonde que sa louve savait être là qui la poussaient à creuser plus loin et à se battre. À la façon d'Anna.

— Bon, fit-elle gaiement. (*Femme qui se bat et prend la fuite reste en vie pour se battre un autre jour.*) Je voulais juste te donner les dernières nouvelles.

Elle rassembla les informations qu'elle avait collectées et les garda sous le coude.

Elle s'avança jusqu'à la fenêtre et regarda tomber la neige qui avait couvert de givre les arbres vert foncé et coiffé les montagnes qui se dressaient non loin de là, donnant au monde l'air propre et neuf. Froid, aussi.

— Sais-tu ce que tu vas m'offrir pour mon anniversaire ?

Il aimait faire des cadeaux. C'était parfois une fleur qu'il avait cueillie pour elle... parfois des bijoux coûteux. Il avait découvert peu à peu que les cadeaux vraiment chers, ceux qu'il préférerait, effrayaient Anna. Il les réservait donc pour les occasions spéciales.

Il l'enlaça, détendu.

— Pas encore. Mais ça viendra sûrement.

N'ayant pas la tête aux chiffres, Charles éteignit son ordinateur. Avec l'argent venait le pouvoir, et sur le long terme il assurerait peut-être mieux la sécurité des siens que ses griffes et ses crocs. Après une pause, il se devait de nouveau de veiller sur les finances de la meute.

Le Post-it jaune qu'il avait collé en haut de son écran accrocha son regard... Le vingt-sixième anniversaire d'Anna. Il fallait qu'il lui trouve un cadeau. Il avait une prédilection pour les bijoux... Qui, comme son pa' le lui avait fait remarquer, étaient en quelque sorte un moyen de marquer son territoire vis-à-vis des autres hommes dans les parages.

« Ma compagne », leur disait la bague qu'elle portait au doigt. Et quand elle se hasardait à porter les colliers et les boucles d'oreilles qu'il lui avait offerts, ceux-là disaient : « Et je suis mieux à même que vous de la combler. » Après que son pa' lui avait montré pourquoi il éprouvait le besoin de couvrir Anna de bijoux, il avait commencé à réfléchir à des cadeaux dont elle avait réellement envie.

Anna voulait des enfants.

Il regarda fixement le Post-it de couleur vive.

C'était tout à fait raisonnable de sa part de vouloir des enfants. Il comprenait l'urgence de ce besoin, même si ce n'était pas le cas d'Anna. Elle avait été une étudiante quand Justin, l'exécuteur de l'Alpha de Chicago, l'avait privée de presque tous ses choix. Depuis, elle avait passé le plus clair de son temps à reprendre le contrôle. À reprendre sa vie à ceux qui l'en auraient totalement dépossédée.

Son téléphone sonna et il décrocha d'un geste absent... jusqu'à ce qu'il entende la voix au bout du fil.

— Salut, Charles, dit Joseph Sani, son meilleur ami d'antan. Je pensais à toi aujourd'hui. À toi et à ta nouvelle mariée.

— Pas si nouvelle que ça, plaisanta Charles, sans rien cacher de la joie qui l'envahissait. (Joseph faisait cet effet-là à tout le monde.) Ça fait trois ans... et quelques mois. Comment vas-tu ?

— Trois ans et je ne l'ai pas encore rencontrée, proféra Joseph sur un ton qui sous-entendait : « Pourquoi ? »

Les années filaient sans qu'il y prenne garde, songea Charles. *Et la dernière fois que je t'ai vu, tu étais un vieil homme. Je ne veux pas que tu sois vieux. Ça me serre le cœur.*

— Je n'ai pas pu venir à ton mariage, disait Joseph, mais tu n'as pas assisté au mien non plus. On est quittes.

— Je n'étais pas au courant pour le tien, rétorqua Charles, pince-sans-rire.

— Je ne connaissais ni ton adresse ni ton numéro de téléphone, allégua Joseph. Tu étais un homme difficile à trouver. Je reconnais que tu m'as envoyé une invitation au tien, mais c'est Maggie qui l'a reçue... et je ne l'ai eue que la veille.

Oui, Charles s'était douté que Maggie ne la transmettrait pas.

— Je suis même surpris que tu l'aies eu avant le mariage, dit-il, confessant sa propre culpabilité. Mais on n'a pas posté les invitations. On a juste appelé. J'ai essayé trois fois et suis tombé sur Maggie deux fois. La deuxième fois, j'ai simplement laissé le message.

Joseph éclata de rire, puis il toussa.

— C'est une mauvaise toux, fit Charles, inquiet.

— Je vais bien, répondit Joseph sur un ton léger. Je veux rencontrer ta femme, pour voir si elle est assez bien pour toi. Pourquoi ne l'amènes-tu pas ici ?

Charles fit le calcul. Joseph avait eu environ douze ans quand il l'avait rencontré, peu après la Seconde Guerre mondiale. Joseph avait dans les quatre-vingts ans. La dernière fois qu'il l'avait vu, il avait eu la soixantaine. *Vingt ans*, songea-t-il avec un sentiment d'horreur. Avait-il donc été lâche à ce

point ?

— Charles ?

— D'accord, dit-il, sa décision prise. On va venir. (Il posa de nouveau les yeux sur le Post-it, et une idée lui vint.) Vous élevez toujours des chevaux, toi et Hosteen ?

Trois jours plus tard

Chelsea Sani se gara, enleva ses lunettes de soleil et sortit de sa voiture. Elle tapota au passage la pancarte démesurée qui déclarait qu'à la garderie Sunshine Fun les enfants étaient heureux. Les aires de jeu clôturées de chaque côté du trottoir étaient désertes mais, dès qu'elle tira la lourde porte de la garderie, le joyeux brouhaha des enfants lui donna le sourire.

Il y avait des garderies plus près de chez elle, mais celle-ci était propre et bien ordonnée, et les enfants avaient de quoi s'occuper. Il valait toujours mieux que ses enfants aient de quoi s'occuper.

Michael la vit lorsqu'elle jeta un coup d'œil dans la salle de classe où il se trouvait avec ses camarades de quatre ans. Poussant un ululement, il lâcha le jouet avec lequel il s'amuse et se précipita vers elle. Elle le hissa dans ses bras, consciente qu'il ne tarderait pas à ne plus la laisser faire. Elle souffla dans son cou et il gloussa, puis il se tortilla pour redescendre et aller courir jusqu'au mur de portemanteaux où était accroché son sac à dos.

L'institutrice en charge lui adressa un signe de la main, mais ne vint pas discuter avec elle comme elle le faisait parfois. Son assistante aida Michael à mettre son sac à dos en lui souriant, avant d'être distraite par une petite fille en robe rose.

Michael prit la main de Chelsea et se mit à danser au rythme de la musique qu'il entendait dans sa tête.

— D'abord on va chercher Mackie, ensuite on rentre à la maison, lui dit-il.

— C'est ça, acquiesça-t-elle alors qu'ils descendaient le couloir.

Elle ouvrit la porte de la salle de classe de Mackie et la trouva assise sur une chaise au coin, les bras croisés. Chelsea connaissait cet air buté ; elle avait vu son mari arborer cette expression plus d'une fois.

— Hé ! ma puce, dit-elle en tendant sa main libre pour donner à sa fille la permission de se lever. Mauvaise journée ?

Mackie réfléchit aux paroles de sa mère sans quitter la chaise puis hocha la tête, l'air grave. La nouvelle institutrice, qui devait avoir vingt ans, accourut vers eux en laissant les autres enfants avec son assistante.

— Le temps de partage ne s'est pas bien passé, annonça-t-elle, la mine un peu sombre. Il a fallu expliquer à Mackie qu'elle doit être gentille avec les autres. Je ne suis pas sûre que le message soit passé.

— Je vous l'ai dit. Elle n'est pas *hozho*, déclara Mackie, obstinée. Ce n'est pas bon d'être près de quelqu'un qui n'est pas *hozho*.

— Et elle est assez grande pour s'exprimer clairement, poursuivit l'institutrice, dont le nom ne revenait pas à Chelsea.

— Elle parle clairement, intervint Michael, toujours prêt à défendre sa sœur.

— *Hozho* est un mot navajo, expliqua Chelsea tandis que Mackie se laissait glisser de sa chaise pour enfin prendre la main de sa mère et la serrer fermement.

Un geste qui voulait dire que Mackie la considérait comme une alliée au milieu d'ennemis, et qu'elle ne pensait pas avoir fait quoi que ce soit de répréhensible. Elle ne venait jamais chercher de

l'aide auprès de sa mère quand elle se comportait mal.

— Leur père ou leur grand-père leur en apprennent quelques-uns de temps de temps. *Hozho*, c'est... (*compliqué et simple à la fois, mais difficile à expliquer*) ce que la vie devrait être.

— Heureuse, dit Michael, désireux d'aider. *Hozho*, c'est comme les pique-niques et les balançoires. Les petits arbres heureux. (Il tourna sur lui-même sans lui lâcher la main et dansa à moitié tout en chantonnant.) La petite brise heureuse.

— Navajo ? demanda l'institutrice sur un ton surpris.

— Oui.

Chelsea lui décocha un sourire féroce. Personne ne pouvait penser une seconde en la voyant que c'était à elle, dont les ancêtres avaient vogué sur des navires à tête de dragon, que ses enfants devaient leur peau brune et leurs yeux sombres comme une nuit d'orage. *Le premier qui ose faire culpabiliser mes enfants pour ce qu'ils sont, eux ou n'importe quel autre enfant d'ailleurs, je lui apprendrai pourquoi les gens craignent davantage les mamans grizzlis que les papas. Je lui apprendrai que tout enfant qui entre dans cette pièce devra y être en sécurité, même si ses parents sont des Martiens.*

— C'est génial, dit l'institutrice, inconsciente du danger qu'elle courait. On a prévu d'étudier les Amérindiens dans quelques semaines. Est-ce que vous croyez que leur père ou quelqu'un de votre connaissance qui serait navajo serait disposé à venir parler aux enfants ?

Le vent qui soufflait dans les voiles du navire à bord duquel Chelsea aurait défendu ses enfants jusqu'à la mort retomba avec l'enthousiasme de la nouvelle enseignante, et elle fit taire son Viking intérieur.

— Si vous voulez bien attendre la fin du mois pour le lui demander, répondit-elle. Sa famille élève des chevaux et le grand concours hippique est pour bientôt. Ils vont tous être sens dessus dessous jusqu'à ce que ce soit fini.

Une petite fille accrocha son regard. L'enfant se tenait au centre de la pièce, étrangement seule dans le joyeux tumulte déclenché par les parents qui commençaient à arriver.

À force de venir chercher ses enfants tous les jours, Chelsea connaissait le visage de la plupart des élèves de leurs classes. Elle avait déjà vu celle-ci avant aussi. Cette fillette et Mackie avaient fabriqué des fleurs en argile ensemble et les avaient offertes à Chelsea et à la mère de l'autre fillette pour Noël quelques mois plus tôt. Les deux gamines avaient gloussé comme des hyènes triomphantes en essayant d'expliquer comment elles avaient fabriqué les fleurs. Elle avait un nom de pierre précieuse. Pas Ruby ni Diamant... Améthyste. Oui, c'était ça.

Mais ce jour-là Améthyste avait les yeux rivés sur Mackie, et il ne restait aucune trace de l'enfant hilare qu'elle avait été. Alors que l'institutrice parlait avec enthousiasme du poney qu'elle avait eu elle-même petite, la fillette reporta le regard sur Chelsea. Elle soutint brièvement celui de cette dernière de ses yeux gris-vert, puis se détourna.

— Je monte un peu à cheval, convint Chelsea, à moitié déstabilisée. Mais je ne participe pas aux concours, en général. Mon mari oui, et il a quelques assistants également.

— Super, dit l'institutrice. Je penserai à demander que votre mari vienne quand le concours sera passé. (Elle regarda Mackie.) Au revoir, ma chérie. On va construire des moulins à vent demain. Je pense que ça te plaira.

Mackie la dévisagea d'un air solennel, puis hocha la tête comme une reine.

— Très bien, mademoiselle Baird. À demain.

L'institutrice était provisoirement pardonnée, semblait-il.

Mackie était une enfant entière. Elle aimait Mme Newman, qui avait été son institutrice l'année précédente et était celle de Michael cette année-là. Elle n'aimait ni la directrice, ni le gardien, ni Eric,

un ami de son frère Max qui était beaucoup plus âgé qu'elle. Eric avait cessé de venir chez eux tant Mackie le mettait mal à l'aise. Chelsea trouvait qu'Eric était un garçon tout à fait gentil, tandis qu'elle avait de sérieuses réserves au sujet de Mme Newman.

Mackie tira sur la main de sa mère et les conduisit hors de la garderie. Pendant que Chelsea attachait la ceinture de Michael, Mackie attachait la sienne elle-même. Mackie faisait ça toute seule depuis qu'elle était capable de tirer sur la ceinture.

« Indépendante », c'était peu dire, songea Chelsea, chagrine. Mackie tenait ça de sa mère, de même que sa propension à diriger. Deux traits de caractère qui rendaient bien service à Chelsea dans le milieu des affaires, mais à cause desquels ce ne serait sans doute pas la seule fois que la nouvelle institutrice aurait des problèmes avec Mackie.

À ce propos...

— Que s'est-il passé ? demanda Chelsea à sa fille. (Sentant naître une migraine, elle se frotta les tempes.) Pourquoi la maîtresse t'a-t-elle mise au coin ?

Mackie la regarda d'un air contemplatif.

À son père, Mackie raconterait toute la vérité s'il le lui demandait. Mais ça lui arrivait rarement, car il s'intéressait davantage à la façon dont elle gérât la situation qu'aux détails de l'incident. Avait-elle fait ce qui était juste ? Aurait-elle pu choisir un autre chemin qui aurait débouché sur un meilleur résultat ? Voilà les choses qui importaient à Kage.

Chelsea, elle, aurait droit à ce que Mackie estimait que sa mère avait besoin d'entendre. Elle avait l'intime conviction que ce n'était pas parce que Mackie cherchait à éviter les ennuis, mais parce qu'elle se donnait un mal fou pour épargner à sa mère tout fardeau de douleur ou de chagrin.

Mackie inquiétait sa mère. Ses deux garçons, Max et Michael, avaient un tempérament joyeux et positif. Mackie était née solennelle et vigilante, une âme vieille d'un siècle dans un corps d'à peine cinq ans. Elle avait des moments d'insouciance, mais elle était méfiante par défaut. Kage disait que sa fille avait l'âme d'une guerrière.

— La fille avait qui j'étais censée partager mes crayons gras était *chindi*, déclara enfin Mackie, ce qui n'avait aucun sens. (Même si elle n'avait qu'une connaissance limitée de la langue navajo, Chelsea était presque certaine que les *chindi* étaient des esprits des morts maléfiques.) Mais pas *chindi*, ajouta-t-elle, ce qui était encore plus obscur.

— Tu n'es pas censée dire *chindi*, dit Michael sur un ton sinistre. *Ánáli hastiin* dit qu'il t'arrivera de mauvaises choses.

— D'accord, fit Chelsea, soudain agacée d'essayer d'interpréter ce qui s'était passé à la garderie.

Kage pourrait en parler avec Mackie quand il rentrerait.

C'était le mois de février, et il pleuvait généralement un peu à cette époque de l'année, mais ce jour-là le ciel était bleu et le soleil cognait, lui donnant mal aux yeux et au crâne. N'ayant pas d'antidouleur dans la voiture, Chelsea devait rentrer à la maison pour se soulager. Se soulager de tout.

— Je pense que je vais devoir parler à votre grand-père au sujet de ce qu'il vous apprend, dit-elle.

— Pas papi, objecta Mackie. *Ánáli hastiin*.

Ánáli hastiin voulait dire « grand-père ». Mais ils n'employaient le terme navajo que pour l'arrière-grand-père de Mackie, Hosteen.

— Très bien, consentit Chelsea. Je discuterai avec *ánáli hastiin* de ce dont il est convenable ou non de parler à des enfants de cinq ans.

Elle claqua la portière arrière de la voiture un peu plus fort que nécessaire et fit démarrer le véhicule pour rentrer à la maison.

— À ce stade du trajet, expliqua Anna sur un ton ironique qui n'échapperait pas à Charles malgré le casque qu'il avait sur les oreilles, on a parlé des tendances actuelles de la Bourse et des raisons pour lesquelles elles sont bonnes pour nous et mauvaises pour beaucoup d'autres gens. On a exposé en quoi il est contestable de recourir à des stratégies militaires pour résoudre des problèmes d'ordre public. On a discuté des libertés scénaristiques que prennent les réalisateurs lorsqu'ils adaptent des classiques de la littérature fantastique, en se demandant si les résultats étaient appréciables ou atroces. On s'est résignés à l'idée qu'on ne tomberait pas d'accord, même si je sais que j'ai raison.

On n'a pas abordé le sujet dont on doit vraiment parler, mon amour. Ma mère avait l'habitude de dire qu'il n'y avait pas plus buté qu'un Latham, et je te le prouverai. On a le temps.

Elle amena donc l'autre sujet dont il n'avait pas été disposé à parler.

— Es-tu prêt à me dire où on va ?

Charles sourit, juste un peu.

Elle souffla, amusée.

— J'essaie juste de déterminer s'il s'agit d'un cadeau d'anniversaire ou d'un boulot.

Ça allait être un cadeau d'anniversaire, elle en était certaine. Son anniversaire n'était que dans deux semaines, mais Charles ne plaisantait jamais quand il s'agissait des tâches que lui confiait son père.

— D'accord, fit Charles sur un ton aimable, et elle lui donna pour rire un petit coup de poing sur l'épaule. Doucement, ajouta-t-il en agitant à peine les ailes de l'avion. On risque de s'écraser si tu continues à frapper le pilote.

— Mmm, marmonna-t-elle, nullement inquiète. (Quand Charles faisait quelque chose, il le faisait bien.) Où est-ce qu'on va ? À part en Arizona.

Il lui avait déjà dit pour l'Arizona, quelque part entre leur discussion sur le travail de la police et celle sur les films.

— C'est un très grand État, l'Arizona.

— Scottsdale, lui révéla-t-il.

Elle fronça les sourcils. Scottsdale ne lui évoquait qu'une chose.

— On va jouer au golf ?

Son père aimait s'adonner au golf lors de ses rares vacances.

— Non, on va faire l'autre chose pour laquelle Scottsdale est célèbre.

— Aller dans un centre de vacances et traîner avec des célébrités ? dit-elle, dubitative.

— On va te trouver un cheval.

— Jinx est mon cheval, objecta-t-elle aussitôt.

Jinx était un bâtard qui, comme Charles le lui avait dit, n'était sans doute que quarter horse. Il avait acheté le hongre vieillissant lors d'une vente aux enchères libre, surenchérissant sur l'acheteur de viande.

Anna avait appris à monter à cheval avec lui.

— Non, affirma Charles avec douceur. Jinx est un excellent baby-sitter, mais tu n'as plus besoin de lui. C'est un bon cheval pour apprendre, mais il est paresseux. Il n'aime ni les longues chevauchées, ni qu'on lui demande d'accélérer. Il te faut un cheval différent. J'ai un bon foyer en tête pour lui. Il portera des enfants au pas, très lentement, et il sera ravi.

— N'y a-t-il pas de chevaux qui me conviendraient dans le Montana ?

Il sourit.

— J'ai un vieil ami qui élève des chevaux arabes. Je l'ai eu au téléphone l'autre jour, et ça m'a

rappelé que ça va être ton anniversaire et qu'il est temps pour toi d'avoir une autre monture.

Anna se cala dans son siège. Un cheval arabe. Des images de *L'Étalon noir* dansèrent dans son esprit. Elle ne put retenir un petit soupir de bonheur.

— J'aime bien Jinx, dit-elle.

— Je le sais, dit Charles, et il t'aime aussi.

— Il est beau, poursuivit-elle.

— Il l'est, convint Charles. Il sera également soulagé de te voir seller un autre cheval et ira se recoucher.

— Les chevaux arabes ressemblent à des chevaux de manège, insista Anna, qui avait toujours le sentiment de trahir l'aimable hongre qui lui avait tant appris.

Charles éclata de rire.

— Ce n'est pas faux. Les pur-sang ne te conviendront peut-être pas... Ils ne conviennent pas à tout le monde. Ils sont comme des chats : vaniteux, beaux et intelligents. Mais tu t'en sors plutôt bien avec Asil, qui est lui aussi vaniteux, beau et intelligent. Cela dit, s'ils n'ont rien qui t'aille ici, on pourra trouver un cheval qui te plaira plus près de chez nous.

— D'accord, fit Anna, mais dans le secret de son cœur elle chevauchait un étalon noir sans rênes ni selle, lancé au grand galop sur la plage d'une île déserte.

Charles avait dû l'entendre dans sa voix, car il sourit.

Ce fut alors qu'un détail qui la titillait – elle ne l'avait pas relevé tout de suite, car cette histoire de cheval l'avait transportée – retint soudain toute son attention. « *Un vieil ami* », avait-il dit. Charles n'avait pas beaucoup d'amis. Des connaissances, oui, mais pas des amis... Et il choisissait ses mots avec grand soin. Les personnes dont il était proche se comptaient sur les doigts d'une main : Anna ; son frère, Samuel ; et son pa'. Mercy, la coyote métamorphe qui avait été élevée au sein de sa meute, figurait sans doute sur la liste. Mais ça s'arrêtait là. Charles avait presque deux cents ans, et il avait collecté très peu de gens à aimer.

— Parle-moi de ton vieil ami, l'adjura-t-elle.

Pendant un moment, le visage de Charles se figea et Anna en eut l'estomac noué.

— Joseph Sani est le meilleur cavalier que je connaisse, dit lentement Charles. C'est un casse-cou qui n'a aucun instinct de survie. (La plupart des gens n'auraient pas entendu l'admiration à la fois affectueuse et teintée de désespoir dans la voix de Charles.) Plus une chose est dangereuse, plus il y a de chances qu'il se jette dessus. Les gens n'ont aucun secret pour lui, et il les aime quand même.

Il ne précisa pas que cet homme tenait à lui, mais Anna l'entendit tout de même. Ce Joseph était un homme qui connaissait son mari et l'aimait.

Tu l'aimes, toi aussi, songea Anna. Et en trois ans je ne t'ai jamais entendu prononcer son nom.

Elle ne le dit pas à voix haute, mais il posa furtivement le regard sur elle et elle songea qu'il avait peut-être intercepté sa pensée par le biais de leur lien de couple, dont l'utilité la surprenait parfois. Il était difficile de cacher des choses à son compagnon, et encore plus difficile de rester en colère quand on sentait la douleur de l'autre personne... et son amour. Leur lien semblait transmettre leurs émotions mieux que les mots. Mais il laissait parfois filtrer aussi les mots.

— Oui, fit-il. Jusqu'à ce que je te rencontre, il était mon meilleur ami. Si je ne l'ai pas vu en vingt ans, c'est parce que, la dernière fois que j'étais là-bas, je me suis soudain rendu compte qu'il devenait vieux. C'est un humain, pas un loup-garou. (Son regard se perdit dans le ciel bleu.) Je ne me suis pas volontairement éloigné de lui, Anna. Pas volontairement. Mais lui rendre visite avait cessé d'être... une bonne chose. Je comptais sur lui pour... me stabiliser. Ce que tu fais pour moi maintenant, quand les missions de pa' me pèsent.

Il relâcha son souffle en tremblant.

— J'ai du mal à dire au revoir, Anna. Je ne le fais pas de bonne grâce, et ce n'est pas joli à voir. Les adieux vous arrachent le cœur et l'offrent en pâture aux charognards de passage.

Elle posa la main sur sa cuisse et l'y laissa jusqu'à ce que l'avion touche le sol.

La migraine de Chelsea redoubla sur le chemin du retour, et, après quelques échanges acerbes, les enfants se turent. Elle n'avait jamais eu aussi hâte de retrouver sa maison depuis la fois où, à dix ans, elle était rentrée d'une colonie de vacances d'été interminable et catastrophique.

Lorsqu'elle engagea la voiture dans l'allée, la douleur ne se dissipa pas comme par magie. Elle fit sortir les enfants du véhicule et rentrer dans la maison.

Elle aurait dû... faire quelque chose avec eux, mais dans son état elle craignait de les froisser... ou pire.

Elle les abandonna et traversa sa chambre en titubant pour accéder à la salle de bains attenante. Si elle parvenait seulement à se débarrasser de cette migraine, elle retrouverait son équilibre.

Elle prit trois antidouleur alors que la notice disait d'en prendre deux. Les cachets étaient secs et restèrent collés dans sa gorge ; elle en prit deux autres, puis porta la bouche au robinet et but de l'eau pour les faire passer.

Elle songea que c'était trop, mais elle avait vraiment mal à la tête. Elle eut le sentiment qu'elle devait en prendre plus. Elle leva la main vers l'armoire à pharmacie dans laquelle il restait des antidouleur de la fois où elle avait subi un traitement radical quelques mois plus tôt. Elle renversa le verre à brosses à dents, qui tomba dans le lavabo et vola en éclats.

Elle ramassa les morceaux, mais sa migraine la rendait maladroite. Elle s'entailla le doigt avec une écharde qu'elle allait jeter. La coupure n'était pas profonde. Elle mit le doigt dans sa bouche et se regarda dans le miroir au-dessus du lavabo. Son reflet avait quelque chose... d'anormal. Elle posa les mains sur la peau de son visage et la tira en arrière, ce qui lui aplatit un peu le nez mais ne fit pas partir l'étrangère qu'elle voyait dans le miroir à sa place.

Elle se lava le visage à l'eau froide, et il lui sembla que ça atténuait la migraine. Son doigt ne saignait plus.

Jetant un coup d'œil à l'horloge, elle constata que Max n'allait pas tarder à rentrer. Âgé d'une dizaine d'années de plus que ses demi-frère et sœur, il était au... De quel sport s'agissait-il, déjà ? Du basket-ball. Il avait son entraînement de basket-ball après les cours.

Et s'il n'allait pas tarder à rentrer, c'est qu'elle était donc restée une heure dans la salle de bains. Elle avait laissé un enfant de quatre ans et un autre de cinq sans surveillance pendant une heure. Elle se hâta de sortir de la salle de bains et de descendre l'escalier. Guidée par le bruit de la télévision, elle se rendit au salon où les enfants regardaient un dessin animé. Michael ne leva pas la tête, mais Mackie lui jeta un regard suspicieux.

— Désolée, leur dit-elle. J'avais une migraine carabinée. Ça ira encore un moment, tous les deux ? Il faut que je commence à préparer le dîner.

— Dacodac, acquiesça Michael sans quitter la télévision des yeux.

Il ne se donnerait pas cette peine. La télévision était plus importante que sa mère.

Mackie ne dit rien. Elle se contenta de l'observer avec les yeux de son père et de juger ce qu'elle voyait. Comme toujours, elle ne la trouvait pas à la hauteur.

Chelsea tourna les talons et alla à la cuisine. Les mains tremblantes, elle sortit des choses au hasard du réfrigérateur : des carottes, du céleri, des saucisses et des radis. La planche à découper n'ayant pas été remise à sa place, elle dut la chercher. Quand elle la trouva au milieu des casseroles et

des poêles alors qu'elle aurait dû être dans le placard étroit à côté de la cuisinière, elle était dans une rage noire.

Max entra par la porte de la cuisine, qu'il laissa claquer négligemment contre le mur. Grand et blond, il tenait davantage d'elle que de son premier mari, qui était mort dans un accident de voiture, la laissant élever seule son fils de deux ans. L'espace d'un instant, la présence de Max fut comme une bouffée d'air frais qui lui vida la tête.

— Salut, maman, dit-il sur un ton jovial qui rappelait tellement son père qu'elle en avait parfois le cœur serré. (Elle aimait Kage, mais elle n'en avait pas moins aimé Rob aussi.) Qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

Il était perpétuellement affamé. Il s'attendait toujours à ce qu'elle le nourrisse alors qu'il était en âge de subvenir lui-même à ses besoins. Elle resserra les doigts autour du couteau de cuisine, si frais et puissant dans sa main.

— Veux-tu bien faire quelque chose pour moi ? marmonna-t-elle entre ses dents, incapable de détourner le regard de la lame argentée, luisante et pleine de promesses.

— Bien sûr, répondit Max en chipant une carotte du sac qu'elle avait posé sur le plan de travail. C'était mal élevé de voler la nourriture avant que la cuisinière soit prête. Mal.

Anna bloqua les roues pendant que Charles finissait d'attacher l'avion aux ancrs qu'il avait fixées dans le sol. L'avion n'était pas si petit que ça, mais il était conçu pour voler, ce qui signifiait qu'un vent violent le déplacerait s'il n'était pas attaché. Ils avaient procédé à l'opération suffisamment de fois pour que Charles n'ait pas à lui dire ce qu'elle devait faire ni comment.

Un vieux pick-up remonta le chemin de terre à toute blinde dans un nuage de poussière, et s'arrêta à côté de leur avion sans avoir guère ralenti entre-temps. Le conducteur était un jeune Amérindien, dont la tenue était un mélange de cow-boy et de tradition amérindienne : un jean, des bottes, un chapeau de cow-boy, un tee-shirt, un collier en turquoise, des boucles d'oreilles. Son pantalon était maintenu en place par une ceinture en cuir couverte d'argent et de turquoise.

Anna devina à sa jeunesse qu'il n'était pas l'homme qu'elle et Charles étaient venus voir.

Charles ne détourna pas le regard de sa tâche lorsque l'inconnu contourna son pick-up par l'arrière et s'avança vers eux avec diligence. Si cet homme avait été un étranger, Charles aurait levé la tête.

L'homme qui se rapprochait avait la mine un peu sombre, comme s'il s'acquittait d'une tâche nécessaire mais déplaisante. Il observa Charles jusqu'à être assez près pour pouvoir s'adresser à lui facilement, puis jeta un coup d'œil presque absent à Anna. Il chancela, bascula sur les talons de ses bottes élimées et laissa échapper un souffle semblable à celui d'un homme qui aurait reçu un coup dans le ventre.

Comme le vent soufflait dans la direction de l'homme, Anna devina à son attitude plus qu'à son odeur qu'il était un loup-garou. Un loup-garou dominant, à en juger d'après sa réaction. Les loups-garous moins dominants ne réagissaient pas de façon aussi marquée à sa présence.

Les loups-garous omegas étaient aussi rares que les poules avec des dents. Anna savait qu'il y avait un autre loup omega en Europe. À sa connaissance, c'était tout. Bran disait que c'était parce qu'il y avait peu de loups-garous assez fous pour attaquer et donc Changer une personne présentant les qualités d'un Omega. Samuel, le frère de Charles, appelait Anna le « Valium des loups-garous ».

Une fois certain que l'avion serait là à les attendre quand ils reviendraient, Charles regarda l'inconnu et haussa les sourcils. Elle savait que la réaction qu'elle suscitait chez l'autre homme amusait son mari, mais elle ne pensait pas que l'étranger s'en apercevrait... Ça échappait à la plupart

des gens. Bon nombre des expressions de Charles étaient plutôt... des micro-expressions, surtout lorsqu'il était en public.

— Hosteen, déclara Charles, voici ma compagne et femme, Anna. Anna, voici Hosteen Sani, Navajo pure souche, Alpha de la meute de Salt River, et éleveur de chevaux arabes de noble lignée depuis soixante-quinze ans, à plus ou moins une décennie près.

S'il s'appelait Sani, il était donc parent du Joseph de Charles. Anna allait forcer son mari à s'asseoir dès qu'elle serait de nouveau seule avec lui et l'obliger à cracher le morceau.

— Enchantée, dit Anna.

Hosteen inclina la tête sans rien dire, se contentant de la dévisager tandis que Charles jetait leurs sacs à l'arrière du pick-up. Son compagnon ne parut pas s'inquiéter de l'absence de réponse de Hosteen, tout embarrassante qu'elle fût. Il ouvrit la portière côté passager pour inviter Anna à s'asseoir au milieu.

Anna monta et regarda Hosteen contourner pensivement le pick-up par l'avant, sans la moindre diligence cette fois. Il ouvrit la portière côté conducteur alors que Charles montait avec elle, mais resta ensuite dans le cadre de la portière, comme s'il était réticent à l'idée de s'asseoir à côté d'elle.

— Navajo ? demanda Anna, cherchant à le mettre plus à l'aise avec un brin de conversation. Je croyais que les Navajos d'Arizona vivaient surtout au nord de Flagstaff.

Hosteen étrécit les yeux, et elle crut avoir dit quelque chose qu'il ne fallait pas. Puis il marmonna quelque chose dans une langue étrangère qu'elle ne comprit pas bien, hocha la tête pour lui-même et sauta dans le siège conducteur.

Il n'ajouta rien de plus jusqu'à ce qu'ils se soient engagés sur le chemin de terre cahoteux.

— Oui, dit-il alors. La plupart des Navajos vivent dans le Nord, dans la région des Four Corners. Il y en a quelques-uns ici parce qu'il y a du travail, mais tu as raison, on trouve surtout des Pimas, des O'odhams, des Maricopas, ainsi qu'une poignée d'Apaches ou de Kwtsaans pour pimenter le tout.

Elle trouvait l'atmosphère tendue, mais c'était peut-être simplement parce qu'il y avait deux mâles dominants dans ce petit pick-up. À moins que ce soit encore à cause de la réaction qu'elle suscitait chez Hosteen. Elle n'arrivait honnêtement pas à savoir si Charles appréciait ce dernier ou non. Ils se connaissaient sans doute très bien ; deux loups dominants ne seraient jamais montés ensemble dans le même véhicule sinon.

Elle décida de se taire et de les laisser résoudre ça.

Au bout d'environ cinq minutes de silence, Hosteen hocha la tête dans un mouvement saccadé, comme pour répondre à une question qu'il était le seul à entendre. Puis il se dissocia totalement de l'image de l'Amérindien laconique que Charles, lui, incarnait à la perfection.

— La raison pour laquelle je me suis retrouvé ici, loin des terres des Dinés, des Navajos, est une longue histoire, continua-t-il. Quand j'ai été Changé il y a plus ou moins cent ans, je me suis dit que je devais être un *skinwalker*. Je n'avais jamais entendu parler des loups-garous, vois-tu, et aucun des gens que je connaissais non plus. Sais-tu ce qu'est un *skinwalker* ?

Oui, mais elle avait appris qu'il valait mieux plaider l'ignorance, car il arrivait que ce qu'elle pensait savoir du monde surnaturel soit faux ou incomplet.

— Un peu.

— Les *skinwalkers* sont des sorciers maléfiques qui prennent l'apparence des animaux – en général, ce sont des animaux – qu'ils dépècent. Ils se délectent de la destruction, de la souffrance et de la douleur. Ils répandent la maladie et le mal. J'ai cru que c'était sans doute ce que j'étais... même si je ne me sentais pas plus maléfique qu'avant d'avoir été attaqué.

Il lui sourit, l'invitant à rire aux dépens du jeune homme qu'il avait été. Elle trouvait ça plus

terrifiant que drôle ; ça ressemblait trop à sa propre expérience.

Voyant qu'elle ne lui rendait pas son sourire, il l'observa d'un air pensif, puis reporta le regard sur le chemin de terre accidenté qu'ils suivaient.

— Je ne dépeçais pas d'animal pour prendre son apparence. Mais même le garçon ignorant que j'étais pouvait se rendre compte que le fait de se changer en loup, en loup monstrueux, lui donnait un point commun avec le peuple des sorciers, dit-il. (Il semblait se détendre au fur et à mesure qu'il progressait dans son histoire, et la cadence de sa voix laissait à penser qu'il l'avait racontée plus d'une fois.) Comme ceux qui suivent la voie de la sorcellerie sont maléfiques, j'en ai déduit que je devais l'être aussi. Mes parents m'aimaient mais, comme je présentais un danger pour eux et ma famille, je suis parti. C'est ici que je me suis retrouvé.

— Tu es d'abord allé en Californie, objecta Charles, et Anna eut l'impression qu'il encourageait l'autre homme à raconter des histoires. Hosteen est une star de cinéma, Anna.

Hosteen sourit... et son apparence changea du tout au tout. Anna vit qu'elle s'était trompée en le croyant un peu taciturne. Il y avait du ravissement et de l'innocence dans ce sourire.

— Tu peux voir ma tête dans quelques films, concéda-t-il presque timidement. Mais seulement si tu aimes les vieux films muets. Pas de vrais rôles, juste Apache n° 2, Hopi n° 8, ce genre de choses. Quand ils ont découvert que j'étais doué avec les chevaux, je n'ai pas tardé à passer cow-boy. J'ai travaillé sur *Le Fils du cheik*.

Et Anna comprit que Charles avait incité Hosteen à poursuivre parce qu'il savait que cette histoire allait lui plaire.

Charles lui disait sans arrêt que ce n'était pas parce qu'un loup était vieux qu'il avait forcément rencontré un jour une célébrité du passé. Elle et son frère avaient passé de nombreux samedis après-midi à manger du pop-corn en regardant des films avec son père. Il aimait les très vieux films en noir et blanc, même s'il n'y avait en général pas de bande-son, ou les films de kung-fu.

Un après-midi, son père avait loué un tas de films de Valentino et ils les avaient tous enchaînés. Le dernier avait été *Le Fils du cheik*.

— Le dernier film de Rudolph Valentino ? demanda Anna.

— Oui, répondit Hosteen. J'ai dirigé les chevaux dans quelques-uns de ses films. Valentino était un cavalier. Il était célèbre, mais ça ne le dérangeait pas de prendre un moment pour parler avec l'Amérindien qui s'occupait des chevaux. Je l'appréciais.

Hosteen avait répondu à sa question, mais il poursuivit son récit. Soit il avait senti qu'il avait retenu son intérêt, soit il aimait raconter des histoires. Peut-être un peu des deux.

— Ils ont fait venir un petit troupeau de chevaux arabes pour le film. Ils les ont loués à Kellogg, le type qui a inventé les corn-flakes. (Hosteen rit sous cape, comme s'il trouvait quelque chose d'amusant à cette transaction.) Bref, ils ont fait venir un certain nombre de chevaux arabes... Je n'avais jamais vu d'aussi belles bêtes. Le préféré de Valentino était un grand étalon gris. Mais Valentino était trop précieux, et Jadaan pouvait être imprévisible. Comme les producteurs craignaient que l'acteur soit malmené, il a surtout monté d'autres chevaux pour le film. Valentino était furieux et s'est senti insulté.

Il pinça les lèvres.

— C'était des idiots, ces producteurs. Valentino savait monter à cheval.

Hosteen se tut, et Anna essaya de réfléchir à une question pour le relancer. Avant qu'elle ait pu le faire, il reprit :

— Ce Jadaan. Ses jambes avant étaient très mauvaises. Mais il était aussi doué que Valentino lui-même pour prendre la pose. Il rendait bien à l'image.

Ils continuaient à rebondir sur le chemin de terre défoncé.

— Ils ont fait venir un cascadeur pour le doublage, qui était chargé des trucs dangereux, continua Hosteen au bout d'un moment. Carl Schmidt, c'était un bon cavalier. Plus tard, il a pris le nom de Raswan et a écrit beaucoup de livres sur le cheval arabe. Un bon cavalier, mais un individu ridicule... comme ce chanteur qui a changé son nom pour un symbole. Carl Raswan. (Il ricana.) Raswan était un cheval. Cela dit, Carl était un bon cavalier et il a tourné la plupart des scènes avec Jadaan et toutes celles où il fallait aller au grand galop. Vu que Carl n'aurait manqué à personne du tournage s'il s'était rompu la nuque, à part peut-être à Valentino qui était un type gentil, ils avaient bien choisi leur cascadeur.

Il rit de nouveau un peu sous cape.

— Tu vois ce que c'est. Dès qu'on me pose une question, n'importe laquelle, ça finit toujours par me ramener aux chevaux. Mais tu m'as demandé ce que je faisais ici. En Californie, j'ai rencontré Fowler et Annie McCormick, des gens très riches, quand ils m'ont amené quelques-uns de leurs chevaux pour que je les dresse. Ils avaient une maison ici et étaient prêts à me garantir du travail. Comme je voulais élever des chevaux arabes, j'ai déménagé ici. J'ai acheté cent hectares à côté de leur ranch et j'ai monté ma propre affaire. (Il jeta un coup d'œil à Charles.) C'est à peu près à ce moment-là qu'on s'est rencontrés, hein ? Juste avant la Seconde Guerre mondiale.

— Comment va Joseph ? demanda Charles, semblant sauter du coq à l'âne.

Hosteen reprit son sérieux.

— Toujours humain, et on dirait bien qu'il mourra comme ça. Quatre-vingt-deux ans, têtu comme une mule. (Hosteen regarda Anna puis la route.) J'aimerais bien que tu le fasses changer d'avis à ce sujet.

— J'ai déjà proposé, dit Charles.

— Oui, acquiesça Hosteen. Je sais. (Il garda les yeux rivés droit devant lui.) Tu pourrais peut-être faire plus que proposer.

L'ambiance dans le pick-up devint glaciale, alors qu'Anna était presque certaine que la température dehors avoisinait les 20 °C.

— Non, dit Charles.

— Va le voir, le somma Hosteen, un grondement soudain dans la voix. Va voir mon fils, cet esprit brillant piégé dans un corps qui dépérit. Va le voir... et ensuite tu me regarderas dans les yeux et tu me répéteras ça.

— Hosteen, émit Charles prudemment. Si Joseph était revenu sur sa position au cours des vingt dernières années, il nous aurait sollicités toi ou moi. Je ne lui forcerai pas la main et toi non plus. Un loup qui Change une victime contre sa volonté doit lui-même mourir, ainsi que l'a décrété le Marrok.

— Ton père ne te tuerait pas pour ça, rétorqua Hosteen, mais le feu de sa colère s'était éteint. Il me tuerait, moi – il te demanderait de me tuer – mais toi, il t'épargnerait.

— Si c'est ce que tu penses, fit Charles, tu connais mal mon père.

Chelsea s'efforça de ne pas regarder le sang quand elle appela son mari.

— Kage, Kage, Kage, scanda-t-elle au rythme de la sonnerie.

« Kage Sani, dit la voix de Kage à son oreille, et elle se sentit prête à pleurer. Je ne suis pas disponible pour le moment. Veuillez laisser un message, et je vous rappellerai dès que possible. »

— Les enfants, gémit-elle. Kage. Les enfants.

Elle voulait lui parler des enfants, mais elle hurla à la place. Lorsqu'elle eut repris son souffle et que le silence retomba, elle ne put que chuchoter, comme si un nouveau vacarme risquait de réveiller

quelque chose de maléfique. Encore.

— J'étais tellement en colère, Kage. Ce couteau. Du sang. Vite. Vite. Vite. Du sang.

Quand le téléphone de Kage bipa pour signaler qu'il avait cessé d'enregistrer, elle scandait toujours les mêmes mots à l'appareil.

CHAPITRE 2

Sans crier gare, le chemin de terre se couvrit de bitume. Alors qu'Anna se demandait ce que faisait une allée goudronnée au beau milieu de nulle part, la maison surgit devant eux.

Les lignes de la bâtisse se confondaient avec le sable environnant et la végétation du désert. Elle était adossée à une petite formation rocheuse, trop grande pour être une butte mais pas assez pour être une colline. Entre sa forme et sa couleur sable, la construction avait l'air d'une excroissance du désert.

Voyant sa surprise, Charles l'éclaira :

— Les Badlands des Dakota sont comme ça aussi. Ici, les choses sont assez faciles à camoufler. Cette terre a bien plus de relief que ce que tes yeux peuvent voir... C'est une des raisons pour lesquelles la piste d'atterrissage est si loin. Il a fallu qu'ils aillent jusque là-bas pour avoir un terrain plat sans recourir à des bulldozers.

— Il y a beaucoup de terrains plats à Scottsdale, ajouta Hosteen. Mais le paysage est plus intéressant là où l'on est.

Hosteen gara le pick-up sur une place libre du parking couvert conçu pour protéger les véhicules du soleil du désert. Une femme sortit par la porte la plus proche de la maison. On aurait pu lui donner n'importe quel âge entre soixante et quatre-vingts ans, et elle tenait un balai à la main.

— Bienvenue chez nous, Anna Cornick, fit-elle aimablement.

Elle avait une voix qui aurait dû appartenir à une adolescente de quinze ans : douce et chantante comme celle d'un oiseau, sans le chevrottement qui venait parfois avec l'âge. Elle se tint plus droite, releva le menton et regarda Charles dans les yeux, à la recherche de quelque chose que de toute évidence elle trouva. Sa voix devint rauque.

— Bienvenue chez toi, Charles.

Anna ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à son mari mais, si une expression était passée sur son visage, elle n'avait pas eu le temps de la voir.

— Hosteen, enlève ces bottes crasseuses avant d'entrer dans la maison, lança la vieille femme sur un ton sec. S'il te plaît.

Elle avait rajouté le « s'il te plaît » après coup.

— Oui, Maggie, répondit l'Alpha à voix basse. Et qui donc t'a donné un balai ?

Elle haussa le sourcil à son intention et tapa du balai sur les pierres de l'allée devant la porte.

— Personne ne me donne de balai dans ma propre maison, papa. Je l'ai pris à Ernestine. C'est une brave fille, mais elle ne balaie pas jusqu'aux bords où le sol rejoint le mur. Ça n'a pas d'importance d'habitude, mais aujourd'hui nous avons des visiteurs.

Elle regarda Charles et l'expression de son visage s'adoucit.

— C'est bon de te revoir, fit-elle avant de détourner le regard presque timidement. Joseph s'excuse de manquer votre arrivée, mais il déjeune tôt puis fait la sieste l'après-midi la plupart des jours. Il aimerait beaucoup vous voir plus tard.

Charles prit la main de la vieille femme dans la sienne et l'embrassa avec une galanterie qu'Anna l'avait rarement vu dispenser à qui que ce soit en dehors d'elle.

— J'ai hâte de lui parler.

Anna songea que Joseph n'était pas la seule personne de cette famille pour qui Charles éprouvait de l'affection. La tournure que prenaient les événements la rendait un peu méfiante. Il était clair qu'elle aurait dû épingler son mari et le forcer à lui fournir plus d'informations.

Mise en garde par le savon que Maggie avait passé à Hosteen, Anna retira ses chaussures et les posa sur un tapis près de la porte tandis que Charles enlevait ses bottes.

— Vous deux, vous n'avez pas passé la matinée à jouer dans le fumier de cheval, dit Maggie. Vous pouvez garder vos chaussures.

— Ce n'est rien, protesta Charles. Les chaussures s'enlèvent et se remettent facilement.

L'intérieur de la maison était tout en murs de plâtre blanc et en plafonds hauts, avec des poutres apparentes en bois sombre et de grands ventilateurs conçus pour brasser l'air. Même si c'était le mois de février, la température dehors avait été agréablement chaude... Surtout comparé au Montana, qui était encore pris dans la glace. Le froid ne dérangeait pas la louve-garou qu'était Anna, mais elle ne voyait pas non plus d'inconvénient à le quitter.

Il y avait du parquet au sol. Anna connaissait les parquets en chêne et ceux-ci avaient un grain différent, patinés par des décennies d'allées et venues et resplendissants de propreté. Elle ne put s'empêcher de vérifier, mais elle ne vit aucune trace de poussière le long du mur.

— Maggie, Joseph et moi sommes les seuls à vivre ici en ce moment, expliqua Hosteen. Ernestine, la petite-nièce de Maggie, vient la semaine faire le ménage et la cuisine. La sœur d'Ernestine, Libby, en fait autant les week-ends.

— Ce qui est un gaspillage d'argent, marmonna Maggie. Je suis parfaitement capable de m'occuper de deux vieillards deux jours par semaine.

Ça avait l'air d'être une vieille dispute... les esprits ne s'échauffaient plus du tout.

— Kage sait que vous êtes ici, dit Maggie à Charles. Il a appelé de l'écurie pour dire qu'il montera d'ici à une heure. Ils manquent de personnel car une des employées est partie la semaine dernière, et mon fils est exigeant en ce qui concerne les gens qui touchent à ses chevaux. On vous servira un déjeuner tardif, puis il vous emmènera voir les chevaux.

Elle ajouta à l'intention de Hosteen :

— Va donc te débarbouiller, papa, et je vais montrer leur chambre à Charles et sa femme.

Elle se détourna sans attendre de réponse de Hosteen. Invitant ses hôtes à la suivre d'un geste, elle les fit passer par un grand salon conçu pour recevoir. Anna savait reconnaître une maison de meute. Avec ses multiples niveaux et ses coins propices aux conversations, cette pièce pouvait accueillir vingt ou trente personnes, soit une meute entière, sans qu'on s'y sente à l'étroit.

— Ce vieux loup est aux anges et flatté que vous soyez venus acquérir l'un de nos chevaux, révéla Maggie dès qu'ils furent seuls. Ne le laissez pas vous convaincre du contraire.

Anna entendit un rire étouffé quelque part derrière eux. Maggie croyait peut-être qu'ils étaient assez loin pour ne pas être entendus, mais l'ouïe de Hosteen était bien meilleure que celle d'une vieille humaine.

Alors qu'elle les conduisait à un escalier de style colonial, Maggie s'arrêta et jeta un rapide coup d'œil à Anna. Puis elle dit quelque chose dans une langue étrangère, enchaînant les syllabes courtes à un rythme presque saccadé tandis que les consonnes étaient douces. Plus pizzicato que staccato.

Charles étrécit les yeux. Quoi qu'avait pu dire Maggie, ça ne lui plaisait pas.

— Oui, elle l'est, fit-il à voix basse. C'est impoli de parler dans une langue que ton invitée ne comprend pas. Et ça l'est encore plus quand c'est d'elle dont tu parles.

Maggie regarda Anna.

— Je lui ai dit que tu étais belle et jeune. (Dans sa bouche, ça semblait être une mauvaise chose.) Il

t'écrasera sans même s'en apercevoir.

— Il est beau aussi, vous ne trouvez pas ? déclara Anna, les yeux écarquillés.

Elle était incapable de résister à l'envie de réagir à l'air désapprobateur de Maggie. Elle était fatiguée d'être mal jugée, et plus fatiguée encore des gens qui s'imaginaient que Charles épouserait une potiche. Elle prit une voix aussi sincèrement douce que possible.

— Et il me rend tellement heureuse. Jamais de la vie je ne le contredirais. Pourquoi le ferais-je ? Il est fort et tellement plus sage que moi.

Elle tendit la main et la fit courir le long du bras de Charles.

Elle craignait d'en avoir trop rajouté avec sa dernière phrase, mais ce n'était à l'évidence pas le cas. Maggie la regarda en fronçant les sourcils, manquant le sourire fugace qu'esquissa Charles au petit discours d'adoration docile d'Anna. La vieille femme se tourna vers Charles et se mit à déverser un flot de paroles.

— Tu sais qu'elle est omega, lança Charles lorsque enfin elle s'arrêta. Hosteen le sait... Joseph le sait, et c'est le genre de choses qu'il te dirait.

Elle rajouta autre chose, et sa moue se mua en grimace.

Charles éclata de rire, ce son calme et joyeux qui ne lui échappait que lorsqu'il était en compagnie d'amis.

— Les Omegas ne sont pas soumis, dit-il à Maggie. Certains d'entre eux ont même le sens de l'humour, et taquinent les gens bien intentionnés qui se font du souci pour eux quand ils traînent avec de grands méchants loups. Ne t'inquiète pas, elle me contredit beaucoup. Elle tient même tête à mon père.

— À Bran ?

Maggie regarda Anna comme s'il lui était poussé des cornes.

— Mon beau-père aurait bien besoin qu'il y ait plus de gens qui soient prêts à le contredire, déclara-t-elle modestement. Ça lui serait bénéfique.

— Je t'ai mal jugée, dit Maggie. Je suis désolée.

Elle n'avait pas l'air d'être désolée. Charles s'imaginait peut-être que Maggie s'était inquiétée pour Anna, mais cette dernière n'était pas dupe. Elle savait reconnaître la jalousie.

Elle connaissait un certain nombre de personnes très âgées qui semblaient avoir vingt-cinq ans alors qu'elles en avaient par exemple deux cents. S'il y avait une leçon qu'elle avait bien intégrée, c'était qu'une personne pouvait être très différente à l'intérieur de ce qu'elle était en apparence. Maggie cachait une femme qui avait encore des sentiments pour Charles.

— Les gens ont tendance à me prendre pour une petite nature quand ils me voient, reconnut Anna. Vous n'êtes pas la première. (Elle comprenait qu'on puisse aimer Charles, et, puisqu'il était à elle, elle pouvait faire l'effort d'être aimable.) Mais vous étiez inquiète, ce qui était gentil de votre part. Tout va bien.

Elle et la vieille femme échangèrent des sourires aussi peu sincères l'un que l'autre. Anna avait la nette envie de lever les yeux au ciel et de tirer la langue.

Maggie les fit entrer dans une suite composée d'un salon, d'une chambre et d'une salle de bains.

— Quand vous vous serez rafraîchis, descendez à la cuisine... Tu te souviens où elle est, Charles ?

— Oui, dit-il. Entendu.

Anna passa à la salle de bains, se lava le visage et revint à la chambre. Maggie était partie. Charles se dirigea aussi vers la salle de bains, sans doute pour l'imiter.

Quand il en ressortit, elle lui dit sur un ton aussi neutre que possible :

— Maggie t’aime bien.

Il comprit ce qu’elle voulait dire.

— On s’est fréquentés jadis, lui expliqua-t-il, la mine sombre. Même si « se fréquenter », c’est un terme trop formel pour qualifier ça. « Flirter » est mieux, mais trop léger. En fin de compte, ça n’a pas fonctionné... Et elle et Joseph étaient mariés. 1962, je crois. Mais c’était peut-être un an plus tôt ou plus tard.

Anna entendit dans sa voix tout ce qu’il ne disait pas. Le chagrin de voir ses amis vieillir et mourir tandis qu’il restait le même. Elle n’avait pas encore vécu ça elle-même, mais elle savait qu’il était probable qu’elle verrait son père et son frère vieillir et mourir alors qu’elle aurait toujours l’apparence d’une femme d’une vingtaine d’années. Pour avoir parlé avec le père de Charles, elle savait que ce dernier avait mis un point d’honneur à ne jamais fréquenter de femmes humaines. Jusqu’à Anna, il avait évité toute forme de relation suivie avec une femme. Elle songea que c’était peut-être en partie dû à Maggie.

Charles savait s’orienter dans la maison ; elle n’avait guère changé au cours des vingt années précédentes. Quelques nouvelles œuvres d’art, des tapis différents, mais pour l’essentiel elle était restée identique.

Malgré ce qu’elle leur avait dit, Maggie les attendait en haut de l’escalier. Charles vit l’image de celle qu’elle avait été plus jeune se superposer dans son esprit. Elle avait le même feu dans le regard, et cette colonne vertébrale droite qui incitait les gens à s’écarter sur son passage.

Charles laissa les femmes le mener aux pièces principales de la maison. Maggie marchait en tête, le dos raide d’hostilité. Ça ne lui avait pas échappé qu’elle avait décidé qu’elle n’aimait pas son Anna, une réaction très inhabituelle vis-à-vis de sa femme omega. Comme ça ne dérangeait pas Anna, il laissa passer. Elle lui avait appris qu’en dépit du fait que Frère Loup avait résolu de la protéger de tout ce qui lui causerait de l’inconfort Anna était parfaitement capable de se protéger elle-même.

Charles était convaincu que protéger Anna de tout lui causerait plus de mal que de bien, et Frère Loup s’était incliné. Ça n’empêchait pas le loup d’en vouloir à Maggie.

— Je n’arrive pas à trouver mon téléphone, dit un homme à la voix semi-familière dans la cuisine. Je l’avais ce matin. L’as-tu vu quelque part ?

— Je ne surveille pas tes jouets, Kage, répondit Hosteen. Mais si c’était le cas, il se pourrait que je l’aie vu ce matin dans la buanderie.

— Je l’ai trouvé et l’ai mis sur la console dans le couloir, annonça Maggie en entrant dans la cuisine. Je me suis dit que ce serait là que tu regarderais en premier. Je vais le chercher.

Charles posa une main sur l’épaule d’Anna et entra dans la spacieuse cuisine à côté d’elle.

À la vue d’un homme qui était une copie conforme de Joseph à quarante ans, Charles eut l’impression qu’un cheval lui avait donné un coup de sabot dans le ventre. Kage avait été un jeune homme la dernière fois qu’il l’avait vu, et la ressemblance n’avait pas été aussi flagrante. Focalisé sur sa mère, Kage se fendit d’un sourire identique à celui de Joseph.

— Merci, maman. Je savais que je pouvais compter sur toi. Si j’arrivais maintenant à retrouver ma jugeot, comme Chelsea aime me le dire, ce serait parfait.

Maggie secoua la tête.

— Si tu avais de la jugeot, tu aurais quitté cet endroit pour devenir banquier comme ton frère aîné. Et tu aurais été aussi malheureux pour le restant de tes jours que lui s’il était resté ici. Sois déjà content que ton téléphone ait été retrouvé.

Elle lui tapota l’épaule et sortit par une autre porte, probablement pour aller chercher le

téléphone.

— Votre suite vous convient-elle ? leur demanda Hosteen.

— Elle est magnifique, répondit Anna pour eux deux.

Pour la première fois, Kage regarda dans la direction de ses visiteurs et se raidit, sur ses gardes.

— Charles. Hosteen m’a dit vos noms, bien sûr, mais je n’avais pas fait le lien avec toi. Je crois que je n’ai jamais entendu papa employer ton nom de famille.

Charles ignorait ce qui lui devait la méfiance de Kage, mais il était fréquent que les gens le craignent. Dans un flash soudain, il revit Kage enfant, qui le regardait caché derrière sa mère tandis que Maggie sanglotait en l’accusant de...

Il ne se souvenait plus de quoi.

C’était aussi à cause de Maggie que sa dernière visite remontait à si loin. Ça n’avait été ni sa faute à elle ni la sienne, mais la présence de Charles créait des tensions entre Joseph et sa femme. Curieusement, les problèmes ne venaient pas de Joseph, qui avait pourtant été le second choix de Maggie. C’était Maggie qui n’arrivait pas à enterrer le passé. Elle avait rejeté Charles, mais elle restait possessive vis-à-vis de lui.

Anna sourit.

— Il y a beaucoup de gens qui s’appellent Charles dans le coin, signala-t-elle.

— Kage, fit Charles. Voici ma femme, Anna. Anna, je te présente le fils de Joseph et Maggie, Hashké Gaajii Sani. On l’appelle Kage.

Anna sourit et s’avança en tendant la main.

— Enchantée, dit-elle, chaleureuse comme elle l’était naturellement. Si j’ai bien compris, tu vas nous montrer des chevaux.

— C’est ce qui est prévu, oui, acquiesça Kage. (Son visage se détendit sous l’influence d’Anna.) Il faut juste que je récupère mon téléphone...

Maggie revint en douce dans la cuisine par une autre porte et lui tendit un vieux téléphone à clapet.

— Merci, maman. Préfères-tu les juments ou les hongres ?

Tout en restant attentif à Anna, Kage ouvrit le téléphone et jeta un coup d’œil à l’écran.

— Je ne sais pas, avoua Anna. J’ai surtout monté des hongres.

— À ce que j’ai compris, vous avez quelques semaines devant vous, dit Kage. Le grand concours hippique commence dans trois jours, et je vais devoir passer le plus clair de mon temps là-bas. J’ai plusieurs chevaux en tête. Je vous en montrerai quelques-uns aujourd’hui, puis je vous emmènerai en balade demain.

Anna décocha à Charles un regard surpris, sans doute en réaction aux « quelques semaines ». Mais Charles avait besoin de passer du temps avec Joseph. Si la tension entre Maggie et Anna empirait, ils pourraient trouver un hôtel. Et puis choisir un cheval était une affaire sérieuse ; il importait de prendre le temps de le faire bien.

— J’ai manqué plusieurs appels de ma femme, grimaça Kage en fronçant les sourcils. Ça la rend nerveuse quand je ne décroche pas. Elle monte plutôt bien à cheval pour une citadine, mais elle sait que les chevaux sont de grandes bêtes et qu’un accident est vite arrivé. Je vais lui donner un coup de fil, puis on descendra à l’écurie.

Il appuya sur un bouton et attendit tandis que le téléphone à l’autre bout sonnait. Il tomba directement sur la messagerie.

— Chelsea Sani. Veuillez laisser un...

Il coupa le message d’absence et jeta un regard irrité à son téléphone.

— J’ai quatre nouveaux messages depuis ce matin. Je suis désolé, il vaut mieux que je les écoute.

— Pas de souci, dit Anna. On a quelques semaines devant nous. Ce ne sont pas quelques minutes qui vont changer quoi que ce soit. (Elle hésita.) Tu dois déjà le savoir puisque Hosteen est un loup-garou, mais si tu écoutes les messages ici Charles et moi les entendrons aussi. Alors, s'ils sont privés...

Il lui sourit.

— Ne t'inquiète pas. On a un adolescent et deux enfants plus jeunes. Jamais elle ni moi ne laisserions de messages privés sur nos téléphones.

— Bon sang ! Kage. Décroche.

C'était la même voix de femme qu'avant. Mais, au lieu d'être professionnelle et posée, elle était irritée et... Charles ne connaissait pas assez bien cette femme pour déceler plus qu'une émotion intense.

Le deuxième message était plus perturbant.

« Kage, s'il te plaît, il faut que tu rentres à la maison. Je ne me sens pas bien. J'ai une migraine atroce. (Elle éclata d'un rire qui tenait davantage du sanglot.) Et il y a un couteau. Il brille et il est tranchant. »

Kage fronçait les sourcils quand il consulta le troisième message. Cette fois, sa femme chuchotait.

« Quelque chose ne tourne pas rond chez moi. Tu peux m'aider ? les aider ? »

Au quatrième message, ils se précipitèrent tous dehors, tous sauf Maggie. Elle dut rester à cause de son corps vieillissant qui ne lui permettait pas de courir avec les autres. Frère Loup en conçut du chagrin, mais Charles s'inquiétait davantage pour les enfants de Kage.

— Je conduis, déclara Hosteen sur un ton sec.

Il n'y avait pas assez de place pour eux quatre dans l'habitable. Jetant un coup d'œil à Anna, Charles changea de trajectoire et sauta sur le plateau du pick-up. L'instant suivant, Anna atterrit gracieusement à côté de lui. Hosteen mit la marche arrière et sortit du parking en faisant crisser les pneus. Il s'arrêta et ouvrit d'une poussée la portière pour Kage qui, avec sa lenteur d'humain, était le dernier à atteindre le pick-up.

Moins de dix minutes plus tard, Hosteen pilait devant une maison à deux étages en stuc de couleur pâle. Une BMW bordeaux était garée dans l'allée. Alors qu'ils se jetaient tous hors du pick-up, Hosteen leva une main. Il regarda Charles et lui indiqua l'arrière de la maison.

Frère Loup hésita, mais il décida qu'il était acceptable qu'il reçoive des ordres dans cette situation. C'était la famille de Hosteen qui avait des ennuis, et celui-ci serait le mieux placé pour organiser la traque.

Hosteen ne lui ayant donné aucun signe, Anna choisit de venir avec Charles. Elle n'eut pas plus de mal que lui à sauter en haut du mur en ciment de deux mètres qui séparait le jardin de devant de celui de derrière. Elle y resta perchée avec lui pendant qu'il évaluait rapidement la situation dans sa globalité.

Composé de quelques petits parterres de plantes adaptées au climat aride et d'un chemin carrelé qui entourait une piscine de taille moyenne, le jardin n'était pas grand. Les sens de Charles ne détectaient personne à proximité. Les individus les plus proches étaient des enfants qui jouaient dans une autre piscine à de nombreux mètres plus à l'ouest.

Il remarqua en revanche que quelqu'un regardait des dessins animés à plein volume dans une pièce à l'étage de la maison de Kage. Il se redressa et marcha le long du mur jusqu'à être assez près de la maison. Par mesure de sécurité, on avait veillé à ce qu'aucune fenêtre ne soit facilement accessible depuis le mur par un humain. Mais Charles n'avait jamais été un simple humain.

Il bondit en direction de la maison, se rattrapa au rebord de la fenêtre et leva le menton afin de

pouvoir regarder à l'intérieur de la pièce d'où venait le bruit.

Le lit était appuyé contre le mur de la fenêtre. Il vit l'arrière des têtes de trois personnes assises par terres et adossées au lit. Deux d'entre elles étaient de jeunes enfants, blottis aussi près de la troisième que possible. L'un des plus petits tremblait encore sous l'effet d'une crise de larmes.

— Papa va venir, hein ? demanda l'un des jeunes enfants.

— Papa va venir, dit celui qui faisait la taille d'un adulte.

Charles entendit plus d'espoir que de certitude dans sa voix.

— Elle est encore dehors ? interrogea l'autre enfant. Elle a arrêté de frapper à la porte.

— Je ne sais pas, leur répondit le plus âgé. Ça va aller. Reste ici avec moi, Michael. Je te protégerai.

Charles se laissa tomber au sol sans bruit puis remonta en haut du mur où attendait Anna.

— Les enfants sont dans cette chambre. Je n'ai pas l'impression qu'ils soient blessés, mais il faut que l'un de nous entre et veille à ce qu'ils restent en sécurité. Tu es moins effrayante que moi.

Il parlait à voix basse, bien en deçà de ce que pouvait entendre quelqu'un qui se trouvait dans une pièce où le son de la télévision était monté à plein volume.

— Est-ce que je traverse la fenêtre ou est-ce que je l'ouvre ? demanda-t-elle.

La fenêtre était moderne. Il aurait fallu qu'il casse les loquets ou qu'il brise la vitre. Avec Anna, il y avait une autre solution.

— Si tu essayais de voir si tu peux obtenir des enfants qu'ils t'ouvrent ? dit-il. Ne brise la vitre qu'en dernier recours. Je vais attendre que tu sois en sécurité à l'intérieur. J'entrerai ensuite dans la maison par l'arrière.

Il sauta de nouveau au sol et s'éloigna assez pour ne pas être vu. Anna rejoignit la fenêtre d'un bond gracieux, puis elle leva le menton comme il l'avait fait. Mais elle se hissa encore jusqu'à ce que la partie supérieure de son corps soit clairement visible, et elle frappa à la vitre.

— Excusez-moi ? dit-elle.

Il pouvait imaginer les premières réactions d'un groupe d'enfants qui s'étaient enfermés dans une chambre pour se cacher de... de quelque chose. Il espéra que le garçon plus âgé n'était pas armé. Mais la chambre était décorée comme celle d'une jeune fille, pas d'un adolescent. Si le garçon avait un pistolet, il était probablement dans une autre pièce.

— Qui êtes-vous ? demanda le garçon plus âgé d'une voix hostile.

— Je suis un loup-garou comme votre arrière-grand-père, répondit Anna sur un ton jovial et parfaitement normal, comme si elle passait son temps suspendue à des fenêtres. Mon mari et moi étions au ranch quand votre père a reçu un appel... étrange. Lui et votre arrière-grand-père arrivent par la porte d'entrée. Mon mari va prendre l'escalier de derrière, mais il s'est dit que vous aimeriez peut-être avoir une alliée ici. Je suis plus coriace que j'en ai l'air. Mais il va d'abord falloir que vous ouvriez la fenêtre.

Le loquet fut soulevé dans un cliquetis et la fenêtre s'ouvrit vers l'intérieur. Les gens faisaient des choses pour Anna. Ce n'était pas comme quand le père de Charles leur donnait des ordres et qu'ils lui obéissaient aussitôt sans avoir le loisir d'y réfléchir. Les gens voulaient faire ce qu'Anna leur demandait.

— Merci, dit-elle en passant les jambes par-dessus le rebord. Je commençais à me sentir un peu bête. Mon nom est Anna, mais je ne connais pas les vôtres. Comme Charles et moi étions à l'arrière du pick-up qui nous a conduits ici et que je venais de rencontrer Kage, votre papa, je n'ai pas pu avoir les détails. Il va falloir que vous vous présentiez.

Elle bavardait comme si tout était normal. Charles mit sa voix en sourdine et se tapit au sol pour

se rapprocher d'une porte-fenêtre par laquelle il avait l'intention d'entrer. À l'intérieur de la maison, Kage appelait sa femme mais ne recevait aucune réponse.

Charles ouvrit doucement la porte la plus proche et se glissa à l'intérieur sans perdre de temps.

Anna s'adossa au mur juste à côté de la porte, entre les enfants humains et ce quelque chose qui emplissait la chambre d'une odeur de peur. C'était le mieux qu'elle pouvait faire à ce moment-là pour assurer leur sécurité.

— Bon, fit-elle. Michael, Mackie et Max. Dites-moi ce qui s'est passé. Tout ce qu'on a eu, ça a été quelques messages téléphoniques étranges de votre maman.

Elle restait à l'affût. Kage appelait sa femme à voix basse ; Anna ne pensait pas que les enfants pouvaient l'entendre. Sa femme ne répondait pas.

— Je suis rentré de l'entraînement, expliqua Max. Maman était dans la cuisine, et les enfants regardaient la télé dans le salon. Elle n'avait pas l'air très en forme, mais je me suis dit qu'elle était fatiguée... Elle travaille dur.

Il jeta un coup d'œil à Michael, qui avait décidé que les exploits d'un petit poisson perdu à l'écran étaient plus intéressants que la femme qui était entrée par la fenêtre.

Rassuré de constater qu'il n'allait pas effrayer son frère, Max poursuivit d'une voix calme. Anna supposa que c'était pour ne pas attirer l'attention de Michael.

— Elle découpait des carottes sur la planche et j'ai tendu la main pour en prendre une.

Il hésita, les yeux de nouveau posés sur le garçon plus jeune. Sa sœur lui tapota la main.

— *Chindi*, fit-elle d'une toute petite voix.

Max lui répondit par un hochement de tête.

— *Chindi*.

— C'est quoi, « *chindi* » ? demanda Anna.

— Des esprits sauvages, des choses maléfiques, des choses mauvaises. (Max haussa les épaules, nerveux.) C'est un mot navajo.

— Je ne suis pas censée le prononcer, avoua Mackie d'une petite voix. Je l'ai fait, et puis maman s'est mise en colère. Tout est ma faute.

Max soupira.

— Ce n'est qu'une superstition. Ce n'est pas réel.

— *Ánáli hastiin* dit qu'il ne faut pas prononcer ce mot, sinon les esprits maléfiques viennent te chercher, déclara-t-elle.

— *Ánáli hastiin*... (Max ravala ce qu'il était sur le point de dire.) Écoute, moustique, tu n'y es pour rien dans tout ça. Kage... Ton papa dit que ce qu'*ánáli hastiin* raconte, ce sont souvent des histoires inventées. Tu peux demander à ton papa, mais il te dira la même chose. Tu n'as rien causé de mal.

— Tu promets ? demanda-t-elle, méfiante.

— Promis.

Il leva la main, coinça l'auriculaire sous le pouce et laissa trois doigts en l'air. Anna se dit que c'était peut-être le salut scout mais, pour ce qu'elle en savait, ça aurait aussi bien pu être le salut du croque-mitaine volant. Elle n'avait jamais été scout ni rien de ce genre.

Mackie savait de toute évidence de quoi il s'agissait, car elle poussa un grand soupir.

— OK.

— Et donc, ta mère découpait des carottes ? demanda Anna à Max.

— Et j'ai tendu la main pour prendre une carotte dans le sachet et elle...

Il déglutit, l'air soudain très jeune. Il mima quelqu'un qui brandissait un couteau et l'abattait d'un coup violent.

— C'était moi qu'elle visait, mais elle a changé la trajectoire au dernier moment. Elle... (il vérifia que Michael était toujours occupé, mais il épela tout de même le mot à la manière universelle des frères aînés qui ne veulent pas que leurs cadets encore jeunes et illettrés les comprennent) l'a p-l-a-n-t-é dans sa propre main et m'a hurlé d'aller chercher les enfants, de m'enfermer avec eux et de ne pas ouvrir la porte jusqu'à ce que papa rentre. De ne la laisser entrer sous aucun prétexte.

Il regarda Anna avec de grands yeux de chiot et chuchota :

— Elle s... s-a-i-g-n-a-i-t. Sa main était clouée à la planche à découper et je l'ai abandonnée là. J'ai laissé mon stupide portable dans mon sac à dos avec mon ordinateur, et le seul téléphone fixe de la maison est dans la cuisine. Je ne pouvais appeler personne à l'aide.

Il détourna le regard et cligna vivement des yeux tandis que son nez rougissait.

— C'était il y a combien de temps ? le questionna Anna pour qu'il pense à autre chose.

— Mer... (Il se tut, s'essuya le visage sur son épaule et regarda sa sœur.) Mince ! j'ai l'impression que ça fait des heures, mais ce film dure environ une heure et demie et on n'en est qu'aux deux tiers.

— Le *chindi* qui a pris l'apparence de ma mère a frappé à la porte, dit Mackie à Anna d'une voix grave, en sécurité dans les bras de son frère. Elle a crié à Max de lui ouvrir. Puis elle a pleuré. Et elle a essayé d'être gentille... Et Max a monté le son du film pour ne pas qu'on écoute.

Oui, un *chindi*, songea Anna. Cette façon d'expliquer les événements que Max avait décrits en valait bien une autre. Elle était musicienne, pas psychologue, mais il lui semblait bien qu'une mère ne se mettrait pas à perdre la tête et à se poignarder du jour au lendemain.

— Max est très courageux, déclara-t-elle.

Mackie hocha la tête.

— Oui. Oui, il l'est. Quand je serai grande, j'épouserai quelqu'un comme Max et je l'obligerai à chasser les *chindi* avec moi.

Le salut scout sincère de Max avait clairement dissipé les craintes de Mackie au sujet de ce mot, car elle le prononça sans hésitation.

Max eut un rire étranglé.

— Bonne idée, minus. (Il s'adressa ensuite à Anna.) Quelqu'un l'a laissée regarder *Supernatural*, et maintenant elle ne pense qu'à aller combattre la magie noire.

Mackie regarda Anna en fronçant les sourcils.

— Tu as dit que tu étais un loup-garou. Comme *ánáli hastiin*.

Anna hocha la tête.

— Si c'est de ton arrière-grand-père Hosteen dont tu parles, alors oui, c'est le cas.

— Tu peux venir chasser les *chindi* avec moi, décréta-t-elle. Max ne peut pas car il sera un vieil homme à ce moment-là. Michael est trop bruyant et maladroit. Il est peureux et il commettra des erreurs. Les choses maléfiques le mangeront. Et qu'est-ce que je ferai après sans petit frère ?

— Je ne sais pas trop, répondit lentement Anna, comme si elle réfléchissait à son invitation. Mon mari n'aime pas être mis à l'écart. Mais si on l'emmène, les choses maléfiques s'enfuiront toutes et ce ne sera pas drôle.

— Ton mari est un loup-garou aussi ?

— Oui.

— S'il effraie nos proies, il devra rester à la maison, dit Mackie.

Anna sourit.

— Tu as raison. Il gâcherait notre plaisir. Mais peut-être qu'il serait triste d'être exclu.

— S’il pleure, tu n’auras qu’à lui expliquer, émit Mackie avec sagesse.

— Mackie, la réprimanda Max.

— Max, fit-elle sur le même ton.

— Taisez-vous tous les deux, leur intima Michael sans quitter la télévision des yeux. Le requin arrive.

Anna entendit des bruits de pas précipités dans l’escalier, et, juste derrière la porte, Kage chuchota le nom de sa femme et essaya d’entrer.

Tous les enfants se mirent en alerte – tant pis pour le requin –, mais personne ne dit rien. Peut-être étaient-ils effrayés par la voix insistante et tendue de leur père. Un de leurs parents leur avait déjà fait une peur bleue ce jour-là, et ils redoutaient apparemment que l’autre en fasse autant.

— Non, dit Anna en déverrouillant la porte. (Elle resta sur ses gardes au cas où le mal dont leur mère était atteinte aurait contaminé Kage.) Chelsea n’est pas là. Mais tous les enfants sont avec moi et ils vont bien.

Quand la porte s’ouvrit, Kage la dépassa en la frôlant et attira les enfants dans ses bras, puis il s’écarta pour les examiner tous et s’assurer qu’ils n’avaient rien. Il s’empressa tout autant d’étreindre Max, dont le teint suggérait qu’il était son beau-fils plutôt que son enfant biologique. Hosteen les regardait calmement, attentif à ce qui se passait à l’extérieur de la pièce. Il savait que ce n’était pas terminé.

— Il y a une brume de magie fae au rez-de-chaussée, expliqua-t-il à Anna. Où est Charles ?

— En bas, lui répondit-elle. Il m’a envoyée ici pour que je vérifie que rien n’était arrivé aux enfants.

— Il y a une mare de sang juste devant la porte, chuchota-t-il, s’écartant afin qu’Anna puisse la voir pendant que les enfants étaient occupés. Le sang de Chelsea. Je n’arrive pas à la sentir avec la puanteur de cette magie fae qui a envahi la maison.

— Charles la trouvera, dit-elle. Il...

Sa louve l’empêcha d’aller au bout de sa pensée lorsqu’elle bondit au premier plan, porteuse d’un message urgent que Charles lui envoyait par le biais de leur lien de couple. Elle sut que ses yeux d’ordinaire marron étaient devenus bleu glacier quand elle regarda Kage et dit :

— Choisis.

Kage se détourna de ses enfants.

— Hein ?

Elle lui donna les seuls mots qu’elle avait.

— Choisis. Choisis maintenant.

Charles inspira une odeur de sang et de magie. Il s’était à moitié attendu au sang, en tout cas jusqu’à ce qu’il découvre que les enfants semblaient tous sains et saufs. Le sang n’était donc pas surprenant. Mais la magie fae qu’il sentait lui caresser nonchalamment la peau changeait la donne.

Il n’était pas censé y avoir de faes en liberté. Ils s’étaient cloîtrés en grande pompe dans leurs réserves en se déclarant libérés des lois des États-Unis. Les derniers mois, ils n’étaient à sa connaissance pas sortis des réserves.

Mais il connaissait la magie, il était familier de la sensation de celle des faes. Frère Loup se dressa et les couleurs devinrent soudain un peu plus ternes, tandis que les ombres révélaient leurs secrets à son regard.

Il n’y avait personne dans la pièce où il entra. C’était un salon classique, avec un grand écran de télévision sur un mur et des étagères chargées de trophées, de photos, de livres et de jeux sur l’autre.

Mais l'odeur du sang était fraîche et toute proche. Il inclina la tête pour voir s'il parvenait à déterminer d'où elle venait sans faire de grand mouvement qui risquait davantage d'attirer l'attention s'il y avait quelque chose qui l'attendait.

À l'étage, la télévision était toujours à plein volume. S'il n'y avait pas eu tant de bruit, son ouïe lui aurait été plus utile. Mais, avec le bruit, un ennemi aurait aussi plus de mal à l'entendre.

Le plancher grinça quelque part dans la maison. Il lui semblait que ça venait de sa gauche, mais c'était difficile à dire. Il se déplaça rapidement de ce côté-là de la pièce et, toujours au ras du sol, il s'arrêta à côté du mur. Il se méfiait des murs... Il en avait lui-même trop souvent transpercé quand il traquait une proie. Les plaques de plâtre et les colombages n'arrêtaient pas un loup-garou, et beaucoup de faes étaient tout aussi forts. Mais un mur ne remplissait pas trop mal la fonction de barrière visuelle.

Avec précaution, il tourna la tête à l'angle. C'était la buanderie. Il y avait du sang partout sur le sol, des éclaboussures ainsi que des traînées qui serpentaient autour des appareils électroménagers et disparaissaient derrière. Il s'avança prudemment, dépassa le lave-linge et le sèche-linge... et se retrouva nez à nez avec une femme au regard dément, qui était tapie dans la salle de bains cachée au fond de la pièce. Il se figea sur place.

Elle était assise par terre jambes croisées avec un sacré grand couteau à la main, et cette main tremblait comme si elle était atteinte de paralysie musculaire. Un mouvement qu'on pouvait imputer au sang qu'elle avait perdu, au traumatisme ou aux deux.

De longues entailles sanguinolentes, certaines profondes et d'autres superficielles, ornaient ses deux bras et ses jambes sous ce qui avait été un très beau pantalon. Elle montra les dents.

— Le sang des enfants doit couler, lâcha-t-elle, et le couteau vibra dans sa main droite. Il faut saigner les mauvais...

Elle planta le couteau dans sa cuisse et Charles grimaça. Mais, au lieu de l'enfoncer plus loin, elle le fit simplement glisser le long de sa cuisse parallèlement aux autres blessures qui saignaient à cet endroit-là.

— Quelque chose dans ma tête veut que je tue mes enfants, continua-t-elle dans un murmure précipité, très différent de la voix avec laquelle elle parlait au début. Tu dois m'en empêcher.

Frère Loup gronda à l'intention de cet ennemi qu'il ne pouvait pas combattre à coups de griffe et de croc ; la femme était entourée de magie fae. Charles devait trouver le moyen de l'aider. Du fait de la magie qui s'accrochait à elle, il était mieux équipé pour ça que n'importe quelle autre personne présente. Même s'il n'aurait pas refusé l'assistance d'un sorcier ou de quelqu'un d'autre. Son pa' lui aurait été utile.

— Chelsea Sani, dit-il en lui envoyant un peu de sa propre magie afin qu'elle puisse s'y raccrocher.

Ça ne suffit pas.

Elle marqua une pause, puis bascula en avant et se mit à ramper à quatre pattes. Il doutait que ce soit vers lui. Il n'était pas sa cible.

— Il y a de mauvais enfants ici... Des petits garçons qui volent la nourriture, des petites filles qui ne jouent pas gentiment avec les autres, des petits garçons qui...

Elle s'effondra alors et se tordit par terre en grognant.

— Chelsea ! ordonna Frère Loup, puisant dans le pouvoir de sa meute et de son pa'.

Glacial comme l'hiver, le pouvoir répondit à son appel et percuta la femme lorsqu'il l'interpella.

Elle se tut et cessa tout mouvement à l'exception de celui de sa cage thoracique. Puis elle roula la tête jusqu'à ce qu'elle parvienne à le voir. Elle soutint son regard, ouvrit la bouche et la referma. Elle

s'ouvrit la main d'un coup sec, laissant le couteau dans la plaie.

— Avec le sang, c'est plus facile de lutter. Qui es-tu ?

— Je suis Charles. Un ami de Joseph. Peux-tu me dire ce qui s'est passé ?

Il se rapprocha, invoquant les dons hérités de son père et de sa mère. Sa peau se réchauffa et fut parcourue d'un picotement désagréable, mais il put voir les sortilèges qui encerclaient la femme. La magie se resserrait à l'endroit où le sang frais sourdait sur l'acier, sans jamais tout à fait toucher la lame froide. Elle s'accumulait tant bien que mal autour de la plaie béante, tandis qu'elle se dispersait autour du reste de son corps.

Il songea qu'il fallait que Chelsea soit une sorcière-née pour que son sang soit si puissant. Mais une sorcière qui n'avait pas été formée, car elle aurait sinon brisé le *geis*.

Elle laissa échapper un cri étouffé et fut secouée d'un spasme, comme si elle allait mourir de froid.

— Loup-garou. Charles ? Tu es le loup-garou de Joseph ? exigea-t-elle à moitié de savoir.

— Oui. Je suis ici pour t'aider.

Elle éclata de rire, à bout de souffle.

— Trop tard pour ça. Trop tard pour moi. Je les ai envoyés dans une chambre dont ils pouvaient verrouiller la porte pour m'empêcher d'entrer, mais il faut qu'ils sortent. Toi, emmène mes bébés en lieu sûr.

Il s'aperçut qu'il avait du mal à résister à l'autorité dans sa voix. Frère Loup trouva ça très intéressant.

— Ils sont en sécurité, lui assura-t-il.

Elle écarquilla les yeux, et la magie fae se déploya. Il se rendit compte trop tard qu'il avait commis une erreur.

Certains faes étaient rapides et, quoi que la magie ait fait à Chelsea, elle l'avait dotée d'une vitesse surhumaine. Mais Charles s'était rapproché d'elle peu à peu, ce qui permit à Frère Loup de réagir encore plus vite et d'intercepter la main dans laquelle elle tenait le couteau juste avant qu'elle le plante sous sa mâchoire.

Il s'agissait donc d'un *geis* en deux temps, qui la forçait à tuer ses enfants puis, une fois que c'était fait – ou si elle n'y parvenait pas –, à se tuer elle-même. Elle morte, il serait plus difficile de retrouver le fae à l'origine du sort.

Elle lutta pour reprendre le contrôle du couteau avec une force qui ne lui appartenait pas, et Charles finit par planter la lame dans le sol, transperçant le linoléum et le parquet en dessous. Il l'enfonça profondément afin de ne pas être obligé de lui casser le bras.

Alors qu'elle essayait de déloger le couteau en sanglotant, l'odeur du fae disparut en un claquement de doigts et elle s'effondra.

— En sécurité ? chuchota Chelsea Sani dans un filet de voix. Redis-le-moi.

— Ils sont en sécurité, obtempéra-t-il, et le corps de la femme se relâcha comme si elle avait épuisé ses dernières forces.

Et il sut ce qui avait brisé le *geis*.

Il embrassa du regard le sang qui maculait le sol, remarquant que la dernière blessure de Chelsea ne saignait pas comme elle l'aurait dû. Son rythme cardiaque était irrégulier. Elle avait perdu trop de sang... et elle continuait à en perdre par toutes les coupures qu'elle s'était elle-même infligées pour tenter de protéger ses enfants de la magie qui la contrôlait. Ça avait été une incroyable démonstration de volonté et de présence d'esprit de la part d'une femme qui n'était qu'humaine. Mais il y avait eu un prix à payer.

Elle était en train de mourir. Même s'ils étaient allés à l'hôpital, ils auraient eu peu de chances de réussir à la sauver dans son état. Elle était en train de mourir, et cela donnait satisfaction au *geis*.

— *On pourrait la Changer*, dit Frère Loup à Charles. *Elle sait se battre*.

Il serait à la limite d'enfreindre le règlement de son pa'. Il n'avait pas l'aval de ce dernier, mais les situations désespérées étaient traitées au cas par cas. En tant que bras droit de son pa', il avait une plus grande marge de manœuvre que les autres loups. Puisqu'il n'avait joué aucun rôle dans l'incident qui avait réduit Chelsea à cette extrémité, ses actes seraient considérés impartiaux. Le jugement lucide de Frère Loup pèserait dans la balance, au moins aux yeux de son pa'. Tout ce qu'il lui fallait, c'était le consentement de Chelsea.

Charles s'agenouilla à côté d'elle.

— Tu es mourante. Est-ce que tu comprends ? Je peux te Changer si tu le souhaites.

Elle dit quelque chose mais sa voix était trop faible, même pour l'ouïe de Charles.

— *Ça doit être maintenant*, fit Frère Loup. *Et nous devons revêtir la peau du loup*.

Elle n'était pas en mesure de donner sa permission, mais il y avait quelqu'un d'autre dans cette maison qui l'était. La silhouette de Frère Loup enveloppa Charles ; le loup avait dicté la métamorphose. C'était si simple de passer d'homme à loup, entre la pleine lune toute proche et le fait qu'il n'avait pas marché sur quatre pattes depuis des jours. Tandis qu'il prenait la forme du loup, Charles transmet sa volonté à sa compagne.

Dis-lui de choisir pour sa femme. Dois-je la laisser mourir... ou dois-je la Changer ?

CHAPITRE 3

Le couloir derrière Frère Loup s'emplit de gens, certains qu'il connaissait, d'autres non. Mais Anna était là, et c'était d'elle dont il avait besoin.

Lorsqu'il riva les yeux sur elle, elle se tourna vers l'humain qui était le compagnon de la mourante.

— Ta femme se meurt, dit-elle. Charles dit qu'elle a de la volonté et qu'elle est courageuse. Il est prêt à la Changer... mais elle n'est pas en état de prendre cette décision.

— Non, gronda soudain Hosteen. Pas elle. Ce n'est pas censé être elle. Si Charles refuse de Changer mon fils, il n'a pas le droit de décider de la Changer, elle. Pas elle.

Le silence se fit dans le couloir quand Frère Loup soutint le regard de Hosteen et que l'Alpha tomba à genoux. Il n'appartenait pas à celui-là de lui dicter sa conduite.

— Grand-père ? demanda Kage derrière Frère Loup.

Il s'était rué vers sa compagne dès qu'il l'avait vue, sans se soucier de la présence de Frère Loup.

— Il n'a rien, fit Anna, la mine sombre. Il a juste oublié qui commande ici, et Frère Loup... Charles le lui a rappelé. Tu as une décision à prendre, Kage, ou elle sera bientôt prise pour toi. Ta femme consentirait-elle à vivre comme l'un de nous ? Tu sais comment le reste de l'espèce humaine nous considère.

Il y avait d'autres choses que Charles voulait qu'Anna dise à Kage.

Elle écouta puis dit :

— Charles veut que je souligne que, si elle meurt, il est peu probable qu'on parvienne à découvrir pourquoi un fae l'a ensorcelée pour qu'elle s'en prenne à ses enfants. Ce sera difficile de retrouver ce fae et de le traduire en justice, ce qui laissera l'agresseur de Chelsea libre de continuer à tuer. Ta femme a payé le prix fort en luttant contre la magie et en sauvant les enfants. Est-ce suffisant pour elle ? ou voudrait-elle arrêter son agresseur ?

Ils étaient en train de perdre la femme. Frère Loup jeta un regard impatient à Anna.

— Non, déclara Hosteen, sans se redresser ni lever la tête. Pas Chelsea.

— Pourquoi pas ? demanda Kage. Parce qu'elle n'est pas la femme que tu souhaitais pour moi ? Parce qu'elle ne t'aime pas ? C'est ta faute, vieil homme.

— C'est une sorcière-née, siffla Hosteen. Les sorcières sont maléfiques.

— *Je suis sorcier-né*, dit Frère Loup à Anna.

Elle lui adressa un hochement de tête, mais elle n'intervint pas. Elle était plus douée avec les gens que lui ou Charles. Si elle ne jugeait pas utile de mentionner ce détail à ce moment-là, elle avait sans doute raison.

— Sa grand-mère était une sorcière, expliqua le fils de Joseph dans un grondement décent pour un humain. Chelsea n'a aucun pouvoir.

Ce n'était pas vrai. Sans pouvoir, jamais elle n'aurait vaincu le *geis* qu'on lui avait jeté. D'ailleurs, plus elle se rapprochait de la mort, plus il était facile pour Frère Loup de sentir l'odeur de la sorcière. Ce qui signifiait sûrement qu'elle avait un moyen de la masquer, et comme elle était en train de mourir, sa magie mourait avec elle.

Il jeta un coup d'œil aux enfants, à la petite fille qui le regardait sans ciller même si elle agrippait

d'une main le tee-shirt du jeune homme qui se tenait à côté d'elle. L'odeur de celle-là avait quelque chose de plus. Sorcière.

Hosteen siffla entre ses dents, insatisfait.

— Une sorcière-née ne devrait pas être une louve-garou.

— Maman ? fit une petite voix. (Frère Loup vit le plus jeune des enfants saisir la main de l'adolescent.) Maman ?

— Ça va aller, Michael, dit Kage, anéanti et agenouillé à côté de sa femme. Oui, Charles, oui. Change-la. Grand-père, emmène les enfants, s'il te plaît.

— Je ne partirai pas, répondit Hosteen.

— Reste, trança Anna. Je vais emmener les enfants. Hosteen devrait rester.

La voix d'Anna résonna dans la tête de Charles.

— *Il la mettra en colère. Il la poussera à se battre pour vivre. Je dois partir car je ne suis pas utile à ce stade.*

Elle rassembla les enfants malgré les protestations du jeune homme et partit. C'était juste qu'il en aille ainsi, songea Frère Loup. Le rôle de l'Omega était d'apaiser. Le Changement était un champ de bataille, et la femme étendue à ses pieds devait se rappeler comment se battre si elle voulait survivre.

Il attendit qu'Anna ait quitté la pièce.

— Qu'est-ce que..., commença le compagnon de la femme.

Il aurait aussi bien pu être en train de s'adresser à Hosteen qu'à Charles. Ça n'avait aucune importance pour Frère Loup.

Il planta les crocs dans la cuisse de Chelsea et eut le goût du sang séché sur la langue, ainsi que celui de la lessive dont il sentait un peu l'odeur sur ses vêtements. Il secoua la tête afin de déchirer la chair et laissa sa salive se répandre dans les tissus endommagés. Il n'avait pas Changé beaucoup de gens ; son travail à lui, c'était de tuer. Plus souvent qu'il l'aurait souhaité, c'était de tuer de la manière la plus atroce possible afin de dissuader d'autres de faire les mêmes choix que ceux qui avaient conduit à la mort de ses victimes. Ça, c'était mieux.

Malgré son inexpérience, il connaissait le processus pour avoir été témoin de centaines de Changements et de presque autant de décès dans les jours qui avaient suivi. Il savait quelles étaient les erreurs à ne pas commettre. Il ne la mordit ni près de la tête, ni près du cœur. Elle avait besoin que les deux fonctionnent pour que le Changement s'opère. La cuisse était charnue et pleine de petits vaisseaux sanguins qui se gorgeraient de sa magie et la diffuseraient dans tout le corps de Chelsea.

Le compagnon de Chelsea poussa un cri et voulut s'interposer. Mais Hosteen, qui avait Changé beaucoup plus de gens que Charles, l'en empêcha en passant un bras autour de ses épaules. Il entraîna son petit-fils loin de Frère Loup et de la femme dont il avait la charge, le menant hors de la salle de bains et dans la buanderie où ils pourraient regarder à distance.

— Si c'est ce que tu veux, assena Hosteen, et si tu ne veux pas mourir ou Changer avec elle, laisse le loup faire son travail. Il ne tolérera pas d'interférence, plus maintenant. Quoi qu'il arrive, elle ne souffrira pas longtemps.

Frère Loup n'appréciait pas Hosteen, même s'il savait que Charles si. Ils avaient beau partager la même existence, ils n'étaient pas toujours d'accord. Mais Hosteen n'avait pas dit ça au compagnon de la femme pour le réconforter. C'était la vérité.

Frère Loup relâcha la jambe de Chelsea et réfléchit. Il fallait qu'elle meure d'une morsure de loup-garou... pas à cause de tout le sang qu'elle avait perdu. Pour la morsure suivante, il choisit son ventre tendre. Il se permit de savourer la douceur de sa chair, laissa le goût stimuler ses glandes salivaires... puis il fit quelque chose qu'il avait vu son père faire une fois.

Il entailla sa propre jambe et fit couler le sang dans la plaie, afin que la magie de la meute s’y introduise et les lie pour un temps comme compagnons de meute. C’était un sentiment déstabilisant... Il voulait qu’elle soit sienne, pour la protéger, la diriger et vivre avec elle ; qu’elle devienne un membre de sa famille. Mais Charles ne voulait pas diriger de meute. Frère Loup se réjouissait de savoir qu’ils appartenaient au Marrok et n’éprouvait nul besoin d’être à la tête d’une meute. Ce n’était pas à lui d’amener une louve dans la meute du Marrok. Il laissa donc sa magie reposer entre eux temporairement.

Puis il déploya les facultés extra-sensorielles qu’il possédait en tant que fils de Marrok, sorcier-né comme son père, et trouva la connexion créée par son sang et celui de Chelsea.

— *Quelle est ta raison de vivre ?* demanda-t-il à la mourante.

Kage se battait contre son grand-père cette fois, pour arrêter ce qu’il avait initié sans vraiment comprendre ce que cela signifiait d’être Changé. Avait-il cru que ce serait sans douleur ni sacrifice ?

— *Miens*, dit la mourante.

Il aplatit les oreilles de plaisir, car il entendait au-delà des mots. Elle parlait de ceux qu’elle considérait comme siens. Ses enfants, son compagnon... Ils étaient « siens ». C’était là une femme qui serait dominante. Peut-être plus dominante que Hosteen. Voilà qui allait rester en travers de la gorge du vieux loup.

— *Te battras-tu pour eux ?* lui demanda-t-il, l’invitant à entendre la colère dans la voix de son mari.

— *Oui*.

Ce n’était pas une simple réponse mais le cri d’une guerrière.

Alors que son corps vibrait encore sous le coup, il mordit le mollet de la jambe qu’il n’avait pas encore attaquée, laissant ses crocs trancher la chair et érafler l’os.

— *Alors bats-toi !* rugit-il avec une puissance qu’aucun son n’aurait pu communiquer.

L’énergie qu’il transmet à Chelsea par le biais du lien temporaire qu’il avait établi entre eux s’empara d’elle, la retint dans sa chair mourante et la força à vivre.

Il n’avait vu son père contraindre quelqu’un à Changer de cette façon qu’une fois. Charles avait peut-être été le seul à véritablement comprendre ce que le Marrok avait fait. Il avait attendu qu’ils se retrouvent seuls dans la bibliothèque de son père pour lui demander pourquoi celui-là et pas d’autres.

« *On a besoin de lui*, avait dit son père. *Il était consentant et fera un bon loup. Mais surtout, on a besoin de lui... On a si peu de loups subordonnés. Il stabilisera la meute de son frère et son frère par la même occasion, ce qui sauvera des dizaines de loups.* (Les sourcils froncés, il avait regardé le livre qu’il avait été en train de lire, puis l’avait reposé.) *Ce n’est pas vraiment un cadeau d’être un loup-garou. On me l’a imposé, et j’ai longtemps gardé de la colère. Je n’infligerais ça à personne. S’il y en a qui ne tiennent pas assez à la vie pour se battre pour elle, qui suis-je pour intervenir ? La vie est dure... Mourir, c’est plus facile et plus doux. Mais Neal était consentant, et il était à deux doigts d’y arriver seul. Je lui ai simplement donné un coup de pouce.* »

Il avait soupiré.

« *C’était sans doute la mauvaise décision malgré tout.* »

Ainsi, chaque année au mois d’octobre, quand ceux qui voulaient devenir des loups-garous mouraient sous les crocs du Marrok parce qu’ils n’avaient pas réussi à survivre au Changement, seuls Charles et Frère Loup mesuraient le chagrin de son père.

Quand ils devaient s’acquitter de la tâche plus horrible de tuer ceux qui avaient Changé mais étaient incapables de contrôler leur loup, Charles voyait en quoi son père était sage. Si une personne ne parvenait pas à se battre pour survivre au Changement seule, quelles étaient ses chances d’arriver à

contrôler sa nature de loup ? Neal s'en était sorti, mais ça n'avait pas été facile pour lui.

Cette femme n'était pas freinée par sa nature mais par le sang qu'elle avait versé pour protéger ses enfants. Puisque Frère Loup savait qu'elle serait une bonne louve-garou, Charles se servit de ce que son père lui avait montré pour la pousser à survivre au Changement.

Il la mordit de nouveau, au bras cette fois, tandis que le compagnon de Chelsea s'accrochait à son grand-père en pleurant. Hosteen observait Frère Loup par-dessus l'épaule de Kage, de la fureur au fond des yeux. Il baissa le regard au bout d'un moment, car c'était Frère Loup le plus dominant de la pièce.

— Que s'est-il passé ? demanda Max, toujours en colère qu'on lui ait ordonné de s'en aller.

Anna avait entraîné les enfants dehors et remontait la rue avec eux pour se rendre là où Max lui avait dit qu'il y avait un parc. Changer quelqu'un ne se faisait pas sans douleur, et ça impliquait en général des cris et d'autres bruits effrayants. Aucun enfant ne devait entendre sa mère endurer ça. Max avait redoublé de fureur quand elle l'avait obligé à sortir de la maison.

— De la magie fae, dit Anna, qui avait glané quelques informations auprès de Frère Loup.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? marmonna Max en éjectant un caillou du trottoir d'un coup de pied. (Il prit la main de son frère qui s'écartait et l'obligea à quitter la route.) Non, Michael, marche à côté de nous. Reste sur le trottoir, même s'il y a un caillou super cool.

— Ce n'était pas un caillou, dit Michael avec dignité. C'était un centime.

— Désolé, coco, il faut que tu restes avec nous. (Max relâcha son souffle.) Bon. Mettons que « magie fae » ne veuille rien dire pour moi... Qu'est-ce que ça veut dire pour toi ?

— Charles dit que quelqu'un de fae a ensorcelé ta mère pour qu'elle agisse sous la contrainte.

— Quand t'a-t-il dit ça ? demanda sèchement Max. Mackie, repose ça, tu ne sais pas où ça a traîné. Dis-moi, Anna, est-ce que tu savais ça quand tu es entrée par la fenêtre ? Parce qu'il faut entre quinze minutes et une demi-heure à un loup-garou pour se transformer en loup. Et il était un loup quand on est descendus.

— C'est mon compagnon, lui dit Anna, patiente malgré le ton abrupt de Max. (S'il était aussi en colère, c'était parce qu'il était inquiet et frustré de ne pas pouvoir protéger sa mère.) On peut communiquer sans se parler.

— De la télépathie ?

La voix de Max était cinglante.

— Écoute, soupira-t-elle, exaspérée. Moi, louve-garou. On a affaire à de la magie si puissante qu'elle a bien failli pousser ta mère à essayer de te tuer... Et toi, tu bloques sur de la télépathie. Charles est mon compagnon, ce qui signifie que nous avons un lien spirituel. D'après ce que j'ai pu découvrir, ce lien fonctionne un peu différemment selon les gens. Charles et moi pouvons nous retrouver au milieu d'un ouragan dans l'Atlantique... Et on peut aussi se transmettre certaines choses.

— Les hommes, dit Mackie, fière d'elle. (Elle réagissait plutôt au ton d'Anna qu'au contenu de leur conversation.) Ils sont insupportables, mais on ne peut pas se passer d'eux.

— Ferme ton clapet, sale gosse, dit Max en lui assenant une tape sur la tête.

— Je vais le dire à maman que tu as dit « Ferme ton clapet », dit Michael. « Ferme ton clapet », c'est un gros mot.

— « Ferme ton clapet », ça fait trois mots, Michael, dit Mackie.

Sans se démonter, Michael dit :

— Je vais dire à maman que tu as dit trois gros mots.

— Fais donc, gamin, lui dit Max avec lassitude. J'espère que tu le feras.

Il jeta un coup d'œil à Anna et dit :

— Bon, parle-moi de cette magie fae qui a poussé ma mère à essayer de nous tuer. Je croyais que les faes étaient tous sous les verrous.

Anna ricana.

— Ils se sont mis sous les verrous eux-mêmes. Je ne sais pas qui s'en est pris à ta maman ni pourquoi... Peut-être pourra-t-elle nous éclairer là-dessus quand elle...

— Tu ne veux pas plutôt dire, si elle...

Il ne termina pas sa phrase.

— Ça pourrait mal se passer, admit-elle. Beaucoup de gens ne s'en sortent pas. Mais ta mère a du courage et de la volonté. Elle s'est battue pour vous protéger. Apparemment, elle pouvait contrer le sortilège en se blessant... C'est pour ça qu'elle avait tant de coupures et qu'elle s'est poignardée avant de te dire d'emmener les enfants.

— Mais elle a survécu, dit Max. Pourquoi n'ont-ils pas simplement appelé une ambulance ? Pourquoi la Changer ?

— Elle vous a sauvés, acquiesça Anna. Mais on a mis trop de temps à arriver. Quand Charles a fini par la trouver, elle était en train de mourir à cause de tout le sang qu'elle avait perdu.

Il déglutit.

— Maman est en train de mourir ? demanda Mackie.

Eh mince ! songea Anna. J'avais oublié que les petits écoutaient.

— Je croyais qu'elle allait se changer en loup-garou comme *ánáli hastiin*, dit Mackie. Mourir, c'est comme Mme Glover. Mourir, c'est partir pour toujours.

Sa voix était montée dans les aigus et s'était mise à trembler.

Son petit frère prit le relais en fondant en larmes.

— Mme Glover était gentille. J'aimais beaucoup Mme Glover. Elle me donnait des bonbons.

Max semblait dépassé par leur réaction.

Anna se ressaisit et dit :

— Je ne sais pas qui est Mme Glover, mais votre mère est forte. Frère Loup me l'a dit, et il ne ment jamais.

— Qui est Frère Loup ? demanda Max.

Elle n'avait pas eu l'intention de parler de Frère Loup. Sa présence déstabilisait même des gens qui étaient loups-garous depuis des siècles.

— C'est le grand loup, dit Mackie. Celui qui a obligé *ánáli hastiin* à écouter.

Anna pencha la tête de côté et observa la fillette qui avait l'odeur d'une sorcière... Sorcière-née et perspicace, aussi.

— Ça, c'était Charles, le mari d'Anna, dit Max.

— Vous avez raison tous les deux, décréta-t-elle. C'était Charles et Frère Loup.

— Tu appelles ton mari Frère Loup quand il est sous sa forme de loup ?

Anna jugea qu'une discussion technique calmerait la détresse émotionnelle ambiante et fournirait peut-être aux enfants des informations utiles. Ça ne dérangerait pas Charles ; Frère Loup n'était pas un secret.

— Non, dit-elle. J'appelle Charles, Charles. Et j'appelle Frère Loup, Frère Loup. Ça n'a rien à voir avec la forme qu'ils prennent, ni avec le fait qu'ils partagent le même corps.

— Je suis perdu dans un épisode de *Doctor Who*, déclara Max sans une once d'humour. Explique-moi ça.

— Les loups-garous ont deux natures, lui expliqua Anna. La partie humaine et la partie loup. Mais

le loup n'est pas comme un vrai loup... Il est beaucoup plus agressif.

Comment expliquer à un enfant que sa maman allait être un monstre ? Peut-être aurait-elle dû y réfléchir avant.

— Comme l'incroyable Hulk, fit Mackie pensivement. Gentille maman et maman louve-garou. Il vaut mieux qu'on évite d'embêter *ánáli hastiin* quand il est de mauvaise humeur.

Anna la regarda un moment.

— Exactement. Il faut un an ou deux à la plupart des loups-garous pour apprendre à contrôler le loup, la partie Hulk.

— Est-ce qu'arrière-grand-père a un Frère Loup ? demanda Michael.

— Je ne sais pas, lui répondit Anna. En fait, la plupart des loups-garous ne considèrent pas qu'ils sont deux personnes, pas comme mon mari. Mais il est né loup-garou, et ça fait de lui quelqu'un d'étrange à plus d'un titre. Pour lui, son loup est un être distinct qui vit avec lui à l'intérieur de son corps.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de gènes de loup-garou, déclara Max. Kage n'est pas un loup-garou et Joseph non plus, même si le père de Joseph l'est.

Anna hocha la tête.

— Tu as raison. Sauf dans le cas de Charles. Sa mère appartenait à une tribu salish, les Têtes-Plates, et c'était une sage qui avait ses propres pouvoirs magiques. Les louves-garous ne peuvent pas avoir d'enfant, mais elle en a eu un quand même. (*Comme j'en aurai un.*) Elle est morte en donnant naissance à Charles.

— Je pourrais être un petit loup-garou, fit Michael, pensif. Comme ça, personne ne pourrait me voler mes jouets.

— Ça s'est passé il y a longtemps, grogna Mackie, agacée. Ne fais pas le bébé. Mme Glover a obligé Joshua à te rendre ton robot et à dire « pardon ».

Michael avança la lèvre inférieure.

— J'aimais bien Mme Glover.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Mme Glover était ma maîtresse, dit Mackie. Elle m'aimait plus que toi.

— Fermez-la, espèces de cinglés, assena Max. Fermez-la.

— « Fermez-la », c'est un gros mot, dit Michael, ravalant ses larmes naissantes pour sauter sur l'occasion de souligner la faute de son grand frère.

— Fermez-la quand même, c'est tout.

Anna lui toucha le bras.

— Qui est Mme Glover ?

— Ma maîtresse, brailla Mackie. Elle est morte et n'est jamais revenue.

— Elle m'aimait moi aussi, assura Michael, qui pleurait pour de bon.

— Et maintenant maman est en train de mourir, dit Mackie. Tout le monde meurt.

— Ça suffit, grogna Max, tendu. Arrêtez.

— Votre maîtresse, où ça ? demanda Anna.

Mackie était peut-être en âge d'être en primaire... mais pas Michael.

— À la garderie, dit Max. Ils y vont tous les deux. Dans des classes différentes. Mackie a cinq ans, mais comme elle est née après l'échéance de septembre, elle n'ira à la maternelle que l'année prochaine.

— Donc ta maman part du travail, va chercher les enfants et rentre à la maison, c'est ça ? interrogea Anna.

— C'est ça, acquiesça Max. Je rentre environ une heure après eux. Hé ! Mackie, est-ce que maman allait bien quand elle est allée vous chercher à la garderie ?

Mackie était en train de se chamailler avec Michael, mais elle se tut à la question de Max.

— Mackie ?

— Mackie était au coin, dit Michael. Sa maîtresse était fâchée, mais pas maman.

— Si, elle l'était, contredit Mackie d'une petite voix. Elle n'en avait pas l'air quand elle discutait avec Mlle Baird, mais elle s'est mise en colère en me parlant dans la voiture. Elle ne m'a plus parlé du tout, puis elle nous a envoyés regarder la télé.

— C'est inhabituel, ça ? demanda Anna.

Max hocha la tête.

— Maman ne nous punit jamais par le silence. Ma grand-mère, sa maman, en abusait. Maman a juré qu'elle ne nous ferait jamais ça. Elle crie.

— Une fois, elle a jeté des assiettes sur papa, dit Michael. Mais elles ont atterri par terre à la place. Puis papa a rigolé et a ramassé les bouts de verre. Je n'ai pas touché le verre.

— Elle n'essayait pas de l'atteindre, juste de se faire entendre. Mais oui, maman est du genre à dire ce qu'elle pense haut et fort. Elle ne punit pas par le silence, et elle n'aime pas que les enfants regardent la télé seuls.

— Une demi-heure par jour, expliqua Mackie. Michael a droit à un épisode et moi à un autre, sauf si on est chez papi. Voilà le parc.

— Et maman, Kage ou moi regardons ces épisodes avec eux, ajouta Max. Jamais elle ne les enverrait au salon seuls. (Il jeta un coup d'œil à Anna et lui adressa un demi-sourire.) Surtout depuis que mamie les a laissés regarder *Supernatural*... Michael a fait des cauchemars. Elle dit qu'elle ne peut pas contrôler ce qu'ils regardent chez leur papi, mais elle peut veiller à ce qu'ils ne regardent pas de séries pour adultes à la maison.

Petit et soigneusement entretenu, le parc ne comportait pas une once de végétation. Il était beau tout de même. Deux fontaines encadraient l'aire de jeux, et un préau géant se dressait sur des poteaux en acier peint au-dessus des balançoires. La température était agréablement douce, mais Anna devinait que tout ce qui était laissé au soleil en plein été devait devenir brûlant.

Une poignée d'enfants jouaient sur les balançoires, tandis que quelques adultes étaient assis sur des bancs comme on en trouvait dans toutes les aires de jeux et dont la fonction était d'encourager les parents à surveiller leurs enfants. Une femme parlait au téléphone avec un enthousiasme extrême, et un homme d'à peu près le même âge était absorbé par la lecture d'un livre.

Michael et Mackie se ruèrent vers le fort dès qu'ils eurent posé le pied sur le sable de l'aire de jeux, qui touchait le trottoir. C'était de toute évidence le point à partir duquel il n'était plus nécessaire qu'ils marchent avec les adultes.

— Parle-moi de ta mère, dit Anna. Où travaille-t-elle ?

— Elle est formatrice, un peu comme Kage est dresseur, répondit-il avec un sourire narquois. Mais, au lieu de dresser des chevaux, elle forme les gens à vendre des choses. Elle est très douée pour ça. Elle possède en partie une compagnie qui vend cette formation à d'autres entreprises. Et comme elle est vraiment très douée pour vendre des choses, beaucoup de sociétés font appel à la sienne.

» Les gens l'apprécient, ajouta-t-il.

Ils s'étaient arrêtés au bord du trottoir, juste à l'endroit où Mackie et Michael s'étaient mis à courir. Mais Max s'avança alors d'un pas rapide et déterminé vers un banc inoccupé.

— Elle dit que tout le monde l'apprécie parce qu'elle est douée aussi pour se vendre elle-même.

Il déglutit et dit sans humour :

— Sauf Hosteen. Kage raconte que, si elle se vendait pour de vrai, elle aurait tous les cheiks à ses pieds avec des liasses de billets. À quoi elle répond : « L'autre, là, qui est venu t'acheter une pouliche, il m'aurait achetée aussi. » Ensuite, Kage dit... (Il regarda Anna.) Ça ne sera plus comme ça. On ne peut pas ressusciter les gens... Ils sont différents s'ils reviennent.

Anna pinça les lèvres puis hocha la tête.

— Je sais d'expérience que la vie change les gens plus que la mort. Dans dix ans, tu ne la verras plus comme tu la vois maintenant, de même que tu ne la vois pas de la même façon que quand tu avais l'âge de Michael.

Le visage de Max s'empourpra. Ils avaient atteint le banc, mais il ne s'assit pas.

— Ce n'est pas la peine d'être condescendante. J'ai bien compris que tu as un million d'années comme le grand-père de Kage et que tu sais donc beaucoup plus de choses que moi. Mais là, ce n'est pas comme le regard que porte un enfant sur ses parents. J'ai vu Hosteen quand il ne joue pas les humains, et je n'ai pas envie de regarder ma mère dans les yeux et de savoir qu'elle pense au bon goût que doit avoir mon foie.

— Je vais avoir vingt-six ans, dit Anna avec douceur. Ce qui ne me fait que dix ans de plus que toi. Crois-moi, tous les gens qui vivent avec toi se demanderont de temps en temps quel goût ton foie peut bien avoir, et ce n'est pas parce qu'ils ont faim. C'est le lot de tous les adolescents... Tu inspires des envies de violence à ceux qui t'aiment. Pour l'essentiel, ça passe quand tu atteins la vingtaine.

Il rit à contrecœur.

Elle reprit son sérieux et déclara :

— La nature fondamentale de ta mère ne changera pas. Elle est vive d'esprit et elle en a dans le ventre. Elle continuera sans doute à jeter des assiettes sur Kage et à les casser par terre pour se faire entendre. Elle va devoir apprendre à y aller doucement par contre, si elle ne veut pas laisser de marques dans le sol. Elle t'aime, et elle te respectait assez pour savoir que tu étais capable de protéger les deux enfants en attendant que Kage puisse rentrer à la maison pour t'aider. Rien de tout ça ne sera différent.

Il se laissa tomber sur le banc.

— Ça ne serait jamais arrivé si elle n'avait pas épousé Kage, dit-il, la mine sombre. On menait une vie normale jusqu'à ce qu'elle le rencontre.

— Il est un peu trop tôt pour chercher des causes, lui dit-elle, décidant de réagir à la logique de sa déclaration plutôt qu'à ses émotions.

Elle s'assit à côté de lui et regarda la fontaine.

— Cette attaque visait peut-être ton arrière-grand-père et sa meute. À moins que ta mère ait été au mauvais endroit au mauvais moment. Même si j'admets que, quand une personne rattachée à des loups-garous est attaquée par des moyens surnaturels, mon premier réflexe est de penser que ça a un rapport avec les éléments surnaturels présents dans la vie de la victime. Que sais-tu au sujet de la meute de Hosteen ? Ont-ils fait quoi que ce soit dernièrement qui aurait pu attirer l'attention des faes ?

— Je ne sais rien au sujet des loups-garous, confessa Max. Hosteen Sani déteste ma mère. Il n'a pas assisté au mariage. Il la déteste parce qu'elle... parce qu'on est blancs et que Kage s'est séparé de sa femme légitime pour épouser ma mère. Il ne s'en prend pas aux gamins... mais, lui et moi, on n'a rien à se dire.

— Je ne connais pas assez bien Hosteen pour m'avancer sur ce qu'il pense de la couleur de votre peau et du précédent mariage de son fils, lui dit Anna. Mais je peux te dire que, ce qui le dérangeait aujourd'hui au sujet de ta mère, c'est qu'elle est sorcière-née.

Dans la maison saturée de magie fae, elle ne l'avait pas senti aussi bien. Mais assise au grand air à

côté de Max, elle décelait une légère odeur de sorcier. Même si elle ne sentait pas la magie aussi bien que Charles, la peau des sorciers et sorcières dégageait une odeur caractéristique, une fragrance sucrée et piquante, presque fleurie.

Il ricana.

— Elle n'est pas une sorcière. Ce n'est qu'une histoire qu'aimait raconter ma grand-mère, la mère de ma mère. Elle s'est enfuie de chez elle quand elle était enfant. Elle n'a jamais dit à personne d'où elle venait. Elle a inventé une histoire de méchante sorcière pour que ma mère ne parte jamais à la recherche de sa famille.

— Eh non ! le contredit Anna. Désolée de chambouler ta vision du monde, mais tu ne peux pas te permettre d'être ignorant à ce sujet. Il y a des sorcières, des bonnes et des mauvaises. Il y a peu de choses pires qu'une mauvaise sorcière. Si sa mère était une méchante sorcière, ta grand-mère était intelligente et chanceuse. Je sens un peu l'odeur sur toi. Je suppose que Hosteen peut la sentir, lui aussi.

Elle réfléchit un moment. Être mariée à Charles lui avait donné envie de se renseigner sur les peuples amérindiens.

— Hosteen est navajo. Les Navajos ont une saine peur des sorcières et de leurs semblables. D'après ce que j'ai compris, il y a eu et il y a encore des sorcières navajos très maléfiques. Peut-être que Hosteen n'apprécie pas que ta mère ne soit pas amérindienne – je ne le connais pas assez bien pour l'affirmer –, mais c'était son sang de sorcière qui lui posait un problème quand Charles a proposé de Changer ta mère.

Anna soutint le regard de Max.

— De presque toutes les cultures amérindiennes, ce sont les Navajos et les Hopis qui ont le mieux préservé leur identité. Ils sont proches de la Terre et se souviennent de ce que notre société moderne se plaît à oublier : que les humains normaux sont sérieusement désavantagés quand ils tombent sur les choses les plus dangereuses qui vivent cachées en ce monde. Hosteen a appris enfant que tous ceux qui s'essaient à la magie sont maléfiques. Il est difficile de s'affranchir de tels enseignements, même en vieillissant, surtout quand on a de solides preuves qu'ils sont pour l'essentiel véridiques.

— Je suis un sorcier ? demanda-t-il sur un ton plus intrigué qu'inquiet.

Ce qui révélait simplement qu'il ignorait vraiment tout des sorcières. Anna espérait qu'il n'aurait jamais à apprendre ce qu'il en était.

Anna haussa les épaules.

— Je ne peux que te dire ce que je sens. Mais ce n'est pas parce qu'on a du sang de sorcière qu'on a forcément accès à la magie. D'après ce que j'ai compris, le pouvoir n'engendre pas le pouvoir... Un sorcier et une sorcière peuvent avoir dix enfants sans qu'aucun d'eux n'ait de pouvoirs, qui ne se révéleront que des générations plus tard. Les hommes de la famille sont en général beaucoup plus faibles que les femmes.

— Est-ce qu'un fae pouvait savoir que maman descend de sorcières ? Est-ce que ça pourrait être pour ça que quelqu'un a essayé de nous tuer ?

— Je ne suis pas experte en faes, déclara Anna, sarcastique. Tout ce que je sais, c'est que certains d'entre eux détiennent des pouvoirs sacrément effrayants, tandis que d'autres... eh bien, pas tant que ça. Je te laisse deviner lesquels sont les plus susceptibles d'être horribles.

— Ouais, fit Max. C'est plus facile d'être horrible quand tu peux écraser tous ceux qui essaient de t'arrêter.

Ils restèrent assis en silence un petit moment.

— Dans combien de temps est-ce qu'on pourra rentrer ? demanda Max.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Quelqu'un viendra nous chercher, ou Charles me préviendra. Ça peut être dans quelques minutes comme dans quelques heures. La magie est imprévisible. Mais pas de nouvelles, bonne nouvelle.

Il hocha la tête.

— D'accord. Bon, donc maman allait bien ce matin. Elle est allée travailler au bureau aujourd'hui, et elle a déjeuné là-bas. Je le sais parce qu'elle a pris son déjeuner avec elle ce matin. Elle part de son travail et se rend directement à la garderie. Et le sortilège... Est-ce qu'on dit « sortilège » ?

— Ça me va, avoua Anna.

— Donc, le sortilège l'a frappée à un certain moment après qu'elle a quitté la maison ce matin.

— Michael n'est pas d'accord avec Mackie sur la façon dont elle a réagi en découvrant que Mackie s'était attiré des ennuis, dit-elle. Est-ce qu'il est doué pour cerner les gens ?

— Il est observateur, acquiesça Max. Et Mackie se sentait coupable. Mais si elle a eu l'impression qu'elle était en colère après elle plus tard, elle avait sans doute raison.

— Et donc, si elle n'était pas en colère après Mackie quand elle est allée la chercher dans la salle de classe, mais que ça a changé dans la voiture... (Anna s'interrompt et secoua la tête.) Je ne connais pas assez bien les faes pour émettre la moindre hypothèse. Le sortilège a pu lui être jeté il y a un an et un jour parce qu'elle a coupé la route de quelqu'un dans les embouteillages.

— On spéculé, c'est tout, déclara Max au bout d'une minute. Peu importe qu'on ait raison ou tort. Mettons donc que c'est arrivé pendant le trajet du retour.

— À quelle distance se trouve la garderie ?

— Environ cinq kilomètres. Peut-être six.

Anna se focalisa sur les enfants, qui se livraient à une sorte de partie de chat perché qui commençait à inclure la plupart des enfants en âge de courir. Quelque chose la chiffonnait.

— Mme Glover, fit-elle.

— Hein ?

— Parle-moi de Mme Glover. De toute évidence, il lui est arrivé quelque chose.

— Elle était l'institutrice de Mackie à la garderie. Elle s'est suicidée il y a quelques semaines. C'était moche, vraiment horrible. Elle vivait dans une maison avec une de ces grandes ouvertures en voûte sur deux étages. Elle s'est pendue à la rampe du premier. Apparemment, quelqu'un a oublié de fermer la porte quand la police est arrivée et les photos se sont retrouvées sur Internet. (Il frota le pied par terre.) Les gens qui travaillent avec des enfants devraient penser à eux avant de faire un truc comme ça.

Ce n'était sans doute pas lié. Les gens se suicidaient tout le temps. Mais quand même.

— A-t-elle laissé une lettre de suicide ?

Il secoua la tête.

— Pas de lettre. La police a surveillé le mari de près les premiers jours. Peut-être le surveille-t-elle encore. Mais il paraît qu'il donnait une conférence devant un parterre d'ingénieurs à l'autre bout du pays quand elle est morte. (Il marqua une pause.) Je l'ai vue la veille de sa mort parce que maman m'avait envoyé chercher les enfants. Elle était souriante et enjouée, comme toujours. Elle m'a dit qu'il fallait que Mackie vienne avec un vieux tee-shirt qu'elle pourrait porter pour peindre dans le cadre d'un projet de classe qu'ils étaient censés commencer le jour suivant.

Anna réfléchit. Les gens se suicidaient de toutes sortes de manières. Se pendre ne ressemblait pas à un acte impulsif, pas comme se tirer une balle. Se pendre prenait plus de temps, et laissait à la personne une chance de revenir sur sa décision. Trouver une corde. Décider d'un endroit où se pendre. Enjambrer la rampe en espérant ne pas glisser. Si on tombait avant de s'être correctement

attaché, on risquait fort d'atterrir à l'étage du dessous et de se casser une jambe ou autre chose.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'inhabituel à la garderie récemment ? demanda-t-elle. (Mackie bondit sur le filet en corde, puis marqua une pause et redescendit pour aider Michael à grimper.) Je parle de disparitions, de morts, ce genre de choses.

— Pas que je sache, répondit Max.

Puis il lança :

— McKenzie Veronica Sani, tu n'as pas intérêt à essayer de grimper là-haut par l'extérieur. Michael copiera tout ce que tu fais. Vous allez vous briser la nuque.

Comme Mme Glover.

— Il y avait ce garçon, poursuivit-il. Dans la classe de Mackie. Il est mort dans un accident de voiture le mois dernier. Lui, ses deux frères et sa maman ont été percutés par une semi-remorque quand sa maman a traversé alors que des voitures arrivaient. Il y avait une pluie battante ce jour-là. Maman dit que les conducteurs de Scottsdale ne savent pas conduire quand il pleut.

Le portable d'Anna sonna, et elle décrocha.

— Ça pourrait être utile que tu reviennes, déclara Charles. Kage aide sa femme à nettoyer un peu, puis on va tous rester chez Hosteen un moment.

Il raccrocha sans rien dire de plus... signe que tout ne se passait pas bien.

— Tu as entendu ça ? demanda Anna à Max.

Il secoua la tête. Elle prenait trop l'habitude d'être entourée de loups-garous.

— Charles dit de rameuter les enfants et de rentrer, lui dit-elle. Ta maman est venue à bout de la première épreuve. On va tous retourner au ranch de Hosteen.

Il ferma brièvement les yeux et poussa un soupir de soulagement.

— Je vais chercher les rase-moquette, annonça-t-il en se levant. Pourquoi est-ce qu'on va tous au ranch ?

— Parce qu'une nouvelle louve a besoin d'aide pour se contrôler, lui expliqua Anna. Un loup-garou plus dominant peut l'aider à maîtriser ses pulsions jusqu'à ce qu'elle soit en mesure de le faire seule. Tu resteras peut-être là-bas quelques mois... En tout cas, ta maman risque d'y rester un moment. Je suppose aussi qu'ils veulent vous garder à l'œil jusqu'à ce qu'ils sachent s'il y a des chances qu'une autre attaque soit lancée sur vous et votre maman.

— Génial, marmonna Max. Maman va être aux anges. Elle et *ánáli hastiin* sont les meilleurs amis du monde.

Il se leva, fit un pas en direction du fort puis demanda :

— Est-ce que ça va aller pour maman ?

Elle ne lui mentirait pas.

— Je ne sais pas. Là, elle a survécu au Changement. Mais elle doit encore prouver qu'elle ne constitue de danger pour personne, qu'elle a assez de volonté pour contrôler la louve.

Il adressa à Anna un sourire à moitié inquiet.

— Kage dit que ma mère a plus de volonté que le Mahatma Gandhi. Ça ne le réjouit pas en général, mais je me dis que ça signifie peut-être qu'elle s'en sortira.

Anna sourit.

— Va chercher les enfants.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, Charles se tenait dehors, debout sur ses deux jambes. À côté de lui, Hosteen avait clairement l'air furieux. Remarquant les enfants, il adopta une attitude neutre. Anna sentait toujours sa colère, mais les enfants étaient humains et ne verraient que ce qu'il voulait qu'ils

voient.

— Est-ce que Chelsea va bien ? demanda-t-elle à Charles.

Il hocha la tête, même si son air grave n'était pas rassurant. Soit il s'inquiétait encore pour Chelsea, soit il était mécontent de Hosteen.

Hosteen regarda Mackie et Michael et prit une voix à peu près douce.

— Vous allez tous venir chez moi pendant un moment, jusqu'à ce qu'on découvre ce qui est arrivé à votre maman.

— C'est *chindi*, *ánáli hastiin*, dit Mackie, et Hosteen tressaillit.

— Il y a des mots qui ne devraient pas être prononcés, lui lança-t-il.

— Ne commence pas avec ça, fit Max en haussant le ton. Elle l'a prononcé aujourd'hui et elle pense que c'est à cause de ça que maman a perdu la tête. Alors ne commence pas.

Les yeux de Hosteen jetèrent un éclat jaune, et il montra les dents.

— Prends garde, mon garçon, dit-il.

— Arrête, lui intima Charles. Ce n'est pas le moment. Écoute ses paroles, vieil homme, et laisse passer le reste.

Hosteen jeta à Charles un regard qui donna la chair de poule à Anna.

Charles se tourna vers Mackie.

— Ton *ánáli hastiin* a raison. Il n'est pas sage de prononcer le nom du mal là où il risque de t'entendre. Mais tu n'as pas appelé d'esprits maléfiques sur ta mère. Ils n'écoutent pas les enfants.

Charles était au mieux intimidant. Mackie recula derrière Max et l'observa avec prudence.

— Tu es Frère Loup ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— Frère Loup dort. Je suis le mari d'Anna, Charles.

— Les *chindi* ont peur de toi, lui déclara-t-elle. Anna l'a dit.

— Ah oui, c'est ce qu'Anna a dit ? demanda-t-il. (Anna devina qu'il souriait, même si ses lèvres restèrent immobiles.) Ça doit donc être vrai.

— Tu ne peux pas venir chasser les *ch...* (Mackie s'interrompit et jeta un coup d'œil à Hosteen.) Tu ne peux pas chasser les choses maléfiques avec Anna et moi. Tu nous gâcherais tout notre plaisir.

— Tu as l'intention de traquer les méchants ? demanda Charles.

— Quand je serai grande, confirma Mackie.

Il hocha la tête.

— D'accord, je resterai à la maison. Mais seulement si tu acceptes d'attendre d'avoir au moins l'âge de ton frère (il indiqua Max d'un signe de la tête) avant d'aller chercher les ennuis. Sinon, ton *ánáli hastiin* te suivra pour te protéger. Les choses maléfiques ont encore plus peur de lui que de moi.

Elle se glissa devant Max et attrapa la main de Hosteen.

— D'accord. Je n'ai pas envie de chasser les méchants aujourd'hui, de toute façon.

— Allons faire les valises, lui proposa Hosteen. Toi, moi et Michael, mmm ?

— Oui, dit-elle. Max vient aussi.

Ce n'était pas tout à fait une question.

— Max vient aussi, acquiesça Hosteen sans quitter sa petite-fille des yeux. Ainsi que ta maman et ton papa.

— Alors Max devrait venir faire les valises avec nous, affirma-t-elle avec plus d'autorité.

— Je peux faire mes valises seul, minus, lui dit Max.

— Moi aussi, lui rétorqua-t-elle en suivant Hosteen et Michael dans la maison. J'aide juste Michael.

Anna pouvait entendre Michael se plaindre :

— Je n'ai pas besoin d'aide.

Max laissa la porte se refermer derrière eux, prit une profonde inspiration puis alla à l'intérieur.

— Je me demande ce qui l'a poussée à dire *chindi* avant que sa mère se mette en colère, dit

Charles pensivement.

CHAPITRE 4

Anna prit le volant du pick-up avec Charles et Max. Charles était assis au milieu, ce qui n'était pas confortable pour lui, ses longues jambes ne tenant facilement nulle part. Mais elle songea que c'était mieux que d'obliger le pauvre Max à se serrer entre deux personnes qui lui étaient pour ainsi dire étrangères. Charles aurait pu conduire, bien sûr, mais il s'était contenté de secouer la tête quand elle l'avait suggéré. Elle pouvait deviner que Changer Chelsea l'avait vidé. Même s'il ne le dirait pas devant Max.

Hosteen avait entassé dans la BMW les deux plus jeunes enfants, Kage et Chelsea, pâle mais douchée de frais. Anna les suivit dans les rues de Scottsdale.

— Maman avait l'air d'aller bien, dit Max sans regarder Charles.

— Ça varie d'une personne à l'autre, expliqua Anna. Mais je m'attends à ce qu'elle tienne le coup environ deux heures avant de dormir comme une souche pendant un bon moment. Elle passera les deux ou trois prochains jours à dormir le plus clair du temps. Ensuite, elle devrait être à peu près revenue à la normale.

Charles confirma par un grognement, et Max se ferma comme une huître à ce son inamical. Anna préféra se taire plutôt que d'accentuer le malaise, et ils roulèrent jusqu'au ranch en silence.

Maggie les attendait sur le pas de la porte avec une femme minuscule qui avait plus ou moins l'âge d'Anna. Elle avait les traits et le teint d'une Navajo, mais des cheveux couleur miel. Maggie suivit Hosteen et Kage dans la maison, tandis que l'autre femme resta sur le palier.

— Ernestine, dit Max sur un ton affectueux, soulagé.

Il trotta jusqu'à elle et l'enlaça.

— Comment se passe le basket-ball ? demanda-t-elle en l'étreignant à son tour.

— Bien, dit-il. Est-ce qu'il y a à manger ?

— Toujours, non ? répondit-elle. Va dans la cuisine et sers-toi.

Après son départ, elle accueillit Anna et Charles.

— Comment allez-vous ? Vous devez être les Cornick. Charles, je doute que tu te souviennes de moi, mais je t'ai rencontré une fois quand j'avais à peu près l'âge de Mackie. Je suis la petite-nièce de Maggie, Ernestine. En temps normal, je ne suis ici que de 6 heures à 16 heures tous les jours, mais aujourd'hui je vais rester jusqu'à demain soir. Ils m'ont appelée en renfort.

Elle sourit et écarta les bras, exhibant son petit corps de quarante-cinq kilos. Puis elle s'avança et se pencha du haut des deux marches pour déposer un baiser sur la joue de Charles.

— Chelsea est mon amie, dit-elle ensuite. (Elle avait les joues un peu rouges, mais elle s'exprimait avec dignité.) Hosteen l'aurait laissée mourir, alors je sais qui remercier.

Comme Charles ne disait rien, Anna sourit.

— Toujours heureux de rendre service.

Ils se retirèrent dans leur chambre. Charles poussa un soupir de soulagement dès que la porte se referma derrière eux.

— Rude journée au bureau, chéri ? demanda Anna.

— Meilleure qu'elle aurait pu l'être, lui répondit-il. Personne n'est mort. Une journée sans morts

est une bonne journée. Il faut que j'appelle pa' et lui rapporte ce qui s'est passé.

Quand Anna revint de la salle de bains, où elle avait frotté un peu de sang qu'elle n'avait pas remarqué sur sa peau, il avait déjà rangé son téléphone.

— C'était rapide, fit-elle.

— Il n'a pas décroché, lui expliqua Charles. J'ai donc laissé un message pour qu'il me rappelle. Si tu as fini, je vais me doucher.

Il y avait plus de sang sur lui que sur elle. Pas sur ses vêtements, qu'il avait récupérés propres comme d'habitude quand il avait repris forme humaine. Et il s'était lavé les mains et le visage chez Kage. Mais il y avait des taches couleur de rouille juste sous son col.

— Ce serait bien, admit-elle, et il lui sourit.

Il ressortit quinze minutes plus tard, fraîchement rasé et les cheveux humides. Malgré le peu de poils qu'il avait sur le visage, il se rasait tous les jours. Il avait le regard las mais s'était départi de sa mine sombre.

— Je me demande si Joseph est dans les parages, dit-il.

Ils retrouvèrent Ernestine dans la cuisine. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge.

— Il est réveillé à cette heure-ci, en général. Il est toujours dans la même suite que la dernière fois que vous êtes venus. Vous vous souvenez comment y aller ? (Elle secoua la tête.) Je ne sais pas ce que sa famille va devenir quand il ne sera plus là. Il est le ciment qui les lie tous. Kage et Hosteen se sont toujours tournés autour comme deux coqs de combat mais, depuis que Kage et Chelsea se sont mariés, les plumes volent beaucoup plus souvent.

À côté d'Anna, Charles se figea.

— Plus là ? se hasarda à demander Anna. Est-il malade ?

— Mourant, répondit Ernestine, surprise puis un brin horrifiée. Je pensais que vous saviez. Je pensais que c'était pour ça que vous étiez venus. Je suis vraiment désolée. On lui a diagnostiqué un cancer des poumons il y a environ cinq ans. Il a d'abord réussi à le résorber avec la chimio, mais il est revenu en force il y a quelques mois.

Sans dire un mot, Charles tourna les talons et repassa la porte de la cuisine.

La maison sentait le loup et la sauge mais, au fur et à mesure qu'ils avançaient, les odeurs devenaient plus irritantes. Des désinfectants. Des médicaments. Et en dessous de tout ça l'odeur de la maladie et de la mort. L'expression du visage de Charles ne changea pas, mais il serra la main d'Anna dans la sienne.

Il frappa un coup léger à une porte.

— Entrez, entrez, fit une voix chevrotante.

Cette suite-là était plus grande que celle qu'elle partageait avec Charles, un véritable appartement au sein de la maison. La première pièce était un salon décoré dans un style asiatique élégant et moderne, avec des meubles sobres en verre, acier et bois foncé. Comme partout ailleurs dans la maison, le plancher était en bois sombre, mais, à la place des carpettes et des quelques tapis persans, il y avait un immense tapis en laine tissée à la main avec un motif navajo traditionnel.

Les murs étaient peints en gris ardoise, une couleur qui s'accordait trop bien à celle du tapis pour que ce soit accidentel. Sur le mur en face de la porte était accrochée dans un cadre une grande photographie noir et blanc d'un jeune homme sur un cheval qui ruait.

Le cheval était gris pommelé et pas un seul de ses pieds – les deux postérieurs tournés vers la gauche et les deux antérieurs vers la droite –, ne touchait le sol. Ses sabots étaient légèrement abîmés, et les chevaux de l'écurie de Charles n'étaient jamais si mal pansés. Mais, sur lui, les crins ébouriffés

avaient quelque chose d'approprié et d'étrangement beau : ce n'était pas un animal de compagnie bichonné, c'était une créature sauvage. Il y avait de la joie, de la puissance et de la grâce dans cet animal de cinq cents kilos, capturé alors qu'il flottait dans les airs.

Sur son dos se trouvait un jeune homme avec un chapeau de cow-boy taché de sueur sur la tête et une tresse noire de trente centimètres qui flottait au vent. Ses pieds bottés arrivaient juste devant la sangle qui maintenait la selle sur le cheval, talons pointés vers le sol. Il avait une main en l'air et s'accrochait de l'autre à l'épaisse corde reliée à la bride entourant le nez du cheval. Le chapeau lui ombrageait les yeux mais il arborait un grand sourire, aussi fougueux et sauvage que le cheval qu'il montait.

Dans le coin inférieur droit de la photo, quelqu'un avait écrit « 24 juin 1949 ». Le cavalier n'était pas Kage, évidemment, mais la ressemblance était marquée.

Charles ayant continué à marcher pendant qu'elle s'arrêtait pour regarder la photo, elle traversa le reste de la pièce en trotinant et le rattrapa alors qu'il passait la porte suivante.

La décoration de la chambre dégageait la même sérénité que le salon, mais toute cette paix ne pouvait pas rivaliser avec le lit d'hôpital qui siégeait au beau milieu de la pièce. Empilés autour de ce dernier, toutes sortes d'appareils médicaux sifflaient, bipaient et clignotaient, remplissant vraisemblablement leur office.

Un homme à la maigreur squelettique était étendu au centre du lit, la tête relevée afin de pouvoir voir les intrus qui entraient. Il avait les cheveux gris acier, soigneusement attachés comme ceux de Charles l'étaient parfois en deux tresses qui reposaient sur ses épaules. Son visage était couvert de rides comme celui d'un shar-peï, et ses traits obscurcis par les sangles qui maintenaient les tuyaux à oxygène sous son nez.

— Joseph, appela Charles tout bas.

L'homme dans le lit bougea la tête et ouvrit les yeux. Il les cligna un moment, comme s'il avait été perdu dans ses rêves, puis son regard embrumé devint plus vif.

— Charles. (Sa voix était si faible qu'Anna se demanda si un humain l'aurait entendue.) J'aurais dû te le dire, je sais. Mais je ne voulais pas te forcer à venir si tu n'en avais pas envie. Ou je ne voulais pas que tu viennes uniquement parce que je suis mourant. La fierté, tu sais ce que c'est.

Il s'exprimait en enchaînant rapidement des groupes de mots, avec des pauses entre chacun pour respirer. Charles ne dit rien, mais son regard se chargea d'un incommensurable chagrin. Anna sut que Joseph était vraiment son ami, car il le vit lui aussi.

Le vieil homme sourit.

— J'avais l'intention d'être une de ces gentilles personnes âgées, le genre qui font exactement ce qu'on leur demande et qui finissent par s'allonger et mourir quand ça arrange tout le monde.

— Je m'en souviens, acquiesça Charles, et le sourire qu'il esquissa à contrecœur adoucit l'expression de son visage. Tel que je me le rappelle, c'était quand tu es monté sur cet étalon infect au Half Moon Ranch pour relever un défi. Je t'avais dit que ça me ferait de la peine de t'enterrer le lendemain matin.

— J'ai monté ce cheval, dit Joseph.

— Et tu gardais le bétail avec lui la semaine d'après, continua Charles. C'était tout de même stupide de ta part.

Joseph commença à parler, mais il dut s'arrêter et respirer pendant une minute. Puis il dit :

— Trop fier et buté, tu disais.

— C'est arrivé plus d'une fois, acquiesça Charles.

— Tu seras heureux d'apprendre (Joseph sourit) que je suis plus fier et buté que jamais. Je refuse

d'aller à l'hôpital comme le souhaite Maggie... Trop d'esprits maléfiques avec tous ces morts. Je mourrai ici et je hanterai cette maison jusqu'à ce que le paternel laisse Maggie y mettre le feu.

Il toussota.

— Dans le temps, ils m'auraient embrassé sur la joue et laissé mourir dans le désert. Puis ma famille aurait payé un Hopi pour aller s'occuper de mon corps, ou un homme blanc trop stupide pour savoir le danger qu'il y a à manipuler les morts. Aujourd'hui, on est pris entre les coutumes modernes et les anciennes. Si je meurs ici, seul le feu empêchera mon spectre maléfique de rendre la vie misérable à tout le monde, et ils sont trop raisonnables pour recourir à ça.

Il rit, un son qui se voulait un ricanement diabolique, mais il n'avait pas assez d'air pour faire autant de bruit.

Charles bascula sur ses talons.

— Je pourrais t'emmener dans le désert, Joseph, mais je ne garantis pas le baiser.

Joseph rit de nouveau. Puis il toussa, et diverses machines se mirent soudain à grincer et à biper. Charles leur lança un regard irrité et elles se turent toutes. À moitié horrifiée, Anna espéra qu'elles avaient simplement recommencé à contrôler l'état de Joseph et à le gaver de tous les médicaments dont il avait besoin. Mais elle craignait que non ; leur silence semblait très permanent.

Charles se fraya un chemin entre les câbles et les tuyaux pour poser les mains sur le torse de Joseph. Joseph se raidit lorsqu'il croisa le regard du compagnon d'Anna, telle une personne qui aurait planté un couteau de cuisine dans une prise électrique. Il ne manquait que les étincelles et la fumée.

Charles étrécit les yeux et se mit à chanter tout bas dans une langue que personne à part lui n'avait parlé depuis près de deux cents ans, un dialecte des Têtes-Plates qui était mort quand la tribu de sa mère avait succombé à l'une des maladies que les Européens avaient apportées dans le Nouveau Monde alors qu'il était tout jeune homme.

Il aurait pu être en train de dire n'importe quoi, mais la louve d'Anna se réveilla, interpellée par le souffle d'ozone âcre du sacré auquel Charles pouvait se connecter de temps à autre quand, comme il le disait, les esprits venaient le secouer.

Joseph finit par cesser de tousser, et la voix apaisante de Charles devint le son dominant dans la chambre. Alors qu'il n'y avait pas de plantes, Anna sentait une odeur de pin. Quelque chose la poussa à toucher Charles. Sa nuque étant la partie exposée la plus accessible de son corps, elle y posa le bout des doigts. Elle ferma les yeux et sentit sa voix s'infiltrer jusque dans ses os. Incapable de résister, elle se joignit à lui.

Comme elle ne connaissait pas la langue, elle répondit à sa voix de basse en fredonnant de sa voix d'alto. C'était un chant amérindien, qui ne suivait donc pas les accords et les rythmes européens. Mais ça ne la dérangeait pas. Elle avait déjà accompagné Charles quand il jouait ou chantait les morceaux de son enfance, même si ça n'avait jamais invoqué la magie. Au fur et à mesure qu'elle trouvait les bonnes notes, il lui semblait que la mélodie gagnait en intensité.

Charles cessa abruptement de chanter, et elle se tut au même instant. Elle ne comprenait peut-être pas ce qu'il était en train de faire, mais la connexion entre eux lui avait signalé la fin du chant. Sur le lit, Joseph respirait paisiblement. Il était détendu et avait meilleur teint.

Se détachant de son compagnon, Anna crispa les doigts pour se débarrasser d'un dernier picotement intense laissé par cette magie qui ne venait pas du tout de la meute mais de l'héritage étrange et peut-être unique de son mari, mélange de sorcier, de chaman et de loup-garou.

— Que m'as-tu fait ? demanda Joseph tout bas.

Il avait les yeux écarquillés.

— Je n'en ai aucune idée, admit Charles. Tu sais comment ça se passe quand les esprits me poussent dans la direction où ils veulent que je coure. Quoi qu'il en soit, ça ne restera sans doute pas longtemps. (Il marqua une pause.) Et ça ne sera bénéfique pour personne ici non plus.

— Tu as toujours été si optimiste, dit Joseph, une lueur amusée dans le regard. C'est un souvenir que j'ai gardé de toi.

Charles grimaça.

— Je ne t'ai pas guéri. Si tu ne voulais pas mourir d'un cancer du poumon, tu aurais pu arrêter de fumer il y a cinquante ans quand je te l'ai dit.

Joseph se mit à rire, mais il y avait de la compassion dans l'expression de son visage.

— J'ai quatre-vingts et quelques années, mon ami. Quelque chose va finir par me tuer bientôt, alors ça peut bien être le cancer. (Toute trace d'humour disparut de son visage.) Sauf si tu as écouté mon père et que tu as l'intention d'y remédier.

— Être un loup-garou n'est pas une panacée contre la mort, dit Charles. C'est tout l'inverse, en réalité. Je n'imposerais jamais ça à qui que ce soit. Même si j'avais perdu la notion du bien et du mal au point d'essayer, un tel acte s'accompagne d'une peine de mort. Étant le fils de mon père, je n'aurai rien pour ma défense si on m'accuse d'avoir Changé quelqu'un contre sa volonté.

— Mon père pense que tu n'as nul besoin d'une telle défense, puisque tu es justement le fils de ton père.

Ce qui était à peu de chose près ce que Hosteen avait dit à Charles quand il les avait ramenés de la piste d'atterrissage. Anna songea que c'était terrible de regarder son enfant mourir en sachant qu'on avait les moyens de le sauver et qu'il ne vous permettait pas de le faire.

— Alors il ne connaît pas mon père, affirma Charles comme il l'avait dit à Hosteen. Je suis la dernière personne avec qui il serait indulgent. Comme je suis son fils, le Marrok ne pourrait pas tolérer que j'enfreigne ses lois.

— Oui, dit Joseph. C'est ce que je lui ai dit. Mais je te connais toi aussi, et même une peine de mort ne t'empêcherait pas d'agir selon ce que tu penses être juste.

— Tu ne veux pas de ça, déclara Charles en se désignant. Tu n'en as jamais voulu. Si tu as changé d'avis, je serai très heureux de t'aider.

Charles avait déjà proposé à Joseph de le Changer. Aucun des deux hommes ne le dit à voix haute, mais Anna l'entendit tout de même.

Il y eut un bref silence. Puis Joseph, qui s'était détendu contre l'oreiller, esquissa un petit sourire.

— Alors, comme ça, tu es ici pour acheter un cheval pour l'anniversaire de ta femme.

— Je suis venu ici pour voir mon vieil ami, contesta Charles. Pour lui présenter ma femme, et pour lui dire au revoir.

Joseph poussa un profond soupir.

— C'est ma première vraie bouffée d'air depuis des mois. Merci. (Il prit une grande inspiration, retint son souffle puis le relâcha.) Mon père est un homme bien. Je l'aime. Il essaie de faire ce qui est le mieux pour tout le monde... et il dirige sa famille et sa meute avec le cœur. Mais il pense aussi qu'il a raison et n'écoute pas toujours les opinions des autres. Je mourrai quand mon heure sera venue, et elle est très proche. Ce que tu as fait pour moi n'y change rien.

Ce n'était pas une question, pas tout à fait.

Charles acquiesça :

— Non.

Joseph reprit :

— Je sens le vent de la mort sur mon visage, et j'ai entendu un hibou ululer toutes les nuits la

semaine passée. La volonté de mon père ne peut rien contre ça. (Il prit une nouvelle inspiration et adressa un sourire à Anna.) Assez avec mon cinéma, il me fatigue. Charles, tu ne m'as pas présenté cette jolie demoiselle.

Elle ne s'était pas sentie délaissée. Les deux hommes avaient été conscients de sa présence ; Joseph l'avait étudiée. Mais ils avaient eu des affaires non résolues à démêler avant de l'inclure.

Charles répondit par un hochement de tête solennel.

— Anna, voici mon bon ami Joseph, qui m'a entraîné dans ses frasques un nombre indécent de fois. Joseph, voici ma compagne, Anna, qui est un cadeau qu'un vieux loup insensé comme moi ne mérite pas.

— Dieu nous préserve de recevoir ce qu'on mérite, dit Joseph en examinant Anna. Tu as un beau chant dans le cœur, dit-il enfin. Je suis reconnaissant que mon vieil ami ait trouvé quelqu'un comme toi, car il est trop souvent seul. Ne lui brise pas le cœur ou mon fantôme te hantera jusqu'à la fin de tes jours.

— Ce n'est pas moi qui lui brise le cœur en ce moment, lui dit-elle.

Joseph hocha la tête.

— Mais tel est le cadeau à double tranchant de l'amour, n'est-ce pas ? La joie de recevoir et le chagrin de dire au revoir. (Il regarda Charles, yeux étrécis.) Tu es venu ici pour acheter un joli cheval à cette femme ? Quelque chose d'exotique ? Un cheval qui sera une œuvre d'art vivante ?

Il n'avait pas l'air d'approuver.

— Les chevaux arabes sont les chats du monde équin, intervint Charles, suivant docilement le fil de la conversation de Joseph. Anna n'a pas besoin de dominer. Elle appréciera d'avoir un partenaire plutôt qu'un serviteur.

— Un cheval arabe peut être ton meilleur ami, expliqua Joseph à Anna. Il ne t'abandonnera pas quand tu auras besoin de lui. Il répondra à ton appel et sera tes ailes pour t'emmener là où tu dois aller.

Charles éclata de rire. Elle avait cru qu'il ne riait comme ça qu'avec elle, et elle était reconnaissante d'avoir eu tort. C'était terrible de vivre des siècles sans jamais rire de tout son corps.

— Jasper était un arabe, non ? demanda-t-il. Ton « meilleur ami » t'a jeté sur le bas-côté et t'a laissé rentrer à pied de nombreuses fois.

Joseph se fendit d'un large sourire, mais il dit :

— Chut. J'explique quelque chose. Si tu passes du temps avec eux et que tu les traites de manière juste, ils te récompenseront. (Il se racla la gorge.) Sauf Jasper.

— Je peux être juste, fit Anna.

— Mon père aime les chevaux, confia Joseph à Anna. Mais il aime aussi l'argent. Ce n'est pas pour rien que cette écurie a continué à fructifier après la crise du marché des chevaux arabes dans les années 1980, quand des dizaines et des dizaines d'élevages ont été abandonnés aux banques. Il sait que Charles peut se permettre de te gâter. À moins que tu veuilles concourir, tu n'as pas besoin d'un cheval à vingt mille dollars, ce qui est ce qu'il essaiera de vous vendre. Mon fils Kage adore les chevaux, lui. Il aime les hongres à cinq cents dollars autant que les étalons qui valent des millions. Écoute-le au sujet des chevaux que nous avons, pas mon père.

— D'accord, acquiesça-t-elle.

Joseph ferma les yeux.

— Je n'avais pas été débarrassé de la douleur depuis longtemps. C'est difficile de dormir quand on a mal.

— Dors donc, lui dit Charles. Tu ne mourras pas aujourd'hui.

Joseph hocha la tête, mais il ouvrit ses yeux clairs pour soutenir le regard d'Anna.

— Ne laisse pas papa te convaincre de prendre Hephzibah. C'est une sorcière qui n'a d'un cheval que l'apparence.

— Je croyais que tous les chevaux arabes étaient gentils sauf Jasper, ironisa Charles.

Joseph sourit, et c'était le même sourire que celui qu'il avait eu aux lèvres quand quelqu'un avait pris une photo de lui sur le dos d'un cheval qui ruait.

— Hephzibah finira par tuer quelqu'un un jour. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans sa tête. (Il ferma de nouveau les yeux et se mit à bredouiller.) Peut-être que les morts maléfiques l'ont touchée. Peut-être qu'elle est réellement un *skinwalker*. Tiens ta femme éloignée d'elle.

— Je suis une louve-garou, dit Anna. Je ne cours aucun danger avec un cheval.

Mais Joseph s'était déjà endormi.

Maggie les retrouva sur le pas de la porte qui menait au couloir.

— C'est bien que tu sois venu le voir, fit-elle à Charles.

Anna se rendit soudain compte que la suite de Joseph avait été entièrement masculine. Maggie ne la partageait-elle pas avec lui ?

— Est-ce que tu vas faire ce que Hosteen demande, maintenant ? Tu vois ce que Joseph est devenu ? Il est déjà parti, cet homme que j'ai épousé.

Elle se passa une main sur le visage d'un geste impatient, et Anna constata qu'elle pleurait.

— Non, déclara Charles, mais il l'avait dit avec douceur. Joseph ne veut pas être un loup-garou. Il n'éprouve aucun besoin de vivre éternellement. Et quels que soient nos besoins à nous, c'est à lui que ce choix appartient.

Elle lui empoigna brusquement le bras. D'instinct, Anna s'avança pour l'intercepter, mais elle se reprit avant que Maggie s'en aperçoive.

— Je ne veux pas qu'il meure, Charles, lui dit Maggie avec feu.

— Moi non plus, fit-il avec la même douceur. Mais tout le monde meurt, Maggie. Ce n'est pas la pire mort que j'aie vue. Il n'a pas peur, pas de la mort en tout cas.

Elle le lâcha et recula de deux pas.

— Joseph n'a jamais eu peur de la mort, acquiesça-t-elle. Je pense que ça le surprend d'avoir vécu aussi longtemps.

L'intense intimité de leur conversation se dissipa tandis que le langage corporel de Maggie se modifiait ; elle était redevenue leur aimable hôtesse.

— Le repas est servi en bas, dit-elle. Kage a dit qu'après dîner il vous emmènera voir quelques chevaux. (Elle sourit soudain.) Il est reconnaissant pour Chelsea, et mon fils ne voit pas de récompense plus grande que de vous emmener voir ses chevaux.

Elle commença à descendre le couloir.

— Là-dessus, lui et son père sont pareils. De vrais toqués de chevaux.

— Toi aussi, renchérit Charles, la main posée au creux des reins d'Anna tandis qu'il suivait Maggie. Tu te souviens du pauvre cheval pie rachitique que tu as sauvé de ces deux cow-boys, Maggie ? (Il regarda Anna, les yeux pétillants.) Une femme contre deux hommes armés, et elle les a pourchassés avec un balai parce qu'ils avaient à moitié affamé une jument. Mais, quand la poussière est retombée, il s'est avéré qu'ils venaient d'acheter cette jument à un autre type car ils n'appréciaient pas le fait qu'il ne la nourrissait pas.

— Je me suis excusée et les ai régalez avec mes burritos, expliqua Maggie. Après ça, ça leur était égal d'avoir quelques bleus.

— Est-ce qu'il ne fera pas trop noir pour monter à cheval ? demanda Anna.

— L'écurie principale est éclairée, dit Maggie sur un ton sec. Vous n'aurez aucun mal à y voir.

Ils mangèrent dans la grande salle à manger, car ils étaient trop nombreux pour tenir autour de la table de la cuisine. Ernestine avait préparé un énorme rôti de bœuf et complété le repas avec du pain de maïs et une salade verte. Elle mangea avec la famille, ayant choisi de s'asseoir à côté des enfants, et aida Max et Maggie à maintenir une conversation normale.

Assise à côté de Charles, Anna regarda tout le monde – sauf son mari – s'efforcer de ne pas dévisager Chelsea.

Quand elle n'agonisait pas sur le sol d'une salle de bains, Chelsea était une femme très attirante, voire belle. Grande, elle dépassait Kage d'une demi-tête et était bâtie comme une athlète. Ses cheveux blonds de Nordique, coupés avec beaucoup de classe, s'accordaient bien avec ses yeux gris clair et encadraient son visage expressif et plutôt anguleux.

Max avait brossé à Anna le portrait d'une femme charmante et drôle. Mais Chelsea n'engageait la conversation avec personne, même quand quelqu'un lui adressait directement la parole. Elle prenait quelques bouchées rapides, puis reposait ses couverts comme s'il s'agissait des pièces d'un puzzle qu'elle devait reconstituer. Elle avalait ensuite une gorgée d'eau, regardait le mur, la table ou ses mains... et soudain elle s'emparait de ses couverts et mangeait deux ou trois autres bouchées avec une voracité extrême. De temps à autre, elle essayait de manger autre chose que de la viande, et Anna voyait qu'elle luttait pour faire descendre la nourriture.

Anna songea que ça venait probablement du Changement. Elle n'aimait pas repenser aux premières semaines qui avaient suivi le moment où on l'avait Changée. Il y avait de grands blancs dans sa mémoire...

Elle se recroquevilla sur elle-même en frissonnant, ayant tour à tour chaud et froid. Les barreaux de la cage lui brûlaient la peau, mais elle se sentait exposée aux attaques si elle n'avait pas quelque chose contre le dos. Elle sentait une odeur de graisse qui provenait d'une boîte de fast-food...

D'accord, il y avait des choses dont elle se souvenait très bien, mais elle pouvait choisir de ne pas les ressasser. Il n'y avait pas de cage là, personne pour jeter à Chelsea une boîte en carton pleine de poulet frit. Anna n'arrivait toujours pas à remanger du poulet de la chaîne de restauration en question.

Il n'y avait pas de violeurs là.

Soudain, Chelsea croisa le regard d'Anna à l'autre bout de la table et le soutint. Ses yeux gris comme la glace devinrent encore plus pâles, et elle dilata les narines.

— Qui t'a fait du mal ? demanda-t-elle, tranchant dans les deux autres conversations qui se tenaient autour de la table.

— Il est mort, dit Charles en remontant la main le long du dos d'Anna d'un geste rassurant. Je l'ai tué. Si je le pouvais, je le ramènerais à la vie pour le tuer de nouveau.

Chelsea tourna le regard vers Charles un moment.

— Bien, émit-elle avant d'être contrainte de baisser les yeux. (Elle s'apaisa.) C'est bien.

Charles rapprocha les lèvres de l'oreille d'Anna.

— Il est mort et bien mort.

Anna répondit par un hochement de tête saccadé.

— Désolée.

— Non, dit-il, son souffle chaud contre son cou. Ne sois pas désolée. Sache juste que si quelqu'un essaie encore de te faire du mal... il mourra, lui aussi.

Certains avaient essayé, n'est-ce pas. Et elle constata que, oui, ils étaient tous morts. La présence chaude et imposante de Charles dans son dos valait mieux qu'un mur ou des barreaux.

Elle prit sa fourchette et mangea une bouchée de rôti.

— D'accord, dit-elle à Charles.

Ils débarrassèrent la table tous ensemble, sous la direction d'Ernestine. Anna se retrouva dans la cuisine à laver des casseroles tandis que Maggie les rangeait.

— Est-ce que tu penses qu'Ernestine nous a mises ensemble exprès ? demanda Anna.

— Sans aucun doute, acquiesça Maggie.

Elle n'ajouta rien de plus pendant un moment. Ce n'était pas franchement privé ; les gens allaient et venaient avec de la nourriture et des assiettes. Max s'était posté devant le lave-vaisselle, dans lequel il mettait les assiettes après les avoir raclées.

— J'aimais ton mari autrefois, fit Maggie.

— J'avais cru comprendre, dit Anna. Il tient beaucoup à toi.

Elle se força à ne pas ajouter : « et à Joseph, aussi ». C'était vrai, mais ça donnait l'impression qu'elle était jalouse. Elle ne l'était pas. Possessive, oui. Jalouse, non.

— Je n'ai pas été aussi courageuse que toi, continua Maggie. Vingt ou trente ans plus tard, je n'aurais pas pris la même décision, mais j'étais jeune et il m'a effrayée quand j'ai découvert ce qu'il était. (Elle jeta un coup d'œil à Anna.) J'avais à peu près ton âge. Effets secondaires dus au fait d'être une louve-garou mis à part, Joseph a dit que Charles allait t'acheter un cheval pour ton vingt-sixième anniversaire. Tu étais plus jeune que je l'étais quand il t'a trouvée. Et tu n'as pas eu peur de lui.

C'était une concession de taille, qui sous-entendait qu'Anna valait en quelque sorte mieux qu'elle parce qu'elle ne s'était pas enfuie.

— Ouais. J'avais déjà rencontré les vrais monstres, confessa-t-elle à Maggie. Ça m'a donné un point de comparaison.

— Si je n'avais pas eu peur, j'aurais choisi Charles, affirma celle-ci.

Elle se dirigea vers un placard avec des casseroles plein les mains. Quand elle revint, elle dit :

— Joseph me convenait mieux. Charles et moi sommes tous les deux trop sérieux. Encore maintenant, Joseph est un pur rayon de soleil. Je te passerai ma recette de burritos quand vous rentrerez. Charles et Joseph les aiment tous les deux.

Après ça, elles finirent de nettoyer les casseroles et de ranger les assiettes en parfaite harmonie.

— Hosteen a la tête ailleurs, déclara Max lorsque le lave-vaisselle fut chargé et lancé. (Il prit la grande casserole des mains de Maggie avec un sourire.) Il n'aurait pas laissé Ernestine te mettre à contribution s'il avait été attentif. Tu ne veux pas me laisser finir ça et aller t'asseoir comme si c'était ce que tu faisais depuis le début ?

Maggie et lui échangèrent un grand sourire, puis elle laissa la cuisine aux mains des plus jeunes.

— Hosteen se montre plus protecteur vis-à-vis d'elle depuis que Joseph est tombé malade, expliqua Max à Anna. Comme elle sait qu'il se sent mal, elle lui fait plaisir. (Il sourit.) C'est une vieille coriace, cette Maggie. Il vaudrait mieux pour lui qu'il arrête, parce qu'elle ne va pas tarder à se lasser.

Une fois la cuisine propre, Hosteen organisa un conseil de guerre. Il commença par expulser les témoins innocents.

— Hé ! les enfants, dit Ernestine en réponse au haussement de sourcils de Hosteen, vous ne voulez pas venir regarder un peu la télé avec moi dans la suite dorée ? (Elle prit Michael et Mackie par la main.) Tu viens, Max ?

Max jeta un regard à Kage à mi-chemin entre la supplique et le défi.

— Je pense que je vais rester, répondit-il.

Kage hocha la tête. Ernestine sourit à Max et emmena les enfants tandis que les autres se rasseyaient dans la salle à manger.

Anna entendit Kage dire à Max :

— Je suis fier de toi. Tu nous as été d'une aide extraordinaire aujourd'hui. C'est toujours dur de rester sur la touche quand il y a de l'action ailleurs. Merci de t'être occupé des enfants cet après-midi.

— Je ne l'ai pas fait sans protester, dit Max sur un ton d'excuse.

— Mais tu l'as fait, répondit Kage. Ça me suffit.

Hosteen s'installa en bout de table et regarda Chelsea, assise de l'autre côté de la surface brillante.

— Il faut qu'on sache ce qui t'est arrivé, dit-il sans méchanceté. Es-tu en état de répondre à des questions ?

Elle hocha la tête.

— Je ne sais pas si je serai d'une grande aide.

— Tu es une sorcière-née, dit Charles. As-tu senti quelque chose d'anormal ? Sais-tu à quel moment on t'a jeté le sort ?

Elle secoua la tête.

— Je n'ai pas vraiment été formée. Ma mère m'a appris à me cacher, c'est tout.

— Quand as-tu remarqué que quelque chose n'allait pas ? demanda Hosteen d'un ton vaguement impatient.

— Dans la salle de bains, répondit Chelsea, qui semblait un peu perdue. (Kage rapprocha sa chaise et passa un bras autour d'elle.) Je cherchais quelque chose de plus efficace contre mon mal de tête. J'ai renversé le verre à brosses à dents dans le lavabo et il s'est cassé. Je me suis coupé la main en ramassant les morceaux, et l'espace d'un instant j'ai eu les idées claires.

Elle regarda Kage.

— C'est comme ça que j'ai découvert que je pouvais m'empêcher d'agir si je saignais.

— C'est pour ça que tu t'es planté le couteau dans la main ? demanda Max.

Il y avait encore une croûte sur la main gauche de Chelsea.

Elle hocha la tête.

— C'était toi ou moi, lui dit-elle. J'ai choisi moi.

Il hocha la tête puis déclara :

— Je ne suis plus un enfant, maman. La prochaine fois... choisis-moi, d'accord ?

— Ça n'arrivera pas, fit Maggie. (Assise à côté de Max, elle lui tapota la main.) Ça n'a aucun rapport avec ton âge. Les mères protègent leurs enfants.

— Quand la migraine a-t-elle commencé ? demanda Charles.

— Après que je suis allée chercher les enfants, je crois, dit Chelsea. C'est à ce moment-là que je l'ai remarquée, en tout cas. J'ai laissé les enfants seuls et j'ai couru à l'étage prendre quelque chose. (Elle marqua une pause.) J'ai pris trop de comprimés, puis j'en ai cherché de plus efficaces. Si j'avais trouvé les comprimés au lieu de me couper, est-ce que les enfants auraient été en sécurité ?

Ce fut Anna qui répondit :

— La douleur déconcentre... On peut se servir d'elle pour briser ta volonté. (Elle en savait quelque chose.) Il en va de même pour certains médicaments. De l'aspirine ne suffirait pas... Mais quel genre de médicaments plus efficaces cherchais-tu ?

— Il me restait du Vicodin, expliqua-t-elle. Mais j'essayais juste de me débarrasser de la migraine.

— Avec le Vicodin, tu aurais eu plus de mal à lutter contre le *geis*, dit Charles. Mais c'est à une magie très complexe qu'on a affaire. « Tue tes enfants puis suicide-toi », ce ne sont que deux ordres. « Tue tes enfants si tu le peux, et s'ils sont morts ou que tu échoues à les tuer, suicide-toi ensuite »,

c'est plus compliqué. Et le *geis* a clairement essayé de te forcer à te suicider quand je t'ai dit que les enfants étaient en sécurité. Si la magie t'a poussée à faire quelque chose qui t'aurait rendue plus apte à mener à bien ta tâche... ça commence à ressembler à de la magie qui surpasse les aptitudes de la plupart des faes.

— Combien de temps ça aurait pris pour lui jeter un tel sort ? demanda Hosteen.

— Un Seigneur Gris qui détiendrait la magie appropriée pourrait y parvenir en un instant, répondit Charles. Mais ça a aussi pu prendre des heures.

— La seule fois où j'ai perdu connaissance, c'était dans la salle de bains, déclara Chelsea, assez sûre d'elle. J'ai un emploi du temps à respecter au travail. Je l'aurais remarqué s'il y avait eu un blanc dans ma journée.

— J'ai fait le tour de la maison, dit Charles. Il y avait de la magie fae à foison, mais il n'y avait pas de fae chez vous.

— Est-ce qu'ils ont pu lui jeter le sort plus tôt ? demanda Max. Le laisser inactif pendant un moment, jusqu'à ce que les bonnes conditions soient réunies ? Comme la malédiction de la Belle au bois dormant ?

— Absolument, acquiesça Charles. Mais si c'est ce qui s'est passé, il est peu probable qu'on découvre facilement qui a fait ça et pourquoi. On a donc plutôt intérêt à se concentrer sur des scénarios plus utiles.

Chelsea fronça les sourcils.

— Il y avait quelque chose d'étrange...

— Quoi donc ? l'interrogea Kage.

Elle porta une main à sa tête, tendit l'autre vers la table et s'effondra. Hosteen bondit par-dessus la table et tira la chaise de Chelsea afin qu'ils puissent l'atteindre.

— Maman ? demanda Max.

— Tout va bien, lui dit Anna.

— Ce n'est pas trop tôt, assena Hosteen en même temps.

Kage ramassa sa femme par terre et Hosteen déclara :

— Emmène-la dans la chambre d'amis abricot. (Il posa une main sur l'épaule de Kage.) Je sais que ce n'est pas là que vous restez d'habitude... mais les enfants sont dans votre suite et il faut qu'on veille à leur sécurité. Il n'y aura sans doute pas de problèmes, mais le Changement est perturbant et les loups-garous sont dangereux.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Kage.

— Son corps subit beaucoup de modifications simultanées, dit Charles. C'est plutôt normal qu'elle avait l'air d'aller bien juste après que le Changement a guéri les blessures qui l'ont rendu possible. Mais au bout de quelques heures, parfois quelques jours, tout ça va la rattraper.

— Anna m'a parlé de ça, stipula Max. J'avais juste oublié.

Max était monté aider Ernestine avec les enfants.

Hosteen s'était installé dans la chambre de Chelsea avec un livre, de même que Maggie. Quand Hosteen avait essayé de l'envoyer au lit, elle l'avait fusillé du regard.

— Cesse de chercher à me faire passer pour une vieille femme inutile, papa. Je peux rester au chevet de Chelsea pendant qu'elle dort. J'ai un bon roman policier à lire.

Kage hésita, et sa mère le chassa de la chambre.

— Va-t'en maintenant, lui dit-elle. Je sais que tu as besoin de t'occuper. Alors emmène ces deux gentilles personnes à l'écurie et pense à autre chose. Chelsea n'ira nulle part au cours des prochaines

heures.

Kage regarda Anna et proposa :

— En supposant que ça t'intéresse vraiment d'aller voir des chevaux...

— Oui ? fit-elle avec espoir.

Derrière le dos de Kage, sa mère intercepta le regard de Charles et indiqua Kage puis Charles d'un signe de la tête. Il inclina la tête.

Kage scrutait le visage d'Anna.

— Pas très douée pour rester impassible, dit-il.

— Emmène-la à Las Vegas et elle reviendra avec une petite fortune, suggéra Maggie chaleureusement. Si elle part avec...

— Une grosse, acquiesça Charles, et il se baissa docilement quand Anna fit mine de le frapper.

En dépit des moqueries au sujet de son impassibilité, Anna décida de prendre un air à la fois intéressé et détaché. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle ressentait, de toute façon. Elle était excitée, oui, mais un curieux malaise se mêla à son enthousiasme tandis qu'ils s'acheminaient vers l'écurie.

Elle n'était jamais beaucoup montée à cheval avant de rencontrer Charles. Depuis, elle avait parcouru un million de kilomètres – enfin, au moins quelques centaines – dans les montagnes. Ils étaient bien loin des montagnes. Dans quelques minutes, elle allait faire une démonstration de ses maigres talents.

Assise sur le siège passager à l'avant du véhicule utilitaire que conduisait Kage, Anna sentit son étrange malaise croître au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient d'une somptueuse bâtisse qui aurait pu être un hôtel de luxe. Elle ne ressemblait à aucune des images « d'écurie » qu'elle avait en tête. La topographie accidentée l'avait empêchée de la voir depuis la maison, et il était censé y avoir encore une autre quelque part. Elle était surtout impressionnée par cette aptitude qu'avait le désert d'Arizona à faire disparaître les choses, car ils n'étaient pas à plus d'un kilomètre de la maison et l'écurie était immense.

Bâtie dans un élégant style espagnol, la gigantesque structure déroulait ses lignes gracieuses éclairées comme une sorte d'énorme sapin de Noël avec des centaines de petites lumières blanches. « Regardez, semblait dire ce luxueux xéropaysage illuminé avec goût et fait de pierres et de plantes exotiques du désert. Ici résident les rois et reines des équidés ; soyez prêts à vous incliner et à les vénérer. »

Anna regarda ses bottes d'équitation élimées et identifia cette deuxième émotion négative. Elle était plus excitée qu'elle l'aurait pensé à la perspective d'acquérir son propre cheval, mais elle avait le sentiment qu'elle n'était pas assez bien pour ces chevaux-là. La laisser monter sur un animal qui vivait dans une écurie comme celle-là, ce serait comme donner à un élève de sixième un violoncelle Lupot hors de prix.

— Coquet, ironisa Charles depuis la banquette arrière (il avait insisté pour qu'elle monte devant), pince-sans-rire.

Kage se mit à rire tandis qu'il se garait sur une place de parking juste à côté d'un véhicule identique.

— Ouais, Hosteen trouve que c'est une horreur, mais ça incite les gens à dépenser plus d'argent que s'il s'agissait d'un motel en étain, comme il aurait préféré. (Kage regarda Anna et lui expliqua.) Un motel en étain est un toit en métal qui surplombe un groupe de petits enclos. C'est hideux, mais ça protège les chevaux du soleil et de la pluie. Même si Hosteen aime se plaindre, il nous a fait construire cette écurie un tiers plus grande que ce que papa avait prévu à l'origine, et il a eu raison.

On l'a presque entièrement remplie.

Kage coupa le moteur et tapota le volant.

— Tu as sauvé ma femme, dit-il à Charles sans le regarder. En ce qui me concerne, tu as droit à n'importe quel cheval de cette écurie.

— Ce n'est pas nécessaire, répliqua Charles. Et puis je connais Hosteen. Je ne l'ai peut-être pas vu depuis vingt ans, mais personne ne change à ce point. Il te filerait un savon s'il apprenait que tu m'as proposé de me donner un cheval.

Kage sourit, bien qu'Anna sentît qu'il aurait ri en temps normal. Il lui semblait être un homme qui avait le rire facile, comme s'il était heureux de nature... quand on n'essayait pas de tuer sa femme et ses enfants. Tant mieux pour lui. Elle espérait qu'il ne tarderait pas à retrouver son équilibre.

— D'accord, concéda Kage en sautant du véhicule utilitaire. Garde juste mon offre à l'esprit. Je n'ai pas peur du vieil homme. Si ce que tu veux est hors budget, on pourra discuter. Papa dit que vous recherchez avant tout un cheval de randonnée, joli et raisonnable.

Par courtoisie, Charles tendit une main pour aider Anna à descendre. Elle n'avait pas besoin de son aide, mais le contact rassurant de sa main sur la sienne contribua à lui dénouer l'estomac.

— Anna monte depuis quelques années, dit-il à Kage. Des randonnées en montagne. Mais elle s'apercevra peut-être plus tard que c'est autre chose qui l'intéresse, donc nous n'excluons rien. En tout cas, quoi qu'elle décide de faire d'autre avec son cheval, on se promènera en montagne. Anna a la main légère et tient bien en selle. Elle n'a pas besoin d'une monture de débutant... Juste d'un cheval qui ne soit pas du genre à avoir peur des ombres.

Kage se mit à rire.

— Tu sais ce qu'on dit au sujet des chevaux arabes, n'est-ce pas ? Qu'ils sont tous peureux. Et que des arabes métissés le sont deux fois moins. (Il regarda Anna.) Ce n'est pas tout à fait vrai, mais ils s'ennuient facilement. Ils bronchent et font des histoires surtout quand ils cherchent quelque chose d'intéressant à faire. Ils pensent te rendre service en pimentant un peu les choses.

Il secoua la tête.

— Quand j'étais gamin, papa avait une jument qu'il avait la ferme intention de dresser pour que je puisse la monter. Mais plus il travaillait avec elle dans la carrière, plus elle bronchait et renâclait. Un jour, ça l'a tellement agacé qu'il est parti en randonnée avec elle pendant une semaine... Un baptême du feu, comme il avait dit. Il l'a emmenée dans des criques, par monts et par vaux... Ils ont même été klaxonnés par un idiot à moto et elle n'a pas bougé d'un poil.

Il regarda Charles.

— Elle s'ennuyait, dit celui-ci.

— Elle m'a appris à monter à cheval, reprit Kage. Un camion de pompier avec des sirènes et des lumières aveuglantes, ça ne la dérangeait pas du tout, mais si par malheur un brin de paille volait en travers de son chemin... J'ai appris à être attentif et à rester en selle.

Kage les fit entrer dans une salle de réception spacieuse, décorée dans un style Sud-Ouest américain sans prétention qui incluait un bar traditionnel avec évier. Après avoir poussé une double porte vitrée, ils arrivèrent dans des tribunes qui surplombaient une arène grande comme les deux tiers d'un terrain de football. Un tracteur l'arrosait avec un ballon d'eau et un gicleur. La femme sur le tracteur adressa à Kage un signe de la main et reprit son travail.

— Il est plutôt tard pour être de corvée, dit Charles.

Kage hocha la tête.

— Le personnel termine en général à 17 heures, sauf ceux qui s'occupent des poulains. Eux font des roulements de vingt-quatre heures à cette période de l'année. Mais on se prépare pour le grand

concours hippique. Beaucoup de gens y viennent exprès pour acheter des chevaux. On aura plusieurs présentations à assurer ici pendant le concours, donc on doit préparer l'écurie et panser chacun des cent soixante chevaux, pas juste les trente qui participent à la compétition. Ça implique des heures supplémentaires pour tout le monde.

Il regarda Charles.

— Tu devrais l'emmener au concours. Ce n'est pas aussi pompeux que ça l'était il y a trente ans. (Il adressa un grand sourire à Anna.) On accueillait toutes sortes de célébrités et de personnalités de l'industrie du divertissement à l'époque, et les gens venaient autant pour les voir que pour voir les chevaux. Des millions passaient de main en main, aussi bien sous forme de monnaie sonnante et trébuchante que de papier pour éviter les taxes, et l'industrie des chevaux arabes attirait un public différent. Mais le concours vaut toujours le coup d'œil. Beaucoup de beaux chevaux et de mordus de chevaux.

Ils entrèrent dans la section des box. Il y régnait une odeur de copeaux de cèdre et de chevaux, ainsi qu'un léger relent d'urine et de cuir. Encadrée par les deux hommes, Anna découvrit le premier box quand elle tourna à l'angle.

Un cheval à la robe cuivrée avança la tête vers elle, et elle se retrouva nez à nez avec lui.

Ce n'était pas n'importe quel cheval, mais un animal de conte de fées. Chaque poil de sa crinière et de son toupet était disposé comme si quelqu'un les avait séparés les uns des autres pour les placer à l'endroit exact où ils seraient le plus en valeur. On aurait dit qu'on avait saupoudré du talc sur la fine rayure qui courait entre ses yeux et jusqu'à ses naseaux afin qu'elle soit d'un blanc immaculé, à l'exception d'un petit triangle rose au bout de son nez. Sa robe alezane étincelait, et, quand Anna tendit la main pour lui toucher la joue, la peau sous ses doigts était douce et lisse.

— Attention, l'avertit Kage. Il n'a que deux ans et c'est un étalon, ce qui veut dire qu'il est mordeur. Il n'est pas méchant, il espère juste de la nourriture. Mais il te mordra si tu n'y prends pas garde.

— Comme toi, patron, cria quelqu'un depuis un box voisin.

— Et je licencie les gens insolents, aussi, renvoya Kage avec le sourire.

— Oh ! j'ai peur, patron, gloussa le même homme. (Il était caché quelque part dans la rangée de box.) Si tu me renvoies, tu auras vingt box à récurer avant de pouvoir aller dormir. J'ai la sécurité de l'emploi.

— Pousse ton raisonnement plus loin, Morales, ajouta quelqu'un d'autre. Si tu veux plus de sécurité, tu peux aussi nettoyer mes box.

Anna caressa la joue veloutée du cheval et avança la main juste derrière son oreille pour le gratouiller. C'était le bon endroit, car il pressa le cou contre sa main si fort qu'elle cogna contre le mur à côté de la porte du box, puis il tordit le cou afin que les doigts d'Anna se retrouvent pile là où il le voulait. Il ferma les yeux et bougea les lèvres d'extase.

— Pourquoi les chevaux n'ont-ils pas davantage peur de nous ? demanda Anna. Ce que je veux dire, c'est qu'il ne me demanderait pas de lui frotter le cou si j'étais un grizzly, n'est-ce pas ?

Charles avait adopté une posture plus détendue à peine étaient-ils entrés dans la section des box ; elle doutait que ce soit conscient. Son homme aimait les chevaux autant qu'il aimait la musique.

Il sourit, mais ce fut Kage qui répondit.

— Les chevaux savent s'adapter. Imagine, je vais voir un pauvre poulain qui n'a pas fini sa croissance avec sur moi l'odeur du sandwich à la viande que j'ai mangé à midi. Puis je lui jette un bout de vache morte sur le dos et lui dis que ça ne lui fera pas de mal. C'est assez incroyable qu'ils nous laissent les approcher.

Il tendit la main et frotta l'autre côté de la tête du cheval.

— Si tu étais sous ta forme de louve, les babines retroussées et prête à attaquer, je suppose qu'ils paniqueraient, oui. Celui-là essaierait peut-être bien de te piétiner... Il n'a pas peur de grand-chose. Hosteen dit qu'ils trouvent juste que vous avez l'odeur d'un chien un peu bizarre, et ils connaissent les chiens. (Il marqua une pause, puis regarda Charles.) Alors, qu'en penses-tu ?

— Joli cheval, dit-il, pince-sans-rire. Il a les oreilles en pointe.

Kage s'étrangla de rire.

— Papa avait dit que tu ferais ça. (Il regarda Anna.) Faire un compliment que tu sais être une insulte. En ce moment, les milliardaires saoudiens boostent le marché des chevaux arabes. Ils se moquent des corps et des jambes, mais ils paient cher une jolie tête.

— Pas que les Saoudiens, maugréa Charles. Les juges récompensent des cous de plus en plus longs, des chevaux de plus en plus grands. Quand on récompense les extrêmes, c'est vers ça que se dirige l'élevage.

» Les longs cous vont en général de pair avec de longs dos, continua-t-il en indiquant l'alezan d'un signe de la tête. Bon nombre des chevaux plus grands ont simplement des os canons plus longs, ce qui fragilise leurs jambes. Les chevaux arabes que je montais pour garder le bétail avec ton père dans les années 1950 et 1960 travaillaient toute la journée pendant vingt ans, sept jours sur sept, et ils partaient à la retraite en bonne santé. (Il ricana.) De nos jours, on veut de jolis ornements de jardin. À l'origine, les arabes étaient élevés pour être des armes de guerre, et à présent ce sont des œuvres d'art. Les vieux Bédouins doivent se retourner dans leurs tombes.

— Il n'y a rien de mal à être une œuvre d'art, gronda Kage, offensé pour de bon cette fois.

Anna songea que Charles agissait ainsi délibérément. Que cherchait-il à obtenir en provoquant Kage ? Elle regarda son mari, les yeux étrécis. Il lui rendit un regard neutre.

Kage tendit la main et s'empara d'un licol suspendu au mur à côté de la porte du box.

— Oui, il a une jolie tête et un joli cou, et ça lui donne de la valeur. Comme ces petites oreilles en pointe qui t'agacent tant. Mais ne t'inquiète pas, tu peux avoir le beurre et l'argent du beurre.

Anna s'écarta du passage quand Kage fit coulisser la porte du box et amena l'étalon de deux ans dans la grande allée éclairée. Mais c'était l'homme qu'elle observait, pas le cheval. Elle songea que ce qui était arrivé à sa femme ce jour-là lui avait laissé une blessure. Il était stoïque, mais blessé. Sa colère réduisait tout ça en cendres.

Et dire que son mari prétendait ne pas savoir s'y prendre avec les gens !

— Ose me dire que ce cheval a quoi que ce soit à envier à ces arabes de la vieille époque, au ventre rond et aux jarrets de vache, grommela Kage tandis qu'il obtenait on ne sait comment du poulain qu'il se fige sur place et étire le cou en l'air.

Son irritation retomba tandis qu'il regardait le poulain. Anna songea qu'il ne pouvait pas s'accrocher à la fois à sa colère et à ce qu'il ressentait pour ce cheval.

Avec fougue, Kage déclara :

— Celui-ci t'emmènerait par-delà les sables du désert, dormirait dans ta tente et veillerait sur toi. Regarde-le donc, et ose me dire que son dos est trop long ou que ses jambes sont trop faibles.

Anna trouvait le cheval spectaculaire, mais elle n'était pas habilitée à juger. La robe cuivrée du jeune étalon brillait, même à la lumière artificielle. Il les observait de ses grands yeux sombres avec arrogance, une bonne dose de vanité... et elle crut aussi y voir une lueur amusée.

Son corps lui paraissait équilibré, et son épaule présentait un joli arrondi qui se retrouvait au niveau de sa hanche. Sa crinière pâle et épaisse accentuait la courbe de son cou, et sa queue aurait touché le sol si elle n'avait pas été tressée et enroulée dans un sac.

— Pourquoi sa queue est-elle comme ça ? demanda Anna. Il y a un problème avec elle ?

— Non, répondit Kage en jetant un regard méfiant à Charles.

— Parce que, même dans un box, un cheval frotte et use sa queue afin qu'elle soit d'une longueur qui ne l'encombre pas au lieu de la laisser pousser jusqu'à ce qu'elle traîne derrière lui comme un voile de mariée, lui dit Charles, mais en réalité il se focalisait plus sur le cheval que sur ce qu'il disait. Les juges aiment quand la queue traîne par terre dans l'arène du concours.

Il fit lentement le tour du cheval, s'arrêtant pour soulever un sabot. Plus il l'observait, plus Kage se rengorgeait. Quand le compagnon d'Anna eut terminé son examen, son verdict ne fut pas un jugement mais une question.

— Vous allez l'emmener dans l'arène pour le grand concours ?

— C'est notre intention, déclara Kage. Il n'a pas concouru l'année dernière car il était encore dans l'âge ingrat. Son arrière-train dépassait son garrot de quinze centimètres. Cette année... il a ses chances. Il n'aura assurément pas l'air surclassé dans sa catégorie.

— Je ne connais pas les critères de jugement pour un cheval arabe, dit Charles, levant une main en signe de capitulation. Mais je m'y connais en chevaux. Celui-ci est sacrément bon... en supposant qu'il ait un cerveau entre ses petites oreilles en pointe. (Il sourit à Kage.) Ce serait tragique s'il finissait ornement de jardin ou œuvre d'art achetée pour que les invités d'un homme riche s'extasient.

Il observa longuement Kage.

— Tu as défendu avec succès ce cheval et votre programme d'élevage. Tu te sens mieux ?

Kage lui jeta un regard pénétrant, hésita puis dit :

— Tu m'as provoqué pour que je me sente mieux ?

— Oui, convint Charles. Et aussi pour que tu arrêtes de nous traiter comme des clients et que tu nous parles de Chelsea. Ta mère est convaincue que tu ne parleras pas d'elle à Hosteen, et elle pense que tu as besoin de parler à quelqu'un.

Anna ne put s'empêcher de hausser les sourcils. Charles avait tiré beaucoup d'informations de cet échange muet avec Maggie, qui n'avait pas duré plus de deux secondes.

Kage dévisagea Charles en fronçant les sourcils.

— Vraiment ? Je te suis très reconnaissant d'avoir sauvé Chelsea, Charles Cornick. Mais je t'assure que je vais bien.

— Ce n'est pas le cas de Chelsea, dit Anna.

— Chelsea, fit Kage.

L'étalon lui donna un coup de tête, et il lui frotta le front. Il regarda autour de lui et baissa le ton afin que les gens qui travaillaient autour d'eux n'entendent pas ce qu'il allait dire.

— Sa mère lui a enseigné qu'elle est souillée par son sang de sorcière. Et Hosteen ne lâche jamais le sujet. Elle n'a pas encore intégré l'idée qu'elle est une louve-garou maintenant et qu'elle doit obéir à mon grand-père, avec qui elle se querelle depuis huit ans. Mais ça va venir. Jamais elle ne me pardonnera.

— Si c'est le seul problème, tu arriveras à le gérer, dit Anna. Si elle ne peut vraiment pas le supporter, alors déménagez. Il y a d'autres meutes.

— Et avec ta réputation tu peux décrocher un boulot dans n'importe quelle écurie de chevaux arabes du pays, ajouta Charles.

— Possible, convint Kage. Mais c'est très important pour elle d'être indépendante. Je viens de changer sa vie sans la consulter.

— Il n'y avait aucun moyen de lui demander son avis, souligna Charles. J'ai essayé au début. Si elle ne voulait vraiment pas Changer... C'est beaucoup plus facile d'abandonner que de se battre pour

vivre, Kage.

— Elle ne mordra pas à cet argument, affirma Kage. (Mais en même temps, pour la première fois depuis qu'il avait pris son portable et écouté les messages de sa femme, il semblait avoir retrouvé son équilibre.) Tu penses qu'elle aurait fait ce choix d'elle-même ? Je ne l'ai pas forcée ?

— Si quelqu'un l'avait forcée, ça aurait été moi, rectifia Charles. Mais non. Si j'avais pensé qu'elle n'avait réellement pas le choix dans cette histoire, je ne l'aurais pas Changée même si tu m'avais supplié. Elle a choisi de mourir pour ses enfants, et elle a choisi de vivre pour vous tous.

— Et mon père, alors ? demanda Kage. Si on suit cette logique, tu ne pourrais le Changer que s'il le voulait secrètement. Or on sait tous qu'il ne le veut pas. Alors pourquoi Hosteen continue-t-il de te harceler pour que tu le Changes ?

— Parce qu'il croit avoir vu mon père forcer un homme à Changer. L'homme en question n'était pas contre, il était simplement incapable d'y arriver seul, ce qui est différent. Hosteen pense que je peux faire pareil, dit Charles.

— C'est le cas ?

— Chelsea avait besoin d'un peu aide, mais je ne l'ai pas forcée, répondit Charles. Elle a vu qu'elle avait une chance de survivre et elle a voulu la saisir.

Il ne mentait pas, Anna le savait. Mais les mots de Charles lui pesaient sur l'estomac. C'était ce que Justin avait dit lorsqu'elle avait survécu au Changement... comme si elle avait voulu ce qui lui avait été infligé et tout ce qui avait suivi.

— Réconforte-toi avec ça, déclara-t-elle à Kage, parce que c'est vrai qu'il a fallu qu'elle se batte pour vivre. Mais ne dis pas ça à Chelsea. Dis-lui que tu l'aimes et que tu as besoin d'elle. Dis-lui que les enfants ont besoin d'elle. Dis-lui que tu as essayé de faire le choix qu'elle était susceptible de faire. Dis-lui que tu pensais qu'elle voudrait qu'on retrouve le fae qui lui a infligé ça afin qu'il ne puisse tuer personne d'autre. Mais ne lui dis pas que le fait qu'elle a survécu signifie qu'elle voulait vraiment ça.

En disant « ça », elle se désigna du doigt. Elle voulait dire louve-garou ; louve-garou et tout ce qui venait avec.

— C'est l'expérience qui parle ? interrogea Kage sur un ton compatissant.

— Oui. (Anna prit une profonde inspiration.) La vérité a de multiples facettes. Choisis celles qui la rendront heureuse d'être en vie plutôt que celles qui lui donneront envie de te gifler.

— Es-tu heureuse ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle, totalement convaincue. Mais ça a pris du temps. Ça lui prendra peut-être du temps, à elle aussi.

— Oui, dit-il, mais il était loin de sembler aussi contrarié qu'il l'était lorsqu'il avait commencé à se confier. Je m'y attends.

— Ça pourrait être pire, fit Charles pensivement. Elle pourrait être morte.

Kage hocha la tête.

— Oui. Là, ça va peut-être être difficile. Mais ça, ça aurait été intolérable. Mieux vaut que ce soit difficile.

CHAPITRE 5

— Le marché a remonté, n'est-ce pas ? demanda Charles avec sarcasme en regardant la liste des ventes que Kage lui tendait.

— En quelque sorte, dit Kage. Les chevaux de tout premier rang, ceux qui remporteront les prix à Scottsdale, aux concours nationaux ou à Paris, se vendent aussi cher qu'avant. Plus cher, peut-être. L'année dernière, on a vendu un étalon à l'Arabie saoudite pour cinq millions de dollars, mais c'était une rareté de la nature. Les chevaux de deuxième rang, qui ont de bons pedigrees et sont de belles bêtes sans être tout à fait la crème de la crème... c'est plus difficile de les vendre et de faire du profit avec. (Il décocha un grand sourire à Charles.) Ce sont ceux-là que je vais vous montrer. Mais, avant qu'on commence, vous remarquerez que Hephzibah figure sur cette liste.

— Oui, émit Charles en plissant les yeux, amusé. Il y a un signe moins à côté de son prix. Est-ce que ça signifie qu'on me paiera pour que je l'emmène ?

Kage rit.

— Je ne la vendrai à personne. C'est Hosteen qui l'a mise sur la liste. Ma femme adore cette jument. C'est le seul cheval que Hosteen n'ait pas réussi à monter. Je pense que c'est pour ça que Chelsea l'aime. Trop folle pour être vendue, trop bien portante pour être euthanasiée. Assez belle pour que la tentation de la faire se reproduire ait un jour raison de nous tous. Je n'ai jamais côtoyé de cheval plus mauvais. Elle est toute douce et gentille, jusqu'à ce qu'elle s'en prenne à vous. (Il reprit son sérieux.) Elle a envoyé deux de nos palefreniers à l'hôpital et a failli en tuer un autre. Il n'y a que Hosteen et moi qui la manipulons à présent. Elle est fourbe. À ma connaissance, son père n'a jamais engendré d'autre cheval avec un si mauvais caractère. Sa mère était une vieille jument qu'on a obtenue lors d'un échange, et Hephzibah est le seul poulain qu'elle nous a donné.

Un homme d'origine hispanique les rejoignit.

— Hé ! Kage, ce sont les gens qui voulaient voir des chevaux ?

— Mateo... (Alors que Kage commençait à faire les présentations, il s'interrompt.) Où est Teri ?

— Elle selle le premier cheval. Tu les voulais dans la petite arène, n'est-ce pas ? Allez-y donc, je vous les amène.

— Bien. Mateo et Teri s'occuperont des chevaux pendant que je ferai mon speech de vendeur. (Kage sourit.) On va utiliser la petite arène parce qu'on prépare la grande, comme vous l'avez vu. Mateo est notre dresseur vétérinaire mais, comme nous tous, il intervient là où on a besoin de lui. Teri est l'une de nos apprenties et elle monte pour nous lors des concours.

— Il y a beaucoup de gens qui travaillent pour vous ces jours-ci, dit Charles.

Kage hocha la tête.

— C'est parce qu'on gère tout : l'élevage, le dressage, les concours. Et on fait concourir nos chevaux dans toutes les catégories qui leur sont adaptées. Ce qui implique beaucoup de personnel à rémunérer, mais on table sur la diversité. En ce moment, ce sont les chevaux de Halter qui nous rapportent les plus belles sommes, mais Hosteen pense que c'est mauvais pour les affaires de trop se spécialiser.

Et ce serait toujours Hosteen qui dirigerait cet endroit ; il ne vieillirait jamais, ne laisserait jamais son petit-fils prendre peu à peu la relève. Anna se demanda si ça dérangeait Kage.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la plus petite arène en longeant la section des box, des chevaux passaient la tête par-dessus les portes des stalles, qui étaient à la fois plus propres et plus coquettes que beaucoup d'hôtels qu'Anna avait fréquentés. Tout en marchant, Kage bavardait sur un ton léger... s'adressant autant à Anna et Charles qu'aux chevaux.

— On dresse nos chevaux, mais on dresse aussi ceux d'autres gens. Hé là ! Bones, est-ce qu'ils te nourrissent assez ? La plupart des chevaux que je vais vous montrer sont à nous, mais quelques-uns d'entre eux appartiennent à d'autres gens. Bonne fille... Qu'elle est jolie aujourd'hui, dis ? Pas de carottes, désolé. Ce que vous recherchez en priorité ne devrait pas être un cheval cher. Les chevaux de concours, les bons chevaux de concours, sont chers... Je vais donc surtout vous présenter ceux qui, pour une raison ou une autre, ne peuvent pas prétendre à l'arène du concours. Mais Hosteen a mis quelques bêtes de concours sur la liste, juste au cas où. Qui c'est ma brave petite ? Oui, c'est toi.

Le petit enclos était une arène ronde qui faisait environ le quart de la taille de celle qu'ils avaient dépassée. La clôture en contreplaqué était usée et couverte de marques, mais elle était encore solide. Kage les invita à entrer ; avant qu'il ferme le portillon, une femme minuscule vêtue de cuir brut fit entrer dans l'arène une jument baie plutôt petite, déjà sellée avec une selle western ornée d'argent.

— Voici Honey Bay Bee, dit Kage. Elle a douze ans. On l'a présentée à l'épreuve Halter de niveau régional quand elle avait un an, puis elle a fait un an de classes de *hunter* comme jument futurité. Comme elle n'est plus apte à procréer, on l'a montée pendant encore un an et on va la vendre en tant que cheval pour amateur.

Anna essaya de se donner l'air de savoir de quoi il parlait, mais il l'avait perdue à « régional » et « classes de *hunter* ».

— Vas-y, demande, fit Charles.

— Classes de *hunter* ?

— Équitation anglaise, expliqua Kage. Mais les chevaux trottent long au lieu de haut comme ils le font dans les disciplines anglaises. Tu verras ce que je veux dire.

Teri monta en selle d'un saut gracieux et fit le tour de l'enclos au pas, au trot et au petit galop avec la jument. Teri avait un grand sourire aux lèvres ; le cheval semblait vaguement agacé.

Anna la sentit agacée aussi quand, beaucoup moins gracieusement, elle se hissa sur son dos. Elle alla au pas, au trot et au petit galop pour Anna avec autant d'enthousiasme qu'un enfant faisant ses devoirs. Elle n'avait pas les oreilles couchées, mais elles n'étaient pas non plus dressées et alertes. « La barbe », disaient-elles.

Au moins, elle ne broncha pas.

Charles secoua la tête avant qu'Anna soit descendue.

— Elle me donne un point de comparaison, dit Kage. Mais non.

Anna monta quatre chevaux cette nuit-là. Arrivée au troisième, elle s'était débarrassée de l'essentiel de sa timidité à l'idée de monter à cheval devant des inconnus qui s'y connaissaient beaucoup plus qu'elle. Et c'était tant mieux, car le quatrième cheval qu'ils lui amenèrent était un minuscule hongre « de loisir anglais, mais pas tout à fait un cheval de parc », même si elle ne savait pas ce que ça signifiait au juste. Mateo le monta pour eux en premier. Anna comprit aussitôt ce que Kage avait voulu dire quand il lui avait expliqué qu'un cheval de monte à l'anglaise trottait en haut plutôt qu'en long. Cette minuscule pile électrique montait les genoux et les jarrets avec énergie et enthousiasme.

— Est-ce que je pourrais le monter avec une selle western ? demanda-t-elle.

— Les selles anglaises ne valent rien pour les randonnées en montagne. (Kage sourit.) Bien sûr que tu peux. Ça ne dérangerait pas Heylight. Il ne demande qu'à prendre la route et s'amuser.

Mais ils n'iraient à l'évidence pas chercher la selle western ce soir-là, ce qui était un peu ce qu'Anna avait demandé. Anna examina le minuscule bout de cuir auquel il manquait la corne à laquelle s'accrocher.

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit Charles tandis qu'il réglait ses étriers. Style western ou anglais, ça n'a pas d'importance. Répartis bien ton poids. La selle te fournira le même soutien. Ton postérieur le saura même si tes yeux te disent le contraire.

— En équitation à l'anglaise, on tourne comme on dirige un vélo : tu tires un peu son nez dans la direction où tu veux aller et tu relâches légèrement les rênes de l'autre main afin de ne pas juste reculer. (Il lui montra avec ses propres mains en les bougeant ensemble.) Tu le dirigeras tout de même surtout avec ton corps et tes jambes... comme à la maison.

— Au pire, lui dit-elle, on ne fera que tourner en rond si je me rate.

Il lui décocha un bref sourire et s'écarta. Elle demanda au hongre d'avancer.

Le petit hongre était resté parfaitement immobile quand elle était montée en selle mais, dès l'instant où elle exerça de la pression sur ses flancs avec ses mollets, il s'élança en trotant au lieu d'aller au pas comme elle s'y attendait. Ce n'était pas non plus le trot lent et doux de sa monture habituelle. Elle rebondit sur la selle comme une balle en caoutchouc jusqu'à ce qu'elle trouve son assiette, un peu plus en arrière que ce dont elle avait l'habitude. Au bout de quelques minutes, elle prit le pli et sentit un grand sourire lui étirer les lèvres. En termes de distance parcourue, il allait sans doute moins vite que la première jument avec ses longues foulées, mais elle avait l'impression qu'ils volaient. Ce hongre était comme une voiture de sport ultra performante. Plus il allait vite, plus il était réactif. Et le meilleur était que, même s'il était toujours disposé à aller vite, il savait aussi avancer lentement et s'arrêter.

À contrecœur, elle le fit ralentir et l'amena au centre de l'arène, où Charles, Kage et Mateo regardaient.

— En général, on se lève quand il trotte comme ça, commenta Kage avec un sourire quand elle s'arrêta. Peu de gens tenteraient de rester assis.

— C'est une mauvaise chose ? demanda-t-elle.

— Heylight a les oreilles dressées, ce qui veut dire que tu ne lui tapais pas sur le dos... mais ce n'est pas évident de gérer un trot comme celui-là assise.

Elle n'était pas certaine qu'il avait répondu à sa question jusqu'à ce qu'elle jette un coup d'œil à Charles, qui lui adressa un hochement de tête ; c'était un compliment.

Charles fit tout le tour du cheval puis demanda :

— Il ne mesure même pas quatorze mains, si ?

— Ce n'était pas toi qui te plaignais à l'instant qu'on élève des arabes de plus en plus grands ? demanda Kage. Oui, elle pourrait l'emmener à une classe de poney. Cela dit, elle ne semble pas être trop grande pour lui. Je ne vous l'aurais pas amené sinon. Il pourrait te porter, mais c'est sûr que ce serait un drôle de spectacle. On serait obligés de mettre des roues sur tes étriers pour qu'ils ne traînent pas dans la poussière. Quelle taille fait-il, Mateo, tu sais ?

Mateo haussa les épaules.

— J'ai mesuré tous les chevaux avec un mètre. Je peux aller chercher sa hauteur exacte dans le bureau si tu veux. Mais c'est plus simple de classer les chevaux par catégories : petit, moyen ou grand. La plupart des gens ne voient pas la différence entre quinze mains et quinze deux de toute façon, alors pourquoi compliquer la chose ? Ce cheval est de petite taille avec un cœur de grande taille.

Anna tapota le cheval et rit quand il se pressa contre sa main.

Kage posa la main sur le front de l'animal et le frotta doucement.

— Je n'ai pas cessé d'attendre que ce cheval grandisse. Ça ne devrait pas être une question de taille, mais ce petit père n'est juste vraiment pas assez grand pour concourir dans la grande arène. Il y a aussi le problème que, dans une classe anglaise, ses foulées sont parfois trop grandes et il est pénalisé. Dans une classe de parc, elles ne le sont en général pas assez et il est pénalisé aussi. On pourrait peut-être y remédier si on laissait ses sabots pousser au maximum et qu'on lui mettait les fers les plus lourds qui soient autorisés dans l'arène du concours. Mais son sabot avant droit est souple et les grands fers ne tiennent pas. Du coup, on le vend comme cheval de monte junior : loisir anglais. Il ne peut pas prétendre aux concours nationaux pour les raisons que je vous ai données, mais il pourrait remporter un championnat régional s'il fait un beau tour de piste et que le juge n'est pas regardant sur la taille. C'est pour ça que son prix est si élevé.

— L'as-tu monté en dehors d'une arène ? demanda Charles.

Kage hocha la tête.

— Enfin, pas moi. Hosteen l'a emmené lors d'un de ses treks d'une semaine dans le désert l'automne dernier. Il a dit qu'il s'en est bien sorti passé les quelques premiers jours. Il n'y a eu que cette fois-là, mais il a aussi deux ans de concours dans les pattes. Ça, ça désensibilise un cheval comme il faut.

— Désensibilise ? demanda Anna.

— On désensibilise un cheval à ce qui est susceptible de l'effrayer, dit Charles. À l'époque, ils prenaient des sacs à grain et frottaient tout le corps du cheval avec jusqu'à ce qu'il cesse d'avoir peur. Ces sacs étaient pratiques... et effrayants, car ils étaient de couleur claire et faisaient du bruit. Les concours exposent les chevaux à toutes sortes de situations, et ils apprennent à ne pas prendre peur chaque fois qu'ils sont confrontés à quelque chose de nouveau.

— La plupart d'entre eux finissent par apprendre, oui, renchérit Kage. Mais Heylight est fiable et courageux. Mackie le montera pour le concours, et je ne laisserais pas ma fille avec n'importe quel cheval.

— On va le garder sur notre liste de candidats probables, dit Charles.

Anna se laissa glisser de la selle à contrecœur.

— Je n'ai pas mon mot à dire ?

— Ton grand sourire en a déjà dit très long, lui rétorqua Charles. Les mots sont superflus.

— Tu devrais peut-être lui faire essayer Portabella, déclara une voix essoufflée à l'extérieur de l'arène.

— Papa ? (Kage semblait choqué.) Qu'est-ce que tu fais ici... Tu devrais être au lit.

C'était bel et bien Joseph Sani qui se tenait là à regarder, les deux mains posées sur le dessus de la clôture de l'arène.

— J'aurai tout le temps de m'allonger quand je serai mort. (Il adressa un hochement de tête à Anna.) Portabella est comme ça aussi, pleine d'entrain. Ça lui plairait de passer ses journées là-haut dans les montagnes du Montana. Ça lui plairait bien.

— Vous avez donné un nom de champignon à un cheval ? demanda Anna.

— Son nom est Al Mazrah Uhibokki, dit Mateo. Il fallait qu'on lui trouve un nom prononçable. Son grand-père s'appelle Port Bask... d'où Portabella.

— Son vrai nom, c'est... quoi ? interrogea Anna.

— Al Mazrah, c'est la ferme d'étales d'où vient son géniteur, dit Kage. On pense que Uhibokki veut dire « Je t'aime ». D'où Al Mazrah Uhibokki. La ferme Al Mazrah est dans l'Indiana, et personne ne parle arabe là-bas. Personne ne parle arabe ici non plus, alors on ne sait pas avec certitude. Et on le

prononce sans doute mal de toute manière.

Joseph rit, puis il fut pris d'une violente quinte de toux.

— Papa ! dit Kage.

— Ne te tracasse pas, l'exhorta Joseph. Tu pourras le faire quand je serai mort. J'avais besoin de sentir de nouveau l'odeur des chevaux.

Il ferma les yeux et inspira laborieusement. Il les ouvrit puis déclara :

— C'est le meilleur des remèdes pour un vieil homme. Et il faut que je parle à Charles. Ernestine a dit que vous étiez à l'écurie.

— Comment es-tu venu jusqu'ici ? s'enquit Kage.

— J'ai pris le dernier véhicule utilitaire, répondit-il. Mais je pense que je vais laisser Charles me ramener. On pourra parler sur la route. (Il jeta un coup d'œil à Kage.) Toi et Mateo devriez peut-être montrer à Anna quelques-uns des nouveaux bébés. Il paraît que notre Kalli a accouché d'une poulliche qui ravit tout le monde.

À la demande muette de Joseph, Charles attendit tandis que Mateo et Kage emmenaient Anna voir les poulains. Lorsqu'ils furent hors de vue, Charles demanda :

— As-tu besoin que je te porte ? Ça ne sera pas la première fois.

Joseph rit.

— Ça c'est sûr, bon sang ! Comme cette fameuse semaine où j'avais résolu de mettre à sec tous les bars de la ville.

— Je ne me souviens pas de ça, affirma Charles, l'air grave. Mais je pensais à la fois où ce mustang t'a désarçonné et que tu t'es cassé la jambe à trente kilomètres de tout. Le cheval a réussi à rentrer et ton père et moi avons fini par aller à ta recherche sous notre forme de loup. Il est retourné demander de l'aide en courant, et je t'ai porté la moitié du chemin avant que du renfort arrive.

— Vraiment ? dit Joseph, hésitant. Tu ne t'en souviens pas ?

— Quelqu'un m'a demandé de ne pas me souvenir, répondit Charles. Et je lui ai dit que je respecterais sa volonté. Donc, non. Je ne m'en souviens pas.

Joseph hocha la tête.

— Tu sais, je pense que je pourrais réussir à retourner au véhicule utilitaire, mais je suis sûr que je ne serais plus en mesure de te parler ensuite et ça, c'est important. Je suis trop vieux pour avoir de la fierté.

Charles souleva Joseph avec considérablement moins d'efforts que cette fois lointaine où il l'avait porté jusqu'à la ville, car un vieil homme frêle pesait bien moins lourd qu'un cow-boy au corps sec. Charles se demanda si c'était parce que les humains vieillissaient et mouraient que son père les fréquentait peu. Il n'aimait pas avoir du chagrin, mais il n'aurait pas non plus voulu manquer les années durant lesquelles il avait été ami avec Joseph. Une telle joie valait bien un peu de chagrin.

Les lumières de la grande arène étaient éteintes, et personne ne le vit porter Joseph jusqu'au véhicule utilitaire. Le vieil homme était allé trop loin. Même si les esprits lui avaient insufflé de la force, ses muscles restés inactifs pendant trois mois d'alitement n'étaient pas aussi fonctionnels qu'ils auraient pu l'être.

Il ne dit rien de tout cela, car il le savait aussi bien que Charles.

Celui-ci déposa Joseph sur le siège passager et monta dans le véhicule utilitaire à côté de lui.

— Il va falloir que tu me dises comment démarrer ce machin, déclara-t-il.

— Tu ne te sers pas de véhicules utilitaires ou de 4 x 4 dans tes montagnes ? demanda Joseph. Je croyais qu'une bonne partie des routes de campagne étaient trop accidentées pour les pick-up dans le

Montana.

— C'est à ça que servent les chevaux, lui répondit Charles, et Joseph rit, même si Charles n'avait pas cherché à être drôle.

Avec l'aide du vieil homme, il parvint à faire démarrer le véhicule et à partir dans la bonne direction.

— Chelsea, dit Joseph à voix basse. Est-ce que c'était parce que je refusais que tu me Changes ? C'est ce que pense mon père.

— Chelsea, c'était à cause de Chelsea, corrigea Charles. J'aurais agi de même si elle n'avait pas été un membre de ta famille.

Et parce qu'il s'agissait de Joseph, il lui livra toute la vérité, si honteuse fût-elle. Le consentement était une chose importante ; ça devait être indispensable.

— Je suis content d'avoir su qu'elle était la femme de Kage, ça m'a permis de le contacter afin d'obtenir sa permission. Mon loup admirait l'endurance de Chelsea. Il n'y a pas beaucoup de gens capables de s'opposer à un *geis fae*. Je pense qu'il aurait insisté pour qu'on Change Chelsea, indépendamment de l'avis de Kage.

Joseph écouta et dit :

— C'est sacrément tordu, ça. Mais ça finira sans doute par s'arranger.

— Je l'espère, lâcha Charles.

— Frère Loup ne tentera pas ce coup-là avec moi, dis ? demanda Joseph sur un ton méfiant.

Charles rit, un petit rire qui sonnait presque comme autre chose.

— Frère Loup a déjà commencé à faire ton deuil. Il serait prêt à rouler sur le dos et à mourir pour toi, mais il ne fera rien qui te pousserait à le haïr, à me haïr. Tu ne risques rien.

Ils roulèrent un petit moment.

— J'aime bien Chelsea, dit Joseph, brisant le silence détendu. Elle tient tête à Hosteen quand tous les autres capitulent. Elle est coriace. (Il marqua une pause.) Même si je n'aurais pas choisi ça pour elle. La mort est un cadeau, Charles.

— Quand on est prêt à partir, acquiesça Charles. Mais pas quand on a trois jeunes enfants qui ont besoin de nous. Est-ce que tu penses qu'elle elle aurait choisi de mourir plutôt que de devenir une louve-garou ?

Joseph ne répondit pas. C'était une grande question, et il aimait prendre son temps avec ça.

— Il est plus gentil que dans mes souvenirs, dit Kage alors qu'il reconduisait Anna à la maison. Ton mari, Charles. Papa était si heureux quand il venait nous rendre visite, mais il me fichait les jetons. Maman prenait un drôle d'air et s'arrangeait pour trouver une raison d'aller voir de la famille. Parfois, elle m'emmenait. Il me regardait toujours comme s'il réfléchissait à la meilleure manière de me tuer.

Anna ne put s'empêcher de rire.

— J'ai déjà vu ce regard, confia-t-elle. Si ça peut te rassurer, je crois que c'est son regard par défaut quand quelque chose le préoccupe. Ce ne sont en général pas des pensées de meurtre.

Quand il tue, son visage est d'ordinaire très calme. On dirait qu'il ne pense à rien du tout.

— Mais il n'était pas comme ça aujourd'hui, affirma Kage.

Elle émit un son neutre, puis se reprit. Elle ne parlait pas de son mari aux gens, mais il avait raison, Charles avait été plus gentil avec lui.

— Tu sais quel est son boulot, n'est-ce pas ?

Kage hocha la tête.

— Le médiateur et l'exécuteur de Bran.

— Exact, dit-elle. Ce qui signifie qu'il ne peut s'attacher à personne, tu comprends. Parce qu'il pourrait s'agir d'un type qui perd la boule et commence un bain de sang que Charles doit finir. C'est pire depuis le coming out des loups-garous, parce qu'à cause de ça la petite zone de flou qui lui permettait de ne pas tuer absolument tous ceux qui sortent du rang a disparu.

Kage se raidit.

— Chelsea n'est pas tirée d'affaire, le prévint-elle. Mais elle est coriace et elle se contrôle, n'est-ce pas ? J'ai vu ses enfants... Ils ont grandi avec des règles tempérées par de l'amour. C'est un bon point de départ quand on devient un loup-garou.

— Mais ça pourrait être lui qui devrait s'occuper d'elle si quelque chose se passait mal, dit-il.

— Sans doute pas, contesta-t-elle. La tâche incomberait à ton grand-père.

— Hosteen ? (Kage déglutit.) Lui, il la tuerait juste comme ça.

Elle voulut protester, mais elle ravala ses mots. Elle ne connaissait pas Hosteen et ne pouvait donc pas rassurer Kage au sujet de ses intentions.

Ils roulèrent en cahotant sans parler pendant un petit moment puis, quand les lumières de la maison furent en vue, Anna dit :

— Quoi qu'il en soit... Charles est endurci. Il n'a pas le choix. La justice et la loi passent avant tout. Parce que, sans ça, il ne peut pas fonctionner. Il n'est pas proche des gens... Seulement de son père, de son frère, de sa sœur adoptive et de moi. Et de Joseph. Ça te rend important à ses yeux.

Il la regarda comme s'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle lui avait dit ça.

— Tu peux aller le trouver si tu as besoin d'aide, poursuivit-elle. C'est pour ça qu'il t'a mis en colère contre lui... Afin que tu saches que tu ne risques rien avec lui. Hosteen a des problèmes avec Chelsea. Si tu vois que les choses dégénèrent, appelle-nous, d'accord ? Charles n'est pas gentil. Il ne peut pas se le permettre. Mais il est toujours juste. (Elle sourit.) Et il n'a pas peur de Hosteen.

Kage hocha la tête.

— D'accord. Je prends note.

Ils se garèrent sur la place de parking à côté de la maison. Kage regagna la chambre où se trouvait sa femme, et Anna y alla avec lui.

Chelsea dormait, roulée en boule dans le coin du lit. Ils avaient laissé les lumières allumées, car il aurait fallu au moins une explosion nucléaire pour la réveiller.

Maggie était assise sur une chaise à bascule et lisait un livre, qu'elle reposa à la seconde où Kage apparut. Hosteen avait un livre lui aussi, mais son mécontentement était si prononcé et menaçant que la louve d'Anna lui accorda toute son attention.

Maggie observa son fils puis se leva.

— Anna ? dit-elle. Est-ce que je peux avoir un mot avec toi ?

— Tu penses que j'ai pris la mauvaise décision ? En Changeant Chelsea au lieu de la laisser mourir ? demanda Charles de nouveau.

Ils se rapprochaient de la maison, mais Charles dépassa l'embranchement qui menait à la voie privée.

— Si c'est ce que je pense ? Oui.

Son ami était ainsi. D'une franchise qui frisait l'impolitesse, mais seulement avec Charles.

— Et elle ? (Joseph émit un son ambigu, qui aurait pu être un soupir s'il avait eu plus d'air.) Je pense que, dans le feu du moment, elle se serait battue pour sa vie. N'importe quel genre de vie. Je pense que si tu lui demandais maintenant, elle dirait qu'elle est reconnaissante. Quant à ce qu'elle dira

dans cinq ou dix ans...

Il haussa les épaules.

— Savais-tu qu'elle était une sorcière ? demanda Charles.

Joseph hocha la tête.

— Elle me l'a dit avant d'épouser mon fils. Elle voulait que Maggie et moi comprenions dans quoi nous mettions les pieds. Les sorcières noires traquent les personnes comme Chelsea... Apparemment, les sorcières inexpérimentées sont pour elles une grande source de pouvoir. Elle est presque certaine que son premier mari a été tué par une sorcière qui la traquait. Elle a changé de nom, a pris Max sous le bras et a quitté le Michigan pour l'Arizona. Je lui ai dit qu'on avait déjà des loups-garous... et qu'une sorcière ça nous changerait.

— Et Maggie ?

Joseph soupira.

— Ça a été la pire dispute qu'on ait eue... Et je crois bien que ni l'un ni l'autre n'avons échangé un mot sur le sujet. (Il haussa les épaules.) Mon père aime se disputer, se servir des mots. Je pense que son approche est meilleure... mais ce n'est pas celle de Maggie. On a donc gardé le silence pendant un moment et les choses sont revenues à la normale. Maggie l'aime bien, maintenant.

— Mais pas Hosteen.

Joseph fronça les sourcils, l'air féroce.

— Il s'attache tellement à garder les traditions vivantes qu'il ne distingue plus le vrai du faux. Il croit que les sorcières sont maléfiques parce qu'elles le sont dans toutes les histoires de sorcières des Navajos. Il croit encore aux monstres des histoires que sa mère lui racontait, comme les racontait la mère de sa mère.

— C'est le propre de la sorcellerie navajo, et donc des sorcières navajos, d'être maléfique. Si elles ne le sont pas, ce ne sont pas des sorcières, dit Charles. Et ton père a raison au sujet des monstres. J'en ai rencontré quelques-uns. Les pires d'entre eux sont ceux qui se fondent dans la masse.

Joseph le regarda en grimaçant.

— Des monstres, ici ?

— J'ai vu des *skinwalkers* porter des peaux d'hommes morts afin d'avoir l'air identiques à la personne qu'ils avaient tuée. J'ai vu la Femme Froide, dit Charles. (Il avait oublié à quel point c'était facile de parler à Joseph.) Toi aussi. Tu te souviens de la femme dans ce vieux bar à Willcox ? Celle qui insistait en essayant de nous convaincre tous les deux de venir chez elle ?

— Oui, admit Joseph. Tu as déclaré fermement qu'on attendait un ami qu'on n'avait pas.

— Deux hommes ont disparu cette nuit-là et ont été retrouvés morts dans leur voiture quelques semaines plus tard, à deux ou trois cents kilomètres de là, dit Charles.

— C'était la Femme Froide, dit-il. Comment l'as-tu su ?

— Je ne l'ai pas su sur le moment, je savais juste qu'elle n'avait pas une odeur d'humaine. Elle était magnifique. Alors qu'elle se trouvait dans une salle remplie d'hommes qui avaient l'air plus riches et qui étaient assurément plus beaux que nous (Joseph lui donna un coup de coude), elle a jeté son dévolu sur deux cow-boys sales et fatigués... Ça sentait le piège. J'ai compris qui elle était quand les corps ont refait surface. Il n'y avait pas de blessures. Juste deux hommes morts assis dans une voiture par une agréable journée de printemps, gelés jusqu'à l'os. Le médecin légiste a supposé qu'on les avait assassinés dans une glacière ou un congélateur commercial, puis que les corps avaient été mis en scène.

— La Femme Froide... Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? demanda-t-il.

— Le temps que je comprenne, tu avais rencontré Maggie. La Femme Froiden'était pas aussi importante que d'autres choses.

— Je crois que je suis heureux de ne pas l'avoir su, affirma Joseph.

— Quand on en sait trop, on peut devenir paranoïaque tout le temps, acquiesça Charles. On peut aussi devenir une cible.

Ils arrivèrent à l'intersection où la route des Sani rejoignait l'autoroute. Il fit demi-tour et repartit en direction du ranch.

— Donc, si mon père a raison pour tout... Chelsea est-elle maléfique ?

— Hosteen n'a pas raison pour tout. (L'ironie dans la voix de Joseph fit sourire Charles.) Et Chelsea n'est pas plus maléfique que toi ou moi.

Il marqua une pause, pensif.

— Que moi, en tout cas. En ce qui te concerne, je ne sais pas.

Sur un ton plus sérieux, il poursuivit :

— La magie noire a une odeur particulière... Je la sentirais.

— Ah ! bien, dit Joseph.

Puis il ajouta sur le même ton :

— Ma femme te demandera de la Changer après ma mort.

Charles n'eut pas le temps de se préparer au choc. Il eut l'impression d'avoir reçu un coup de poing. Maggie.

Il l'avait aimée autrefois. C'était une guerrière au tempérament de feu, Maggie. Coriace, intelligente, drôle... et étonnamment tendre. S'il fermait les yeux, il la voyait encore avec son beau regard vif, humide et brillant. Le temps avait estompé bien des choses qui s'étaient passées au cours de ses années sur Terre, mais pas cette nuit-là. Cette nuit-là était claire comme un éclat de verre.

— Si tu voulais de moi, je serais tienne, dit Maggie.

Le clair de lune adoucissait les traits empreints de passion de son jeune visage et la rendait plus accessible.

Il savait ce que ces mots coûtaient à cette femme fière qui ne se permettait d'être vulnérable avec personne. Son enfance difficile ne lui avait pas facilité la tâche d'accorder sa confiance.

L'air nocturne était mordant ; celui du désert au printemps. Les planches en bois du perron de Maggie étaient irrégulières sous les pieds de Charles. Il entendait les chevaux sauvages qui avaient été capturés se déplacer nonchalamment dans les enclos situés à une dizaine de mètres de la petite maison. Ainsi que le souffle léger de Joseph qui dormait.

Elle tendit lentement ses mains rêches, et il ne recula pas. Il ferma les yeux quand elle toucha son visage, s'accordant le droit de savourer son contact réconfortant. Il lui arrivait rarement d'être touché avec amour dans sa vie, et il chérit cet instant et s'en imprégna.

Elle était belle, mais c'était sans rapport avec la raison pour laquelle il l'aimait. Il l'aimait parce qu'elle refusait d'abdiquer devant un monde qui la jugeait injustement pour deux choses, d'abord la couleur de sa peau puis son sexe. Il l'aimait pour la joie que lui procurait le soleil sur son dos et les chevaux qu'elle montait. Il l'aimait parce qu'elle se riait du danger et des tempêtes.

Et c'était pour ça qu'il avait consenti à ce que ça aille aussi loin. Si loin qu'elle risquait d'y laisser son cœur meurtri... Et il avait su qu'il allait le lui briser. L'enfer qu'il méritait pour avoir infligé ça à une femme qu'il aimait n'avait pas de nom.

Il s'écarta avec douceur.

— Tu ne me connais pas, Maggie. Si tu savais ce que j'étais, tu ne me toucherais pas.

Mais il la connaissait, elle. Et il savait donc qu'il n'avait aucun espoir auquel se raccrocher... Rien qui puisse excuser qu'il l'ait laissée croire qu'il pouvait y avoir davantage entre eux.

— Je te connais, dit-elle en tâchant de ne pas montrer qu'il l'avait blessée.

Elle ne pouvait rien lui cacher, mais il ne l'en informa pas. Il protégerait la fierté de Maggie de son mieux ; c'était plus facile que de protéger son pauvre cœur. Leur pauvre cœur à tous les deux.

— On ne se connaît peut-être que depuis quatre mois, poursuivit-elle, mais ces quatre mois se sont comptés en journées de seize et parfois dix-huit heures. Je te connais, Charles Smith.

Tu ne connais même pas mon vrai nom, songea-t-il, au désespoir. Et je n'ose pas te le révéler.

Il avait envie de prendre ce qu'elle lui offrait, de se noyer en elle jusqu'à ce qu'il cesse d'être seul.

— Je ne suis pas celui que tu crois, lui dit-il.

Je suis un menteur. J'ai menti parce que l'idée que tu te détournes de moi m'était intolérable.

— Si tu me dis que tu es un meurtrier, dit-elle fermement, je te répondrai que celui que tu as tué le méritait. Si tu me dis que tu es un voleur, je n'y croirai pas. Les voleurs ne travaillent pas aussi dur que toi, et j'en sais quelque chose. Mon père était un voleur et un meurtrier... Il n'aurait pas mieux tué ma mère s'il lui avait tiré une balle. Je connais le mal, Charles. Et je sais reconnaître un homme bien.

Les règles de son père résonnèrent aux oreilles de Charles. « *Nul ne doit savoir ce que tu es.* » Il avait vécu assez longtemps et en avait vu assez pour savoir que son père avait raison... et pourtant. Elle pensait qu'il était un homme bien alors qu'il n'était pas un homme du tout.

— Tu sais reconnaître un homme bien, vraiment ? demanda-t-il, sentant la colère monter en lui et la tête lui tourner.

— *Vraiment ?* demanda Frère Loup, blessé et furieux d'être la cause d'une telle tragédie.

Frère Loup aimait Maggie, lui aussi, mais il savait qu'elle ne pouvait pas l'aimer. Qu'elle ne l'aimerait pas.

— Alors vois-moi tel que je suis, Margaret. Vois-moi tel que je suis et redis-moi encore que tu m'aimes.

Puis, de désespoir et de colère – conscient de ce qui allait se passer, car même si elle ne le connaissait pas, il la connaissait –, il fit ce qu'il avait juré de ne pas faire. Il laissa Frère Loup prendre forme, savourant l'étrange magie qui lui donnait le pouvoir de se métamorphoser en un éclair. Ce fut plus rapide cette fois, car il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas permis à Frère Loup de se manifester dans le monde réel.

Maggie se figea. L'espace d'un instant, son visage resta dénué de toute expression, avant de devenir blême de terreur. Elle cria et s'éloigna de lui en trébuchant, puis s'effondra et se roula en boule. Ce n'était pas une peur physique, mais une peur de ce qu'il était et de ce en quoi il pourrait la transformer. Les Navajos avaient plus d'expérience du côté sombre de la magie que la plupart des gens.

Joseph déboula par la porte d'entrée et vit Maggie et Charles. Il avait toujours été vif ; il saisit toute la situation au premier coup d'œil. Fils de loup-garou, Joseph savait ce que Charles était et l'avait su dès le départ.

Mais Joseph était aussi le fils de sa mère, qui avait été si effrayée en découvrant ce qu'elle avait épousé qu'elle les avait quittés et était retournée à la réserve. Joseph comprenait la terreur qui avait réduit Maggie au silence.

Joseph s'agenouilla, prit Maggie dans ses bras et la réconforta par des sons apaisants. Elle se calma, la tête enfouie contre son épaule afin de ne pas voir le loup. Joseph regarda Charles.

— Donne-lui du temps, lui conseilla-t-il. Laisse-la voir que le loup est toujours toi.

Si Charles l'avait écouté, sa vie aurait peut-être été différente, et celle de Joseph aussi. Mais il

n'avait pas écouté... Il était parti en courant, conscient qu'elle serait en sécurité avec Joseph. Quand il était revenu un an plus tard, il n'avait pas été surpris d'apprendre que Joseph et Maggie étaient mariés.

— T'est-il arrivé de songer à ce qui aurait pu se passer si tu n'étais pas parti cette nuit-là ? demanda Joseph.

Ça ne le surprit pas que Joseph ait compris à quoi il avait été en train de penser. Un homme mourant côtoyait de très près l'esprit du monde, et des choses étranges se frayaient un passage jusqu'à lui. Tant que Charles n'attirait pas son attention là-dessus, Joseph ne s'en apercevrait même pas.

— Oui, dit Charles.

Joseph rit.

— Est-ce que tu mens, des fois ?

— Pas à moins qu'il y ait des vies en jeu, répondit-il à son vieil ami.

— Ouais, je me souviens de quelques-unes de ces fois, acquiesça Joseph. Maintenant que tu en parles. (Le silence se fit naturellement un instant.) Les histoires que j'ai entendues au sujet de toi et d'Anna... elles me disent que tu as appris à te battre pour ce que tu veux.

Charles resta un moment à réfléchir à la manière de formuler la vérité.

— Je pense que j'ai appris ce que je voulais. Maggie n'aurait jamais pu aimer Frère Loup comme nous avons besoin qu'elle l'aime. Si stupide que ce soit, je pense que c'est pour ça que je la voulais à ce point.

— Mince alors ! c'est tordu, s'exclama Joseph. Tu l'aimais parce qu'elle n'aimait que ta moitié humaine. (Il réfléchit un moment.) Est-ce que c'est comme une sorte de rivalité entre frères ? Ça veut dire que tu as un ménage à trois maintenant, espèce de vieux fripon ?

Charles se surprit à sourire.

— À quatre plutôt, tu ne penses pas ? Anna a une moitié louve, elle aussi.

Joseph s'assoupit alors que Charles remontait l'allée de la maison. Il dormait quand Charles le porta jusqu'à l'entrée. Maggie ouvrit la porte avant qu'il ait à se demander comment il allait la franchir sans réveiller Joseph. Elle le suivit en silence jusqu'à la suite de ce dernier et le regarda le border. Le tas d'appareils médicaux avait été repoussé d'un côté de la chambre et se dressait tel un rappel silencieux et sinistre que le temps dont Charles disposait pour parler avec son vieil ami n'était pas infini.

— Tu ne dors pas ici ? demanda-t-il.

Car il n'y avait que les affaires de Joseph dans cette chambre.

— Il m'a demandé de partir, lui répondit Maggie. Juste après que le cancer est revenu. Il m'a dit que j'avais besoin de préserver mon sommeil. (Elle s'appuya contre le mur et regarda Joseph.) Il était sans doute sincère. Mais à cause de la douleur il a beaucoup de mal à trouver le sommeil... Il somnole la plupart du temps, parce qu'il n'arrive pas vraiment à dormir. Je bouge dans mon sommeil, je l'ai toujours fait. Il ne peut pas dormir avec moi dans son lit.

Elle s'écarta du mur et s'avança vers le lit.

— Tu pourrais dormir avec lui cette nuit, lui dit-il. Il est épuisé, et la douleur ne devrait pas être trop forte.

— Un effet de ta magie ? demanda-t-elle. C'est bien que quelque chose ait pu arrêter la douleur. (Elle regarda Charles.) Je sais que ça ne durera pas, mais j'ai du mal à ne pas t'en vouloir de l'avoir laissé seul alors que tu aurais pu l'aider. Il a tellement souffert.

Il ouvrit la bouche pour lui dire que ce n'était pas sa magie. Qu'il ignorait totalement pourquoi les

esprits avaient décidé de soulager Joseph de son fardeau un moment. Qu'ils ne l'auraient sans doute pas aidé plus tôt. Mais il referma la bouche sans avoir prononcé un mot. Elle n'avait pas besoin de la vérité. Elle avait besoin d'être en colère contre quelqu'un, parce que la colère était plus gérable que la douleur. Il pouvait bien lui accorder ça.

Elle s'assit sur le lit et se focalisa sur Joseph, qui dormait comme un enfant.

— Espèce de vieil idiot, dit-elle, écartant ses cheveux d'une main. Tu penses qu'un peu de magie va te permettre de remonter le temps ? Pour que tu puisses de nouveau sortir briser des mustangs et des cœurs de femme ?

C'est possible, songea Charles. Car il avait menti à Kage. Il pouvait pousser Joseph à Changer, que son vieil ami le veuille ou non. Chelsea lui avait appris comment s'y prendre.

Son cœur saignait encore plus pour cet homme qu'il l'avait fait pour Maggie, et son cœur avait beaucoup saigné pour elle.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? demanda Maggie à son mari.

Joseph ne lui répondit pas, et Charles non plus.

— Va-t'en, dit-elle enfin à Charles, la main sur la joue de Joseph.

Comme elle l'avait touché autrefois.

Il y avait longtemps de cela.

Il partit en fermant délicatement la porte, et feignit de ne pas savoir qu'elle pleurait.

CHAPITRE 6

Après avoir mis Joseph au lit, Charles alla s'enquérir d'Anna, qui était assise sur la chaise à bascule dans la chambre de Chelsea et travaillait sur son projet de tricot du moment. Hosteen était dans la chambre, lui aussi. Chelsea allait avoir besoin d'un loup dominant dans les parages pendant un temps, jusqu'à ce qu'ils soient certains qu'elle sache contrôler sa louve. Le moment le plus dangereux surviendrait quand elle se réveillerait de son premier sommeil profond.

— Maggie avait besoin d'une pause, dit Anna en le regardant. Elle est montée voir Joseph.

Elle se tut, mais Charles songea que c'était parce qu'elle avait commis une erreur en tricotant pendant qu'elle le regardait, car elle défit quelques points avant de poursuivre.

— Elle est là-haut en ce moment, lui annonça-t-il. Il dort. On l'a épuisé.

— Je lui avais dit qu'il était descendu à l'écurie, lui confia Anna. Elle n'était pas contente. Mais on a renvoyé Kage. Chelsea semble être sur le point de se réveiller. Il faut sortir les humains fragiles de la chambre, juste au cas où.

— J'ai dit à Anna qu'une seule personne suffisait largement pour veiller sur le sommeil d'une autre, dit Hosteen. Peut-être sauras-tu l'en convaincre.

— Je suis très bien ici, répondit Anna. Il faut que je finisse de tricoter ça avant Noël, de toute façon.

— On est en février, fit remarquer Hosteen.

— Oui, je sais, rétorqua Anna, pince-sans-rire. J'aurais dû m'y prendre un peu plus tôt. Maintenant, il faut que je me dépêche de tricoter pour compenser.

Charles songea qu'elle ne voulait pas laisser Chelsea seule avec Hosteen. Il voyait l'influence de Maggie là-dedans, et elle le connaissait mieux que lui. Si elle pensait qu'il valait mieux ne pas laisser l'Alpha de Salt River seul avec Chelsea, elle avait sans doute raison.

— Il faut que j'appelle pa', de toute façon, dit-il à Anna. Reste donc ici à tricoter. Je reviendrai quand j'aurai terminé.

Il ne rajouta pas : « Sois prudente. » Son pa' recourait sans arrêt à elle pour aider les loups qui se réveillaient de ce fameux premier sommeil. Elle connaissait les dangers et était plus à même de gérer les éventuels problèmes que lui-même ou Hosteen.

Il déposa un baiser sur la joue d'Anna et s'achemina vers leur suite. Son père devait savoir que Charles avait été à la limite d'enfreindre la loi qu'ils respectaient tous.

— Tu l'as Changée sans son consentement, proféra le Marrok à voix basse quand Charles eut fini. Sans m'en parler. Et c'est une sorcière-née.

Comme son pa' ne faisait que répéter ce que Charles lui avait déjà dit, il ne vit aucune raison d'ajouter quoi que ce soit. Il savait aussi que son absence de réponse allait agacer le Marrok, et décida que c'était mérité après la réprimande implicite qu'il lui avait adressée. Pa' savait qu'il ne Changerait jamais personne à la légère.

Le silence s'étira entre eux, assourdissant. Jusqu'à ce qu'il entende son père prendre une profonde inspiration puis relâcher son souffle. Lorsqu'il prit la parole, il semblait plus disposé à discuter du problème.

— Es-tu certain qu'elle a été ensorcelée par un fae ?

— Absolument, répondit Charles.

Et c'était cela la véritable raison de la colère de son pa'.

Bran ne semblait pas content quand il poursuivit, mais il ne jouait pas non plus les Alphas réprobateurs.

— Tu as obtenu le consentement de son mari, ce qui apaisera les plus rigides parmi ceux qui appliquent la loi à la lettre. La plupart d'entre eux sont assez âgés pour croire que la parole d'un mari suffit pour sa femme. Je vais te donner ma permission rétroactive... C'était une situation d'urgence. Quant au fait qu'elle est sorcière-née, ça peut rester entre nous. Ça ne va peut-être pas à l'encontre de la loi de Changer une sorcière-née, mais c'est mal vu. Ça n'a pas de sens de rendre encore plus horrible un monstre qui l'est déjà.

Charles chercha l'ironie dans ces propos, mais il ne l'entendit pas. Ça ne voulait pas dire qu'elle n'était pas là. Bran était sorcier-né, et il se considérait assurément comme un monstre des plus horribles. Charles aussi. Il avait aperçu ce qui rôdait sous la surface chez son pa' et ne verrait aucun inconvénient à ne plus jamais le voir.

— Elle n'est pas une sorcière noire, expliqua-t-il à son pa', parce que c'était important. Elle s'est bien débrouillée pour masquer son sang de sorcière. Je n'en ai perçu qu'une faible odeur, jusqu'à ce que je le goûte en la mordant. Mais c'est peut-être ce qui a attiré l'attention du fae sur elle. À moins qu'elle ait vu quelque chose qui aurait échappé à un humain, et qu'il ait essayé de se débarrasser d'elle.

— Il semble qu'il essayait de se débarrasser de ses enfants.

Charles grommela.

— C'est une manie de fae de s'en prendre aux enfants. Mais elle était censée se suicider, aussi.

Son père soupira.

— Je suppose que tu vas partir à la recherche du fae.

Il y eut un long silence, car Charles se donnait rarement la peine de répondre aux questions stupides.

Son père jura copieusement. C'était tempéré par le fait qu'il s'exprimait en écossais, une langue plus douce qui aurait pu induire en erreur quelqu'un qui ne le connaissait pas et ne mesurait pas l'ampleur de sa frustration. Quand il passait à l'écossais, c'était le signe qu'il était vraiment contrarié.

— Ça nous a pris beaucoup de temps de négocier cet accord, se plaignit-il, un peu amer. Et ça ne fait même pas six mois qu'il est en place. Mon intention était d'assurer la sécurité des nôtres.

— Il s'est attaqué à des enfants, rétorqua Charles.

Il ne plaidait pas sa cause, pas vraiment. Car, quoi que son pa' dirait, il irait à la poursuite du fae.

— Des enfants mortels, gronda son père sévèrement. Des humains.

Quand il poussa un grand soupir, Charles sut qu'il avait gagné même avant que son père parle.

— La première transgression est de leur fait. Ils se sont attaqués aux arrière-petits-enfants de l'Alpha de la meute de Salt River. Tu ne rompras pas le traité puisqu'ils l'ont déjà fait. Peut-être arriverai-je à sauver les meubles. Trouve le coupable et arrête-le.

— Par tous les moyens nécessaires, clarifia Charles.

— Il s'agit d'un fae capable d'obliger une femme à tuer ses enfants, assena son pa'. En supposant qu'elle ne nourrissait pas le désir caché de les tuer...

— Non, dit Charles. Bien au contraire.

— En ce cas, c'est un fae puissant. Le contrôle mental, forcer une personne à agir à l'encontre de sa nature et à exécuter une tâche spécifique, à plus forte raison une tâche qui la répugne, c'est rare.

C'est rare en dehors de l'En-Dessous, en tout cas. Ce serait stupide de laisser vivre un ennemi pareil. Trouve celui-ci et tue-le si tu le peux. (Il ricana pour lui-même.) Je m'occuperai des Seigneurs Gris. Toi, va tuer ce qui s'attaque aux enfants. Et dis à Hosteen que je t'en ai donné l'autorisation.

Il marmonna :

— Non pas qu'il aurait attendu mon approbation, de toute façon.

Le Marrok mit fin à la communication.

Charles relâcha les épaules afin d'atténuer la tension causée par l'impatience de Frère Loup.

— Je t'avais dit qu'il n'aurait pas d'objection, murmura-t-il.

Ils se mettraient en chasse, mais ils allaient devoir être patients et méthodiques. Chasser un fae, ce n'était pas comme chasser un cerf ou un élan. Le défi était plus grand... et plus gratifiant.

Puis son téléphone sonna.

— Tu n'avais pas remarqué qu'elle était sorcière-née avant d'avoir goûté son sang ? demanda son père.

— Tu peux partir, annonça Hosteen à Anna.

Il avait passé le plus clair des vingt minutes qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait renvoyé Kage et Maggie à arpenter la chambre d'amis, s'interrompant brièvement quand Charles était entré.

Peut-être par hasard, il s'immobilisa juste entre Anna et le lit où Chelsea dormait du sommeil comateux caractéristique du Changement d'humain à loup-garou. Les mains sur les hanches, il dévisagea Anna et attendit qu'elle obéisse.

Les Alphas avaient l'habitude que les gens leur obéissent.

Anna haussa le sourcil à son intention et continua de tricoter, se balançant sur la chaise à bascule en bois foncé qui était beaucoup plus confortable qu'elle en avait eu l'air quand elle s'était assise dessus. Tricoter était nouveau pour elle.

Elle avait commencé par coudre des dessus-de-lit en patchwork. Elle adorait le toucher et l'aspect du tissu. C'était comme créer des vitraux avec de l'étoffe, et c'était une bonne entrée en matière. Les cours hebdomadaires qu'elle avait suivis avec l'un des tenanciers de la petite boutique de loisirs créatifs à Aspen Creek lui avaient ouvert les portes d'un tout nouveau monde. Elle avait trouvé le tricot particulièrement utile, car il lui donnait de quoi s'occuper pendant qu'elle patientait.

— Je ne lui ferai pas de mal, insista Hosteen en indiquant le lit d'un signe de la tête.

— D'accord, répondit Anna tout en continuant à travailler sur le pull qu'elle tricotait pour Charles.

Le précédent laissait à désirer, et elle était bien décidée à mieux réussir celui-ci. Il était rouge, la couleur préférée de Charles. Elle n'était pas encore prête à se lancer dans des modèles sophistiqués, mais jusque-là le pull ressemblait à l'image dans son manuel, ce qui était encourageant. Enfin, si l'on exceptait les petits trous bizarres qui se glissaient çà et là.

— *Pars*, exigea Hosteen d'une voix chargée de puissance.

Elle le réprimanda d'un claquement de langue, même si ce n'était pas diplomatique. Mais elle ne se sentait pas d'humeur très charitable vis-à-vis de ce loup-garou qui la pensait stupide. Anna le sentait quand quelqu'un essayait de manipuler la vérité. Ça ne chatouillait pas ses sens magiques de louve-garou, mais sa bonne vieille aptitude à décrypter le langage corporel suffisait amplement. Bien sûr qu'il ne ferait pas de mal à Chelsea ; la mort pouvait être indolore.

L'idée que Hosteen pourrait tuer Chelsea ne lui était jamais venue à l'esprit. Déjà et d'une, un meurtre était un meurtre, même chez les loups-garous. Mais Kage s'était montré inquiet, et Maggie avait beaucoup insisté. Les actes de Hosteen depuis n'avaient pas été franchement subtils. Elle ne

connaissait pas Chelsea, mais elle ne permettrait pas que quelqu'un soit assassiné sous sa garde.

— Charles m'a demandé de rester ici, dit-elle plutôt que de mettre Hosteen face à son mensonge. Tu n'es pas mon Alpha... Et, même si tu l'étais, il ne peut pas me forcer à quoi que ce soit non plus.

Elle se tapota la poitrine avec l'une de ses aiguilles en chantant à moitié :

— *Omega. Moi.*

Reprenant sa voix normale, elle ajouta :

— En tant que louve omega, je ne ressens pas le besoin impérieux de t'obéir. Pas du tout. Pas même un tout petit peu. Ne t'inquiète pas, ça rend le Marrok fou aussi.

Il y avait encore un de ces drôles de trous dans la rangée de points par ailleurs soignée qu'elle venait de terminer.

— Que crois-tu que je vais lui faire ? demanda Hosteen. Elle est la mère de mes arrière-petits-enfants.

Anna soutint son regard.

— Pourquoi tiens-tu tant à être seul avec elle, en ce cas ?

Il tressaillit à son air.

— Ce n'est pas la peine qu'il y ait deux loups, répondit-il. Je peux discipliner sa louve. Et excuse-moi, mais tu n'es pas un membre de la famille.

— Je peux l'aider à se discipliner elle-même, lui rétorqua-t-elle, parce que je suis une louve omega. (Elle se tut et leva de nouveau son tricot devant elle. Il y avait un autre de ces stupides trous.) Mais ce n'est pas pour ça que je suis ici. Je suis ici pour la protéger de toi.

Pour une raison qui échappait à Anna, il lui tourna complètement le dos. Elle avait remarqué que les loups omegas suscitaient des réactions étranges chez les Alphas. Il avait peut-être honte, ou bien il s'efforçait de calmer son énervement.

— Les sorcières sont maléfiques, éructa-t-il sans se retourner.

Il disait la vérité telle qu'il la connaissait. Telle qu'Anna la connaissait elle aussi, pour l'essentiel.

— C'est ce que j'ai remarqué, acquiesça-t-elle.

Il se retourna vers elle, visiblement surpris. De toute évidence, il avait dû avoir affaire à un idiot qui avait contesté ce point. Anna n'avait pas rejoint le monde surnaturel depuis longtemps, mais la personne la plus effrayante qu'elle avait rencontrée – autre que le Marrok lui-même – avait été une sorcière.

— La plupart d'entre elles, en tout cas, poursuivit-elle. Mais ça se voit quand elles ont changé de camp.

Elle se tapota le nez avec le bout d'une de ses aiguilles et se remit au travail.

— Toutes les sorcières sont maléfiques, lui dit-il.

Elle fit la moue.

— *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

— « À leurs fruits tu les reconnaîtras » ? (Il n'avait eu aucun mal à comprendre son latin... Elle avait dû s'améliorer.) Elle a essayé de tuer ses propres enfants. C'est ça, ses fruits.

— Non, répondit-elle patiemment, même si elle ne savait pas bien pourquoi elle se disputait avec lui.

Kage et Chelsea étaient mariés depuis assez longtemps pour avoir eu deux enfants. Si son propre petit-fils n'avait pas réussi à faire changer Hosteen d'avis, elle n'y parviendrait sans doute pas. Son boulot se bornait à assurer la sécurité de Chelsea.

— Tu le sais. Elle n'a pas tué ses enfants, alors qu'elle était sous l'emprise d'un puissant sortilège fae. Charles pense que c'est son sang de sorcière qui lui a permis de résister. Les faes ne rompent pas

leurs sortilèges avec « du sang et de la salive », c'est un truc de sorcière, ça. Elle s'est pratiquement vidée de son sang pour s'empêcher de leur faire du mal. Ça, d'après moi, c'est tout le contraire de maléfique.

Après un moment de silence, Hosteen vint auprès d'elle et s'accroupit devant la chaise à bascule, la tête à la hauteur de la sienne.

— Tu t'y prends mal.

Elle haussa le sourcil.

— Le tricot, lui signifia-t-il, l'air toujours sérieux. (Il lui indiqua le début de pull qu'elle tricotait pour Charles d'un signe du menton.) Il y a des trous. Tu as laissé ton fil de laine se mettre en travers de ton tricot. C'est pour ça que tu n'obtiens pas un motif régulier.

Anna leva son tricot pour l'examiner, comme si elle n'avait pas déjà remarqué ces stupides trous... Sept en tout, disséminés à droite et à gauche.

— Tu n'es pas attentive à ton fil de laine, expliqua-t-il. Ça nous arrive à tous de temps en temps d'être tellement obnubilé par l'idée de bien faire qu'on commet des erreurs toutes bêtes. Si ton fil de laine est devant et entre tes aiguilles, tu vas tricoter ta maille à l'envers. Ça laisse un trou. C'est un point qui existe, d'ailleurs... Ça s'appelle un jeté.

— Nom d'un chien, dit-elle. C'est de là qu'ils viennent, ces petits trucs.

Il eut un rire las.

— Tu sais tricoter ? demanda Anna.

Elle allait devoir tout défaire jusqu'aux premiers rangs pour se débarrasser des trous.

Hosteen hocha la tête.

— Ma mère m'a appris à tisser. Ça me plaît... La plupart des tapis que tu peux voir dans cette maison sont de moi. Mais il faut un métier à tisser, et c'est bien parfois de pouvoir s'occuper les mains. J'ai donc appris le tricot, le crochet et le point de croix.

— Je croyais que le tissage était traditionnellement une activité de femme chez les Navajos ?

Il ricana.

— Les hommes navajos faisaient ce qu'il y avait à faire... Tout comme les femmes.

Anna soupira, regarda les quelques centimètres de pull qu'elle avait réussi à tricoter, puis tira sur le fil de laine pour les défaire.

Hosteen soupira aussi, un soupir plus léger que celui d'Anna.

— Est-ce que tu penses que ce serait possible que tu aies été si obnubilé par ton devoir de protéger ta meute et ta famille que tu aurais commis une petite et cruciale erreur de jugement ? demanda-t-elle avec douceur.

Hosteen affirma alors :

— D'après mon expérience, soit les sorcières sont maléfiques, soit ce sont des victimes qui attendent qu'une des leurs les remarque et se lance à leur poursuite. Et quand ça arrive, beaucoup de gens qui tenaient à la sorcière blanche meurent aussi.

— D'accord, acquiesça Anna sans résistance, veillant à regarder le tricot à moitié défait sur ses genoux plutôt que l'homme devant elle.

Elle ne voulait pas le mettre mal à l'aise alors qu'il commençait à lui parler sincèrement, mais elle n'allait pas non plus lui permettre de croire qu'elle avait baissé les yeux pour lui. Ça n'avait aucun sens de le laisser penser qu'il était son chef.

— Je suis d'accord, pour l'essentiel, poursuivit-elle. Je connais exactement quatre exceptions à cette règle : Charles, le Marrok, Samuel, et une sorcière à Seattle.

— Bran et ses fils ne comptent pas. Si une sorcière est suffisamment puissante pour se défendre,

ça veut dire qu'elle a sacrifié quelqu'un pour ça, rétorqua Hosteen sans équivoque.

— Un sacrifice, oui, concéda Anna. Mais la sorcière que je connais a préféré payer le prix de son pouvoir elle-même plutôt que faire du mal à quelqu'un d'autre. Elle n'est pas maléfique, et elle est très puissante.

C'était décourageant de voir à quelle vitesse le début d'un pull se changeait en pile de laine. Elle prit la pelote et commença à rembobiner le fil, prenant soin de ne pas l'étirer tandis qu'elle l'enroulait autour de la pelote.

— Pourquoi penses-tu que le Marrok et ses fils ne comptent pas ?

— Ce sont des loups-garous, répondit-il, mordant à l'hameçon.

Elle avait appris à débattre grâce à son père, un très bon avocat.

« Laisse-les venir d'eux-mêmes sur ton terrain si tu le peux, lui avait-il dit. Ils se convaincront bien mieux tout seuls. »

Anna regarda l'Alpha de Salt River d'un air neutre. Puis elle regarda Chelsea, qui commençait à paraître plus jeune. Les pattes-d'oie s'estompaient autour de ses yeux, et sa peau bronzée par le soleil d'Arizona était devenue plus pâle. Elle ne voyait aucune des entailles que Chelsea s'était infligées, la plupart s'étant trouvées sur son corps, recouvert par un dessus-de-lit. Mais, si la lycanthropie effaçait les signes de l'âge, Anna supposait qu'elle avait déjà dû effacer les autres marques aussi.

Anna ne souligna pas l'évidence.

— De vieux loups-garous, gronda-t-il. Qui le sont depuis longtemps.

— Qui étaient autrefois de jeunes loups-garous... sorciers-nés, lui dit-elle. Et pas maléfiques.

— Être maléfique, c'est aller à l'encontre de la nature des choses, de la façon dont les choses devraient être, lui énonça-t-il avec une sincérité douloureuse. Le mal serpente et sent le sang, la maladie et la mort. Je suis maléfique, moi aussi. Je le combats chaque jour, ce mal qui m'habite. Mais je crains qu'il se soit emparé de mon cœur et me tente de forcer la main à mon fils afin que je ne me retrouve pas seul. Je le combats. Mais j'ignore si elle le fera. Comment peut-on combattre deux monstres dans son cœur et en sortir vainqueur ?

Il parut légèrement surpris par ses propres paroles, mais surtout atterré de lui en avoir dit autant. On ne pouvait pas tout à fait dire qu'Anna avait pris l'habitude que des loups d'ordinaire taciturnes ou inhibés lui confient soudain leurs pensées intimes, mais ça avait cessé de l'étonner. Ils lui parlaient de leur douleur ou de leur chagrin, car leurs loups savaient qu'elle ne constituait pas une menace.

Face au désarroi de Hosteen, elle décida qu'en plus de la couture et du tricot il fallait qu'elle apprenne à donner des conseils. Si les gens venaient lui livrer leurs afflictions les plus sombres, elle se devait d'être en mesure de les aider. En attendant, elle ne pouvait s'en remettre qu'à son intuition et à la sagesse accumulée au cours de ses vingt et quelques années de vie sur cette planète pour conseiller cet homme qui avait cinq fois son âge.

— Nous portons tous en nous les graines de l'enfant que nous avons été, dit-elle lentement. Les concepts de bien et de mal, le comportement qu'on doit adopter. Charles ne prononce pas le nom des morts s'il peut l'éviter.

En ce qui concernait Charles, elle avait l'intime conviction que ce tabou était justifié. Ses fantômes étaient dangereux.

— Les traditions de la culture au sein de laquelle nous sommes nés continuent de nous accompagner, même si nous vivons aussi longtemps que Bran ou le Maure. Certaines de ces idées sont justes et bonnes, mais d'autres relèvent de modes de survie dépassés. Comme l'idée que les hommes ne devraient ni tisser, ni tricoter, ni... porter du rose et des fleurs, à moins que ce soit sur une chemise hawaïenne. Toute la difficulté semble résider dans le tri qu'on doit faire dans ces idées.

— Tu penses que le monstre que je vois en Chelsea est un résidu d’une sorte de mémoire culturelle désuète, s’enquit-il d’une voix neutre.

— Oh ! non, répondit Anna, sur un ton si catégorique qu’elle faillit grimacer. (Elle poursuivit plus prudemment.) La plupart des gens abritent un monstre. Pas juste les loups-garous ou les faes, la plupart des gens. Ce monstre n’a rien à voir avec notre loup, si ce n’est que le loup le rend plus dangereux. C’est un monstre né de nos désirs égoïstes et des blessures que la vie nous laisse à tous. Que la durée de ces vies soit de quelques décennies ou de quelques siècles, on ne vit jamais sans connaître la souffrance, et certaines de ces blessures ne guérissent pas ou pas totalement.

Elle avait son propre monstre, non ? Ses propres ténèbres qu’elle s’efforçait de garder cachées. Un monstre d’une férocité qui surprendrait son compagnon, né d’un sentiment d’impuissance qui s’était renforcé quand elle avait compris qu’il y avait eu de l’aide qui l’attendait mais qu’elle n’avait pas su comment l’atteindre.

Elle cachait ce monstre à tout le monde, car Charles serait blessé s’il savait qu’elle portait encore ces cicatrices. Mais puisqu’elle en était à admettre ses faiblesses, ne serait-ce qu’à elle-même, elle s’inquiétait aussi que ça interfère avec l’image de la personne qu’il pensait qu’elle était. Il la voyait comme quelqu’un de courageux, d’authentique et de bon, et ce n’était pas ce qu’elle était. Au fond d’elle, elle était sombre et féroce. S’il comprenait réellement qu’elle avait cette part torturée et brisée, peut-être ne pourrait-il pas l’aimer.

Mais ce n’était pas d’elle dont il était question. Hosteen avait besoin de voir ce qu’elle portait en elle, afin qu’il comprenne qu’il n’était pas seul. Ainsi, il ne se sentirait pas humilié au souvenir d’une conversation où il lui aurait confié tant de choses et où elle ne se serait pas exposée de la même façon. Elle laissa donc les ténèbres l’emplir et le regarda dans les yeux.

Il eut un mouvement de recul involontaire.

Elle s’arrêta et ravala ces morceaux brisés d’elle-même jusqu’à ce qu’ils soient hors de vue, là où elle les gardait cachés tant qu’elle n’avait pas besoin de puiser dans cette rage et cette cruauté.

— Nous nous battons tous pour être meilleurs que nos instincts primaires, Hosteen, lui dit-elle, la voix un peu rauque.

— Que s’est-il passé ? demanda-t-il.

Elle vit l’instinct protecteur de l’Alpha se réveiller ; ce n’était pas la réaction à laquelle elle s’était attendue.

— Penses-tu que Charles n’aurait pas réglé tous les problèmes auxquels j’ai pu être confrontée ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête, l’air grave.

— Chicago. J’ai entendu dire que Charles a tué Leo à cause de la façon dont il traitait une louve qui venait d’être Changée. (Il marqua une pause.) C’est de ça dont il parlait pendant le dîner.

Elle était en train de perdre le contrôle de la conversation ; il était temps de la remettre sur les rails.

— Leo n’a pas combattu son monstre. Il n’y a pas que les sorcières qui sont tentées par les ténèbres. Quand les loups-garous que nous sommes échouons à contenir ce monstre, c’est à notre meute qu’il incombe de veiller à ce qu’on ne fasse de mal à personne. C’est à notre Alpha que ça incombe, en vérité. Pour Chelsea, ce sera toi.

Il hocha la tête. Sa responsabilité. Elle avait remarqué que les Alphas étaient des personnes très responsables. C’était ça, la clé. La raison pour laquelle il se sentait le devoir de s’occuper de Chelsea, c’est-à-dire de l’exécuter.

— Mais on n’échoue pas tous, n’est-ce pas ? poursuivit-elle à voix basse. Beaucoup trop d’entre

nous échouent, oui, mais pas tous. (Elle regarda la femme inconsciente.) Frère Loup est d'avis qu'elle n'échouera pas. C'est pour ça que Charles l'a Changée. Ce n'est pas par impulsion qu'il a agi, mais par intuition. Son intuition est plus fiable que celle de la plupart des gens.

Hosteen se leva et regarda sa belle-fille.

— Elle a du caractère, avoua-t-il, puis il sourit un peu. Jamais personne ne m'avait tenu tête tout en m'écoutant, jusqu'ici. Tu dois rendre Bran fou. Tu écoutes et tu tires un peu, puis tu écoutes et tu pousSES un peu, et tu finis par me persuader de ne pas faire...

— ... ce que tu n'as jamais voulu faire. (Anna finit de rembobiner sa laine et se remit à tricoter, surveillant attentivement de quel côté de son tricot le fil tombait.) Mon père dit toujours qu'il est plus facile de convaincre quelqu'un d'une chose à laquelle il veut déjà croire.

— Elle a sauvé les enfants de Kage.

Il tendit la main et toucha la joue de Chelsea. Elle s'agita à son contact, puis se tranquillisa. Il laissa la main où elle était.

Anna se raidit. Elle était trop loin pour l'arrêter, en supposant qu'elle le puisse. Mais elle ne pensait pas avoir à le faire.

Il inclina la tête et regarda Anna par-dessus son épaule.

— Tu...

Il s'interrompit net. Sans doute parce que le Marrok lui parlait, à lui aussi.

Anna, sors de là. La transition de sorcière à louve ne se fait pas toujours en douceur pour les sorcières-nées. Si elle était assez forte pour se cacher du loup de Charles, elle l'est assez pour être dangereuse. Et assez pour se cacher si c'est une sorcière noire. Charles arrive, mais toi et Hosteen devez sortir d'ici tout de suite.

Elle ne pouvait pas lui répondre. Le Marrok ne l'entendrait pas.

Hosteen la regarda.

— *A fructibus eorum cognoscetis eos*, lui renvoya-t-il à voix basse. Es-tu toujours aussi convaincue de ça, maintenant ? Que penses-tu que le Marrok a demandé à Charles de lui faire ? Que peut-il faire que toi et moi ne pourrions pas ?

Anna reposa son tricot et s'avança vers le lit. Le sommeil de Chelsea était agité depuis une demi-heure. Le message de Bran avait déclenché un pic d'adrénaline chez Anna comme chez Hosteen, et ce fut suffisant. Le rythme cardiaque de Chelsea s'accélérait ; Anna sentait monter l'odeur de sa peur et de sa frustration d'être impuissante en une vague prête à déferler. Après ce premier sommeil profond, il était fréquent que la mémoire des nouveaux loups-garous les ramène quelques secondes avant l'instant où ils avaient été mordus. C'était pour cette raison qu'il s'agissait d'un moment si dangereux.

Elle prit une dernière inspiration profonde alors que la chambre s'emplissait de magie... beaucoup de magie. Bran avait raison ; Chelsea Sani n'était pas une sorcière faible. Loin de là.

Chelsea se redressa en sursaut et dévisagea Hosteen sans le reconnaître, le regard fou. Paniquée, elle s'accroupit et poussa un cri involontaire, un bruit discordant qui évoquait un loup. L'air devint soudain difficile à respirer dans la chambre, comme si la magie avait remplacé l'oxygène en redoublant de puissance.

Anna soutint le regard de Hosteen puis, inondant la chambre de son propre pouvoir unique et singulier, elle lui montra ce qu'être une Omega voulait vraiment dire.

Charles bondit en bas des marches de l'escalier, conscient de prendre Kage par surprise quand il atterrit à côté du fils de Joseph plus bruyamment qu'il se le permettait d'habitude. Mais à cet instant précis Charles se souciait davantage d'être rapide que discret.

Il ouvrit à la volée la porte de la chambre où Hosteen avait caché la femme de Kage. Et fit un bond en arrière comme un chat échaudé, presque avant de sentir la magie d'Anna sur sa peau.

— Salut, Charles, bredouilla Hosteen comme s'il était ivre. (Il était appuyé contre le mur à l'opposé de l'endroit où Anna avait laissé tomber son tricot, un enchevêtrement rouge foncé de laine et d'aiguilles.) Joins-toi à la fête.

Puis Hosteen gloussa.

Anna jeta à Charles un regard d'impuissance, le dos tourné vers la louve-garou sur le lit.

Charles sourit à Anna depuis le palier à travers la porte ouverte, mais il ne s'approcha pas plus. Frère Loup avait envie d'entrer et de se rouler dans le pouvoir d'Anna comme un chat dans de l'herbe à chat, mais Charles le retint. Si l'attaque dont Chelsea avait été victime avait eu les loups-garous pour cible, quelqu'un devait être prêt à défendre les gens dans cette maison. Ce ne serait pas Hosteen, pas avant quelques heures du moins. Et s'il entraînait dans la sphère d'influence de sa femme, ce ne serait pas Charles non plus.

Kage déboula dans le couloir, pas à la vitesse d'un loup-garou mais à celle d'un athlète humain. Il jeta à Charles un regard intrigué, mais entra en courant dans la pièce sans ralentir.

Kage était humain. Ça irait sans doute pour lui. C'était sur les loups-garous dominants que l'arme la plus redoutable d'Anna fonctionnait le mieux. Surtout sur les loups-garous dominants dont le loup était perturbé car sa moitié humaine restait convaincue, après avoir été loup-garou pendant un siècle, que le loup était une chose maléfique. Charles pensait en tout cas que ça pouvait expliquer une réaction aussi extrême de la part de Hosteen.

— Petit-fils, entonna Hosteen, solennel. J'ai décidé de laisser la vie à ta femme jusqu'à ce qu'elle fasse quelque chose de mal.

Une femme que Charles ne pouvait pas voir depuis le couloir ricana. Ce n'était pas Anna, qui adressa une grimace à Charles car elle savait que tout ça allait se payer cher le lendemain. Ils savaient tous deux qu'un loup comme Hosteen ne lui pardonnerait pas facilement de lui avoir fait ça.

— Quelque chose de mal, dit l'autre femme qui ne pouvait être que Chelsea, même si elle avait une voix bien différente de la femme qu'il avait entendu parler pendant le dîner. (Intentionnellement ou non, elle s'exprimait sur un ton théâtral teinté d'humour.) J'aimerais te faire du mal tout de suite, espèce de vieil enfoiré. Mais j'aimerais surtout faire quelque chose de mal avec mon chéri.

Elle avait une voix détendue et aguichante.

— Chelsea ? dit Kage, scié.

Charles ne pouvait pas voir la femme de là où il suivait la scène, et il ne se rapprocherait pas davantage tant que l'effet ne se serait pas un peu atténué. Le niveau de stress de Hosteen pouvait expliquer que l'Alpha glousse, mais Charles trouvait Chelsea bien atteinte elle aussi. Il n'était pas exclu qu'Anna ait plus forcé qu'à l'habitude sur la dose de son « superpouvoir d'Omega », comme elle aimait l'appeler.

Anna se racla la gorge.

— Parfois, les gens se réveillent un peu excités du premier sommeil qui suit le Changement. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, et en général ça...

Il y eut un mouvement subit qui poussa Charles à avancer, même s'il avait conscience du danger qu'il courait en se rapprochant trop d'Anna. Mais Chelsea s'écroula sur le parquet, enfin dans son champ de vision. Elle était tombée en douceur, les muscles décontractés, et resta étendue là où elle avait atterri en regardant son mari avec un sourire satisfait.

Charles se ressaisit et battit en retraite.

— ... retombe, poursuivit Anna vaillamment, quand ils essaient de bouger et se rendent compte

qu'ils doivent apprendre à gérer des muscles plus puissants et réactifs que ceux auxquels ils sont habitués. C'est une bonne diversion, car il n'est pas judicieux d'expérimenter cette force accrue par le biais du sexe. La plupart des gens reviennent à la normale au bout d'un jour ou deux.

Kage s'accroupit à côté de sa femme et lui toucha la joue. Charles ne voyait pas l'expression de son visage, mais il n'eut aucun mal à lire l'amour et le soulagement dans l'inclinaison de sa tête et le relâchement de ses épaules.

— Hé ! petit lapin, dit-il d'une voix rauque. Ça va ?

Chelsea le regarda en clignant des yeux, puis elle contracta le corps entier.

— Les enfants... je... les enfants. Kage ?

— Ils n'ont rien, lui répondit-il. Ils sont effrayés. Mais ils n'ont rien. Ils se sont endormis il y a dix minutes. Ernestine reste dans la suite avec eux cette nuit.

Chelsea luttait pour rester concentrée, mais le pouvoir d'Anna la submergeait. Qu'Anna ait presque autant d'effet sur elle que sur Hosteen révélait à quel point sa louve allait être dominante. À moins qu'Anna ne soit devenue plus forte. Chelsea se détendit et un sourire adoucit son visage.

— Cet enfoiré voulait me tuer, annonça-t-elle, pointant un doigt tremblant sur Hosteen. Je l'ai entendu.

— Voulais pas, dit Hosteen. (Il semblait parler tout seul.) Ce n'est jamais une bonne chose de devoir tuer la mère de ses arrière-petits-enfants. Ça pourrait les marquer à vie. (Ça n'avait pas l'air de le déranger beaucoup.) Mais c'est comme tricoter. Je ne suis pas obligé. Pas tant que tu ne fais rien de maléfique, sorcière.

Kage tourna la tête et regarda Hosteen. Son hostilité se lisait dans chaque ligne de son corps.

— À vrai dire, déclara Anna à voix basse, je pense qu'il cherchait vraiment une raison de ne pas la tuer. Vraiment. Ça n'aurait pas été si facile de l'en dissuader sinon.

Hosteen gloussa de nouveau.

— Le Marrok m'a dit de le faire. Alors que j'avais décidé le contraire. Il a parlé dans ma tête. Je déteste quand il fait ça... C'est agaçant. Je me suis dit, « Flûte ! vieil homme, si tu veux que quelqu'un se charge de ton sale boulot, demande à Charles. Je n'ai pas l'intention de détruire ma famille en exécutant tes ordres. »

Soupirant de bonheur et de satisfaction, il se laissa glisser le long du mur jusqu'à se retrouver assis par terre, les pieds tendus devant lui presque au point de toucher les cheveux de Chelsea.

Il regarda Anna et essaya de froncer les sourcils.

— Qu'est-ce que tu m'as fait, fillette ? Je ne me suis pas senti comme ça depuis... depuis... depuis que j'avais six ans et que mon père m'a donné un verre de whiskey à boire avant de me remettre le poignet en place. Un cheval m'avait désarçonné et on vivait en rase campagne. Ma ma' ne se fiait pas à ces docteurs blancs de la ville, de toute façon. Ils ne connaissaient pas les esprits maléfiques, ils ne savaient pas chanter pour qu'ils sortent d'un corps. Donc mon pa' l'a remis en place. Ça me lançait drôlement certains jours. Mais plus depuis que je suis devenu un loup-garou.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Kage à Anna. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Je pensais que les loups-garous ne pouvaient pas être ivres.

Chelsea tendit la main, attrapa son mari surpris par la nuque et attira sa tête vers la sienne.

— Charles Cornick, l'appela Maggie à voix basse juste derrière lui.

Charles se rendit compte qu'il s'était trop avancé dans la chambre, car Maggie l'avait pris par surprise. S'il n'avait pas été sous l'influence d'Anna, personne n'aurait été capable de se rapprocher de lui en douce, encore moins une humaine. Il tourna la tête et vit Maggie, qui le regardait d'un drôle d'air.

— Je crois que je ne t'avais jamais vu rire comme ça, dit-elle.

Anna se réveilla péniblement, ses aiguilles à tricoter sur les genoux. Elle mit un moment à se rappeler pourquoi elle dormait sur une chaise à bascule, avec Charles roulé en boule à ses pieds sous sa forme de loup.

Chelsea continuait de dormir. Elle était restée éveillée moins d'une demi-heure, et avait passé l'essentiel de ce temps-là à manger. Quand elle s'était rendormie, Kage avait escorté son grand-père encore perturbé à l'étage. Maggie était retournée dans la chambre de Joseph dès qu'elle avait eu l'assurance qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter.

Kage était descendu voir comment allait sa femme, et Anna l'avait renvoyé en douceur dans sa propre chambre.

— Pas de sexe, lui avait-elle redit. Pas avant que Chelsea prenne vraiment la mesure de sa force. Et ça signifie que vous devez dormir dans des lits séparés, car le Changement va beaucoup accroître la libido de Chelsea.

Il avait hoché la tête, touché le visage de sa femme et souri quand elle s'était avancée vers lui sans ouvrir les yeux.

— Vous veillerez sur elle ?

— Puisque Anna a neutralisé la seule autre personne qui aurait pu s'en charger, oui, on restera ici, dit Charles avec ironie.

— Comment as-tu réussi ça ? demanda Kage.

Elle haussa les épaules.

— Je suis une louve omega. J'ai un effet tranquillisant sur les autres loups-garous, mais je dois admettre que je n'avais jamais rien vu de tel que ce qui est arrivé à Hosteen.

— Je n'avais jamais rien vu de tel non plus. (Il hésita sur le pas de la porte.) Ça va aller pour elle ? Charles hocha la tête.

— Pour cette nuit, tout est en ordre.

Kage était parti ensuite. Elle avait éteint les lumières et Charles avait pris la forme de Frère Loup, puis il s'était installé à ses pieds et les avait gardés au chaud sous son épaisse fourrure. Elle avait tricoté un moment ; sa vue était assez bonne pour qu'elle y parvienne, même dans le noir. Elle avait dû finir par s'endormir.

Charles s'agita, se dressa et s'étira.

— Je les entends, lui assura Anna.

Elle avait été tirée de son sommeil par le tapage que quelqu'un faisait dans la cuisine.

Elle alla voir comment se portait Chelsea, mais la nouvelle louve dormait profondément.

— Ça ne risque rien si on la laisse le temps de se changer et se rafraîchir ? demanda-t-elle à Charles.

En guise de réponse, il sortit le premier de la chambre et monta jusqu'à la leur. Pendant qu'elle se douchait, il troqua ses vêtements pour son look préféré, un jean usé et un tee-shirt de couleur vive. Celui-là était orange citrouille, moulait son ossature et ses muscles et donna envie à Anna de le caresser.

À la place, elle tressa ses cheveux humides et s'habilla.

— Mets quelque chose de confortable, lui dit Charles. On va sans doute retourner aux écuries ce matin.

Ils entrèrent dans la cuisine juste au moment où Ernestine posait un plateau débordant de bacon

sur la table. Kage, ses trois enfants et un inconnu étaient déjà attablés.

— Bien, dit Ernestine. J'étais sur le point d'envoyer Max vous chercher pour savoir si vous vouliez descendre. Vous pouvez vous asseoir là où c'est propre.

— Bonjour, dit Kage. Voici le second de Hosteen, Wade Koch. Hosteen lui a demandé de venir nous aider avec Chelsea. Wade, voici Charles et Anna Cornick.

— Je connais Charles, dit Wade. Enchanté, Anna. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

C'était un homme à la voix calme et posée, ni grand ni petit. Le regard qu'il posa sur elle était pénétrant.

— Wade, le salua Charles sur un ton qui révéla à Anna qu'il appréciait cet homme.

— Je vais appeler le bureau de Chelsea ce matin, annonça Kage. Tu sais dans combien de temps elle sera prête à retourner au travail ?

Charles secoua la tête.

— Ça dépend d'elle et du stress qu'engendre son travail. Pas cette semaine, mais peut-être la semaine prochaine. (Il hésita.) Si j'étais toi, je garderais tous les enfants ici pendant une semaine environ. Pas à cause de Chelsea, mais parce que celui qui l'a ensorcelée court toujours.

— Ça marche pour toi et tes cours, Max ? demanda Kage.

Max hocha la tête, déglutit puis déclara :

— J'allais rester à la maison pour les premiers jours du concours, de toute façon. Ça ne rajoutera que quelques jours. La plupart de mes professeurs postent leurs devoirs en ligne. Il faudra que tu appelles le lycée pour moi, par contre.

— D'accord, répondit Kage. Je vais passer les coups de fil, puis on peut sortir essayer quelques autres chevaux si ça vous dit.

— Où est Hosteen ? demanda Charles.

— Cet homme s'est levé il y a à peu près deux heures, a sellé un cheval et est parti dans le désert, dit Ernestine. Il m'a dit qu'il avait besoin de réfléchir. (Elle regarda Charles.) Il a dit que c'était à toi de veiller sur sa famille jusqu'à son retour.

— Vraiment ? marmonna Charles tout bas.

Ernestine s'arrêta alors qu'elle avait été en train de se rapprocher de la table.

— Te rappelles-tu les mots exacts de Hosteen ? demanda Kage.

— Il a dit que la famille serait en sécurité avec Charles ici, prononça-t-elle lentement. Il m'a dit de te demander de garder un œil sur eux.

Charles hocha la tête.

— Bien.

Il se remit à manger.

Ernestine lui jeta un regard circonspect qu'il ne vit pas. Anna lui sourit.

— C'est très bon, dit-elle. Je ne sais pas quand Chelsea se lèvera, mais elle aura de nouveau faim. Ça pourrait être une bonne idée de lui préparer un peu de nourriture. Les loups-garous bien nourris sont plus faciles à gérer que les affamés.

Anna monta trois autres chevaux. Son préféré de la matinée fut un hongre vif nommé Ahmose qui avait une longue cicatrice en travers de l'épaule.

Quand Anna, Charles et Kage revinrent à la maison, en sueur et sentant le cheval, Chelsea était attablée et mangeait voracement. Elle leva la tête lorsqu'ils entrèrent.

— Salut, dit-elle. J'ai repensé à hier. Je me sentais très bien pendant le trajet pour aller à la garderie. Mais quand j'ai attaché les enfants dans la voiture, j'avais une migraine carabinée. Je n'ai

jamais de migraines, et il me semble bien que c'était un élément de ce sortilège qui a fini par me pousser à essayer de faire du mal aux enfants.

— Tu es sorcière-née, dit Charles. Fie-toi à ton instinct. C'est arrivé à la garderie ?

— Oui.

— D'autres drames sont survenus à la garderie ces derniers temps, signala Anna. J'ai eu une longue discussion à ce sujet avec Max hier. Il a dit qu'il y a eu une enseignante qui s'est suicidée. Et il y a aussi eu une famille tuée dans un accident de voiture.

Chelsea hocha la tête.

— Les gens se suicident et meurent dans des accidents de la route, mais je ne suis pas naturellement disposée à tuer mes enfants puis à me suicider. Si l'un de ces incidents est le résultat d'un sortilège, peut-être l'étaient-ils tous ?

— Je pense qu'Anna et moi allons visiter la garderie, annonça Charles. S'il y a un fae là-bas, l'un de nous devrait réussir à déterminer de qui il s'agit.

— Devrait ? demanda Kage.

— Ce fae est fort, répondit Charles. Un fae puissant est capable de se cacher d'un loup-garou.

— Je vais rester ici, dit Wade. J'ai posé quelques jours de congé.

CHAPITRE 7

Il y avait des enfants partout. Des enfants qui se laissaient glisser sur des toboggans miniatures et escaladaient des forts en plastique de couleur vive, ainsi que d'autres de couleur terne blanchis par le soleil. Des enfants dans des bacs à sable qui creusaient avec des pelles en plastique ou se jetaient du sable. Un petit garçon en jean et tee-shirt bleu pâle tentait d'échapper à deux fillettes qui le pourchassaient, l'air meurtrier. Anna espéra pour lui qu'il courait vite, ou ça allait être sa fête.

Des adultes s'affairaient au milieu du tumulte des bambins. Certains d'entre eux ramenaient l'ordre comme les meilleurs Alphas. D'autres provoquaient l'enthousiasme et la joie. Devant d'autres encore, les enfants se dispersaient comme des poulets devant un renard.

Elle laissa la main posée sur le bras de son mari, sensible à sa tension et consciente que c'était sa faute. Jamais elle ne ferait de mal à son mari... Pas sciemment.

Et pourtant elle n'était pas disposée à attendre cent ans l'occasion d'avoir des enfants. Ce n'était pas de l'impatience, quoi qu'en pense Charles. Les loups-garous pouvaient vivre éternellement, mais leurs vies étaient en moyenne de bien plus courte durée que ce à quoi leur moitié humaine aurait pu s'attendre à la base.

Charles ne menait pas une vie paisible. Plus encore que le Marrok, il vivait avec une cible placardée sur le torse. À mesure que les loups-garous sortaient de l'ombre et investissaient le quotidien des gens ordinaires, la liste de ses ennemis s'allongeait.

Anna n'était pas morte le jour où elle avait été Changée contre son gré. À vrai dire, elle était devenue plutôt moins mortelle qu'avant. Mais elle avait perdu son ancienne identité comme si elle était vraiment passée de vie à trépas, et ça lui avait appris à ne pas être complaisante. Elle n'était pas impatiente, mais elle ne voyait plus la vie comme un long fleuve tranquille. Elle était devenue plus consciente de la nature mortelle des gens, du fait qu'elle risquait de mourir, et que Charles aussi. La mort était devenue plus concrète qu'elle l'avait été quand elle était humaine.

Elle était loin de s'avouer vaincue. Les arguments de Charles selon lesquels tout enfant qu'il aurait deviendrait une cible étaient inattaquables. Au sein de la communauté surnaturelle, Charles était très connu en tant que fils et exécuter du Marrok. Même les humains finiraient par savoir qui il était. Tout enfant qu'il aurait serait perçu comme une faiblesse. Elle ne pouvait pas contester ce point, mais il ne lui semblait pas nécessaire pour autant qu'il refuse d'avoir un enfant.

Son autre objection déclarée, le fait qu'il n'existait à ce moment-là aucun moyen pour eux de concevoir, était plus discutable. Elle ne voulait pas se disputer avec lui et n'aurait pas dû avoir à le faire. Elle avait cru qu'il serait ouvert aux solutions possibles.

Elle songea que la clé était de décortiquer les problèmes les plus complexes et pour la plupart passés sous silence que posait à son mari le sujet des enfants, de ses propres enfants ou du statut de père. Elle ne savait pas ce qui alimentait vraiment son refus catégorique. Une fois qu'elle aurait trouvé quelque chose de tangible, elle s'attaquerait au nœud de sa résistance jusqu'à réussir à le défaire. Puis elle passerait au nœud suivant.

Son frère ne l'appelait pas Anna l'Implacable pour rien.

Il lui fallait un fil directeur, et jusque-là elle n'était pas parvenue à le trouver.

Son père saurait peut-être l'aiguiller, mais cela semblait malhonnête et potentiellement

dommageable d'aller demander conseil à un tiers sans savoir à quel genre de nœud elle avait affaire. Mieux valait qu'elle le dissolve elle-même si elle le pouvait.

Deux mois d'efforts n'avaient débouché sur rien, à part cette tension dans le bras de Charles tandis qu'ils marchaient dans la zone de sécurité du trottoir.

— Même s'il décidait d'attaquer, lui murmura-t-elle, il serait entravé par ce grillage en vinyle. Je pense que tu peux te détendre.

— Le vinyle n'arrête pas la magie, murmura Charles. Le fil d'acier en dessous aura peut-être un peu d'effet, mais il vaut mieux se tenir prêts.

En de telles circonstances, elle avait du mal à dire s'il plaisantait ou s'il était sérieux. Elle ne se faisait pas plus d'illusions que lui : la cause de sa tension n'était pas la menace que posait le fae.

Les enfants ne prêtèrent aucune attention à ce couple d'adultes inintéressant qui se dirigeait vers l'entrée principale. S'il y avait un fae parmi eux, il remarquerait sans doute qu'Anna et Charles étaient un peu différents de la plupart des gens, mais peut-être pas.

Charles prit une profonde inspiration par le nez, et Anna l'imita. Elle ne sentait pas de fae, mais son expérience en la matière était assez limitée. Même si elle en avait eu un sous le nez, elle n'était pas certaine qu'elle l'aurait détecté. Comme Charles ne disait rien, elle supposa qu'il n'avait rien senti non plus.

Hosteen aurait pu les épauler, sauf qu'il s'était absenté. Charles avait catégoriquement refusé l'aide de Kage ; en tant qu'humain, il était tout aussi facile à ensorceler que Chelsea. Sans doute même plus vu que Kage n'était pas sorcier-né comme sa femme. Wade avait été plus facile à convaincre puisqu'il avait reçu de Hosteen l'ordre d'aider Chelsea, et ils avaient pu le laisser à la maison sans que ça déclenche une émeute.

Ne restait donc qu'Anna et Charles pour mener l'enquête. Anna doutait fortement qu'être un loup-garou constituerait une défense par défaut, mais Charles n'était pas inquiet à la perspective de se frotter à un fae. Elle s'en remettait à lui.

Anna tressaillit lorsque quelqu'un sur l'aire de jeux donna un coup de sifflet strident. Charles ne broncha même pas tandis qu'il lui tenait la porte. Elle se demanda comment il faisait.

Quand ils entrèrent dans le bâtiment, ils virent une grande pancarte sur la porte juste à droite. Elle disait : « Directrice Edison – Les visiteurs sont priés de se présenter. » Charles trouva ça amusant, une garderie n'étant pas tant une école qu'une forme efficace de baby-sitting.

Anna frappa à la porte fermée et Charles s'écarta pour laisser sa femme interagir avec le public. Les gens l'appréciaient et, pour ne rien gâcher, elle ne les effrayait pas. Les gens parlaient à Charles parce qu'il les intimidait. Anna parvenait en général à obtenir d'eux plus d'informations de qualité, car ils voulaient sincèrement lui donner satisfaction.

La femme qui ouvrit la porte du bureau de la directrice semblait fatiguée et un peu surprise de les voir, même si elle essaya de le cacher avec un grand sourire qui était pour l'essentiel sincère.

— Bonjour, dit-elle en se ressaisissant. Vous devez être monsieur et madame Smith. Je suis Farrah Edison. Bienvenue à Sunshine Fun. Vous disiez que vous avez un enfant de quatre ans et un de cinq, c'est ça ?

— Nous aimerions discuter avec les enseignantes des enfants de quatre et cinq ans, expliqua Anna.

Charles en profita pour inspirer l'air du bureau de la directrice. Il ne trouva pas que ça sentait particulièrement le fae. Mais il n'aurait de toute façon rien remarqué, car la directrice portait Opium, un des parfums qui avaient tendance à neutraliser son aptitude à sentir les choses.

Anna consulta un bout de papier froissé qu'elle avait sur elle.

— Nous aimerions voir Mlle Baird et Mme Newman. Vous nous aviez dit que ce serait le moment opportun pour leur parler à toutes les deux.

Le ton d'Anna en fin de phrase semblait demander s'ils étaient venus à la bonne heure, comme pour laisser à Mme Edison la possibilité de reporter aisément le rendez-vous si ça lui était nécessaire. C'était une réponse pleine de tact à la surprise que Mme Edison avait manifestée ; leur visite lui était à l'évidence sortie de la tête.

— Oui. Vous pouvez parler à Mme Newman en premier. Ses enfants sont en cours de musique pour encore quinze minutes. Quand ils reviendront, les élèves de Mlle Baird partiront et vous pourrez vous glisser dans sa salle de classe.

Des « élèves » et des « enseignantes » dans une garderie ? Charles soupesa le vocabulaire employé. Sans doute les enfants apprenaient-ils beaucoup de choses entre deux et cinq ans. Il pinça les lèvres et regarda de nouveau la pancarte. Peut-être s'agissait-il bien d'une école, en fin de compte.

Tandis qu'ils suivaient la directrice dans le couloir, elle leur expliqua comment les repas qu'ils servaient étaient planifiés et les informa de leurs horaires et de leurs tarifs, qui étaient très élevés. Sans regarder Charles, elle leur assura qu'ils ne faisaient pas de discrimination raciale ou religieuse. Chaque enseignant avait un assistant par groupe de dix enfants.

Elle leur parla des sorties hebdomadaires aux parcs voisins, et leur dit qu'une fois par mois les élèves de chaque tranche d'âge allaient à une piscine locale privée où ils apprenaient à nager. Une nuée d'enfants de deux ans dans une piscine, ça évoquait pour Charles le désastre assuré. Le plus remarquable n'était peut-être pas le nombre de décès parmi les enfants, les enseignants et les parents associés à cette école, mais qu'il n'y en ait pas eu davantage.

Mme Edison parla beaucoup, et il aurait préféré qu'elle ait choisi un parfum différent. Il resta à la traîne derrière Anna et la directrice afin d'épargner son nez. En règle générale, plus un parfum était cher, meilleur il sentait ; il trouvait que la plupart des odeurs de synthèse sentaient le produit chimique. L'odeur d'Opium, du moins celle du parfum, n'était pas désagréable, mais il ne pouvait juste plus sentir grand-chose d'autre après y avoir été exposé très longtemps.

Juste avant qu'elle ouvre la porte, Mme Edison jeta à Anna un regard pénétrant. Charles avait remarqué qu'elle avait évité de le regarder, même si c'était peut-être parce qu'il avait maintenu une distance d'environ trois mètres entre eux. Il s'agissait sans doute plutôt de la réaction habituelle des gens qui se retrouvaient près d'Anna : tant qu'il n'attirait pas l'attention sur lui, ils se focalisaient tellement sur elle qu'ils en oubliaient Charles.

— Comme vous le savez certainement, Mlle Baird vient de nous rejoindre ce mois-ci. Qui vous a donné son nom ?

— Ma belle-sœur, mentit Anna avec aisance. Mais c'était l'amie d'une amie à elle qui avait des enfants dans votre garderie. Je ne connais pas leurs noms, je suis désolée. Juste les noms des enseignantes.

— Pour être tout à fait honnête, dit Mme Edison, la mine sombre, je dois vous dire que nous lui avons notifié son licenciement. Elle est nouvelle et à l'essai, et il y a eu des perturbations inacceptables dans sa salle de classe.

— Je vois, fit Anna. J'aimerais tout de même lui parler.

— Oui, sans problème. Je ne voulais juste pas vous induire en erreur.

Anna sourit.

— J'apprécie.

Mme Edison leur présenta Mme Newman, une pile électrique qui portait trop de maquillage et un parfum qui fit éternuer Frère Loup de dégoût. Mais il ne sentait que mauvais et ne l'empêcherait pas

de détecter d'autres odeurs comme celui de la directrice.

Le téléphone de cette dernière vibra. Y jetant un coup d'œil, elle vit un texto, fronça les sourcils et s'excusa, puis les abandonna à leur sort avec l'enseignante des enfants de quatre ans.

Mme Newman bavarda pendant quinze minutes sans laisser Anna placer un mot. À la différence de Mme Edison, l'enseignante n'eut aucun mal à prêter attention à Charles. Elle leur parla – ou plutôt parla à Charles car elle faisait comme si Anna n'était pas là – de sa licence en psychologie de l'enfant et de la façon dont elle envisageait l'éducation. Au passage, elle se débrouilla pour glisser de nombreuses informations au sujet de son divorce qui avait eu lieu trois ans plus tôt et de la difficulté qu'elle avait à trouver des hommes bien qui n'étaient pas déjà en couple.

Anna se racla la gorge.

— Je suis d'avis que l'ordre est bénéfique pour les enfants, souligna-t-elle, toujours sans regarder Anna. Ils arrivent tous les jours dans ma classe à 7 h 30 précises, et on sort tous nos crayons gras sur les pupitres pour les inspecter. Ils doivent me dire de quelle couleur est chaque crayon et me nommer quelque chose de cette couleur.

Alors qu'elle décrivait le programme très strict auquel elle soumettait les enfants, Charles se surprit à avoir de la peine pour eux. Les bambins auraient dû pouvoir courir et s'amuser au lieu d'être forcés pour leur bien d'ingurgiter des connaissances dès l'instant où ils arrivaient à la garderie et jusqu'à leur départ. Mais le garçon de Kage avait eu l'air d'apprécier cette femme ; elle en savait donc peut-être plus que Charles.

— Je suis membre de l'équipe depuis dix ans et j'ai plus d'expérience que n'importe quel autre enseignant ici, dit-elle à Charles, sur le ton qu'on pourrait employer pour révéler des secrets d'État. Quand Mme Edison est malade ou qu'elle doit se déplacer, comme la fois où elle a été appelée pour un décès dans sa famille avant Noël, c'est moi qui garde un œil sur ce qui se passe.

Elle prit une profonde inspiration, attirant ainsi l'attention sur un atout qui ne pouvait guère l'aider dans son travail.

Était-il convenable de porter des hauts décolletés pour s'occuper d'enfants ? se demanda-t-il. Les mœurs du monde avaient tendance à changer plus souvent qu'il y prêtait attention, mais sa tenue ne lui semblait pas tout à fait appropriée.

Mme Newman le regarda si longtemps qu'il eut le sentiment d'être une côte de bœuf qu'elle envisageait de manger pour le dîner. Comme Mme Edison, elle avait peur de lui. Même s'il n'avait pas réussi à sentir la peur de la directrice, il avait entendu son rythme cardiaque s'accélérer. Mais, à la différence de la directrice, la peur semblait exciter Mme Newman. Frère Loup préférait de loin la distance de Mme Edison à la tentative de séduction de l'enseignante.

Une cloche sonna quelque part dans le bâtiment, et Mme Newman se renfroigna.

— C'est l'heure pour moi, j'en ai peur. C'était très agréable de discuter avec vous, dit-elle à Charles. Je vous reverrai avec plaisir quand vous amènerez vos enfants.

— Madame Newman, dit Anna à voix basse.

Celle-ci se força à détacher le regard de Charles. Anna posa la main sur lui et se pencha vers l'autre femme, qui recula ; une femme intelligente.

— Il faut que vous compreniez quelque chose, dit-elle avec feu. Charles est mon mari. Vous ne pouvez pas l'avoir. À moi. Pas à vous. Il existe beaucoup d'hommes bien et sans attaches, j'en suis sûre. Choisissez-en un et vous vivrez peut-être plus longtemps. (Puis elle se détendit et reprit sa voix joviale habituelle.) Merci de nous avoir accordé votre temps, madame Newman.

Alors qu'ils partaient, Charles se retourna vers l'enseignante et haussa les épaules en signe d'impuissance. Puis il prit son air le plus docile et emboîta le pas à Anna.

— Je t'ai vu, marmonna-t-elle.

— Vu quoi ? demanda Charles avec une innocence feinte.

Frère Loup était ravi qu'elle les ait revendiqués. Charles aussi.

Elle lui jeta un regard qui le fit sourire, puis frappa à la porte de la salle sur laquelle était accroché un bout de papier avec « Mlle BAIRD » écrit en lettres capitales. Des accords de contrebasse montaient derrière la porte ornée de fleurs printanières et de feuilles vert vif porteuses d'espoir. Charles reconnut un enregistrement de Yo-Yo Ma qu'il écoutait souvent seul. Future sans-emploi, Mlle Baird avait de bons goûts musicaux.

La femme qui ouvrit à Anna avait l'air triste malgré son sourire chaleureux. Il songea qu'elle était très jeune, un peu plus que sa femme. Comme Mme Newman, son odeur était celle d'une humaine.

Ses cheveux blond cendré coupés court révélaient des boucles d'oreilles éléphants de la même couleur violet vif que son tee-shirt. Les couleurs éclatantes ne contribuaient qu'à accentuer la dépression qui pesait sur ses épaules. Elle ne portait pas de parfum du tout... et de ce fait, Charles l'aimait déjà mieux que Mme Newman.

— Bonjour, fit-elle prudemment. Mme Edison m'a prévenue de votre visite. Elle a également dit vous avoir informés que je pars à la fin de la semaine.

Anna hocha la tête.

— Oui. Nous aimerions tout de même vous parler, si ça ne vous dérange pas.

Le regard de Mlle Baird se fit plus pénétrant, mais elle recula et ouvrit la porte pour les inviter à entrer. Sa salle n'était pas aussi grande que celle de la très disponible Mme Newman, mais elle était décorée avec des dessins de toute évidence créés par ses élèves de cinq ans.

Dos à eux, une élève nettoyait une ardoise blanche avec du spray et un chiffon taché d'encre. Elle semblait totalement absorbée par sa tâche. Il y avait une raideur dans ses mouvements qui ne plaisait pas à Frère Loup, toujours à l'affût de détails inquiétants ou anormaux.

L'enseignante vit son regard.

— Améthyste a choisi de ne pas chanter aujourd'hui, et la professeur de musique l'a renvoyée ici. C'est bien de choisir, mais elle a le choix entre faire de la musique ou travailler, pas faire de la musique ou jouer.

Il avait d'abord cru qu'elle était de nature docile, ce qui aurait en effet posé un problème pour régenter une classe de jeunes enfants. Mais son ton ferme était parfaitement dominant. La mine défaite avec laquelle elle les avait accueillis avait donc sans doute plus à voir avec la nature temporaire de son emploi qu'avec sa personnalité habituelle.

— Voici la salle de classe des enfants de cinq ans, dit-elle à Charles et Anna sur le même ton que celui qu'elle avait employé pour Améthyste. C'est la classe la plus petite jusqu'à plus tard dans l'année. Les enfants qui ont eu cinq ans à l'automne ont commencé la maternelle, ce qui fait que nous n'avons que les enfants qui ont eu cinq ans après début septembre. Cette classe s'agrandira au fur et à mesure que les élèves de la classe de Mme Newman auront cinq ans. Les enfants de maternelle, qui vont à l'école publique la moitié de la journée, sont dans une salle de classe différente. Nous avons cependant des cours du soir pour les enfants plus âgés, répartis par classe... Les première et deuxième années, les troisième et quatrième années, la cinquième et au-dessus.

Elle les regarda tous les deux, ajusta ses lunettes sur son nez et dit sur un ton légèrement accusateur :

— Mais vous n'êtes pas là pour ça, n'est-ce pas ?

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule à la fillette qui nettoyait l'ardoise blanche, elle baissa le ton.

— Il me semblait bien que vous aviez l’air familier, mais je viens seulement de comprendre pourquoi, déclara-t-elle à Charles d’une voix qui ne serait pas entendue à l’autre bout de la pièce avec le violoncelle de Yo-Yo Ma. Mon beau-père est (nouveau coup d’œil à la fillette) l’un de vous. Quand j’avais dix ans, vous êtes venu lui parler de ses... amis. Nous vivions à Cody, dans le Wyoming. Je sais qui vous êtes et je sais que vous ne vivez pas à Scottsdale. Si vous aviez quitté le Montana, ça aurait été une nouvelle assez importante pour que mon beau-père me l’apprenne.

Il ne se souvenait pas d’elle, même s’il s’était effectivement rendu à Cody dix ans plus tôt environ pour éliminer un Alpha qui avait perdu le contrôle de son loup. Il avait eu une discussion privée avec chaque loup de la meute. Certains d’entre eux avaient été mariés et avaient eu des familles humaines.

— Vous ne vivez pas ici, reprit-elle. Vous n’avez pas d’enfants. Alors pourquoi êtes-vous là ?

Prenant une profonde inspiration pour acquérir plus d’assurance, il suivit l’implacable verdict de Frère Loup et se retourna face à l’enfant qui nettoyait toujours la même ardoise, propre depuis un moment.

— Nous sommes ici pour parler avec elle, dit-il.

L’enfant se figea. Puis elle se raidit et se contorsionna maladroitement.

À côté de lui, Anna aussi s’était immobilisée.

— Ça ne te concerne pas, loup, déclara la fillette avec la voix d’une enfant de cinq ans.

— Chelsea Sani appartient au petit-fils de l’Alpha de la meute de Salt River, lui rétorqua-t-il.

Mlle Baird était déjà familière des loups-garous et des secrets. Elle ne révélerait à personne d’autre le lien de Chelsea avec la meute. Il était important que le fae sache en quoi il avait commis une erreur. La meute était un moyen de dissuasion qui assurerait la sécurité de Chelsea et de ses enfants.

— Tu as choisi la mauvaise victime. Elle est protégée par la meute et par le Marrok.

Une grimace qui n’avait rien d’enfantin déforma les traits de la créature.

— Pas de loups-garous. C’est la seule règle. La mère de Mackie n’est pas une louve-garou. Mackie n’est pas une louve-garou. Le frère de Mackie n’est pas un loup-garou.

— Ils sont des nôtres, expliqua Charles, notant que le fae s’intéressait davantage à Chelsea en tant que mère de Mackie qu’en tant que personne à part entière.

Ce qui révélait que l’attaque avait en réalité eu Mackie pour cible. Il s’avança vers l’enfant, veillant à ce qu’elle reste focalisée sur lui plutôt que sur sa compagne ou sur l’humaine, qui était plus vulnérable qu’eux deux.

Il sentait une odeur de magie fae ; elle imprégnait la salle où cette fae avait apparemment joué le rôle d’une enfant de cinq ans. Mais l’odeur ne s’intensifia pas à mesure qu’il se rapprochait d’elle. Il ne décelait par ailleurs que de la magie, pas la fae elle-même. S’était-elle débrouillée pour masquer son odeur ? Mais, en ce cas, pourquoi ne pas également camoufler la magie ? Et que fabriquait-elle avec cette magie qu’il sentait comme une présence tangible ?

Elle retroussa les lèvres sans bruit, reculant avant qu’il soit assez près pour la toucher.

— Non. Elle n’était pas une louve-garou. J’avais le droit. J’avais le droit. Sorcière mais pas louve-garou. Je pouvais la tuer, les règles le disent.

Elle avait toujours la voix d’une enfant de cinq ans.

— Améthyste ? fit l’enseignante sur un ton effrayé.

— Améthyste est à moi, aboya l’enfant de colère. (C’était dit avec la même possessivité que celle dont Anna venait de faire preuve avec l’enseignante des élèves de quatre ans.) Tu ne peux pas l’avoir. Elle est à moi.

Charles savait ce qu’elle était. Elle s’était trahie avec sa dernière phrase.

Si ce n’était pas Améthyste qui s’adressait à eux, une créature qui avait son apparence et sa voix ne

pouvait être qu'une seule chose. La raison pour laquelle il n'arrivait pas à sentir la fae, c'était qu'il n'y avait que de la magie dans cette salle.

— Entends ma charade, déclama Charles, scandant lentement ces paroles d'un autre temps. Charade qui rime, charade qui file. Trois fois prononcée, le sort en est jeté. Par la règle de trois et par la coutume, tu es lié et t'inclines. Réponds-moi, je te l'intime.

— Dis ta charade, dis ta charade, riposta la créature, ainsi qu'elle y était contrainte en vertu de ce qu'elle était. Dis-moi ta charade, et je te répondrai.

La magie des faes, et les faes eux-mêmes, se pliait à des règles qui lui permettaient d'exister dans un monde où elle était chose rare. Les charades exigeaient qu'on y réponde.

— Qu'est-ce qui marche comme un enfant, parle comme un enfant et est laissé par le fae à la place de l'enfant ? demanda Charles d'une voix chantante qui contribuait au caractère irrésistible de la charade. Qu'est-ce qui fait cailler la crème, rend les vaches malades, fait gémir une mère ? Qu'est-ce qui se cache comme du poison et répand la pourriture au sein de la famille et du foyer ?

— Un double fantôme ! Un double fantôme ! Un double fantôme ! répondit la créature.

À peine la troisième réponse eut-elle quitté ses lèvres que l'enfant disparut et qu'un tas de bâtons tombèrent au sol. Des rubans usés rattachaient les bouts de bois en une sorte de figure humaine composée de bras, de jambes et d'une tête. Une mèche de cheveux qui liait le haut et le bas avait été fourrée dans le corps de la créature.

Une odeur de soufre et de vinaigre prit Charles au nez et lui déclencha une quinte de toux monumentale. Derrière lui, il entendait Anna tousser aussi. L'odeur ne dérangeait pas l'humaine, en revanche.

— Améthyste ? Améthyste ? (Mlle Baird se précipita vers l'ardoise, puis se retourna vers Charles.) Qu'est-il arrivé à Améthyste ?

— Quand avez-vous parlé à ses parents pour la dernière fois ? demanda Anna, la voix rauque.

Il se retourna et vit qu'elle s'était couvert le nez avec le bras.

— Ce matin, répondit Mlle Baird. Mais pas à ses deux parents. Sa mère l'a déposée et est censée venir la chercher. Ses parents sont au beau milieu d'un divorce houleux. Après le troisième incident, on a eu une liste pour savoir qui vient la chercher quel jour.

Elle se tut.

— Où est-elle ? demanda l'enseignante tout bas. Que lui est-il arrivé ?

Anna regarda Charles, et il sortit son portable.

— Je crois que ça dépasse la sphère de mon autorité, déclara-t-il.

Il appuya sur le bouton qui composait le numéro de son père.

C'était peu dire que les policiers n'apprécièrent pas que Charles et Anna refusent de témoigner. Mlle Baird leur parla jusqu'à ce qu'elle eût la voix rauque tandis que les parents d'Améthyste regardaient, complètement apathiques. Elle ne dit rien au sujet des loups-garous dont elle connaissait les secrets, seulement que Charles et Anna étaient venus poser des questions aux enseignantes de la garderie.

— C'est un double fantôme, dit Mlle Baird à l'officier de police pour la cinquième ou sixième fois. Pas du tout un enfant. Il n'a pas changé un enfant en tas de bâtons, il lui a simplement fait admettre que c'était ce qu'elle était. Non. Je ne sais pas pourquoi ça a marché ni ce qu'il a fait.

Anna ignorait pourquoi elle et Charles refusaient de parler à la police. À part peut-être pour la raison évidente que les explications de Mlle Baird n'avaient aucun effet sur l'incrédulité des policiers. Pourquoi leurs réactions à ce que Charles ou Anna avaient à dire seraient-elles différentes ? Si

personne ne croirait la vérité, à quoi bon dire quoi que ce soit ? Mais ça ne ressemblait guère à Charles. Bran ne leur avait pas dit de garder le silence quand Charles l'avait appelé.

Bran avait écouté le récit minutieusement détaillé que Charles lui avait fait des événements qui s'étaient déroulés depuis l'instant où ils étaient entrés dans la salle de classe de Mlle Baird. Quand Charles eut fini, il leur avait dit d'appeler la police. Ils devaient attendre à l'école jusqu'à ce que l'aide arrive, sous-entendu que cette aide mettrait un moment à venir.

Bran avait ensuite mis fin à l'appel, et ils avaient passé le plus clair de l'après-midi à attendre. D'abord avec Mlle Baird, puis la police était arrivée. Mme Edison avait fini par venir dans la salle, et enfin les parents d'Améthyste, les Miller, étaient arrivés séparément pour se joindre à eux.

Les Miller étaient plutôt silencieux pour des gens dont la fille unique venait de se changer en un tas de bâtons cassés. Avec la description que Mlle Baird leur avait faite de parents en guerre, Anna s'était en quelque sorte attendue à plus d'hostilité. Plus d'énergie. Ils étaient assis l'un près de l'autre, sans se toucher... ni communiquer de quelque manière que ce soit. Ils n'avaient pas dit grand-chose quand Mlle Baird avait essayé de leur expliquer ce qui s'était passé. Contrairement à la police, ils n'avaient pas cherché à remettre en cause ce qu'elle disait, même s'ils n'avaient pas eu l'air de la croire non plus.

Ils semblaient... effacés. Elle songea que, s'ils attendaient avec les autres, c'était plutôt parce que personne ne leur disait de rentrer chez eux que par curiosité. Ils n'avaient été ni en colère, ni incrédules, ni rien de ce qu'ils auraient dû être. Soit les enfants rendaient les gens aussi fous que le père d'Anna le prétendait, soit le changeling y était pour quelque chose. Elle repensa à la charade de Charles et au fait qu'un poison pouvait agir aussi bien sur l'esprit que sur le corps.

Les agents de police doutaient clairement qu'un enfant ait pu se changer en un tas de bâtons. Ils étaient enclins à considérer Mlle Baird comme un pigeon stupide prêt à croire n'importe quoi. Soit Charles et Anna étaient des escrocs professionnels, acteurs d'un jeu tordu qui incluait l'enlèvement d'Améthyste, soit ils étaient des pigeons stupides comme Mlle Baird qui avaient eu la mauvaise fortune d'être témoins d'une sorte de tour de passe-passe. Le fait qu'elle et Charles refusent de parler aux policiers les incitait plutôt à pencher pour la première option que pour la seconde.

Les agents de police de Scottsdale n'avaient de toute évidence pas l'habitude d'avoir affaire au surnaturel. Ils auraient renvoyé tout le monde et seraient eux-mêmes rentrés chez eux s'ils n'avaient pas reçu l'appel de quelqu'un à qui ils donnaient du « oui, chef » et qui leur avait demandé de détenir les témoins à la garderie et d'attendre l'arrivée d'un enquêteur.

Mme Edison aurait pu rentrer chez elle après le départ des enfants, mais elle était « réticente » à l'idée de laisser Mlle Baird se dépêtrer seule. Elle monta dans l'estime d'Anna, qui avait déjà été disposée à l'apprécier dès le départ.

Vinrent ensuite les agents du Cantrip, Marsden et Leeds. Le Cantrip était l'agence fédérale qui s'occupait des affaires surnaturelles. Compte tenu de l'attitude de la police, Anna fut surprise qu'elle ait des représentants dans la région de Phoenix.

Anna ne reconnut aucun des deux agents, mais son expérience avec le Cantrip était limitée. Ce n'était pas non plus une expérience dont elle gardait un bon souvenir. Elle n'arrivait pas à déterminer d'après la réaction de Charles s'il savait qui ils étaient, même s'il détenait de gros dossiers sur cette agence vu que Bran la percevait comme une menace. Elle aurait parié que ces agents n'étaient pas l'aide promise par Bran.

— Vous êtes donc monsieur et madame Smith, dit l'agent du Cantrip à Charles.

Elle était presque certaine qu'il s'agissait de celui qui s'appelait Marsden. En tout cas, il parvint à leur adresser un rictus crédible.

— Et vous étiez là quand l'enfant s'est changée en un tas de bâtons ?

Le Cantrip semblait attirer toutes sortes de gens, du geek converti à la cause jusqu'au fou à lier dont la mentalité était « tuez-les tous et laissez Dieu faire le tri » en passant par tout et n'importe quoi. Anna songea que Leeds entraînait dans la catégorie des geeks, mais Marsden avait l'air d'être un sceptique. Ça n'avait pas de sens. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser quelqu'un qui refusait de croire à la magie à devenir un agent du Cantrip ?

Jusque-là, personne n'avait touché les bâtons. Anna songea que ça n'avait pas été la mise en garde que Charles avait prononcée à voix basse au sujet du danger qu'il pouvait y avoir à toucher à de la magie fae, même inactive, qui avait dissuadé la police de les tripoter. Elle était d'avis que personne ne voulait être celui qui ramasserait le tas de bâtons pour le rapporter comme pièce à conviction, et qui s'attirerait dans la foulée les brimades de tous ceux du département pour avoir écouté une bande de dégénérés.

Jusque-là, les faes avaient trop bien su se donner l'air faible et raconter aux gens que les histoires des Tuatha de Danann, capables de niveler des montagnes et de faire monter le niveau des lacs, étaient inventées de toutes pièces.

La vérité, c'était que les humains voulaient que ce ne soient que des histoires. Ils ne voulaient pas avoir peur, ils ne voulaient pas croire que leurs ancêtres qui se serraient les uns contre les autres dans des fermettes en pierre et des cabanes en bois avaient eu raison de se cacher. Ils écoutaient donc les faes qui tissaient une histoire fictive tirée de la vérité, et les gens y croyaient.

La seule fois qu'ils s'étaient écartés de cette image qu'ils s'étaient façonnée, ça avait été le jour où Beauclaire avait décapité le fils d'un sénateur américain devant un tribunal de Boston quelques mois plus tôt. Et, à vrai dire, ça avait davantage été une démonstration de force qu'une démonstration de pouvoir.

Mais elle était quelque peu surprise qu'un agent du Cantrip adopte une telle attitude.

Charles regarda Marsden, et comme il l'avait fait pour la police, il déclara :

— Nous ne voulons raconter l'histoire qu'une fois. Nous attendons l'autorité légitime à qui la raconter.

Bran avait peut-être dit à Charles qui il comptait appeler à l'aide lors d'une de ces conversations mentales à sens unique qui étaient sa spécialité, même si Anna en doutait. Bran avait tendance à inclure Anna dans la plupart de ces conversations, sauf s'il avait une raison impérative de ne pas le faire. Mais Charles paraissait détendu et certain que quelqu'un d'autre allait arriver.

Marsden fronça les sourcils.

— C'est nous, l'autorité légitime, monsieur Smith. Le Cantrip est responsable de toutes les affaires qui semblent impliquer de la magie. Êtes-vous en train de dire qu'il n'y a pas eu de magie ?

— Il n'y a pas eu de magie, décréta une policière, pince-sans-rire.

Pour être honnête, elle l'avait chuchoté au policier à côté d'elle. Anna était presque certaine que tous ceux qui n'étaient pas des loups-garous n'avaient pas dû l'entendre.

Dans une région où la police ne croyait pas au surnaturel, en tout cas pas dans leur juridiction, les deux agents du Cantrip devaient s'ennuyer à mourir.

L'attitude du département de police lui apprit également que Hosteen Sani était un très bon Alpha. Qu'aucun de ses loups – et il s'agissait d'une meute conséquente, qui comptait vingt-sept membres en plus de Chelsea – n'ait eu d'accrochages avec les forces de l'ordre était la marque d'une discipline peu commune. Même Bran ne pouvait pas se vanter de ça, sachant cela dit que sa meute... qui était aussi celle d'Anna... avait tendance à compter beaucoup plus de loups dangereux, ceux qu'il ne pouvait pas confier à un autre loup-garou.

Le petit speech de Marsden n'eut aucun effet sur Charles, mais Mlle Baird avait fini par arriver au bout de sa patience.

— Idiots, lâcha-t-elle. Pas étonnant qu'il refuse de vous parler. Vous êtes censés être des experts en surnaturel et vous ne reconnaissez même pas les signes d'un enlèvement fae alors qu'ils crèvent les yeux. C'est un double fantôme. Un pantin ensorcelé, conçu pour ressembler à un enfant et en adopter un comportement assez proche pour que les gens qui n'y connaissent rien croient que c'est un enfant. (Elle regarda les agents du Cantrip en fronçant les sourcils.) Double fantôme, c'est le mot qu'on emploie pour désigner un changeling qui a pris la place du véritable enfant.

Les autres conversations dans la salle finirent par se taire lorsque la voix de Mlle Baird se fit un peu stridente. Elle était fatiguée ; ils l'étaient tous.

Leeds – Anna était presque certaine qu'il s'agissait de Leeds – ne prêtait aucune attention à Mlle Baird ni à personne d'autre. Il déambulait dans la salle depuis un moment, laissant Marsden mener l'interrogatoire. Anna l'avait vu examiner les peintures des enfants de cinq ans accrochées au mur et jeter un œil aux étagères de jeux et de jouets. Il avait atteint la partie de la salle où les bâtons et les rubans avaient atterri. Alors que Mlle Baird était au beau milieu de la définition d'un double fantôme, il s'était laissé tomber au sol lui aussi, juste à côté du paquet informe qui avait auparavant eu l'apparence d'une fillette. Les yeux rivés sur le tas de bâtons, il pencha la tête de côté.

Anna songea qu'elle était la seule à l'observer, même si on ne pouvait jamais savoir avec Charles.

Mlle Baird fulminait toujours. Elle indiqua d'un geste de la main le père et la mère silencieux, qui avaient l'air incongrus assis sur les petites chaises qu'occupaient d'habitude les enfants. Ils étaient serrés l'un contre l'autre et ne disaient mot.

— Mme Edison, deux autres enseignants et la moitié des enfants de la garderie pourraient vous parler de la dispute houleuse que ces deux-là ont eue dans le couloir il y a une semaine. Regardez-les maintenant que le changeling est parti. On croirait qu'ils sont dans le coma. Ils n'ont même pas intégré que l'Améthyste qui est venue à l'école aujourd'hui n'existe plus, sans parler du fait qu'elle n'était en réalité pas leur fille du tout. Une famille au sein de laquelle s'immisce un changeling souffre et meurt, messieurs.

— Et comment se fait-il que vous en sachiez tant sur les faes ? demanda Marsden d'une voix mauvaise.

— Je lis, rétorqua-t-elle sèchement. Ce que je vous recommande d'apprendre à faire. (Elle regarda Charles.) J'espère que celui que vous attendez n'est pas un crétin fini.

Toujours par terre, Leeds se mit à rire.

Marsden regarda son partenaire, qui dit :

— Il est du Cantrip, mademoiselle Baird... « Crétin » par défaut, donc. Sans vouloir t'offenser, Jim, je pense qu'on a tous les deux été des crétins dans cette affaire.

— Vraiment ? demanda Marsden d'une voix déformée. (Il prit son inspiration puis regarda le petit groupe de policiers dans la salle.) Vous savez quoi, les enfants. La fin de votre service est dans une demi-heure. On gère. On dirait bien qu'ils vont s'en tenir à affirmer que c'est de la magie, alors on enverra notre rapport à votre département. Si ça chiffonne l'un de vos supérieurs, vous connaissez nos noms et nos numéros. On prend le relais à partir de maintenant, et vous pouvez tous rentrer chez vous.

— Ça marche, dit l'agent qui était apparemment le chef. On remballe, les gars. Hé ! Marsden, toi et Leeds êtes partants pour jouer au softball samedi ?

— Oui, m'sieur, dit Marsden. Dix heures tapantes.

Ils attendirent que la police quitte la salle.

— Bon, ils sont partis, dit Marsden. C'est vrai, cette histoire ?

Toujours par terre, son partenaire dit :

— Il n'y a pas eu de cas de double fantôme depuis qu'on a découvert que les faes existent. On a vu quelques cas de changeling standard, où un fae se déguise en enfant humain. Mais un double fantôme, un objet inanimé qui a été ensorcelé pour imiter la vie, c'est inédit.

Marsden prit une bouffée d'air.

— Leeds, sois attentif. Est-ce que c'est un cas authentique ?

— On a recensé plusieurs événements étranges dans le voisinage, n'est-ce pas ? (Leeds se focalisa sur Mlle Baird.) J'ai entendu dire que vous étiez nouvelle. Avez-vous obtenu ce poste parce que l'enseignante précédente – je suis désolé, son nom ne me revient pas – s'est pendue ? Je me souviens avoir lu qu'une enseignante ici était décédée récemment.

Elle hocha la tête.

— Bon, dit lentement Marsden. C'est un cas authentique.

— Et ce curieux accident de voiture, Jim, poursuivit Leeds comme s'il parlait tout seul... même s'il s'adressait à Marsden. C'était dans le même quartier, et il y avait des enfants dans la voiture qui avaient l'âge d'être à la garderie. (Il intercepta de nouveau le regard de Mlle Baird.) Y a-t-il un élève de votre classe qui soit mort récemment dans un grave accident de voiture avec sa famille ?

— Non, répondit Mlle Baird.

— Si, contredit Mme Edison. Environ trois jours avant le décès malheureux de Mme Glover. Henry Islington. Sa mère a traversé le terre-plein central et elle et ses trois garçons sont tous morts. Henry était le seul à être inscrit ici. (Elle marqua une pause.) Il y a eu un incident la veille de sa mort entre lui et une des filles de la classe. Je ne sais pas si c'était Améthyste.

— Ça l'était, déclara la mère d'Améthyste d'une voix éteinte. Mme Glover nous a donné les excuses écrites du garçon après sa mort.

— Si Henry était dans cette classe, il avait cinq ans, intervint Anna. Il s'est excusé par écrit ?

— C'est Mme Glover qui a écrit le mot, bien sûr, expliqua Mme Miller. Il l'a signé... Son « r » était à l'envers. Puis il est mort et c'était horrible. Et maintenant Améthyste...

Mme Edison s'avança vers elle et lui tapota l'épaule.

— Je sais, Sara, murmura-t-elle.

La mère d'Améthyste s'essuya les yeux, mais pas parce qu'elle pleurait. Peut-être étaient-ils trop secs.

— Améthyste et Henry étaient meilleurs amis depuis le premier jour. Elle parlait de lui tout le temps. Puis un jour, sans raison apparente, il lui a donné un coup de poing.

— Henry a dit qu'elle avait dit quelque chose de mal, leur expliqua Mme Edison. Il a refusé de nous dire quoi, et elle a simplement souri. (Elle marqua une pause.) Avec le recul, c'était un comportement très étrange de la part d'Améthyste. Ça ne m'a pas frappée sur le coup, mais c'était en général une enfant sociable et enjouée.

— Améthyste ? fit Mlle Baird. Enjouée ? (Elle secoua la tête.) Mais ce n'était pas à Améthyste qu'on avait affaire, n'est-ce pas ?

— C'est un cas authentique, Jim, fit Leeds.

Marsden le dévisagea un moment, puis il regarda attentivement le tas de bâtons par terre.

— Est-ce que tu sais combien de faux appels on reçoit ? Ça fait un an qu'on est postés ici, et l'affaire la plus excitante qu'on ait eue, ça a été la fois où des gosses ont juré qu'un démon mangeait la nourriture de leur chien chaque nuit. Après vingt heures de surveillance, on a surpris un coyote à peine adulte. Puis il y a eu la dame qui avait vu une licorne, qui s'est avérée être le gamin de son

voisin qui s’amusait à courir dans son déguisement d’Halloween de l’année dernière. Mon cerveau marche bizarrement... Il a tendance à s’atrophier si je ne m’en sers pas. Authentique, hein ?

Leeds hocha la tête.

— Authentique.

Marsden attendit une seconde.

— Bon, d’accord.

Il sortit un bloc-notes électronique et demanda sur un ton posé et professionnel :

— Est-ce que je pourrais avoir les noms de tout le monde et connaître la nature de votre relation avec la fillette disparue ?

Anna s’appuya contre son mari et haussa les sourcils. Il la regarda, yeux étrécis, mais il semblait à Anna qu’il souriait un peu. C’était difficile à dire.

Marsden commença par Mlle Baird.

— J’enseigne ici depuis deux semaines, lui expliqua-t-elle, toujours froissée. Une période d’essai. On m’a informée ce matin que mon contrat ne serait pas prolongé parce qu’il y a eu trop d’incidents dans ma classe et que les parents se plaignaient.

— Quatorze en deux semaines, fit Mme Edison. Notre moyenne est d’environ un par mois pour toute l’école. (Elle adressa un demi-sourire à Mlle Baird.) Je pense qu’il va falloir revenir sur cette décision. Toutes ces plaintes tournaient autour d’Améthyste et curieusement aucun de nous, ni moi ni les membres du conseil d’administration, n’y a réfléchi à deux fois. Et je vous assure que nous n’y manquons pas d’habitude. Si un élève cause plus de trois incidents par mois, il est mis à l’essai et est renvoyé la fois suivante. En temps normal, Améthyste aurait reçu un avertissement, puis on lui aurait demandé de partir.

— Votre nom ? demanda Marsden.

De toute évidence satisfait d’avoir mis Marsden sur la bonne voie, son partenaire s’était remis à examiner le tas de bâtons.

— Farrah Edison, dit Mme Edison. Je dirige cet asile de fous. Je suis restée parce que ce que je sais pourrait aider. Cathy, Mlle Baird, n’est ici que depuis peu de temps. (Elle prit une profonde inspiration.) Je suis assise dans cette salle depuis presque quatre heures, et à chaque heure qui passe j’ai l’impression d’avoir les idées un peu plus claires. Avant, Améthyste était une fillette enjouée et sociable, et elle est revenue des vacances de Noël totalement différente. J’avais l’intention d’appeler chez elle, mais sa mère, Sara, est venue me parler avant que j’aie pu le faire. Elle m’a dit qu’elle et son mari envisageaient le divorce. Ensuite – je suis désolée, Sara –, ils ont commencé à se disputer bruyamment quand ils venaient chercher ou déposer Améthyste. J’en ai déduit que cela expliquait le brusque changement de personnalité de celle-ci.

Marsden hocha la tête.

— D’accord. Merci. Et vous êtes les parents d’Améthyste, c’est ça ? Vos noms, s’il vous plaît ?

Les parents d’Améthyste s’appelaient Sara et Brent Miller. Elle était administratrice de banque, il était médecin. Non, ils n’avaient rien remarqué de différent chez leur fille. Ni quand elle s’était battue avec Henry, ni à aucun autre moment.

— Quand avez-vous commencé à vous battre, vous deux ? demanda Anna, les yeux posés sur leurs mains jointes.

Sara leva la tête et dévisagea Anna en clignant des yeux, mais le regard de son mari se fit pénétrant.

— C’était juste avant Noël, commença-t-il lentement. Nous allions rendre visite à mes parents, c’était leur tour. Mais la veille du jour où nous étions censés y aller, Améthyste a dit qu’elle ne voulait

pas. Puis Sara a déclaré catégoriquement qu'elle ne voulait pas non plus. Mes parents ne sont pas toujours gentils avec elle, mais elle les avait toujours supportés toutes ces années. Mais pas cette fois. (Il se racla la gorge.) Je radote.

Anna n'avait jamais entendu personne radoter aussi lentement, même s'il parlait peut-être plutôt de cohérence que de vitesse.

— Ils ne sont pas si horribles, dit soudain Sara. Tes parents. J'aime bien ton père. Il est drôle quand ta mère n'est pas dans la pièce.

Marsden surveillait Anna, mais il tapait tout de même sur le clavier de son bloc-notes aussi vite qu'il le pouvait.

Charles intervint à ce moment-là.

— Docteur Miller, vous avez joué de malchance depuis Noël, dit-il, et c'était moins une question qu'une déclaration.

Miller ouvrit la bouche, puis hocha brusquement la tête.

— Deux accidents de la route... Le second a détruit ma voiture. Notre chat de six ans est mort. On dirait qu'on est incapables de garder un appareil électroménager en état de marche plus d'une semaine.

Il rit à moitié et haussa les épaules.

— Je n'arrive pas à faire du pain, ajouta sa femme. Pas depuis Noël. La pâte refuse de lever.

— La plupart de ces incidents surviennent chez vous ? demanda Charles. Ça ne vous a pas poursuivi sur votre lieu de travail, n'est-ce pas ?

Les Miller hochèrent la tête.

— C'est exact, répondit Sara. Ce n'est qu'à la maison.

Marsden regarda Charles dans les yeux et dit sur un ton abrupt :

— Bon, mon pote. Tu es qui au juste ?

Anna sentit Charles se raidir contre elle face à ce défi, mais il répondit d'une voix assurée.

— Je suis Charles et voici ma femme, Anna.

— Smith, dit Marsden.

— Ça fera l'affaire, convint Anna. On nous a demandé de venir parler aux enseignantes de cette garderie au sujet d'une affaire liée, puisque nous avons un peu d'expérience avec les faes. Nous nous attendions à trouver un fae rebelle qui se serait échappé de la réserve du Nevada. Si tel avait été le cas, nous serions venus et repartis sans que personne ne s'aperçoive de rien. Ça (elle indiqua le tas par terre), c'était inattendu.

— Une affaire liée ? demanda Marsden.

— Une de nos amies nous a donné des raisons de croire qu'il y avait un problème avec un fae ici, expliqua-t-elle.

Mme Edison sourit, les lèvres pincées.

— Était-ce l'amie d'une amie de votre belle-sœur ? Pas étonnant que vous souhaitiez parler à Mlle Baird même si je vous avais dit qu'elle n'allait pas rester. (Elle regarda Marsden, se désintéressant d'Anna pour de bon.) Vous pensez donc qu'un fae a enlevé la vraie Améthyste et l'a remplacée par un... simulacre ?

— Exact, acquiesça Marsden, la mine sombre.

— Qu'est-il arrivé à notre fille, alors ? demanda le docteur Miller.

Il n'avait pas l'air de penser que c'était quoi que ce soit de bon. Anna songea qu'en tant que docteur il devait s'y connaître en mauvaises nouvelles.

— Ça dépend du genre de fae auquel on a affaire. (Une femme noire, mince et musclée, vêtue d'un

élégant tailleur gris tourterelle, entra dans la salle.) Agent spécial Leslie Fisher, FBI. Désolée d’être en retard.

CHAPITRE 8

Voilà donc qui Charles attendait. Anna le regarda en fronçant les sourcils. Comment avait-il su ? Il lui sourit, un simple pli au coin de l'œil. Il n'avait pas su, il avait simplement deviné juste. Elle en était presque certaine.

— Leslie, dit Anna. Ça fait très plaisir de te voir. Rassure-moi, tu n'as pas pris un avion de Boston pour venir ici.

Leslie sourit.

— Salut, Anna. Charles. Pas de Boston, Dieu merci. Je suis postée dans le Nevada maintenant, dans une ville de deux cents habitants qui se trouve être la plus proche de la réserve fae de James Earl Carter Jr. Apparemment, notre petit accrochage a fait de moi l'une des expertes en relations faes du FBI, donc ils m'ont mutée là-bas.

— Je suis désolée, s'excusa Anna.

C'était comme ça que Charles avait su. Il avait gardé un œil sur Leslie. Sachant qu'elle vivait à proximité, il en avait déduit qu'elle serait sollicitée.

— Ma foi. (Leslie haussa les épaules sans se départir de son sourire.) C'est ça, être agent du FBI. On va là où on a besoin de nous.

— Comment l'a pris Jude ?

Elle avait apprécié le mari de Leslie, un homme immense qui avait le sens de l'humour et un caractère en acier trempé. Il avait été défenseur dans son équipe de football à l'université et visait une carrière professionnelle quand une blessure avait changé le cours de sa vie. Il était professeur de primaire.

— Ça l'a déchiré de quitter ses élèves. (Leslie sourit, un sourire intime.) Mais il a décroché un poste tout de suite. Apparemment, peu d'enseignants sont prêts à aller vivre là où il peut faire jusqu'à 50 °C à l'ombre et où le restaurant le plus proche où j'envisagerais de manger est à quatre heures de route. Les enfants d'ici ont bien plus besoin de lui que ceux de Boston. Une fois qu'il s'en est rendu compte, ça a été. Le faire partir d'ici quand le moment viendra sera plus difficile que ça l'a été de le faire venir.

— Je présume que vous connaissez tous les deux l'agent Fisher ? interrompit Marsden.

— Oui, acquiesça Leslie. On a déjà travaillé ensemble. Vous, en revanche, je ne vous ai pas rencontré.

— Agent Jim Marsden, Cantrip, et voici mon partenaire, Hollister Leeds. Ceci est notre enquête. En quoi cette affaire intéresse-t-elle le FBI ? Nous ne sommes même pas certains qu'il y ait eu un enlèvement.

Leslie lui adressa un sourire à la fois bref et professionnel, remarquable par la quantité d'informations qu'il communiquait : « Je suis désolée, je vous respecte ainsi que le travail que vous faites, mais je suis compétente aussi et, cette fois, vous devez me soutenir. » L'expression était si parfaite que les mots paraissaient superflus.

Elle les prononça tout de même.

— Désolée, messieurs. Le département de la Justice a déterminé que cette affaire est rattachée à une opération terroriste de plus grande ampleur, ce qui exige que je prenne les rênes. Je serais ravie

d'avoir votre aide.

Marsden marqua une pause et regarda Leeds, qui était toujours à genoux à côté du tas de bâtons. Il avait sorti un carnet de croquis et le dessinait.

— Des terroristes ? demanda Marsden. Comment avez-vous tiré cette conclusion ?

Elle sourit aux civils dans la salle.

— Ces messieurs ont-ils déjà pris votre déposition ?

— Venez, mademoiselle Baird, dit Mme Edison. Je crois que nous les gêmons. Je vais renvoyer Mlle Baird chez elle, mais j'ai du travail à faire dans mon bureau. Veuillez m'en informer quand vous partirez afin que je ferme la garderie.

— Parfait, lui répondit Leslie. Merci.

Mlle Baird leva le menton.

— Cette enfant était dans ma classe, déclara-t-elle. Je me sens responsable de ce qui est arrivé. Y a-t-il moyen que je sois informée des suites de l'affaire ?

— Bien sûr, intervint Anna avant que qui que ce soit ait pu rejeter sa demande. (Elle sortit sa carte, celle sur laquelle il n'était écrit qu'« Anna Smith » en lettres calligraphiques et une adresse e-mail, et elle la lui tendit.) Envoyez-moi un mail, et je vous dirai ce que je peux.

» Voici le docteur et Mme Miller, dit-elle ensuite à Leslie.

Elle ne se sentait pas tellement à l'aise de dire : « Je ne pense pas qu'ils soient capables de rentrer chez eux tout seuls. » Avec un peu de chance, Leslie s'en apercevrait d'elle-même.

— Ce sont les parents de notre victime. Je pense qu'ils ont été assez interrogés.

— Peut-être que Mme Edison et moi devrions les raccompagner chez eux, proposa Mlle Baird. Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée qu'ils conduisent. (Elle regarda Mme Edison.) Si vous prenez leur voiture, je vous suivrai et vous ramènerai ici.

— Je pense que ce serait une très bonne idée, fit Anna, soulagée.

Elle veilla à ce que les Miller obtiennent les cartes des agents du Cantrip et de Leslie afin qu'ils puissent les appeler s'ils avaient des questions, et raccompagna les quatre adultes dans le couloir et dehors.

— Elle est vraiment partie. (Sara Miller regarda son mari.) Notre petite fille est partie.

Il passa le bras autour d'elle et dit :

— Elle est partie depuis un moment.

— Il faut qu'on la récupère, repartit sa femme avec sérieux, mais elle ne semblait pas avoir pris pleinement conscience de la disparition de sa fille.

Le docteur Miller regarda par-dessus son épaule et soutint le regard d'Anna pendant un moment déstabilisant.

— Oui, fit-il.

— Docteur Miller, on ne peut pas vous promettre ça, déclara Anna. Mais je peux vous promettre que nous trouverons le responsable et veillerons à ce que ça n'arrive plus jamais à personne.

Mme Edison s'arrêta pour froncer les sourcils à l'intention d'Anna.

— Comment pouvez-vous promettre ça ? C'est un fae. Vous ne savez même pas ce dont il est capable.

— J'ai déjà travaillé avec l'agent spécial Fisher, expliqua Anna. Et mon mari... Charles va au bout des choses. (Elle se retourna vers les Miller.) On découvrira ce qui lui est arrivé, et on s'occupera du fae qui l'a enlevée.

— D'accord, opina le docteur Miller. D'accord.

Il conduisit sa femme dehors.

— Je reviens, dit Mme Edison lorsque les portes se refermèrent derrière les Miller. Comme les portes se ferment toutes de l'extérieur, si vous devez partir avant mon retour, vérifiez juste qu'elles sont verrouillées.

— Les terroristes, disait Leslie quand Anna revint, sont des individus qui commettent des actes de violence à l'encontre de gens afin de faire plier une population ou son gouvernement. Hé ! Anna, te revoilà.

— Elles sont parties ramener les Miller en sécurité chez eux, expliqua Anna. T'ont-ils mis au parfum ?

— Oui, fit Charles.

Leslie hocha la tête puis regarda Marsden. Anna vit que Leeds glissait les restes du double fantôme dans un grand sac pour pièces à conviction.

— Marsden, l'informa Leslie, je me suis renseignée sur vous deux. Vous êtes innovateurs et compétents, même si votre point fort est d'agacer vos supérieurs. Ce sont des analystes du Cantrip qui nous – c'est-à-dire le FBI – ont averti les premiers que les faes envoyaient... des individus qui avaient des antécédents particulièrement graves, et qu'ils les lâchaient sur la population.

Charles émit l'un de ses bruits caractéristiques, et Leslie lui adressa un hochement de tête.

— Ha ! Je me doutais que tu aurais peut-être remarqué ce que les faes fabriquaient. Le FBI espérait que vous autres nous contacteriez afin que l'on puisse travailler ensemble. Ou au moins envisager de travailler ensemble.

Il ne répondit rien, et Anna s'en remit à son jugement. Marsden dévisageait Charles comme s'il était une énigme.

Bienvenue au club. Anna cacha son sourire.

Ayant apparemment conclu qu'elle n'obtiendrait pas de réponse à ce stade, Leslie poursuivit.

— Les faes veulent attirer notre attention. On a éliminé quelqu'un... quelque chose en Floride, on pense que c'était un kelpie. Il mangeait les gens qui nageaient dans son lac. Il y a eu d'autres incidents également. Nos analystes pensent qu'il s'agit sans doute d'une technique de marchandage, une façon de dire : « Regardez de quoi nous vous avons sauvés toutes ces années... Vous les humains, vous avez intérêt à commencer à réfléchir au déroulement des négociations. » Ça, c'est la version optimiste. La version pessimiste, c'est qu'il s'agit de la première vague d'une guerre que nous ne sommes pas certains de pouvoir gagner, parce que tout ce qu'on sait de notre ennemi vient des contes de fées et de ce qu'ils nous ont eux-mêmes raconté. Ils ne peuvent peut-être pas mentir, mais ils ont laissé de côté un sacré paquet de détails.

Elle regarda de nouveau Charles et demanda :

— Que sais-tu à ce sujet ?

Charles inclina légèrement le visage tandis qu'il réfléchissait à sa question. Enfin, il dit :

— À peu près autant que toi.

Première nouvelle pour Anna. Même si, pour sa défense, elle n'était pas activement impliquée dans tout ce qu'il faisait pour les meutes ou pour son père. En toute honnêteté, elle n'était pas certaine que Bran serait contrarié que les faes s'attaquent à des gens normaux. Elle avait beau aimer son beau-père, elle n'était pas sans connaître ses défauts. Il se focalisait sur les loups-garous à l'exclusion de tout le reste.

Il se pouvait aussi que Charles n'ait pas eu connaissance des attaques avant que Leslie leur en parle. Il devait une partie de sa réputation de détenteur d'incroyables pouvoirs cosmiques au fait qu'il ne disait à personne ce qu'il savait au juste. Les gens en venaient donc à supposer que la réponse était

« tout ». Le reste de sa réputation était pleinement mérité.

Charles jeta un coup d'œil à Leeds, ou peut-être à ce qui restait de la fausse Améthyste.

— On se demandait quel camp on rejoindrait, si toutefois on en rejoignait un.

— C'est ce que je pensais, fit Leslie. (Elle désigna la salle en agitant les bras.) J'ose espérer que votre présence ici signifie que vous avez décidé de nous aider ?

— Bon, qui êtes-vous au juste ?

Marsden agita vaguement la main en direction de Charles et Anna.

— Ce truc est vraiment très cool, annonça Leeds depuis le sol, comme s'il avait manqué la totalité de la conversation qui se tenait à dix pas de lui. Je n'aurais jamais pensé que j'en verrais un de mes yeux. Imaginez le genre de pouvoir qu'il faut détenir pour être capable de prendre un pantin – ou n'importe quelle chose qui ait vaguement forme humaine – et de le faire marcher, parler et se comporter comme un humain. Enfin, pour l'essentiel en tout cas. Et ça a trompé les gens pendant des mois. Je suppose que ça aurait pu être une poupée ou une statuette d'argile, mais un paquet de bâtons, c'est le plus traditionnel. Je pense que ce ruban a dû être porté par l'enfant d'origine. Je pense également, même si je ne peux pas l'affirmer sans tout démonter, qu'il y a aussi des cheveux là-dedans.

Il parlait avec l'enthousiasme intense d'un mineur qui découvrait de l'or pour la première fois.

Leslie jaugea Leeds du regard.

— Lui, je tiens à l'avoir dans mon équipe. Les geeks sont vraiment utiles.

— Je le suis aussi, dit Marsden. D'où connaissez-vous les Smith, agent spécial Fisher ? Et qui sont-ils ?

— J'ai travaillé avec eux l'année dernière... Vous avez sans doute entendu parler de l'affaire en question, répondit-elle. Le point culminant a été quand Beauclaire, le prince des elfes, a décapité le fils d'un sénateur américain. Charles et Anna Smith ont été envoyés pour nous aider dans notre enquête.

Marsden fronça les sourcils, mais il ne fut pas long à la détente.

— Des loups-garous. Un couple de loups-garous a été appelé sur l'affaire. Ils ont témoigné sous pseudonymes en vertu d'une dispense spéciale... (Il regarda Charles.) M. et Mme Smith, dit-il. Ça aurait dû faire tilt.

— Des loups-garous ? interrogea Leeds, qui se détourna enfin du tas de bâtons bien emballés dans le sac.

Charles lui décocha un sourire carnassier.

— Des loups-garous, oui, ma femme et moi. Ce que vous devez savoir, c'est que ce fae a lancé une attaque qui a échoué de justesse sur des enfants qui sont sous la protection de l'Alpha local. Comme nous étions disponibles, nous nous sommes portés volontaires pour voir si nous pouvions mettre la main sur le coupable. Nous sommes entrés dans cette salle avec Mlle Baird et avons trouvé le double fantôme. Il ne nous a pas fallu longtemps pour comprendre ce que devait être Améthyste, ou plutôt la chose qui avait pris son apparence.

Il regarda Leslie, et l'expression de son visage s'adoucit.

— Et, oui, puisque ce fae s'en est pris à plusieurs des nôtres, nous avons choisi de travailler avec les humains contre les faes dans le cas présent. Je ne peux pas affirmer que cette alliance durera, ni que nous ne redeviendrons pas un troisième camp neutre une fois cet incident résolu. L'expérience que j'ai des faes me porte à croire qu'une telle manœuvre serait vaine. Je ferai part de ma conviction à... ceux qui sont plus haut placés.

— Qui étaient les enfants qui ont été attaqués ? demanda Marsden, prêt à prendre des notes. On

devrait aller leur parler, à eux aussi.

Charles se contenta de le regarder.

— Pas la peine d’être discourtois, lança Anna à Charles.

Puis, s’adressant à Marsden :

— Nous connaissons les détails et vous communiquerons ceux qui s’avéreront utiles, mais disons pour résumer qu’ils nous ont simplement menés au changeling. Certains loups-garous se sont révélés au public, mais d’autres ont choisi de s’en abstenir. Cette meute n’est pas la nôtre. J’ignore qui s’est ou ne s’est pas révélé, et nous ne vous donnerons leurs noms que si ça devient nécessaire.

Il y eut un silence gênant. Marsden avait clairement envie d’insister, mais Charles était intimidant au possible. Elle vit presque le moment où Marsden se souvint qu’il avait affaire à un loup-garou, et que ce n’était pas très malin de soutenir le regard dudit loup-garou à moins d’être prêt à une bataille de domination. Lorsqu’il baissa les yeux, il était trop tard pour insister.

— Vous savez donc à quoi l’on a affaire ? demanda Leslie.

— Un fae, dit Charles. Mais ça, tu le sais déjà.

— Un fae capable de construire un double fantôme.

Marsden indiqua du menton le tas de bâtons.

— Je croyais qu’un double fantôme était une réplique exacte de nous-mêmes qui vient nous avertir qu’on est sur le point de mourir, dit Leslie.

— Ou qui nous tue, ajouta Anna.

— Ou un tas de bâtons ensorcelé qui ressemble trait pour trait à un enfant, renchérit Charles.

— Un autre mot pour « changeling », dit Marsden.

Leeds secoua la tête.

— Non. Enfin, si. Mais le terme de double fantôme désigne spécifiquement un changeling qui n’est pas une chose vivante... (Il indiqua les bâtons.) La plupart des changelings sont des faes qui prennent l’apparence de l’enfant qui a été enlevé. Ça ne demande que très peu de magie, puisque ce n’est qu’une simple variante du glamour dont ils se servent pour ressembler à des êtres humains normaux. Mais ce qu’on a là, c’est très rare. J’ai vu six... sept cas de changelings. Aucun d’eux n’impliquait de double fantôme.

Anna regarda Charles. Elle ignorait que les faes avaient été aussi... actifs avant que Beauclaire tue l’agresseur de sa fille puis se retire avec le reste des faes derrière les murs que tout le monde avait pris pour des prisons. Il s’avérait que ces prisons étaient en réalité des forteresses. Il secoua subtilement la tête. Il n’avait pas su, lui non plus.

— Sept ? demanda Leslie. Je ne suis au courant d’aucun.

— Oh ! deux d’entre eux n’étaient pas authentiques. Dans l’un, des parents avaient pensé que ce serait arrangeant si l’enfant qu’ils avaient battu à mort n’était pas vraiment le leur. Quant à l’autre, c’était un cas de bébés intervertis à la naissance, ce qui est assez curieux à notre époque. Ça a donné lieu à un paquet de procès, et ça a demandé beaucoup de travail pour déterminer quels bébés avaient été intervertis et procéder à l’échange inverse. Mais cinq changelings... (Il leur décocha un sourire narquois.) L’un d’eux, c’était moi. Mes parents ne l’ont jamais su. Ils sont morts dans un accident de voiture quand j’avais environ vingt ans. Je ne l’ai découvert que longtemps après, quand je me suis porté volontaire pour un test ADN afin de... Disons juste que ma famille humaine compte un certain nombre de cas sociaux. Il s’est avéré que je suis mi-humain, mi-fae. Ma moitié humaine n’a rien en commun avec les deux personnes que j’ai toujours cru être mes parents.

Il regarda le sol et marmonna :

— À vrai dire, je me suis senti en quelque sorte soulagé. Pas d’être à moitié fae, mais de ne pas

être apparenté aux gens qui m'ont élevé... Ça, c'était extra.

Marsden se plaça entre eux et son partenaire. Anna doutait que son geste ait été conscient. Mais il se positionna de manière qu'ils sachent tous que celui qui voudrait critiquer son partenaire devrait d'abord lui passer sur le corps.

Personne ne dit rien. Leeds sourit avec douceur à son coéquipier qui lui tournait le dos, et haussa les épaules.

— Mes patrons me confient les cas de changelings pour des raisons évidentes. Le dernier en date, celui du garçon qui a été battu à mort, m'a conduit à Phoenix. Apparemment, j'ai été plus brutal que nécessaire.

— Il les a effrayés pour les forcer à avouer, expliqua Marsden. Ça marche, mais ce n'est pas la méthode approuvée pour soutirer la vérité aux gens.

Leeds avait l'air plutôt inoffensif aux yeux d'Anna, mais les gens inoffensifs n'effrayaient pas les gens pour qu'ils confessent un meurtre.

— Ce changeling a pris les petits-enfants de mon ami pour cible, dit Charles. Le fae qui a fabriqué ce double fantôme saura-t-il ce qu'a fait celui-ci ? Les faes se servent-ils des changelings pour espionner ?

Leeds secoua la tête.

— Je ne pense pas. Et on doit supposer aussi que le fae n'est pas ici. D'après tout ce que j'ai pu déterrer à leur sujet, un double fantôme fonctionne tout seul. C'est un objet inanimé auquel on a donné de l'intelligence et un but.

Ils méditèrent tous là-dessus un moment.

— Combien des enfants enlevés ont été récupérés ? demanda Leslie.

Leeds s'accroupit et lui adressa un demi-sourire empreint de sympathie.

— Aucun. Mais il faut dire aussi que ceux que j'ai vus étaient tous des adultes comme moi quand la chose a été découverte. À ma connaissance, c'est le premier enfant enlevé en vingt ans. Le double fantôme reste malgré tout un signe très encourageant, même si je n'aurais pas dit ça devant les Miller. Je n'aime pas donner de faux espoirs.

— Pourquoi encourageant ? demanda Leslie.

— Parce qu'un double fantôme pompe beaucoup de magie, n'est-ce pas ? leur expliqua Leeds. Et quelle est la fonction première d'un double fantôme ?

— Masquer la disparition d'un enfant, répondit Anna.

— Et pourquoi la masquer, si ce n'est pour empêcher les gens de chercher la fillette disparue. (Leeds hocha la tête.) C'est plus simple de se débarrasser du corps d'un enfant mort ou de le cacher que de cacher un enfant vivant. Le truc, c'est qu'à la différence d'un changeling vivant un double fantôme a une durée de vie limitée... Le temps de l'animation. On peut présumer que, si Charles n'avait pas forcé les choses, le double fantôme aurait continué d'occuper la place d'Améthyste jusqu'à ce que la vraie enfant meure.

— Il a aussi pu être laissé là pour empêcher les gens de chercher le fae qui a enlevé Améthyste, ajouta Charles.

— Et c'est précisément pour ça que je n'ai rien dit pendant que les Miller étaient là, acquiesça Leeds.

Il regarda Marsden.

— Si l'agent spécial Fisher a raison et que les faes sont vraiment en train de lâcher leurs méchants sur nous, tu sais ce que ça veut dire.

— Non, répondit Marsden.

Leeds soupira.

— Quelle est leur proie favorite ?

— Les enfants, dit Anna, et un frisson glacé lui parcourut la colonne vertébrale. Ce sont les enfants.

— On devrait aller chez les Miller, déclara Charles à Anna alors qu'ils se dirigeaient vers leur voiture.

Comme ils l'avaient empruntée aux Sani, ils l'avaient garée sur le parking d'un centre commercial à un kilomètre environ de la garderie. Ça aurait été stupide de livrer les Sani aux faes, au FBI ou au Cantrip avec une plaque d'immatriculation.

— Peux-tu obtenir leur adresse ? demanda-t-elle, et elle fut récompensée par le sourire de son compagnon.

» Est-ce qu'ils nous laisseront entrer ? ajouta-t-elle.

— Leur fille a disparu, dit-il. Maintenant qu'ils commencent à sortir du brouillard dans lequel le sortilège du fae les avait plongés, ils accepteront l'aide de tous ceux qui leur en proposeront.

Il faisait nuit lorsqu'ils trouvèrent la bonne rue. Toutes les lumières étaient allumées à l'intérieur de la maison. Anna songea à ce qu'elle ressentirait si elle savait que son enfant avait disparu depuis des mois, et qu'il devait être blessé et effrayé à défaut de mort. Et, pendant tout ce temps, ils avaient cru que le double fantôme était leur fille.

— C'est important qu'ils aient de l'espoir, dit-elle en s'engageant dans leur allée.

— On ne leur enlèvera pas, promit Charles.

Le docteur Miller ouvrit la porte avant qu'ils frappent.

— Qui êtes-vous ?

— Mon mari et moi sommes en quelque sorte des experts, expliqua Anna. Fae, loup-garou, peu importe. On fait appel à nous. Si ça ne vous dérange pas, on s'est dit qu'on trouverait peut-être quelque chose ici qui nous aiderait à retrouver votre fille.

— Elle est morte, déclara-t-il sur un ton grave. Elle est partie depuis des mois. Le délai pour retrouver vivants des enfants qui ont été enlevés est en général de vingt-quatre heures.

— Peut-être, dit Anna.

Elle vit qu'elle s'était trompée. Ils ne risquaient pas de leur enlever un espoir qui n'existait pas. C'était peut-être cruel de leur en redonner, mais elle ne put s'en empêcher.

— Si elle avait été enlevée par des humains, ce serait presque certain. Mais les faes sont de drôles de créatures quand il est question d'enfants. Parfois ils les tuent, mais certains types de faes prennent les enfants afin de les garder pour eux. On n'en sait pas assez sur celui-ci pour savoir ce qui est arrivé à Améthyste.

— Laisse-les entrer, intervint Mme Miller derrière son mari.

Le docteur Miller hésita, puis il ouvrit la porte pour les inviter à l'intérieur.

— Ne la faites pas souffrir, leur intima-t-il, sérieux, et il ne parlait pas d'Améthyste.

— La vie fait souffrir, dit Charles avec douceur. Mais on ne vous mentira pas, ni à vous ni à votre femme.

La chambre d'Améthyste était impeccable. Les jouets étaient rangés par taille puis par couleur sur les étagères blanches au mur. Le lit était fait, et Anna soupçonnait qu'elle aurait pu faire rebondir une pièce de monnaie sur le couvre-lit.

— Était-elle toujours aussi ordonnée ? demanda Anna.

Sara secoua la tête.

— Non. Je ne l’ai même pas remarqué quand ça a changé. Elle commençait quelque chose, puis elle se déconcentrait. Son lit était donc à moitié fait. Elle ne coloriait qu’une partie de la page d’un livre de coloriages.

— Elle ne mettait qu’une chaussure, ajouta le docteur Miller. Parce qu’elle se rappelait qu’elle voulait des flocons d’avoine pour le petit déjeuner avant d’avoir trouvé la seconde.

Charles avait la tête inclinée et les yeux mi-clos, signe évident qu’il était en train de sentir la chambre.

— Comment ai-je pu ne pas remarquer ? s’exclama la mère d’Améthyste. Quel genre de mère ne remarque pas que son enfant a été remplacé par une... une chose ?

— Les faes peuvent embrouiller vos perceptions, dit Anna. Si vous avez commencé à remarquer que quelque chose n’allait pas, le double fantôme a dû détourner votre attention.

Quand Mackie s’était rendu compte que quelque chose n’allait pas, le double fantôme avait essayé de la tuer.

— Y a-t-il quelque chose qu’Améthyste gardait près d’elle ? demanda Charles. Un jouet favori avec lequel elle dormait ? Une chose à laquelle le double fantôme ne touchait pas trop ?

— Une chose qui donnerait à un chien une odeur pour la retrouver, ajouta Anna.

— Vous allez vous servir de chiens ?

Le docteur Miller fronça les sourcils.

— Nous allons nous servir de tout ce que nous pourrons, dit Anna. Certaines de nos méthodes ne sont pas orthodoxes... La magie. Et ça nous aiderait d’avoir quelque chose qui appartenait à Améthyste.

— Son lapin, suggéra Sara. (Elle alla à la bibliothèque pour prendre un lapin crasseux qui n’avait qu’une oreille et le tendit à Anna.) Est-ce que ça ira ?

Anna le porta à son front, comme l’un de ces médiums qui passaient à la télé. Son nez lui apprit que, si le double fantôme l’avait touché, ça n’était pas arrivé très souvent. L’odeur corporelle des enfants n’était pas aussi marquée que celle des adultes, mais ils ne la masquaient pas non plus avec du savon et du parfum comme le faisaient ces derniers.

— Ça ira, convint-elle. Auriez-vous un sac plastique dans lequel je puisse le mettre ?

Sara n’avait pas l’air d’être sûre de vouloir qu’ils le prennent.

— Je vous promets qu’on le rapportera, l’assura Anna.

— Va chercher un sac dans la cuisine, dit le docteur Miller à sa femme avec douceur.

Dès qu’elle fut sortie de la chambre, il les regarda.

— Des loups-garous ? demanda-t-il.

Anna lui sourit.

— Nous ne sommes pas médiums. Oui.

— Ma femme prendrait peur si elle savait, expliqua-t-il à Anna. Mais j’ai déjà eu affaire aux vôtres quand j’étais dans l’armée, il y a une éternité de ça. Pourquoi nous aidez-vous ?

— Parce que les enfants méritent d’être en sécurité, répondit Charles.

Charles et Anna rentrèrent au ranch des Sani bien après l’heure du dîner. Kage les attendait sur le palier, ce qui laissa penser à Charles qu’il avait guetté leur retour.

— Hosteen est toujours en cavale quelque part, dit-il en les invitant à entrer. Papa n’avait pas aussi bien mangé depuis des mois, et il s’est assoupi. Chelsea a dormi l’essentiel de la journée. (Kage poursuivit sa récitation avec acharnement.) Les enfants sont dans la salle télé avec maman et

Ernestine, où ils regardent une série télé qui parle de tueurs en série, de zombies ou d'autres choses tout aussi saines pour eux.

Kage attendit, mais, quand il lui apparut évident que personne d'autre n'allait dire quoi que ce soit, il reprit la parole.

— Il y a des restes du dîner dans la cuisine que je peux préparer si vous avez besoin de manger. (Il prit son inspiration.) Voilà pour les nouvelles ici. De vous, j'ai reçu un texto disant de ne pas vous attendre pour le dîner. Ça n'a pas beaucoup aidé. Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Fae, lui dit Charles en retirant ses bottes et les posant là où les chaussures de toutes les autres personnes étaient alignées.

Anna roula les yeux à l'intention de son mari, avec – il l'espérait – un brin d'affection pour aller avec son exaspération feinte.

— Ce serait merveilleux d'avoir de la nourriture, merci. On a en fait découvert beaucoup de choses... Pas assez, mais beaucoup. Si on allait manger, et je te dirai ce qu'on sait.

— Anna sait se servir de mots, murmura Charles tranquillement, lui tenant le bras tandis qu'elle enlevait ses chaussures à son tour.

— C'est utile, fit Kage en les menant à la cuisine.

— C'est ce que pensent certaines personnes, acquiesça Charles, et Anna lui donna un coup de hanche.

Le dîner était composé de poulet frit, de petits pains et d'une énorme salade. Wade, le second de Hosteen, entra avant que la nourriture soit sur la table. Il était l'une de ces personnes calmes dont la présence inspirait l'ordre autour d'elles. Il se sentait de toute évidence comme chez lui dans la maison, et aida Kage à sortir la nourriture et les assiettes. Quand Anna voulut aider, Wade l'en empêcha d'un geste de la main avant que Kage ait pu le faire.

— C'est mon boulot de donner un coup de main, dit-il. Même avec toutes ces questions désespérées de vie et de mort, vous êtes aussi ici pour voir les chevaux, n'est-ce pas ? Ça fait de vous des clients... Asseyez-vous.

— Wade a un vrai boulot, expliqua Kage alors qu'ils s'installaient autour de la table. Mais sa famille travaille dans le milieu de l'élevage et des concours de chevaux arabes depuis presque aussi longtemps que la mienne. Il vient nous dépanner quand on a besoin d'un cavalier supplémentaire pour un concours.

— Il y avait un changeling dans la classe de Mackie, commença Anna dès que les gens se mirent à manger. Apparemment, Mackie a plus ou moins deviné ce qu'elle était et le changeling a décidé de se débarrasser d'elle.

Charles mangea et écouta tandis qu'entre deux bouchées Anna tâchait de fournir à Kage et Wade un compte-rendu complet. Wade était en droit de l'entendre. L'attaque avait été menée à l'encontre de la famille de son Alpha, et la victime qui en souffrait le plus allait probablement devenir un membre permanent de la meute si Hosteen se ressaisissait.

Mais, tout en écoutant, Charles surveillait également le visage des hommes, qui se détendaient au fur et à mesure que sa compagne racontait son histoire. La tension quitta les épaules de Kage et Wade rit éperdument quand Anna décrivit la fascination de Leeds pour le tas de bâtons qui avait été une fillette pendant que tous les autres essayaient de déterminer qui dirigeait les opérations. Elle le fit sans donner une mauvaise image de Leeds, car il était clair qu'elle ne le sous-estimait pas. C'était bien sûr une affaire sérieuse, mais rire au nez du mal privait celui-ci d'une partie de son pouvoir. Anna le comprenait mieux que la plupart des gens.

— Vous allez partir à la recherche de la fillette disparue, c'est ça ? demanda Kage.

Mais, à son ton, il n'avait pas l'air d'en être sûr.

Anna hocha la tête.

— Charles et moi sommes passés chez elle. Le seul vrai lien avec la garderie, c'était le double fantôme. Si on veut retrouver le fae qui a enlevé la fillette, notre meilleure piste devrait être celle d'Améthyste. Mais elle a été enlevée il y a si longtemps. Charles dit qu'à en juger d'après son odeur à peine perceptible dans sa chambre ça fait des mois. On a aussi inspecté à pied plusieurs pâtés de maisons à proximité de la sienne, mais aucun de nous n'a décelé l'odeur d'un fae.

— Quelle est la prochaine étape, alors ? demanda Wade.

— Le FBI, le Cantrip et un certain nombre d'infortunés policiers vont passer les prochains jours à éplucher les rapports de police jusqu'à ce qu'ils trouvent quelque chose, dit Anna. Leslie va nous appeler s'ils ont besoin de notre aide.

— On dirait...

— Qu'ils prennent la direction de l'enquête et qu'ils nous éjectent, gronda Wade.

Tel qu'il voyait les choses, c'était la traque de la meute... C'était aussi ce que pensait Charles, d'ailleurs. L'intervention des organisations humaines, si utiles soient-elles, l'agaçait tout autant. S'il en comprenait la nécessité, ça ne voulait pas dire qu'il appréciait.

— Ils ont accès à des informations que nous n'avons pas, les apaisa Anna, mettant en évidence la raison pour laquelle Bran avait décidé de les impliquer dans cette affaire. Laissez-les se charger du travail sur le terrain. En plus, notre but est d'éviter de mêler la meute à ça. Il y aura sans doute du tapage médiatique quand tout ça sera fini... D'une manière ou d'une autre. Je connais l'agent du FBI, et, mieux, elle nous connaît. Elle nous appellera en renfort quand ils tiendront quelque chose et qu'on pourra se rendre utiles.

— Le Cantrip ? Faire appel à un loup-garou ?

Wade avait l'air de vouloir cracher par terre.

— Oui, je sais bien. (Anna compatit d'un hochement de tête.) Mais l'agent spécial Fisher du FBI nous sollicitera, que le Cantrip le veuille ou non. Peu d'humains sont réellement équipés pour gérer un fae qui a décidé de les prendre ouvertement pour proies. Et même si Leeds est à moitié fae, je ne suis pas sûre qu'ils aient quelqu'un qui soit capable de détecter un double fantôme.

Elle se tapota le nez.

— Il y a aussi le fait que les humains veulent le soutien des loups-garous si les faes décident que c'est la guerre, ajouta Charles, qui se leva et racla son assiette avant de la mettre dans le lave-vaisselle.

Il y eut un bref silence, et Wade demanda :

— Est-ce le cas ? Sommes-nous en guerre ?

— Mon père a passé des semaines à négocier afin d'avoir l'assurance qu'on ne serait rattachés à aucun camp.

Charles marqua une pause, ne voulant pas critiquer son père en public.

Bran considérait les humains comme « étrangers ». Il était si loin de l'époque où il avait été humain que Charles doutait qu'il soit capable de se la remémorer sans efforts.

Alors qu'il n'avait jamais été humain, Charles avait grandi entouré par la famille de sa mère. Les oncles et le grand-père qui avaient contribué à l'élever, les tantes et la grand-mère qui l'avaient habillé et gâté. Grâce à son grand-père, qui lui avait légué sa vision du monde, il comprenait que les loups-garous, les humains et les faes appartenaient tous à une communauté plus vaste.

Si une guerre éclatait, tout le monde serait perdant. Les faes ne portaient pas les humains dans leur cœur ; pire, ils les méprisaient. Ce qui signifiait qu'une guerre contre les humains n'effrayait que les

faes les plus perspicaces et les moins arrogants... Autrement dit, peu d'entre eux.

Mais les loups-garous étaient respectés, eux. Il n'y aurait guère de faes prêts à déclarer la guerre si ça impliquait d'affronter aussi les loups-garous. Il pourrait donc y avoir des bénéfices inattendus si Charles forçait la main de son père.

Charles soupira.

— Regardez-nous dans cette pièce, dans cette maison. Nous sommes humains et loups-garous, et nous nous tenons prêts à aller nous occuper d'un fae qui s'est attaqué aux arrière-petits-enfants d'un loup-garou. La plupart d'entre nous sommes rattachés à la communauté humaine par des liens d'amour et de loyauté qu'aucun traité ne surpassera. Il n'y a pas à se demander si l'on sera entraînés dans un conflit. On ne peut pas être séparés de ceux que nous aimons parce qu'ils sont humains... comme nous le sommes à bien des égards.

Kage se fendit d'un sourire de prédateur.

— C'est juste. Du moment que ce qui a fait du mal à ma Chelsea est mis hors d'état de nuire, je me moque que ce soit à nous, aux loups-garous ou à la gendarmerie royale du Canada que revienne le mérite. Même si j'aimerais jouer un rôle.

Il remit la nourriture au réfrigérateur et poursuivit :

— Mais cette attaque n'a pas été menée à l'encontre de Hosteen ou de sa meute. On dirait que Chelsea a été choisie comme victime par hasard. Ou alors c'était à cause de son héritage de sorcière et ça n'avait rien à voir avec les loups-garous.

— Chelsea est la petite-fille de Hosteen par mariage, gronda Wade. C'est une attaque à l'encontre de la meute, quel que soit le motif du fae.

Charles hocha la tête.

— Je suis de cet avis.

— Et si on avait appris qu'un enfant avait été enlevé par les fées, intervint Anna, n'importe quel enfant, on serait à sa recherche. Qu'il soit humain, sorcière ou loup-garou.

Il entendit l'instinct protecteur qui l'animait au plus profond... Un instinct qui n'avait aucun rapport avec le fait d'être un loup-garou. Avec mélancolie, il reconnut qu'elle ferait une merveilleuse mère.

Wade sourit à sa fougue.

— Bien dit. Comptez sur moi.

— En tout état de cause, dit Charles à Kage, je pense que l'attaque menée à l'encontre de Chelsea n'avait pas la meute pour cible, mais Mackie. Le fae a sauté sur l'occasion par nécessité... Ce n'était pas planifié. Cependant, les faes sont connus pour être persévérants. Je ne considérerais pas que ta famille est en sécurité tant que nous n'aurons pas trouvé le coupable.

Kage grommela.

— Je vais garder les enfants ici, où Hosteen pourra garder un œil sur eux. (Il marqua une pause.) Quand il cessera de boudier et qu'il reviendra, du moins. Chelsea...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Notre meute veillera sur Chelsea, le rassura Wade. (Il sourit au son prudemment neutre qu'émit Kage.) Hosteen se fait parfois des nœuds au cerveau, mais je le connais depuis longtemps. Il finira par se sortir la tête du...

Il jeta un coup d'œil à Anna et reformula sa phrase.

— Il s'en remettra. Il s'en remet toujours.

— Ouais, fit Kage sans conviction.

— Est-ce que tu penses qu'on la retrouvera ? demanda Anna lorsqu'elle émergea de la salle de bains, prête à aller au lit.

— Oui, dit Charles au bout d'un moment. Parce qu'on ne s'arrêtera pas avant, quitte à mettre cette ville sens dessus dessous.

Elle se figea, puis se tourna vers lui.

— Tu le sens, toi aussi ?

— Elle a cinq ans, dit-il. Et, dans le meilleur des cas, elle est entre les mains d'un fae depuis des mois. Dans le meilleur des cas.

Anna hocha la tête.

— J'ai le sentiment qu'on devrait être encore dehors à chercher. Mais je ne vois pas en quoi ça nous avancerait, parce qu'à part la maison des Miller et la garderie d'où on est ressortis bredouilles il n'y a nulle part où regarder.

— Viens là, dit-il.

Elle se glissa dans le lit et dans ses bras.

— On trouvera ce fae, lui promit-il. Je ne sais pas si on arrivera à temps pour Améthyste, mais on arrivera à temps pour la victime suivante.

Elle se blottit contre lui.

— D'accord, fit-elle. D'accord.

Il sentait Frère Loup se réjouir de l'impétuosité de sa compagne. Jamais il ne tiendrait pour acquis le cadeau de sa présence dans sa vie. Il avait été seul si longtemps avec la certitude qu'il n'y aurait personne pour lui. Il effrayait même les autres loups-garous. Et une part de lui – de Charles, pas de Frère Loup – n'avait pas voulu trouver qui que ce soit. Il avait compris que tenir à une autre personne comme il tenait à Anna le rendrait vulnérable. L'exécuteur de son père ne pouvait pas se permettre d'avoir des faiblesses. Et puis un jour son Anna était arrivée : forte et pleine d'humour malgré le mal qui lui avait été fait. Elle avait d'abord apprivoisé Frère Loup, mais à peine avait-il passé dix minutes en sa présence qu'il avait su qu'elle serait sienne. Qu'il avait besoin qu'elle soit sienne.

— Tu grondes, gémit-elle d'une voix ensommeillée. À quoi tu penses ?

— Je pense que je t'aime, dit-il. Que je suis reconnaissant chaque jour que tu m'aies permis de te garder.

Elle soupira d'aise et roula sur lui avec une assurance durement acquise.

— Bien, fit-elle. La gratitude, c'est bien. L'amour, c'est mieux. (Alors que sa bouche touchait presque la sienne, elle marqua une pause.) Je t'aime, moi aussi.

Il lui avoua alors :

— Le jour où je t'ai rencontrée a été le premier jour de ma vie où j'ai ressenti de la joie.

Elle prit une inspiration, surprise.

— Moi aussi, déclara-t-elle avec une telle sincérité que les yeux de Charles le brûlèrent. Moi aussi.

Puis elle parcourut les quelques millimètres qui séparaient leurs lèvres.

Ils firent l'amour. Il fut amusé de la voir lui saisir la main et la plaquer sur sa bouche afin d'étouffer les bruits qu'elle faisait. Il la laissa là jusqu'à ce qu'elle soit trop impliquée pour s'en souvenir, puis il se servit de cette main-là aussi.

Elle ne voulait pas qu'on entende ses cris, mais dans cette maison où les seuls loups-garous étaient Chelsea et Wade, qui se trouvaient à l'autre bout et à un tout autre étage, il n'y avait aucun risque.

Lorsqu'ils eurent fini, elle s'étendit mollement sur lui et sombra sans effort dans le sommeil. Il resta éveillé un moment à écouter la pluie battante dehors.

La pluie aurait un effet salutaire sur les ruminations de Hosteen, il en était certain. *C'est ça, vieil homme, réfléchis donc avant de t'énerver contre ma femme, qui a sauvé Chelsea. Ce n'est pas sa faute si ça a eu autant d'effet sur toi que l'alcool sur ton père et si ça a réveillé de vieux démons. Renvoie-les se coucher, vieil homme.*

Et prépare-toi à accueillir Chelsea dans ta meute en y mettant tout ton cœur. Ou bien tu perdras ton petit-fils et ton fils la même année, car, si Chelsea doit partir, il partira aussi. Il est aussi buté que toi ou Joseph.

Charles n'avait jamais le truc pour envoyer ses paroles dans la tête d'autres gens, sauf parfois dans celle d'Anna. Mais il se dit que la pluie s'en chargerait pour lui.

Anna s'agita dans ses bras.

— On doit la retrouver.

Il déposa un baiser sur le sommet de sa tête.

— Oui, dit Frère Loup.

CHAPITRE 9

Leslie les appela à 7 heures le lendemain matin. Anna décrocha le portable de Charles, car celui-ci sortait à peine de la douche.

— Il paraît que vous vous êtes arrêtés chez les Miller une heure environ avant que deux de mes agents du FBI y passent, dit-elle. Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Oui et non, lui répondit Anna. Nous avons eu la confirmation qu’Améthyste a disparu depuis des mois. Nous avons pris l’une de ses peluches, dont Charles et moi pourrions nous servir pour la retrouver à l’odeur si on parvient à se rapprocher suffisamment. Personne du voisinage n’est un fae. À moins qu’il masque sa piste olfactive en permanence, mais Charles m’a assuré que c’est peu probable. La plupart des faes ne s’attendent pas à avoir des loups-garous aux trousses.

— Bien, fit Leslie, mais j’aurais préféré que vous m’en parliez avant de partir à la chasse de votre côté.

— D’accord, opina Anna, s’abstenant sciemment de préciser à quoi elle acquiesçait.

Leslie eut un rire las.

— J’ai chargé des gens de vérifier les antécédents de toutes les personnes qui ont travaillé à la garderie, mais ce n’est pas une priorité. Je pense que les problèmes là-bas ont été causés par le double fantôme. Tous les gens qui sont morts avaient un lien ou un autre avec Améthyste.

— C’est ce qu’on pense aussi, affirma Anna.

— On s’est occupés de dresser deux listes. La première recense les événements étranges qui se sont produits à proximité de la garderie. Pour la seconde, Leeds a émis l’hypothèse que le double fantôme n’était peut-être ni le premier ni le dernier créé par ce fae. Nous avons donc appelé les conseillers et psychologues locaux, ainsi que toutes les personnes susceptibles de nous aiguiller vers des enfants dont la personnalité aurait subitement changé. On continue de recevoir des appels à ce sujet. Ce qu’on aimerait, c’est que tu fasses équipe avec moi pour les événements étranges et que Charles aille se pencher sur les enfants avec Leeds et Marsden. Je sais que vous travaillez ensemble en général, mais ni les agents du Cantrip ni moi ne serions capables de distinguer un fae d’un double fantôme si on en avait un sous le nez.

— Leeds n’est pas capable de reconnaître un fae ? s’étonna Anna.

— Il dit qu’il n’est pas toujours fiable, et on ne peut pas se permettre d’erreur. On a onze coups de fil à passer... Avec un peu de chance, on réussira à s’occuper de la plupart aujourd’hui.

— Efficace, approuva Anna.

Elle entendit un souffle qui aurait pu être un rire ; difficile à dire au téléphone.

— On a une enfant en danger, Anna. On prend ça au sérieux. Beaucoup de personnes ont veillé toute la nuit afin de rassembler ces informations pour nous.

— OK, dit Anna. Où veux-tu qu’on se retrouve, du coup ? Comme je ne connais pas le coin, je vais avoir besoin d’une adresse précise.

Quand elle raccrocha, elle regarda Charles qui se séchait les cheveux avec sa serviette ; il avait entendu l’essentiel de la conversation.

— On a la permission d’aller faire parler des gens.

— Ça me va, dit-il. J’éviterai de terrifier un pauvre gosse au point qu’il ne puisse plus parler

pendant un an. Toi, évite de te faire attaquer par un fae qui n'a pas idée du danger que tu représentes parce que tu as l'air si douce et gentille.

Elle réfléchit un moment avant de répondre, car la voix de Charles était juste un poil trop neutre.

— Nan, objecta-t-elle sur un ton détaché, comme si elle répondait à la légère. Tu es plutôt doué pour effrayer les adultes... Tu dégages un truc qui dit : « Je pourrais te tuer avec mon petit doigt » mais les enfants ou les adultes meurtris... ils n'ont rien à craindre de toi et ils le savent. Ça ne les empêche pas d'être intimidés en ta présence, mais ils sont conscients que tu ne leur feras pas de mal.

Elle l'avait su elle-même.

Bien sûr, elle avait eu peur de lui la première fois qu'elle l'avait rencontré... Elle n'était pas stupide. Il était imposant et elle savait pertinemment que la taille comptait, même entre loups-garous. Mais son instinct lui avait dit que celui-là se dresserait entre elle et tous ceux qui essaieraient de la blesser. Cette aura de protecteur... c'était ce qui faisait de son compagnon un Alpha si puissant.

Charles se contenta de la dévisager.

— Tu le sais ça, n'est-ce pas ? La plupart des gens t'évitent, mais ceux qui sont sans défense et meurtris, c'est comme s'ils se glissaient peu à peu dans ton ombre. Là où tu ne les remarqueras pas trop... Et tu tiens les mauvaises choses à distance.

Il ne disait toujours rien. Elle boutonna son jean, puis s'avança de deux pas pour se presser contre lui.

— On le sait, lui chuchota-t-elle. Nous qui avons été blessés, on sait à quoi ressemble le mal. On sait qu'on est en sécurité avec toi.

Il ne dit rien, mais il passa les bras autour d'elle et elle sut qu'elle lui avait dit quelque chose qu'il ignorait... et que ça comptait pour lui.

Charles demanda à l'un des employés de Kage de les déposer à l'aéroport, où il loua une voiture sous le nom de M. Smith. Il sortit le faux permis de conduire ainsi que la carte de crédit qu'il réservait audit M. Smith. Anna le regarda noter la fausse adresse sans hésitation.

Alors qu'ils se dirigeaient vers l'ascenseur du parking qui les mènerait à leur voiture, elle chuchota :

— Tu mens plutôt bien pour un homme honnête, monsieur Smith.

Il la gratifia d'un de ses sourires qui n'étaient visibles que dans son regard.

Ils avaient le choix entre quatre voitures, identiques à l'exception de la couleur. Charles haussa le sourcil à l'intention d'Anna, et elle se mit à tourner autour des véhicules en réfléchissant.

— La grise, la blanche et l'argentée passeront toutes inaperçues, observa-t-elle.

— Il faut donc absolument que l'on prenne l'orange métallique, acquiesça-t-il, l'air grave.

Elle lui décocha un grand sourire.

Elle prit le volant de la voiture orange et il lui indiqua le chemin. Frère Loup n'aimait pas la circulation, il n'aimait pas conduire du tout, et son comportement était si imprévisible sur la route que Charles n'aimait pas conduire non plus s'il pouvait l'éviter. Et il avait dit à Anna qu'ils se fiaient tous les deux à elle.

Elle savait qu'elle n'était pas une conductrice hors pair. Au mieux, sa conduite était fluide et respectueuse de la loi. Elle ne prenait pas de risques et se moquait des conducteurs malpolis. Charles lui avait dit que même Frère Loup avait du mal à se mettre en colère contre quelqu'un qui amusait Anna.

Elle espérait sincèrement qu'ils ne tomberaient pas durant les jours suivants sur le type qui lui avait fait un doigt d'honneur alors qu'ils quittaient l'aéroport. Ce n'est qu'en écrasant la pédale de

frein qu'elle avait évité de le percuter. Qu'est-ce qui poussait les gens qui se comportaient comme des imbéciles à aggraver leurs fautes en faisant des doigts d'honneur à ceux qui les sauvaient d'erreurs potentiellement mortelles ?

Oui, elle espérait que ce crétin ne s'approcherait pas de Charles de sitôt.

Avec Charles qui gérait le navigateur de la voiture, ils arrivèrent au café pile à l'heure. Ils furent accueillis par tout le monde... et par du café servi dans de grands gobelets.

— Si on pouvait m'injecter en permanence ce truc dans les veines, murmura Marsden alors qu'ils sortaient du café pour retourner au parking, je sombrerais dans un merveilleux coma caféiné et n'en ressortirais plus jusqu'à mourir de pur bonheur. Pas n'importe quel café, attention, seulement le moka caramel extra-noir de cette enseigne.

Il le serra entre ses mains comme si cela représentait quelque chose de précieux pour lui.

Leeds sirota son cidre sans alcool et regarda Anna.

— Je sais que je suis bizarre, fit-il. Mais j'avais l'esprit ailleurs et je n'ai pas été attentif à ce dont vous discutiez. Il faudra me pardonner si je te pose une question à laquelle tu as déjà répondu pour lui. Tu disais que toi et ton mari êtes des loups-garous ?

— Oui, acquiesça-t-elle.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-il sérieusement. Est-il tombé amoureux de toi avant de te mordre ou est-ce toi qui l'as mordu ? Ou es-tu allée sur un site de rencontres pour loups-garous ? Je ne savais même pas qu'il existait des louves-garous. On ne voit que des hommes à la télé.

Marsden lui donna une petite tape amicale sur la tête.

— Je ne peux te laisser seul avec personne, hein ? J'aime t'avoir comme partenaire. C'est rafraîchissant de travailler avec quelqu'un qui sait s'exprimer avec de vraies phrases, et avec qui je peux utiliser des mots qui font plus d'une syllabe. S'il te plaît, tâche de ne pas irriter les loups-garous. Pour moi. Les nouveaux partenaires, c'est hasardeux.

— Non, dit Anna en riant. Ce n'est rien. On s'est rencontrés parce que je m'étais attiré des ennuis et que j'ai appelé à l'aide. (Elle jeta un coup d'œil à Leslie.) Comme tes supérieurs dans l'affaire de Boston. Charles est arrivé et a réglé mes problèmes sans laisser de traces. Je me suis dit qu'un homme pareil pourrait m'être utile. Alors je l'ai gardé.

— Tu ne t'es pas attiré d'ennuis, gronda Charles. Tu t'en es sortie.

Leeds regarda Charles, et Anna vit dans ses yeux qu'il était l'un de ceux qu'on avait meurtris, l'un de ceux qui comprenaient que son Charles protégeait les personnes sans défense. Chose intéressante, Marsden le vit lui aussi. Il serra l'épaule de Leeds sur laquelle il avait posé la main. Leeds lui jeta un coup d'œil et sourit.

— Voilà pourquoi je te prends avec moi, confia tout bas Leslie à Anna. Tu saisis beaucoup de choses qui sont échangées sans paroles.

Puis, à voix haute, elle déclara :

— Bon, les sbires. Trouvez-nous notre coupable. On se donne rendez-vous ici à 16 heures si personne ne trouve rien qui vaille la peine d'appeler les autres.

Il s'avéra que Leslie et Anna avaient des voitures de location identiques, garées à quelques places d'intervalle. Anna jeta un coup d'œil à Leslie et rit.

— On dirait qu'on va devoir se servir de la clé pour savoir quelle voiture est à qui ?

— Non, répondit Leslie au bout d'un moment. La mienne a une égratignure sur la portière côté conducteur. C'est la plus proche. Autant que tu laisses la tienne verrouillée, poursuivit-elle sur un ton sans appel. C'est moi qui conduis.

Anna leva les yeux au ciel.

— La voix de maman, ça ne marche pas avec moi, informa-t-elle Leslie. J’ai été élevée par mon père, un homme très rationnel et calme qui expliquait les choses sur un ton normal. Quand il jurait, c’était en latin, et ça s’adressait le plus souvent à mon frère.

Leslie la jaugea du regard.

— La seule personne à qui je me fie à part moi pour amener mes fesses là où elles doivent aller sans encombre enseigne en ce moment la table de deux à des élèves de primaire. Ça t’embête si je conduis ?

— Tu vois, plaisanta Anna en contournant la voiture pour rejoindre le siège passager, ce n’était pas si difficile que ça, si ?

— Anna, déclara Leslie, je pense que je n’aurai pas de mal à apprendre à m’entendre avec toi. Parcouris ces dossiers et vois par quoi tu veux commencer.

Il y avait une pile de dossiers calée entre les sièges. Quatorze étaient neufs et de différentes couleurs, tandis qu’un était abîmé et décoloré. Elle ouvrit celui qui était en mauvais état et dit :

— 1978 ?

— Un garçon de cinq ans... Tentative d’enlèvement, sauf que le garçon avait un gros chien qui l’a entendu crier. Et... (Elle s’interrompit.) Lis ce dossier, tu me diras ce que tu en penses.

Anna obtempéra. Et réfléchit.

— Ça a l’air de tenir debout. Les faes n’aiment pas changer de lieu.

Bran lui avait dit ça une fois. Il y en avait quelques-uns qui se déplaçaient tout le temps, mais la plupart d’entre eux trouvaient un endroit où s’installer et y restaient s’ils le pouvaient.

— La plupart d’entre eux, en tout cas. Ils ne vieillissent pas. Et ils ne changent pas leurs rituels, à moins qu’il s’agisse de faes de la Haute Cour. (Et dire que quelques années plus tôt, tout ce qu’elle avait su au sujet des faes venait des films de Disney.) Ils ne peuvent pas.

— C’est ce que Leeds a dit. D’après lui, on humanisait trop ce coupable. C’est lui qui est allé fouiller dans les dossiers plus vieux. Il a trouvé quatre cas qui collaient, mais celui-ci était le seul où l’enfant s’était échappé. Il a grandi et vit toujours dans la région de Phoenix. Il enseigne les mathématiques avancées à l’université d’Arizona State. (Elle adressa à Anna un sourire de défi.) Si tu l’appelais pour voir si on peut obtenir une entrevue ?

Il s’avéra que le professeur Alexander Vaughn venait à peine de finir ses deux cours de la matinée et qu’il était libre le reste de la journée. Si elles voulaient le rencontrer chez lui à Tempe, il serait ravi de recevoir un agent du FBI et sa consultante ; elles devraient arriver à sa maison à peu près en même temps que lui.

Anna lui dit que c’était très aimable de sa part.

— Il n’a pas demandé de quoi il était question, nota Anna après avoir raccroché.

— C’est peut-être un fan de crimes, observa Leslie. Beaucoup de gens le sont. Peut-être qu’il s’ennuie ou qu’il se sent seul, va savoir. Pas de spéculations tant qu’on ne lui a pas parlé.

— C’est la politique du FBI ?

— C’est *ma* politique. Les suppositions empêchent l’interview de prendre un tournant intéressant.

— D’accord, acquiesça Anna. Allons parler au professeur.

Leslie s’arrêta devant une maison qui avait été construite dans les années 1950. De toute évidence, elles avaient pris le professeur de vitesse. Leslie ne respectait pas les limitations aussi bien qu’Anna. Elle avait quinze minutes d’avance sur l’estimation du navigateur de la voiture.

La maison était grande et se distinguait surtout par le fait qu’elle n’était pas construite dans le style en adobe du Sud-Ouest auquel Anna commençait à s’habituer. Le jardin n’était pas non plus

xéropaysager, conformément au programme scrupuleux de préservation de l'eau qu'elle voyait partout. Le tout petit jardin de devant était tapissé d'herbe verte, et d'immenses vieux arbres entouraient la maison. C'était sans doute grâce à leur ombre que l'herbe survivait aux étés de la région.

Une Volvo ancienne mais en parfait état s'engagea dans l'allée en ronronnant. Il en sortit un homme athlétique dont la coupe militaire parvenait à atténuer l'effet de ses cheveux carotte. Il claqua la portière et les observa en prenant son temps. Anna lui rendit la faveur. Il semblait un peu plus jeune que quelqu'un qui avait eu cinq ans en 1978.

Il s'avança lentement vers elles et proposa :

— Puis-je vous aider, mesdames ?

— Professeur Vaughn ? demanda Leslie.

Il secoua la tête.

— Non. Qui êtes-vous ? Pourquoi cherchez-vous Alex ?

Ils furent interrompus par le rugissement d'un moteur, et un grand pick-up se gara dans l'allée à côté de la Volvo. Il était peint en noir avec des flammes rose vif, et si haut perché qu'il eut du mal à passer le virage.

La portière s'ouvrit et un scientifique fou en jaillit, en décalage total avec son véhicule de beauf.

— C'est bon, mon amour, lança-t-il. Si tu avais décroché ton portable, je t'aurais prévenu.

L'homme aux cheveux roux se tourna vers le professeur, inclina la tête et déclara :

— Je ne parle pas quand je conduis. Et tu ne devrais pas appeler quand tu conduis. Même avec les oreillettes. Je ne veux pas recevoir de coup de fil.

Le scientifique fou hocha la tête, embrassa l'homme imposant sur la joue et lui tapota l'épaule.

— Je suis Alex Vaughn et ce bouledogue est mon partenaire, Darin Richards du département de police de Phoenix. Il se fait du souci, c'est son boulot. Dare, ces dames sont du FBI, elles veulent me parler.

Darin tourna vivement la tête vers son partenaire, puis vers les deux femmes. Il étrécit les yeux.

— Pièces d'identité, fit-il.

Leslie lui montra son badge et il l'examina. Il fronça les sourcils et dit :

— Je ne vous connais pas. Je travaille beaucoup avec le bureau local du FBI.

— Ils m'ont fait venir exprès pour cette affaire, expliqua Leslie.

Il regarda Anna, qui leva les mains.

— Ne me regardez pas, je ne suis que consultante.

— Et vous êtes ici pour parler à Alex.

— Avec le docteur Vaughn, dit Leslie. Oui.

— Dare, fit le scientifique fou. C'est bon.

— Peut-être, admit-il sans acquiescer du tout. Pourquoi êtes-vous ici ?

— Faut-il que l'on fasse ça sur la pelouse ? demanda Leslie sans se départir de son sourire.

— Dare, dit Alex avec douceur. Que pourraient-elles bien me faire ? Me tirer dessus ? Allons à l'intérieur prendre un café et discuter. (Il regarda Leslie.) J'ai quelqu'un qui me harcèle, une ancienne élève. Elle dépose régulièrement des plaintes, et on a eu des policiers qui sont venus au sujet de bruits étranges, de cris, de coups de feu. Un tas de choses. La police de Tempe la connaît, mais de temps en temps elle tombe sur un bleu au téléphone. Les pompiers étaient ici la semaine dernière à 2 heures parce qu'elle a signalé un incendie. Je suppose qu'elle s'est lassée de ne pas obtenir de réaction.

— Nous ne sommes pas du tout venues parce que quelqu'un a déposé une plainte, expliqua Leslie. On aimerait vous poser des questions au sujet d'une tentative d'enlèvement – le vôtre – qui est

survenue en juin 1978.

Les visages des deux hommes devinrent blêmes de surprise.

Darin fut le premier à se remettre.

— Tu ne m’as jamais dit qui tu avais été enlevé. Bon sang ! Alex, tu devais avoir six ans en juin 1978. Non, cinq.

— Une tentative seulement. (Le docteur Vaughn semblait sous le choc.) Je ne crois pas que la police m’ait cru. Mon père a installé un système de sécurité et ma mère a donné du steak à manger au chien tous les jours pendant une semaine.

— Personne ne croyait aux fées à l’époque, dit Anna. Mais on ne parle plus que de la fée Clochette, maintenant. On a une enfant disparue qui vit à quatre pâtés de maisons de là où vous avez grandi. Est-ce que vous voudriez bien nous parler de ce qui s’est passé ?

— Bien sûr, dit-il. Je suppose que oui. Mais j’avais cinq ans. Et c’était il y a longtemps.

— Et si j’allais frapper à côté voir si ta mère est rentrée ? proposa Darin. Cette femme a une mémoire infailible. Elle se souviendra de ce que tu lui as dit quand c’est arrivé.

— Vous pensez que c’était un fae ? demanda le docteur Vaughn.

— Il était vert et poilu. Il avait six doigts griffus à chaque main, indiqua Anna, pragmatique.

Elle avait mémorisé sa description dès la première lecture ; ça n’avait pas été difficile. La terreur du garçon et le scepticisme du policier transparaient derrière les mots froidement tapés à la machine à écrire sur du papier plus vieux qu’elle.

Elle poursuivit :

— Il avait une drôle de voix... Comme à la télé parfois. Il avait une longue langue jaune et il t’a appelé « berne ». Il a dit, « Viens ici, berne ». (Elle regarda le policier.) Darin Richards, si quelqu’un venait faire une déposition aujourd’hui plutôt qu’à l’époque où les faes n’avaient pas encore révélé leur existence, que diriez-vous que c’était ?

— « Berne », répondit Darin. *Bairn*’ veut dire « enfant », non ? S’il avait été en Écosse plutôt qu’à Scottsdale.

— Oui, confirma Leslie.

— Entrez donc prendre du café, leur proposa Darin.

D’une voix plus douce, il dit :

— Ça explique certains de tes cauchemars, Alex. Fais-les entrer, je reviens tout de suite.

Le scientifique fou – enfin, le mathématicien fou – arpentait la maison de long en large, même s’il avait invité Leslie et Anna à s’asseoir à la table et avait posé du café devant elles. Il avait des cheveux frisés qui étaient du genre à ne jamais rester en place, et ils étaient environ cinq centimètres trop longs ou vingt-cinq centimètres trop courts pour avoir l’air présentables. D’autant qu’ils appartenaient à quelqu’un qui avait tendance à les empoigner et à les tordre ou les tirer quand il était nerveux.

Anna le trouvait adorable. Elle voulait l’adopter comme grand frère et lui donner un gros câlin pour calmer son anxiété grandissante.

— Mon père était flic, dit-il.

Leslie hocha la tête.

— C’était dans le rapport.

— S’il n’avait pas été flic, il n’y aurait pas eu de rapport, observa le professeur Vaughn. Il m’a cru. Arrivé à l’âge de dix ans, je me suis demandé pourquoi. Mince ! c’est à peine si j’y crois moi-même maintenant. Enfin quoi, ce truc avait l’air de mesurer deux mètres, et il a pris la fuite à cause de

mon chien et d'un fer à cheval que je lui ai jeté ?

— Ce chien a impressionné celui qui a écrit le rapport, fit remarquer Anna.

Il n'y avait pas eu de photos du chien dedans, mais elle se doutait bien que la mention « Chien gros calibre » – accompagnée d'un point d'exclamation et d'une remarque au crayon de papier qui disait : « Ce truc m'aurait fait fuir aussi » – signifiait que ce n'était pas un chien banal.

— Ouais. (Le professeur Vaughn cessa d'aller et venir et sourit.) Mon père l'a ramené du boulot un jour, quelques années avant... l'incident. Je ne m'en souviens pas, mais c'est une de ces histoires de famille, vous savez ? Ma mère avait peur de lui et voulait que papa le ramène là où il l'avait trouvé. C'est alors que ce gros chien est venu jusqu'à elle et a posé la truffe sur son pied en soupirant. Il l'a dévisagée jusqu'à ce qu'elle le nourrisse. Elle était sous le charme après ça.

Il sourit à ce souvenir, puis reprit son sérieux.

— On ne l'a eu qu'un mois de plus environ après ça. Un jour, il a tout simplement disparu. Peut-être a-t-il été renversé par une voiture ou quelque chose comme ça. Je pense que papa savait exactement ce qui s'était passé, parce qu'il n'est jamais allé à sa recherche. Et renversé par une voiture, c'est le genre de chose qu'on évite de dire à un enfant. Hé ! je suis tombé sur une photo de lui l'autre jour.

Il quitta la cuisine à une vitesse qui disait qu'il était reconnaissant de cette diversion, et Anna l'entendit ouvrir et fermer des tiroirs dans une autre pièce.

Leslie commença à dire quelque chose, mais Anna secoua la tête. Elle entendait des gens parler sur le palier. Un instant plus tard, Darin ouvrit la porte et escorta dans la cuisine une version féminine minuscule du professeur Vaughn.

Elle fronça les sourcils à l'intention de Leslie et d'Anna et s'assit en face d'elles avec la dignité d'une reine, l'air soupçonneuse.

— Darin me dit que vous êtes ici pour en savoir plus sur la fois où quelque chose est venu dans notre jardin et a essayé d'enlever mon fils, dit-elle.

— Nous pensons que c'était un fae, expliqua Leslie. Ça ressemblait à un fae. Ça s'est comporté comme un fae. Et un fae a enlevé une petite fille et a laissé à sa place un changeling, un double fantôme. Nous essayons de retrouver cette petite fille. Elle a cinq ans. La tentative d'enlèvement de votre fils a eu lieu non loin de là où l'on pense que notre petite fille a été enlevée. Trente et quelques années, ça nous paraît peut-être long, mais ce n'est qu'une minute pour un fae.

La mère du professeur Vaughn se départit de sa raideur et s'adoucit.

— Trente ans, ça ne me semble pas si loin que ça à moi non plus.

Elle regarda le partenaire de son fils et dit :

— Assieds-toi donc, Darin. Je devine qu'Alex ne t'a jamais parlé de ça.

— Non, m'dame, acquiesça-t-il.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Leslie.

— J'en pense que mon fils n'a jamais exagéré ni menti à propos de quoi que ce soit de sa vie, même quand ça le mettait très mal à l'aise. Il avait douze ans quand il nous a dit qu'il préférait les garçons aux filles. C'était juste après qu'un de ses amis avait été éjecté de chez lui pour en avoir fait autant. Il fallait que ces gens soient stupides pour rejeter la chose la plus précieuse que Dieu avait jugé bon de leur donner, voilà ce que j'en dis. (Elle regarda Leslie.) Donc oui, je l'ai cru. Je crois également que nous n'avons pas été présentées. Je suis Mary Lu Vaughn.

— Agent spécial Leslie Fisher, du FBI, se présenta Leslie alors que le professeur Vaughn, qui était revenu dans la pièce, posait tranquillement une photo sur la table, l'air triomphant.

— Anna Smith, consultante spéciale, dit Anna, les yeux rivés sur la photo de deux petits enfants

qui essayaient de prendre une corde à un énorme animal noir. Et ça, c'est un loup-garou.

Charles était assis à l'avant côté passager. Dès qu'il l'avait vu essayer de monter derrière, Leeds avait dit : « *Hé ! mon vieux, ça ne marchera pas, hein ? Pas de souci, je vais prendre la banquette arrière.* »

Charles n'était pas ravi d'avoir un étranger dans son dos mais, comme Frère Loup lui-même ne parvenait pas à lui donner le sentiment que cet homme constituait une menace, il en conclut que ça irait. Il n'aimait pas non plus la conduite de Marsden. Il roulait trop vite et n'avait pas les réflexes d'un loup-garou. Mais s'il y avait un accident, Charles se dit qu'il s'en sortirait, lui au moins, et garda donc ses commentaires pour lui.

— Bon, on a concentré nos efforts sur Scottsdale parce que Leeds pense que le terrain de chasse de ce fae ne doit pas être très vaste. Ceux qui enlèvent les enfants ont tendance à s'attacher à un lieu précis, encore plus que les faes ordinaires.

Voyant qu'il attendait, Charles remarqua :

— Ça semble être une manière raisonnable de réduire le champ des recherches qui serait sinon beaucoup trop étendu.

— Bien, dit Marsden. Pour commencer, on va aller chez une famille d'accueil rendre visite à une jeune fille de quatorze ans. Les parents de cette fille l'ont abandonnée à l'État sous prétexte qu'ils n'arrivaient plus à la gérer. Ils ont affirmé qu'elle était possédée, qu'il y avait des objets qui volaient dans la pièce alors que personne ne les touchait, et c'est pour ça qu'on va la voir même si elle est plus âgée que la fillette qui a été enlevée. Même si ses parents ont dit qu'elle était dangereuse, le psychologue qui nous a contactés à son sujet a déclaré qu'elle était renfermée mais qu'elle ne se montrait pas du tout violente. La mère adoptive dit qu'on peut lui parler du moment qu'on lui permet de rester dans la pièce.

— Pourquoi n'est-elle pas à l'école ? demanda Charles.

— Ouais, acquiesça Marsden. Je ne sais pas. Mais on posera la question.

La maison où ils se rendirent ressemblait à toutes les autres maisons de la rue. Ce n'était pas un quartier huppé, mais il n'était pas pauvre non plus.

La femme qui leur ouvrit était une humaine d'environ cinquante-cinq ans, d'après l'estimation de Charles. Elle se présenta sous le nom de Judy White, examina les badges de Marsden et Leeds, et fronça les sourcils à l'intention de Charles. Leur présence ne la contrariait pas, mais elle était prudente.

— Il est consultant, expliqua Leeds. Pas de pièce d'identité officielle.

Elle avait la mine sombre. Encore plus sombre qu'avant. Mais elle se contenta de hocher la tête.

— Blair ne parlera à aucun de vous, dit-elle. Elle est arrivée ici il y a deux semaines et n'a adressé la parole à personne. Elle ne mange pas beaucoup. Si je pouvais en toucher un mot à ses parents... (Elle prit une inspiration.) Eh bien, ne restez donc pas dehors. Entrez.

Elle les mena dans une maison qui sentait... (Charles ferma les yeux pour inspirer profondément) les cookies à peine sortis du four... le pain maison frais... un homme, une femme, trois enfants et quelqu'un entre eux ; ce devait être la fille qu'ils cherchaient. Le chagrin aussi. Cette maison avait connu beaucoup de chagrin, mais elle dégageait également de la chaleur. Il ne décela nulle part l'odeur du double fantôme, qui avait eu des accents de sous-bois, de magie et de ténèbres.

Il ferma la porte derrière lui et tâcha de ne pas se sentir comme un géant envahissant quand la femme les mena dans une pièce qui comportait deux canapés et quelques-uns de ces fauteuils moelleux équipés de repose-pieds dépliables. Charles se serait laissé tirer dessus plutôt que de

s'asseoir dans l'un d'eux. Il avait toujours l'impression qu'ils essayaient de l'aspirer, et c'était impossible d'en sortir rapidement.

Il était encore en train de se demander où il allait s'asseoir quand la femme fit venir une grande fille d'environ quatorze ans qui portaient des vêtements taillés pour une femme deux fois plus épaisse qu'elle. Elle ne regarda aucun d'eux, se contentant de s'asseoir au bord de l'un des fauteuils qui englobaient les gens. C'était une fille au teint blanc et aux cheveux pâles qui n'avait guère plus que la peau sur les os. Le mot qui vint à l'esprit de Charles ne fut pas « affamée » mais « effacée ». Voilà pourquoi personne ne l'envoyait à l'école. Même les humains, tout aveugles qu'ils soient, devaient bien voir qu'elle était déjà presque partie.

Judy White lui présenta Marsden et Leeds, mais elle ne fit aucune mention de Charles ; ce qui lui allait très bien. Il regarda Marsden et Leeds interpréter honorablement les rôles du gentil flic et du méchant flic. Contre toute attente, c'était Leeds qui endossait celui du méchant. La fille les voyait bien, pas de doute, mais elle n'ouvrit pas la bouche et ne réagit à rien de ce qu'ils disaient.

Elle est abandonnée, chuchota une voix à son oreille gauche. À sa droite, une autre dit : *Son vrai nom est « chagrin »*.

Il n'agissait pas toujours en fonction de ce que lui soufflaient les esprits. Cette fille les intéressait. Invisibles même pour lui, ils flottaient dans l'air autour d'elle.

Elle pourrait incarner la colère, lui dirent-ils. *Elle pourrait incarner la vengeance, car elle a bien des raisons d'être en colère, bien des motifs de vengeance. Ceux qui auraient dû prendre soin d'elle ont agi dans leur propre intérêt alors qu'ils auraient légitimement dû agir dans le sien. On lui a causé beaucoup de tort.*

Il songea que c'était de cette fille mi-femme mi-enfant que venait le chagrin qui tentait d'envelopper cette maison. Il avait dit aux agents du Cantrip qu'il ne parlerait pas, mais il ne pouvait pas laisser passer ça. Quelqu'un devait l'aider avant qu'elle décide de quitter cette existence. Il avait le net sentiment qu'on aurait besoin d'elle quelque part un jour, qu'il se passerait des choses terribles sans elle. Mais ce ne fut pas pour ça qu'il choisit d'intervenir. Frère Loup l'appréciait.

Il s'agenouilla par terre à ses pieds, interrompant Marsden qui essayait de l'amadouer pour qu'elle parle. Judy White se pencha comme pour s'interposer entre eux, puis elle se reprit lorsqu'elle se rendit compte qu'il n'y avait pas d'agressivité de sa part.

Sans rien tempérer de son impétuosité habituelle, Frère Loup dit :

— Petite sœur, pour quelle raison tes yeux versent-ils des larmes sèches et ton cœur courageux se serre-t-il de douleur ? En quoi peut-on te rendre service ? Nous te défendrons de toutes les manières nécessaires.

Et parce que c'était Frère Loup qui parlait, Charles sentit les mots traverser les barrières qu'elle avait dressées entre elle et le monde.

Elle le regarda en clignant des yeux, et tous se turent en attendant qu'elle parle.

Elle se racla la gorge.

— Je ne suis pas ta sœur, lança-t-elle d'une voix rauque.

Mais comme c'était de la confusion plutôt qu'un rejet, Charles et son loup patientèrent. Ils étaient là pour la servir, pas pour lui extorquer des informations, pas pour prendre. Trop de gens lui avaient déjà pris des choses.

— Mon bébé, dit-elle enfin. Ils m'ont forcée... Et je me suis demandé, comment j'allais m'en sortir avec un bébé ? Son père ne voulait pas d'elle et mes parents non plus. Alors je les ai laissés faire. J'aurais dû les en empêcher. J'aurais dû la protéger. Elle n'avait personne d'autre. Elle est morte, elle est morte avant d'avoir eu la chance de naître et tout le monde s'en moque. Ils ont voulu

faire comme s'il n'y avait aucun problème.

Et lorsqu'elle prononça ce dernier mot, à peine un murmure, le contenu de toute une étagère de jeux pour enfants tomba de la bibliothèque où ils étaient rangés dans un fracas sonore.

Environ une heure et demie plus tard, Charles attacha de nouveau sa ceinture dans la Chevrolet et attendit que Marsden conduise. Mais ils restèrent assis là un moment avec le moteur qui tournait.

— Comment as-tu su ? demanda Marsden.

— Je suis un loup-garou, lui répondit-il. Je sais toutes sortes de choses. Les magiciens, des humains capables de manipuler le monde physique, ce n'est pas commun mais ça existe.

— Ça a dû être effrayant pour elle, observa Leeds. De découvrir que, quand elle s'énerve, les choses se mettent à voler. Est-ce que tu penses que la femme à qui tu as recommandé à sa mère adoptive de parler pourrait l'aider ?

Il avait l'air de bien savoir ce que ça faisait d'être seul avec des pouvoirs bizarres.

— Je ne lui aurais pas donné son nom sinon.

Charles se demanda ce que le sang fae de Leeds lui avait laissé en héritage. Mais, tant qu'il n'enlevait pas d'enfants, Charles s'en moquait. Il y réfléchit un moment, mais il sentait le sang fae de Leeds assez distinctement et il ne présentait aucune similitude avec ce qui avait ensorcelé Chelsea et enlevé l'enfant.

— Quatorze ans, fit Marsden. (Il jura avec véhémence.) On aurait dû tirer une balle à la personne qui veillait sur elle.

Il marqua une pause.

— Le père de ce bébé est mort... Vous avez entendu ça ? Percuté par une voiture dans un accident improbable.

— J'espère que c'était elle, déclara Leeds, puis, se contredisant presque, et j'espère qu'elle ne le saura jamais.

— C'était puissant, dit Marsden. Ce que tu as fait là-bas, Charles. (Il frotta le volant.) Ça aurait dû être absurde... Tu vois ce que je veux dire. Mais c'était puissant.

— C'est un loup dominant, expliqua Leeds. Quand il s'est incliné devant elle et sa volonté... bien sûr que c'était puissant. Et si elle t'avait demandé de tuer ses parents ? Ceux qui l'ont abandonnée, deux fois d'après mon compte.

— Son nom était « chagrin », dit Charles. Elle avait simplement besoin que quelqu'un l'écoute afin qu'elle puisse faire son deuil.

— Mais si c'était arrivé ?

Il ne devait pas cette réponse à Leeds, d'autant que Frère Loup était offensé qu'il pose la question. Et pourtant.

— À ton avis ? demanda Charles tout bas.

Au bout d'un moment, Marsden s'éloigna du trottoir.

— Pourrais-tu me donner l'adresse du suivant, Leeds ?

Le suivant était une autre fille, Helena, âgée de treize ans. Ses parents et son psychologue insistèrent pour assister à l'entrevue. Ils répondirent également à toutes les questions que Marsden ou Leeds posèrent à Helena. Résultat des courses, ses parents et son psychologue étaient convaincus qu'elle était possédée par un démon.

— De la meth, murmura Charles à l'oreille de Marsden.

Marsden s'empressa de les extirper de là.

— On a besoin d'aide, dit le psychologue. Vous êtes censés savoir vous occuper de ça.

Marsden fronça les sourcils.

— Être accro à la meth, ce n'est pas être possédé par un démon. Trouvez-lui de nouveaux amis et envoyez-la en cure de désintoxication. Je ne devrais pas avoir à vous dire ça. (Il jeta un coup d'œil aux parents.) Vous devriez aussi lui trouver un meilleur psychologue.

Le troisième enfant, une autre fille appelée Iris, avait cinq ans. Parent unique répondant au nom de Trent Carter, son père avait la tête sous l'eau et ça se voyait. Et il le savait, d'après les notes que le psychologue leur avait données.

La mère de la fillette s'était suicidée alors qu'Iris n'était qu'un bébé. Vêtu d'un sweat-shirt et d'un jean, son père avait l'air exténué et était trop maigre. La petite fille portait une tenue similaire mais rose, et elle avait les cheveux attachés en deux couettes asymétriques.

Charles laissa Marsden et Leeds interroger le père et l'enfant sans dire quoi que ce soit. La petite fille leur parla volontiers, même si elle baissait timidement la tête quand ils lui posaient une question directe. Elle finit par leur montrer les bleus sur ses poignets et ses jambes, et leur dit qu'elle était maladroite et était tombée dans l'escalier. Son père blêmit et regarda ailleurs.

Quand Marsden se tourna enfin vers Charles, il secoua la tête. Elle n'était pas fae. Ce n'était pas du tout ce qu'ils cherchaient.

Avec réticence, les agents du Cantrip laissèrent le père et sa fille, assis chacun d'un côté opposé de la pièce.

— Bon sang ! explosa Marsden. Vous avez vu ces bleus ? C'est un psychologue qui nous a donné le tuyau, non ? Pourquoi n'ont-ils pas sorti cette fillette de là ?

Leeds regarda Charles.

— Pourquoi n'es-tu pas en colère ? Je veux dire, quand la première fille est arrivée... la température de la pièce est devenue glaciale.

— Parfois, déclara Charles, la colère, même si je la connais bien ainsi que sa cousine utile nommée vengeance, n'est pas la réaction appropriée.

Marsden ouvrit la bouche et Charles demanda :

— Où, maintenant ?

Il monta dans la voiture et claqua la portière. Au bout d'un moment, les deux agents l'imitèrent. Ils s'éloignèrent sagement d'Iris et de son père.

— Et ça, messieurs, c'était un vrai cas de possession démoniaque, fit observer Charles une fois qu'ils furent loin.

— L'homme ? demanda Marsden. C'est pour ça qu'il a fait du mal à sa fille ?

Comme s'il était incapable d'imaginer que qui que ce soit puisse faire du mal à sa propre fille autrement.

Charles n'était pas parti pour apprécier les deux hommes, même s'il les considérait utiles voire nécessaires pour sa traque. Les autres agents du Cantrip à qui il avait eu affaire... Mais ces deux-là étaient des gens décents.

— Les empreintes de doigts sur les bleus étaient trop petites, fit soudain Leeds. Ces bleus, elle se les est infligés elle-même. Il me semblait bien que quelque chose clochait chez elle. (Il marqua une pause.) Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour eux ? Tu connaîtrais quelqu'un que tu pourrais envoyer les aider ?

— Je me renseignerai, promit Charles.

— Bon, d'accord, dit Marsden. Le suivant est un garçon, un adolescent, et son cas a peu de

chances de nous intéresser. Il ne correspond pas à notre profil et n'est pas du même quartier. Mais son psychologue a beaucoup insisté sur le fait qu'il y avait un problème...

— Eh bien, oui, confessa la mère du professeur Vaughn avec douceur. L'arrière-grand-père de Sid, quelque chose comme ça. Sa femme humaine venait de mourir et toute la famille s'inquiétait pour lui... Il ne mangeait pas et ne buvait pas. On a cru que son Alpha allait peut-être tout simplement mettre fin à ses tourments. Sid s'est donc rendu chez lui avec sa voiture de police et lui a dit qu'ils allaient rentrer ensemble. Et quand Archie s'est transformé en loup pour le décourager, Sid a dit : « Très bien. Sois un loup. Mais tu vas venir à la maison avec moi. »

Elle regarda Anna.

— Il adorait nos enfants, cet Archie. Il laissait la sœur aînée d'Alex lui mettre toutes les fanfreluches roses qu'elle voulait. Il a tiré un chariot pour les enfants et a sauvé la vie de mon Alex, je pense. Il était acariâtre en tant qu'humain, mais ça a été le meilleur chien que notre famille ait eu.

— Je n'en reviens pas que personne ne m'ait jamais dit qu'il était un loup-garou. (Alex laissa échapper un rire.) Tu te souviens de la dinde de Noël ? Je comprends que tu aies été si fâchée.

Il marqua une pause puis regarda sa mère, horrifié.

— Le shampoing antipuces. Tu as lavé un loup-garou avec du shampoing antipuces. Il n'a pas du tout apprécié. Tu m'étonnes que papa était mécontent quand il est rentré.

— Il avait des puces, fit-elle remarquer bien sagement. Je n'allais pas le laisser dormir dans ta chambre avec des puces.

— Que lui est-il arrivé, alors ? demanda le professeur Vaughn.

— Son Alpha a fini par venir le chercher. Il a dit à ton père que ce n'était pas sain pour un loup-garou de rester sous sa forme de loup aussi longtemps. Il est retourné chez lui. Apparemment, la meute avait veillé à ce que sa maison soit entretenue et ses factures payées pendant qu'il vivait avec nous. Il nous a rendu visite quelques fois, mais il a fini par devoir déménager pour le travail. Je pense que vivre dans sa maison n'était tout simplement pas bon pour lui. (Elle serra les lèvres.) On n'a plus jamais entendu parler de lui après ça. Je sais que ton papa en était attristé, mais il n'y avait pas grand-chose à y faire. Les loups-garous ne permettent pas aux humains de se mêler des histoires de leur meute. La situation est moins tendue maintenant, bien sûr, puisque tout le monde est au courant pour les loups-garous. Mais à l'époque... je pense qu'il y a eu un loup qui nous a surveillés pendant un moment, juste pour s'assurer que personne ne parlait.

Elle regarda Anna.

— Êtes-vous une louve-garou, ma chère ?

— Oui, répondit Anna.

Cette question inattendue ne la dérangeait pas, mais elle l'avait prise par surprise.

— Maman, fit le professeur Vaughn, ne fais pas ça.

— Faire quoi, chéri ? demanda-t-elle.

Darin eut un petit rire.

— Je t'aime, Mary Lu. Et il faut que je te recrute dans la police. Le nombre de confessions qu'on aurait monterait en flèche.

— Connaissez-vous le nom complet de ce loup-garou ? l'interrogea Anna. Il a vu le fae et n'était pas un enfant de cinq ans. Peut-être pourrait-il nous aider si on arrive à le trouver.

— Archibald Vaughn, ma chère.

— Quelque chose me dit que tu auras moins de mal à retrouver Archibald Vaughn que moi,

observa Leslie.

— Sans doute, acquiesça Anna. Veux-tu que je commence à passer des coups de fil ?

— Allons d'abord voir les autres, répondit-elle après un moment de réflexion. On a décroché le gros lot avec le premier, peut-être qu'il y en aura un deuxième.

— D'accord.

Anna choisit un autre dossier et lut l'adresse. Elle composa le numéro du témoin avant de parcourir le rapport de quatre pages. Pas de réponse. Elle examina les documents et ne trouva aucun autre numéro de téléphone. Elle lut le rapport en diagonale. Celui-ci était imprimé proprement sur du papier blanc.

— Il faut que tu écoutes ça, dit Anna. (Elle essaya de garder un ton professionnel tandis qu'elle lisait à Leslie des extraits de la déposition du témoin.) Il y avait une licorne et deux petits dragons, pas plus gros qu'un caniche. Pas les petits caniches. Enfin, pas vraiment ceux de taille moyenne non plus. Mais un gros caniche, quoi. Taille standard. La licorne était plus grande. Plutôt comme un labrador noir, peut-être. Ou un gros berger allemand.

— Pourquoi avons-nous sélectionné celui-ci ? demanda Leslie.

Anna poursuivit sa lecture... cette fois dans sa tête.

— Oh ! Voilà. Elle cherche les fées depuis qu'elle a vu l'homme vert qui vit dans son jardin il y a quelques années. Il ne part jamais et personne d'autre ne peut le voir. Sauf le chien qui passe en courant tous les jours avec sa propriétaire. Le chien aboie sur l'homme vert chaque fois qu'il passe devant le jardin de notre témoin.

— D'accord, dit Leslie. Essaie de nouveau d'appeler ce numéro, et s'il n'est pas chez lui...

— Elle, la corrigea Anna. Kathryn Jamison, soixante-quatre ans.

Il y avait une seconde déposition derrière la première ; elle était au nom d'un autre témoin. Elle déclarait que son chien aboyait tous les jours quand ils passaient devant le jardin de Mme Jamison. Elle ne disait rien au sujet de la licorne et des dragons.

— On peut au moins jeter un œil à son jardin comme le fait le chien de la joggeuse, non ?

Elles n'eurent pas à s'abaisser à rôder autour de la clôture du jardin de Mme Jamison. La deuxième fois qu'Anna essaya d'appeler le numéro, la dame décrocha à la première sonnerie.

— Appelez-moi Katie, dit-elle en mangeant un peu ses mots. Kathryn, c'était ma grand-mère. Vous voulez venir me parler d'une déposition de police que j'ai faite au sujet d'une licorne et de dragons ? (Elle éclata d'un rire grave et sensuel, un rire sexy pour une femme de soixante-quatre ans.) Il y avait longtemps que je n'avais pas eu à m'inquiéter d'une licorne, hein ?

Elle rit de nouveau.

— Mais ces dragons pourraient réduire quelque chose en cendres et ce serait dommage, vous ne croyez pas ? C'est pour ça que je me suis dit qu'il fallait que je les signale. Bien sûr. Venez.

Mme Jamison, « Appelez-moi Katie », vivait à Gilbert, une autre banlieue de Phoenix située au sud-est de la maison du professeur Vaughn, à environ quinze minutes de là. Leslie s'engagea dans l'allée en demi-cercle immaculée et se gara. Il y avait deux fontaines devant la maison, et l'endroit donnait une impression globale de beauté et de richesse, toutes deux exhibées sans modération.

Anna se retourna pour regarder à droite et à gauche de la route et ne vit aucun trottoir où courir. Bien qu'immense, la demeure était bâtie entre deux autres maisons qui s'en distinguaient par leur architecture, tandis que leur stuc était de la même couleur.

— Comment une joggeuse pourrait-elle voir ce qui se passe dans le jardin ? demanda Anna. Où une joggeuse courrait-elle ?

— Peut-être que la joggeuse connaît la licorne et les dragons, supputa Leslie. Et qu'elle a volé par-dessus le mur en pierre pour regarder dans le jardin avec son chien.

Un sourire exercé aux lèvres, elle se dirigea vers la porte.

— Je t'aurai, ma jolie, murmura Anna en prenant sa meilleure voix de méchante sorcière. Et ton petit chien aussi.

Mme Jamison était grande et musclée sous sa peau bronzée et bien entretenue. Ses cheveux noisette étaient élégamment coupés court. Elle avait l'air plus proche de la quarantaine que de la soixantaine. Ça pouvait être dû en partie à la chirurgie esthétique, mais pas seulement. Elle n'était pas éblouissante, mais elle était mémorable.

De plus, elle portait un jean troué avec de la terre aux genoux et un vieux tee-shirt de football très miteux. Elle sentait l'alcool, ce dont elle s'excusa.

— J'étais dehors à jardiner et à boire quand vous avez appelé, leur avoua-t-elle. Et maintenant, je suis un peu soûle. Je ne fais généralement pas d'excès, mais je viens à peine de divorcer de mon mari numéro trois. Ma sœur m'avait dit qu'il n'y avait que l'argent qui l'intéressait, et elle avait raison.

Elle soupira.

— Je savais qu'elle avait raison. Mais il avait trente ans. Il était en mesure de me suivre. Les hommes de mon âge... (Elle secoua la tête.) Mais comme je l'ai dit à ma sœur, c'est à ça que sert un arrangement pré-nuptial. J'imagine qu'il a cru que, si je le pensais amoureux de moi, je serais stupide aussi à d'autres égards. Je l'ai pris la main... enfin, les fesses dans le sac pour tout vous dire, et j'ai des photos qui le prouvent. Il est donc parti sans rien emporter en dehors de son ventre liposucé et deux ans de vie de luxe. J'aurais payé un gigolo plus cher pour ses services. Mais j'aurais sans doute eu droit à de meilleurs services.

Elle avait l'air pensif.

— Voulez-vous qu'on revienne plus tard ? demanda Leslie.

— Non. C'est bon, dit-elle. Vous perdriez votre temps et moi le mien à attendre. Je n'ai bu que deux shots... D'accord, trois. Mais j'avais le ventre plein et je n'ai bu que de l'eau depuis que vous avez appelé.

Leslie semblait dubitative, mais Anna intervint :

— Écoute, on n'en a pas après elle. On ne va pas se servir de ce témoignage au tribunal. Si on a besoin d'un vrai témoignage, tu pourras revenir.

— Vous êtes sûre que ça va ? demanda Leslie. Nous pouvons revenir plus tard.

— Cette stupide joggeuse m'a mis la police sur le dos. Son oncle est juge, je crois. Maintenant elle m'envoie le FBI. Bien sûr. Venez me parler de licornes et de dragons.

CHAPITRE 10

Elles la suivirent à l'intérieur de la maison, qui sentait la cannelle et la vanille. L'odeur n'était pas forte au point de perturber Anna, même si elle allait être contente de repartir. Après le hall d'entrée, elles arrivèrent dans une immense pièce circulaire dont le sol était en parquet, tandis que la petite fontaine en son centre et la cheminée sur le mur en face du hall étaient bordées de pierre.

La pièce principale s'ouvrait sur d'autres pièces. Anna aperçut une cuisine, une salle à manger, une salle de musculation, et une pièce où tout avait été arraché à part les montants. La plaque de plâtre, des lambeaux de moquette et des morceaux de meubles épars avaient été jetés en tas par terre.

— Le bureau de mon ex-mari, claironna Katie en passant devant. Je l'ai démolì moi-même. C'est mieux qu'une thérapie. Mais mon entrepreneur va m'envoyer des ouvriers dans les prochains jours pour le retaper. Et nettoyer ce bazar. (Elle marqua une pause, puis regarda Anna et lui adressa un clin d'œil.) Il a posé cette moquette pour moi juste après que je me suis mariée. Quand il est venu me donner une estimation du coût des réparations, il m'a demandé quel avait été le problème avec cette moquette.

Elle sourit.

— Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de sang dessus.

Katie les conduisit à son propre bureau, grand et lumineux avec vue sur une piscine qui dominait un immense jardin. À part la piscine, il était pour l'essentiel xéropaysager, mais il y avait des parcelles de verdure cachées sous des arbres fruitiers. La clôture du fond était une grille en fer forgé de deux mètres de haut qui donnait sur un cours d'eau. Anna supposa qu'il y avait aussi un parcours de jogging, mais elle ne pouvait pas le voir de la fenêtre.

Le bureau était assez grand pour englober une table, un canapé et une causeuse, et il restait de la place. Katie se laissa tomber sur la causeuse, ramenant sous elle son pied chaussé d'une sandale.

— Alors, vous a-t-elle dit qu'il doit y avoir un corps dans mon jardin parce que son chien aboie tout le temps quand il passe devant ? (Elle prit une voix plus aiguë mais plus douce.) « Remington n'aboie nulle part ailleurs, juste devant son jardin. Remington est un intellectuel génial et il sait de source sûre qu'il doit y avoir un corps enterré là. Il essaie de nous le dire. »

Elle regarda Leslie, yeux étrécis, et poursuivit avec sa propre voix :

— Remington est un crapaud court sur pattes qui fourre son nez dans les affaires des autres. Si j'avais voulu enterrer quelqu'un dans mon jardin, ça aurait été mon mari. Que dis-je, mari. Ex. Ex-mari. Mais il est toujours vivant et vit dans le péché avec sa petite amie, qui est celle avec laquelle il venait de rompre quand je l'ai rencontré. Stupide chien. Stupides hommes. Ils devraient tous croupir en enfer.

— C'est donc la joggeuse qui a fait sa déposition la première, observa Anna, comprenant soudain ce qui s'était passé. Comme elle a des relations, la police est venue vous interroger au sujet de votre jardin.

Katie avait hoché la tête jusque-là, mais elle leva un doigt pour arrêter Anna.

— Correction. Ils ont retourné mon jardin et ça m'a pris trois semaines pour le remettre en état. L'un de mes yuccas est condamné, j'en ai peur.

— Et vous leur avez donc dit qu'il y avait une fée qui vivait dans votre jardin, intervint Leslie.

Katie leva un doigt.

— Non. Je les ai rappelés à 1 heure du matin pour leur dire qu'il y avait quelque chose de dangereux ici. Quelque chose. La police est venue et m'a demandé ce qu'il y avait de dangereux. Je leur ai dit que j'avais vu une licorne et deux dragons assez petits qui couraient dans la rue. Ce qui était vrai. Mes voisins ont trois merveilleux enfants qui aiment mettre leurs déguisements d'Halloween de l'année dernière. Je suppose qu'ils ont échappé à la baby-sitter, que j'ai vue leur courir après. Les deux dragons tenaient des briquets... vous voyez ce que je veux dire. Pas ceux pour les cigarettes mais ceux pour allumer un barbecue. La licorne n'était armée que de sa corne. (Elle marqua une pause.) Il se peut que j'aie laissé de côté certains détails dans mon histoire. Et il se peut que j'aie appelé cinq ou six heures après avoir vu la licorne.

Anna vit la tête de Leslie et ne rit pas, même si elle en avait envie.

Leslie dit avec froideur :

— Vous avez donc sciemment demandé à des policiers de venir chez vous parce qu'ils vous avaient causé du désagrément. Et vous les avez retenus ici alors qu'on aurait pu avoir besoin d'eux ailleurs ?

Katie étrécit les yeux et cessa totalement de jouer la femme douce et à moitié ivre.

— Non. Je vous dis que je les ai appelés pour signaler une menace potentielle. À aucun moment je n'ai vu la baby-sitter rassembler les petites terreurs, voyez-vous. Deux enfants de dix ans peuvent causer beaucoup de dégâts avec des briquets. Ce n'est pas ma faute si l'agent de police n'a pas posé les bonnes questions.

Leslie se redressa, et Anna l'interrompit. Elles étaient ici pour obtenir des informations. Un sermon sur le fait qu'il était stupide de crier au loup, même s'il était mérité, ne les mènerait nulle part.

— Nous ne sommes pas réellement venues pour la licorne. C'est surtout l'homme vert dans votre jardin qui nous intéresse, expliqua Anna.

Katie se raidit davantage, et son odeur se teinta d'une angoisse qui n'était pas tout à fait de la peur.

— Il fallait que vous détourniez l'attention de la police de votre jardin, déclara Anna. L'histoire de la licorne et des dragons a très bien rempli cet office. Ils ne vont pas vouloir revenir ici de sitôt, n'est-ce pas ? Mais ils vous ont considérée comme une excentrique. (Ça avait été un sacré sacrifice pour cette femme qui consacrait tant de temps et d'énergie à son apparence.) Mais ce commentaire désinvolte au sujet d'un monstre vert... il sonne vrai, et c'est ce qui nous a amenées ici. Qu'est-ce qui vit dans votre jardin, madame Jamison ?

— Je pense que j'aimerais appeler mon avocat, fit Katie.

— Nous sommes ici parce que nous recherchons une fillette de cinq ans qui a été enlevée par un fae qui a laissé un changeling à sa place, dit Leslie. Ce fae tue des enfants, madame Jamison.

— Vous savez où est la porte, lança celle-ci sur un ton acerbe.

— Le temps nous est compté, lui dit Anna, sans préciser qu'Améthyste avait disparu depuis des mois déjà. Comment vous sentirez-vous quand on trouvera le corps de l'enfant ? Vous demanderez-vous si elle aurait pu survivre si vous aviez coopéré ? ou serez-vous capable de balayer ça d'un revers de main ?

— Il n'a rien à voir avec des enlèvements d'enfants, morigéna la femme plus âgée d'une voix dure.

— Peut-être, répondit Anna. Mais peut-être saurait-il qui est le coupable. Peut-être pourrait-il nous aider.

Katie leva la tête et Anna intercepta son regard. Elle n'était pas une louve alpha capable de contraindre les gens à se soumettre à sa volonté, mais elle était de bonne foi et têtue. Ce fut Katie qui

détourna les yeux la première.

— Si vous notez quoi que ce soit, je vous ferai passer pour des idiots.

Anna pencha la tête de côté.

— Nous n'avons aucune intention de *vous* faire passer pour une idiote ni de vous attirer d'ennuis.

Leslie hésita.

— Si ça n'a rien à voir avec la disparition de la fillette, ça ne nous sera pas nécessaire de consigner plus que le fait que nous avons vérifié votre histoire et conclu qu'elle était sans rapport avec notre enquête.

Katie garda le silence un moment.

— D'accord. D'accord. C'est bon. J'ai un léger don de clairvoyance. Ma mère en avait un aussi, et sa mère avant elle. Ma grand-mère était une guérisseuse et une sage. Ma mère... avait des migraines durant lesquelles elle voyait des choses. Certaines d'entre elles se réalisaient, d'autres non. Elle pensait qu'il s'agissait de futurs probables qu'elle entrevoyait. Moi ? Je vois les faes tels qu'ils sont, quel que soit le déguisement qu'ils portent. Et je leur ai caché ce don car ils n'aiment pas ceux qui voient les sidhes. Si vous me trahissez, ma vie sera de très courte durée.

— Compris, acquiesça Leslie.

Katie Jamison dépassa la grande piscine et ses fontaines, son jacuzzi et ses chaises longues assorties, son bar et son barbecue... bref ! une piscine complète. Elle se dirigea à la place vers le petit coin de verdure au fond de son jardin.

Trois gigantesques palmiers formaient le haut de la voûte des arbres, et d'énormes massifs de lavande qui arrivaient presque à la taille bordaient le mur de pierre de deux mètres qui séparait le jardin de Katie de celui de la maison voisine. Il y avait une sorte de buisson au milieu de la lavande avec de jolies fleurs orange. Mais la plante la plus spectaculaire était indéniablement un immense oranger rongé par le temps.

Il se déployait avec arrogance au-dessus de la grille en fer forgé et du parcours de jogging, les branches chargées de fruits verts qui commençaient tout juste à devenir orange. Il était à l'évidence plus vieux que le jardin qu'il présidait, plus vieux que la résidence, que le parcours de jogging et que les trois autres arbres fruitiers à côté de lui. Anna ne s'y connaissait pas en jardinage, mais les autres arbres fruitiers lui parurent assez vieux eux aussi, même s'ils étaient bien plus petits.

Elle se concentra sur les messages que lui transmettait son nez. Par-dessus la légère odeur de lavande – même si pour l'essentiel la lavande en question n'avait pas encore fleuri –, par-dessus celle des fruits verts et de la chose à fleurs orange, elle sentait quelque chose de sauvage, de magique, quelque chose de fae.

— Ces gens veulent te parler, dit Katie, le regard dirigé vers la grille ornementale qui séparait efficacement le jardin du canal et du parcours de jogging. C'est au sujet d'une enfant disparue. Je ne pense pas que ça les dérange que tu sois ici... Oui. Je sais que c'était stupide, mais ce n'est pas non plus moi qui ai pris plaisir à tourmenter ce maudit chien pendant des mois.

Apparemment, Katie entendait aussi bien les sidhes qu'elle les voyait car, même avec son ouïe perfectionnée, Anna n'entendait pas la personne à qui elle parlait. Elle posa les yeux sur le grand oranger.

Le tronc était courbé et couvert de nœuds aux endroits où des branches avaient été coupées bien des années plus tôt. Les oranges étaient vertes et grosses comme des prunes. Anna ne savait pas grand-chose au sujet de la végétation en Arizona. Après avoir passé quelques après-midi au calme dans la serre d'Asil dans le Montana, elle avait acquis des connaissances pratiques sur les roses rares

et un petit nombre de fleurs et de plantes qui plaisaient au vieux loup. Le seul arbre fruitier qu'il possédait était un clémentinier nain qui arrivait à la taille. Asil disait que c'était un hommage à son héritage espagnol et aux oranges qu'il faisait pousser sur la propriété agricole qu'il avait possédée à une certaine époque.

Katie se retourna vers elles.

— Il est joueur, expliqua-t-elle. Il m'a dit que, si vous arriviez à le trouver, il répondrait à trois questions.

— Entendu, opina Anna.

Elle sortit son téléphone portable et envoya un bref message à Charles afin qu'il ne s'inquiète pas quand il la sentirait se transformer.

— Je ne suis pas mon mari, dit-elle à Leslie. Je vais prendre ma forme de louve. Contrairement à lui, je ne pourrai sans doute pas reprendre ma forme humaine avant quelques heures.

— Tu ne peux pas juste...

Elle se tapota le nez du doigt.

Anna secoua la tête.

— Si c'était aussi simple, il ne passerait pas de marché. Pense juste à formuler tes questions avec le plus grand soin. Prends ton temps. Les faes répondent toujours la vérité, mais pas toujours toute la vérité. S'ils peuvent te tromper de cette façon, ils ne s'en priveront pas. Ne pose pas de questions rhétoriques, car elles compteront.

Elle s'avança à côté du grand arbre, là où elle serait à l'abri des regards des gens à l'extérieur du jardin, et elle commença à se déshabiller.

— Ça va prendre un moment, les prévint-elle.

— Que faites-vous ? demanda Katie alors qu'Anna se débarrassait de ses chaussures.

— Je suis une louve-garou, lui expliqua Anna. Je vais prendre la forme de ma louve. L'odorat de la louve est meilleur et plus difficile à embrouiller.

Comme c'était bientôt la pleine lune, sa métamorphose aurait dû être facile. La douleur qui lui traversait le corps quand il se réarrangeait était devenue une vieille amie. Elle glissa sur sa tête comme des mains de feu qui creusèrent dans sa chair et lui disloquèrent la mâchoire si violemment que la souffrance dans le reste de son corps lui parut douce comparée à celle-là... jusqu'à ce que ses deux épaules se déboîtent en même temps.

Quand la meute se réunissait les nuits de pleine lune, sa magie contenait les bruits de douleur que faisaient les loups-garous en se métamorphosant, et la lune pouvait parfois changer celle-ci en extase. Mais, seule sous le soleil de plomb d'Arizona, Anna était obligée de taire tous les bruits susceptibles d'attirer l'attention. Elle était douée pour ne pas attirer l'attention.

Certaines métamorphoses se passaient mieux que d'autres indépendamment des phases de la lune, mais c'était mille fois pire cette fois que toutes les transformations auxquelles elle avait procédé si près de l'appel de la pleine lune. Avant que la douleur la contraigne à se focaliser tout entière sur sa résolution de garder le silence, Anna s'aperçut trop tard que c'était la méfiance de sa louve qui la poussait à accélérer la métamorphose. Celle-ci ne pouvait pas se défendre correctement lorsqu'elle était prise entre deux formes. Anna avait choisi de se transformer devant une parfaite inconnue et un fae qu'elle ne voyait pas et dont elle ne savait rien. Un fae qui pouvait très bien être la créature qu'ils traquaient.

Anna comptait sur Leslie pour assurer ses arrières. Mais la louve accordait sa confiance de manière plus réfléchie, et Leslie n'était ni un membre de la meute, ni quelqu'un qu'elles connaissaient de longue date. Il était donc nécessaire qu'elles se dépêchent, et la souffrance importait peu si elle

garantissait leur sécurité.

Quand ce fut terminé, Anna était étendue par terre, à bout de souffle et tremblante, ce qui n'était pas franchement sûr non plus. Elle roula sur ses pattes et chassa les derniers picotements dans ses muscles. Elle était incapable de dire combien de temps ça avait duré. Avec la douleur, le temps devenait subjectif.

Elle s'étira, sortant les griffes jusqu'à ce qu'elles se plantent dans la terre. Après s'être assurée que son corps était fonctionnel, elle tourna la tête vers les deux femmes qui prenaient soin de ne pas la regarder.

— Est-ce que ça va ? demanda Leslie quand Anna vint se placer face à l'agent du FBI. Ça avait l'air... On aurait dit que c'était douloureux. On entendait tes os se casser.

Anna éternua et agita la queue. Katie regarda Anna, puis se hâta de détourner de nouveau les yeux. La main sur la bouche.

— Ce n'est pas... Ce n'était pas..., bégaya-t-elle avant de s'interrompre abruptement... et de partir en courant vers sa maison.

Anna soupira. Oui, les loups-garous étaient des monstres et le changement n'était pas beau à voir. Ce n'était pas juste de demander aux gens ordinaires de supporter ça. Elle n'avait pas eu le choix.

— Peux-tu trouver le fae ? demanda Leslie. Je suppose que le marché tient toujours. Si tu le trouves et qu'on ne parvient pas à communiquer, je retournerai à l'intérieur et ramènerai Mme Jamison de force.

Oui. Finissons-en, songea Anna.

Elle inspecta d'abord le grand arbre, même si c'était trop évident. Il sentait la magie fae, pas de doute là-dessus. Mais, avec l'odorat de sa louve, le jardin entier sentait le fae.

Elle fit le tour du jardin en trotinant et se livra à un petit jeu de chaud et de froid pour confirmer qu'elle avait raison de penser que le fae se trouvait quelque part près du grand oranger. Son odeur, qui ne sentait ni comme la maison de Chelsea ni comme la garderie, se dissipa dès qu'elle atteignit le bord de la piscine qui jouxtait la maison. Elle quadrilla l'espace autour de la piscine et se retrouva de nouveau devant l'oranger.

Ce n'était pas le buddleia, pas le rocher de granit orné de petits pots d'herbes aromatiques qui avaient été disposés dans les creux naturels du bloc de roche. Pas les quelques buissons de roses thé. Pas les yuccas... qui donnaient en effet des signes d'avoir été déterrés puis replantés. Tout sentait le fae, mais pas de manière assez prononcée. Anna recula et chercha attentivement ce qu'elle avait pu manquer.

Où ? se demanda-t-elle autant qu'elle le demandait à l'esprit de la louve. *Où est-il ?*

La louve se focalisa sur l'un des citronniers, le plus petit et le plus mal en point d'entre eux. Comme les yuccas, il semblait souffrir d'avoir été malmené.

Elle se rapprocha de lui, ferma les yeux et laissa son odorat la guider de l'autre côté du chemin de pierre et jusqu'au gravier qui tapissait le sol autour des plantes. Son ouïe décela le bruit d'une porte qui s'ouvrait dans la maison, celui d'une voiture qui passait dans la rue et les battements de cœur de Leslie à vingt pas de là. Elle suivit la piste furtive jusqu'à ne plus sentir que l'odeur du fae.

Elle ouvrit les yeux... et une peur viscérale et inattendue liquéfia ses articulations et la prit à la gorge, l'empêchant de respirer et d'émettre le moindre son. Justin, le loup-garou qui l'avait Changée et fait de sa vie un enfer, se tenait là devant elle.

Et elle n'eut plus qu'une seule pensée : *Tu es mort. Tu es mort. Je t'ai vu mourir.*

Le texto d'Anna était simple. Il disait : « Ne t'inquiète pas. J'ai besoin de l'odorat de ma louve

pour trouver un fae. » Alors que Charles finissait de le lire, il sentit sa compagne entamer la métamorphose.

Elle le connaissait. Elle avait peur qu'il parte à sa recherche si elle se transformait en louve, et lui assurait donc qu'elle ne courait aucun danger. S'il n'y avait pas eu la fin de son message, il aurait laissé son texto le rassurer.

Elle cherchait un fae toute seule ? Alors que celui qu'ils traquaient était assez puissant et sophistiqué pour créer un enfant à partir d'un tas de bouts de bois ? Pas sans lui.

— Range-toi sur le bas-côté, ordonna-t-il à Marsden, interrompant l'agent qui leur parlait du nouvel endroit où ils se rendaient, ou plutôt avaient été en train de se rendre.

— Pardon ?

Impatient, Charles intercepta le regard de l'autre homme et redit à voix basse :

— Range-toi sur le bas-côté.

La voiture quitta la route en faisant une embardée et s'arrêta dans un sursaut.

— Qu'est-ce qui te prend, mec ? gronda Marsden en regardant ses mains, comme s'il n'en revenait pas de ce qui venait de se passer.

Il venait d'obéir à des ordres.

Les humains n'avaient pas l'habitude de se plier à la hiérarchie de la meute, mais elle fonctionnait sur eux tout de même. Du moins, elle fonctionnait sur eux quand c'était Charles qui donnait les ordres. Ce n'était pas de la magie. Mais ce n'était pas pour rien que Charles était en général le plus dominant dans son monde rempli de loups dominants. Les humains avaient eux aussi ce cerveau primitif que tous les sergents instructeurs du monde savaient stimuler, cette partie du cerveau liée à l'instinct de survie. Quand elle recevait un ordre, cette partie-là se bornait à obéir.

Charles sortit et contourna rapidement la voiture par l'avant afin que le charme lié à son ordre n'ait pas le temps de se dissiper. Il ouvrit la portière côté conducteur et déclara :

— C'est à moi de conduire maintenant.

Voyant que Marsden ne bougeait pas, il soutint de nouveau son regard et dit :

— Sors de la voiture, agent Marsden. C'est moi qui conduis.

— Jim ? fit Leeds.

Marsden détacha sa ceinture et sortit, trop lentement au goût de Charles, mais ce fut fait. Charles s'assit et s'attacha. Tandis que Marsden s'installait sur le siège passager, Charles bidouilla la tablette encastrée dans le tableau de bord jusqu'à ce qu'elle lui fournisse une carte. Il ne s'était jamais servi de cette version d'une tablette auparavant, mais tout appareil assimilable à un ordinateur finissait par lui livrer ses secrets.

Charles avait connu Phoenix vingt ans plus tôt, mais la ville nouvelle et ses banlieues avaient beaucoup changé. La douleur d'Anna résonnait dans sa tête et les vibrations étaient pires que d'habitude. Il sentait l'angoisse de sa louve, mais Anna allait bien.

Savoir ça lui donna la patience d'attendre que Marsden soit attaché à côté de lui. Puis il mit les gaz, traversa quatre voies de circulation et s'engagea en biais sur la voie d'urgence réservée à la police qui reliait les deux côtés de l'autoroute. Il y avait un véhicule dans la file la plus proche, et la voiture de l'agent du Cantrip était moins puissante que le pick-up de l'autre conducteur.

Sur la barre de contrôle de la sirène, un interrupteur comportait la mention fort utile « GYROPHARE SANS SIRÈNE ». Il l'enclencha, coupa la route au véhicule qui arrivait puis s'inséra dans la file suivante sans prêter attention aux bruits que faisaient ses passagers.

Il appuya sur le champignon, regrettant que la voiture n'en ait pas davantage dans le ventre. Il roula un peu plus lentement qu'à fond, car il aurait peut-être besoin de cette marge d'accélération

pour les tirer d'un mauvais pas. Toutes les quelques minutes, il jetait un coup d'œil à la carte sur la tablette. Il ne savait pas où était Anna, mais il la sentait et se dirigea vers elle aussi vite qu'il le pouvait.

— Je croyais que tu disais ne pas savoir conduire, remarqua Marsden, tendu.

À l'arrière, Leeds scandait avec ferveur :

— J'mourrai pas aujourd'hui, Seigneur. J'mourrai pas aujourd'hui, non pas aujourd'hui, Seigneur.

Charles dépassa un barrage routier mobile formé par quatre véhicules en serrant à gauche. L'espace n'était pas tout à fait assez large, et il dut jouer des coudes pour que le sable fluide ne les entraîne pas dans le fossé. Leeds se mit à réciter sa prière de plus en plus vite et de plus en plus fort, jusqu'à ce que la voiture ait de nouveau les quatre roues sur le bitume.

— J'aime mieux éviter, répondit Charles à Marsden alors qu'il changeait de nouveau de file. Mais il est préférable que je conduise quand mon loup est en chasse.

Puis il cessa de parler et d'écouter, se contentant de conduire tandis que son Anna complétait sa métamorphose, et sa douleur le rendit lucide.

Elle n'avait pas besoin de lui. Elle était une louve-garou, et il avait passé tout leur temps ensemble à s'assurer qu'elle était capable de prendre soin d'elle-même. Elle était coriace et intelligente. Elle n'avait pas besoin de lui pour s'occuper d'un fae.

Mais il venait quand même.

Il songea que les agents du Cantrip le vivaient plutôt bien, compte tenu du fait qu'ils étaient habitués aux temps de réaction des humains et qu'il n'en était pas un. C'était la voiture qui le limitait le plus, tant au niveau de la vitesse que de la route qu'il pouvait emprunter. Elle dérapa sérieusement lorsqu'il sortit de l'autoroute et s'engagea dans les rues de la ville, car la suspension ne valait pas un clou. Il dut ralentir, mais très peu. Ils grillèrent des feux rouges et dépassèrent en trombe des passages piétons sur lesquels traversaient des enfants et des petites vieilles.

Leeds se tut et Marsden ferma les yeux, agrippant d'une main la poignée de sécurité tandis qu'il se retenait de l'autre au tableau de bord. Le silence dans la voiture était appréciable. Il permit à Charles d'entendre le moindre glissement des roues sur la chaussée avant même de le sentir. Ça lui laissait un peu plus de temps pour réagir, et il accéléra donc un peu.

Même avec la carte, il fit deux fois le tour de l'endroit où Anna se trouvait avant de trouver une route qui menait à la maison devant laquelle la voiture orange était garée. Il s'arrêta derrière elle et ouvrit la portière en prenant une profonde inspiration. Ce fut à ce moment-là que la panique d'Anna faillit lui scier les jambes.

Il n'avait jamais été aussi reconnaissant d'être capable de troquer sa peau humaine contre sa peau de loup en l'espace d'un souffle au lieu de devoir endurer le même processus interminable que son père et les autres loups. C'était douloureux, mais Anna était effrayée et le reste n'avait aucune importance.

Sur ses quatre pattes, il s'élança et brisa la vitre en verre poli de la fenêtre ; le verre le coupa profondément, mais il ne prêta pas attention aux dégâts. Ses blessures guérissent tandis qu'il traversait en courant la maison en pierre. Il sauta par-dessus une petite fontaine ridicule et sortit par les portes fermées du patio, disséminant de l'eau, du sang et du verre dans sa course.

La louve noire gracieuse qui était sa compagne était accroupie la queue entre les pattes à l'autre bout du jardin. Elle savait mieux contrôler ses réactions sous sa forme humaine. Il n'y avait que lorsqu'elle était sur ses quatre pattes qu'il la voyait effrayée.

Quoi qu'elle ait vu – il ne voyait rien de l'endroit sur lequel elle se focalisait –, ça l'effrayait

vraiment. Son Anna avait un cœur de lion.

Quelle que fût cette chose qui l’effrayait, il fallait qu’il la tue et l’amène à ses pieds. Ce serait un gage d’amour, songea-t-il, une idée saugrenue qui lui traversa l’esprit tandis que Frère Loup calculait où la créature invisible qu’il supposait être un fae devait se trouver d’après la position et le langage corporel d’Anna.

Charles la percuta de plein fouet. Frère Loup avait trouvé leur cible. Lorsqu’elle tomba et lui sur elle, il la lacéra partout où il le pouvait. Deux choses se produisirent quand il planta les crocs dans de la chair qui avait un goût d’écorce, de sève et de citron. D’abord, il put voir le fae. Ensuite, la peur d’Anna se dissipa aussi vite qu’elle était venue, et il eut l’impression qu’un charme se rompait.

Ce n’est pas notre méchant. Il n’y avait aucun doute dans les pensées d’Anna. *Il est ici depuis longtemps. Il sait peut-être quelque chose au sujet du fae que nous traquons. Qui mieux qu’un autre fae saurait qui est en cavale dans le même coin ? Il a promis de répondre à nos questions. Si tu le tues, on ne saura jamais. Charles, tu ne peux pas le tuer. Pas avant qu’on trouve Améthyste.*

Anna n’était pas blessée. Mais Frère Loup voulait que le fae meure ; ce n’était pas malin d’épargner ses ennemis. Un fae qui effrayait Anna était son ennemi. La peur était un pouvoir dont les faes se servaient pour se protéger, pour immobiliser leur proie, pour tuer. Il le savait et le comprenait, même si ce n’était pas le cas d’Anna. C’était une arme, et celui-ci s’en était servi contre Anna.

— *S’il te plaît*, l’implora celle-ci en lui insufflant un peu de calme.

Pas assez pour l’influencer ; il doutait qu’elle l’ait fait exprès. Peut-être qu’elle essayait de se calmer elle-même et que l’effet avait filtré par leur lien.

Mais quel qu’ait été le but recherché, elle l’avait amené à réfléchir. Anna n’était pas blessée. Et, Anna n’étant pas blessée, il n’avait par conséquent pas besoin de tuer ce fae. Et vu qu’il ne l’avait pas blessée, s’il le tuait, ce serait parce qu’il en avait envie. Tuer quand ce n’était ni pour se défendre ni pour obéir à la loi, c’était un meurtre.

— *Les faes des bois sont trop coriaces pour être tués facilement, de toute façon*, grogna Frère Loup à l’intention d’Anna.

Charles desserra les crocs et recula, laissant le grondement dans sa poitrine résonner dans l’air.

Le fae blessé appartenait bel et bien au peuple des arbres, mais il n’était pas particulièrement dangereux puisqu’il avait été trop effrayé pour riposter quand Charles l’avait attaqué. Sa peau s’apparentait plutôt à de l’écorce d’arbre, et il n’avait pas de chair pour lui donner l’air moins décharné. Pétri d’effroi, il regarda Charles en clignant des yeux, l’un rouge et l’autre jaune.

Charles songea que son attaque aurait tué un humain mais que ce fae était à peine blessé. Les faes étaient coriaces, et ceux des bois étaient parmi les plus coriaces d’entre eux. Comme Frère Loup l’avait constaté, celui-là ne succomberait pas facilement aux crocs d’un loup-garou.

À côté de lui, Anna se secoua, frissonna puis se secoua de plus belle. Même si sa terreur s’était dissipée, elle était clairement perturbée et laissa Charles rester entre elle et le fae.

S’il n’y avait pas eu les humains qui regardaient, l’agent du FBI, les agents du Cantrip qui enjambaient prudemment ce qui restait des portes du patio et la femme dans la maison qui épiait par une fenêtre à l’étage, il l’aurait attirée contre lui et lui aurait assuré qu’elle n’était pas seule. Il l’aurait fait en dépit de l’audience si elle avait encore été sous le coup de la peur. Mais elle se remettait de sa frayeur, et il ne lui enlèverait pas ce mérite.

Charles contourna le fae qui se relevait péniblement. Les dégâts qu’il lui avait infligés se réparaient d’eux-mêmes. La peau comme de l’écorce se ressouda dans un mouvement fluide, ne laissant aucune plaie ni trace de morsure.

Leslie se racla la gorge.

— Salut, Charles, fit-elle. Quelle entrée en scène.

Sa voix était assurée, même s'il sentait sa peur.

Il lui jeta un coup d'œil puis se détourna. Dans son état, ce serait dangereux pour elle s'il croisait son regard. À cause du trop-plein d'adrénaline, il lui était impossible de tenir en place. Il arpenta donc le patio comme un lion en cage et attendit que quelqu'un fasse quelque chose.

— Bon, d'accord, commença Leslie. Monsieur, je ne connais pas votre nom. Je pense que vous devez convenir que nous vous avons localisé. Ce n'est pas une question.

Le fae frémit et prit une apparence humaine ; un homme aux traits quelconques, de taille et de corpulence moyennes, vêtu d'un costume couleur sable en laine épaisse qui aurait été à la mode cinquante ans plus tôt.

— Ce n'est pas juste, gémit-il. Ce n'est pas juste. Je ne savais pas que c'était une louve-garou. Si j'avais su que c'en était une, je n'aurais pas passé ce marché. Ce n'est pas juste.

— Vous n'avez pas posé la question, lui fit remarquer Leslie. Vous devriez savoir qu'il ne faut pas faire de suppositions.

— Pas juste, répéta-t-il, boudeur. Vous avez gâché le jeu.

Si le fae parlait de « jeu », Leslie allait peut-être avoir besoin d'un petit coaching. Les faes hostiles pouvaient être difficiles à gérer. Charles prit une profonde inspiration, convoqua sa forme humaine et la revêtit. Quelques échardes de verre tombèrent au sol en tintant quand il secoua la tête. Il s'épousseta et se débarrassa de quelques autres. Sa peau le brûlait là où le verre l'avait entaillé profondément et où la magie du loup-garou continuait à opérer pour le guérir.

— Leslie, fit-il.

Il avait encore la voix rocailleuse, mais il n'y pouvait rien avec Frère Loup si près de la surface.

Elle recula d'un pas, puis se ressaisit et s'avança de nouveau. Il sentait sa peur, mais elle n'y céderait pas. Il avait pris l'habitude de ne pas en attendre moins de sa part.

— Mets-moi au parfum, lui demanda-t-il. Laisse-moi t'aider.

Marsden et Leeds arrivèrent et Leslie se détendit peu à peu. Elle leur adressa un hochement de tête puis se tourna vers Charles.

— On est venues ici pour en savoir plus sur une déposition que Mme Jamison a faite au sujet de licornes, de dragons et d'un homme vert dans son jardin. C'était pour l'essentiel une fausse déposition dont le but était de camoufler la vérité, à savoir qu'il y avait un homme vert dans son jardin. D'après le marché qu'on a conclu, si on le trouvait, il nous donnerait trois réponses véridiques.

— Pour commencer, ce n'est pas un homme vert.

Charles regarda sans sympathie l'homme quelconque et feignit de ne pas remarquer qu'Anna s'était rapprochée dès qu'il avait cessé de bouger pour se presser contre lui. On ne révélait pas les faiblesses de sa compagne devant l'ennemi. Il ne pouvait pas le tuer tant que Leslie n'aurait pas découvert s'il pouvait les aider à trouver Améthyste.

— Un fae des bois, un homme-arbre apparenté à l'homme vert. Les anciens Anglo-Saxons les appelaient « *wearden* ». Je n'ai aucune idée du nom qu'il se donne. C'est un des faes les moins puissants, ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas dangereux. Juste pas aussi dangereux.

Le fae fit la moue et siffla à l'intention de Charles.

— D'accord, dit Leslie.

— Pose une question qui exige une réponse détaillée, lui demanda Leeds. Pas de questions dont la réponse est oui ou non. Curieusement, celles-là sont assez faciles à détourner.

— Que... (Le fae se pencha en avant, juste un peu. Mais cela alerta Leslie qui reformula sa phrase.) Leeds, explique-moi ça, s'il te plaît. Oui ou non, ça me paraît plutôt simple.

— Prends la question que tous les maris redoutent. (Leeds regarda le fae, puis se retourna vers Leslie.) Tu sais, quand une femme demande si son pantalon la grossit. Un fae pourrait répondre « non », et tu penserais que ça veut dire que tu n'as pas l'air grosse, alors qu'en réalité ça veut dire, « Le pantalon ne te grossit pas, ce sont tes kilos en trop qui le font. »

Leeds se racla la gorge et le rouge lui monta aux joues.

— Pas que tu aies l'air grosse. Ce n'était qu'un exemple.

Leslie lui sourit et opina :

— D'accord, merci.

— Avant que tu commences, je peux te fournir quelques détails supplémentaires au sujet de ce *wearden* afin de t'aider à cibler tes questions, lui dit Charles. Je suis absolument certain que ce n'est pas le fae qui a enlevé l'enfant. Il n'a pas la bonne odeur, et je doute qu'il soit capable de créer un double fantôme aussi convaincant que celui qui a pris la place d'Améthyste Miller. Ce ne sont pas les faes de son espèce qui détiennent ce genre de magie. La magie des faes les moins puissants est très spécifique. Il n'a pas non plus le pouvoir de pousser Chelsea à tuer ses enfants. S'il est ici, c'est parce que c'est difficile pour les faes liés à un arbre de se déplacer. Ceux qui le pouvaient ont été mis dans les réserves plus tôt.

— Est-ce que tu... (Leslie jeta un nouveau coup d'œil au fae. Elle se racla la gorge.) Je ne cherche pas à te donner des ordres, mais ils sont plus adéquats que des questions vu les circonstances. Sachant qu'il est lié à cet endroit, dis-moi si tu penses qu'il saura quoi que ce soit au sujet de notre coupable. S'il te plaît.

Charles haussa les épaules.

— Il y a de bonnes chances... Les faes aiment les ragots autant que n'importe qui.

— D'accord.

Une femme sortit de la maison en courant. Charles songea qu'elle était relativement âgée, mais qu'elle tenait une forme impressionnante pour une humaine de son âge. Elle avait à la main un appareil photo avec un très gros objectif.

— Est-ce que je peux prendre des photos ? demanda-t-elle lorsqu'elle eut couru jusqu'à eux, à bout de souffle.

Elle regardait Anna, mais elle ne précisa pas à qui elle s'adressait.

— Oui, répondit le fae d'une voix soudain railleuse. Tu peux prendre des photos, Katie, mais je crains que tu n'en aies pas le droit. Il va falloir que tu demandes aux loups. (Il regarda Charles et sourit.) C'était la première question. Encore deux.

La femme blêmit lorsqu'elle saisit toute la scène.

— J'ai fait une bourde.

— Leslie, pose tes questions, s'énerva Charles, sentant qu'ils allaient s'enliser dans une discussion superflue qui risquait de comporter d'autres questions hors sujet.

— Je suis vraiment désolée, fit l'inconnue, mais elle se calma quand Charles secoua la tête à son intention.

Leslie prit une profonde inspiration puis se lança. Elle décrivit en détail ce qu'ils savaient, parla au fae de la fillette disparue et de Chelsea qu'on avait tenté de forcer à tuer ses propres enfants. Elle rapporta aussi ce qu'elle et Anna avaient découvert à propos d'une tentative d'enlèvement qui avait eu lieu près de quarante ans plus tôt. Elle ne parla pas du reste, ni des cas dont ils n'avaient pas la certitude absolue qu'ils étaient liés à leur fae, ni de l'enseignante qui s'était pendue, ni de l'accident de

voiture.

— Ma première question est donc, que savez-vous au juste au sujet du fae qui a enlevé Améthyste Miller et a laissé à sa place un double fantôme, un changeling ?

Les yeux mi-clos, le fae chercha une échappatoire. Ça ne lui coûtait sans doute rien de leur raconter ce qu'il savait, sauf que les faes n'aimaient pas révéler leurs secrets.

— Il était une fois un fae de la Haute Cour, dit-il enfin. Il faut savoir que les faes de la Haute Cour sont très doués pour enlever des enfants humains et leur apprendre à rapporter des choses, à travailler et à donner vie aux terres de l'En-Dessous. Peut-être aimait-il trop les enfants, celui-ci, à moins que la distorsion se soit produite au cours du très long moment qu'a pris la chute du pays des fées dans l'Ancien Monde. Ceux de son espèce enlèvent les enfants, mais celui-ci, celui-ci les aimait. Il les dérobaux humains pour faire d'eux ses jouets, jusqu'à ce qu'ils meurent et qu'il soit obligé de les remplacer.

Le fae regarda furtivement autour de lui.

— Les humains sont si fragiles. C'était un passe-temps pour lui, mais quand la magie a décliné, est revenue en force puis a décliné de nouveau, cette partie de lui s'est distordue en un *geis*. Nous autres faes inférieurs sommes contraints de nous plier à ce genre de sortilège, mais ce n'est pas le cas des faes puissants comme ceux de la Haute Cour d'habitude. (Il y avait de la jubilation dans sa voix, même si sa façade humaine restait neutre comme le visage d'une poupée.) Il lui faut donc un enfant pour sa collection, maintenant. Il les garde pendant un an et un jour puis les consume entièrement, et arrivé à ce stade il doit en collecter un autre. Il se nourrit du changement que le temps provoque chez eux, voyez-vous.

Il regarda Anna et sourit. Charles sentit un souffle de magie et posa une main sur la tête de sa compagne. Elle la leva et montra les crocs à l'homme fae en grondant.

— *Il ne m'aura pas comme ça deux fois.* (La voix claire d'Anna résonnait dans sa tête.) *Justin est mort. Si le fae veut porter son visage, ça m'est égal.*

La fureur que Charles avait étouffée plus tôt s'éleva tel un phénix. Celui-là, Frère Loup le tuerait sans le moindre état d'âme. Ce n'était pas comme si les loups regrettaient grand-chose. La plupart du temps, ils laissaient les remords et la culpabilité à leur moitié humaine. Il se couvrit les yeux, car il savait que ses iris marron foncé d'humain avaient pris la couleur ambrée plus claire du loup.

Leslie commença à poser une autre question, mais Charles secoua la tête.

— Il n'a pas fini de répondre à la première question, dit-il.

Il avait de nouveau la voix trop rauque, mais il n'y pouvait rien. Il regarda le *wearden* dans les yeux. La créature recula d'un pas, puis sa magie crépita et mourut.

— Et ne l'interroge pas au sujet des faes de la Haute Cour. Je connais ceux de leur espèce et peux répondre à toutes tes questions.

Le *wearden* ricana. Charles se contenta de l'observer froidement.

Le fae reprit peu à peu un air maussade, puis finit par poursuivre.

— Il y a un siècle, les humains d'Écosse se sont introduits dans l'un de ses repaires. Ils l'appelaient le Collectionneur de Poupées parce que les fillettes étaient habillées comme des poupées. Celle qui était encore en vie refusait de parler. Elle est morte quelques semaines plus tard. Mais c'est devenu impossible pour les faes de continuer à vivre en Écosse. Comme bon nombre d'entre nous, quoique plus tard que certains, il est monté à bord d'un bateau à vapeur et est venu dans le Nouveau Monde.

Ils attendirent. Quand Leslie voulut dire quelque chose, Charles secoua la tête.

Enfin, le *wearden* reprit la parole :

— Il a vécu ici... (Le fae donna une adresse que Leslie nota.) Pendant longtemps. Mais quand les Seigneurs Gris ont décidé qu'il était nécessaire que les faes révèlent leur existence...

Il se frotta les mains sur sa chemise et jeta des regards nerveux autour de lui.

— Je ne devrais pas vous raconter ça.

— À ce qu'il me semble, il arrive malheur aux faes qui reviennent sur leur parole, déclara Charles d'une voix douce. Les autorités suprêmes ne voient pas le mensonge d'un bon œil.

Le fae lui jeta un regard mauvais.

— Les Seigneurs Gris sont allés trouver les faes les plus réticents et les ont obligés à rentrer dans le rang. Ils sont allés trouver le Collectionneur de Poupées et lui ont pris ses pouvoirs. Ils ont figé son besoin d'enlever les enfants et son aptitude à le faire, et ils l'ont abandonné à son sort. Je n'ai plus entendu parler de lui jusqu'à ce que les Seigneurs Gris libèrent certains des monstres qu'ils détenaient, et celui-ci est revenu ici affamé. (Il braqua sur Charles un regard de haine intense.) C'est tout ce que je sais au sujet du Collectionneur de Poupées, en dehors des informations que vous m'avez données.

— Qu'est-ce qui peut l'arrêter ? demanda Leslie.

Le fae se fendit d'un large sourire. Seule sa bouche bougea, ce qui lui donna un air étrange. Soit il cherchait à effrayer les humains, soit il avait vraiment peu d'expérience en matière d'imitation.

— La mort arrête tout.

Il se départit de son apparence humaine et recula parmi les arbres dans le coin du jardin, où il devint un petit arbre mal taillé dans l'ombre du grand arbre fruitier.

— Désolée, dit Leslie à Charles. Je crois que j'espérais de la kryptonite ou quelque chose dans ce genre.

Charles secoua la tête.

— Ta première question était bonne. Il nous a dit tout ce qu'il savait. (Il jeta un coup d'œil à Leeds, qui avait pris des notes pendant que le fae parlait.) Tu as l'adresse, n'est-ce pas ?

— Je l'ai. Je l'ai envoyée à notre département de recherche. Ils nous transmettront dès que possible les registres de propriété ainsi que toutes les autres informations qu'ils trouveront, comme les plans de la maison.

— Excusez-moi. (La femme qu'il ne connaissait pas et qu'il supposait être la propriétaire de la maison s'adressait à Leslie.) Est-ce que vous croyez que je pourrais prendre une photo de la louve-garou ? La photographie est l'un de mes passe-temps et elle est superbe.

Leslie haussa les sourcils et regarda Charles.

— Qu'en penses-tu ?

Il était tenté de refuser.

— Anna ?

Elle sauta sur le gros rocher en granit et prit la pose, gracieuse. Et mignonne. Ce qui était assez prodigieux car, même si les loups-garous pouvaient être beaux, c'était des prédateurs. « Mignon » n'entrait généralement pas dans la liste de leurs caractéristiques. D'un autre côté, son Anna était extraordinaire.

— *On a un peu de temps devant nous parce qu'on doit attendre de recevoir plus d'informations à propos de l'adresse, c'est ça ?* (Ça lui paraissait toujours aussi nouveau et merveilleux d'entendre la voix d'Anna dans sa tête. Il était si reconnaissant de ne pas être seul.) *Il faut qu'on sache si on va s'introduire dans la prison d'un fae ou chez un pauvre hère qui aurait acheté cette maison au cours des cinquante dernières années. Et on a une dette envers Mme Jamison. Quelle est l'ampleur des dégâts que tu as faits chez elle ?*

Il lui sourit.

— Oui, répondit-il à Anna, oubliant que tout le monde ne l’entendait pas comme lui. Je rembourserai les dégâts, bien sûr, mais un petit coup de main des relations publiques pourrait s’avérer nécessaire.

CHAPITRE 11

Charles laissa à Mme Jamison une de ses cartes de visite qui ne comportaient qu'une adresse e-mail et un code postal, afin qu'elle puisse lui envoyer le devis des réparations. Elle voulait qu'il signe une décharge pour les photographies, mais il secoua la tête.

— Ce n'est pas moi que vous avez photographié, dit-il.

— Il me faut une autorisation écrite pour les photos où l'on voit les visages des gens, sinon je ne peux pas m'en servir, se plaignit âprement Mme Jamison.

— Pour les loups-garous, rien n'est clairement défini à ce sujet, lui répondit-il. Servez-vous de ces photos. Si quelqu'un vous crée des ennuis, écrivez à l'adresse sur la carte et on s'en occupera.

Le téléphone de Leeds sonna. La personne au bout du fil avait du nouveau. La maison située à l'adresse que leur avait donnée le *warden* faisait partie des possessions d'une femme qui était décédée vingt ans plus tôt. Une compagnie de gestion de propriétés s'en était occupée les cinquante dernières années, jusqu'à ce qu'il ait été demandé aux locataires de partir quelques mois plus tôt.

— Continuez à chercher le propriétaire, leur demanda Leeds. On va se rendre à cette adresse. Trois agents fédéraux avec deux loups-garous en renfort. Ça ira pour nous. (Il rangea son téléphone.) Allons voir ça.

— Bonne chance, dit Mme Jamison. J'espère que vous la trouverez.

Charles monta avec Leslie. Ils se laissèrent guider par Marsden et Leeds, qui connaissaient le secteur puisqu'ils étaient du coin. Anna s'étira sur la banquette arrière de la voiture de Leslie. Elle grognait. Il n'y avait tout simplement pas assez de place sur la banquette pour qu'une louve-garou de quatre-vingt-dix kilos s'y sente à la fois à l'aise et en sécurité.

— Ce n'est pas conçu pour les loups, dit-il à Anna, plein de compassion.

C'était moins pénible quand c'était Leslie au volant plutôt que les agents du Cantrip. Charles ne les trouvait pas trop mal, mais Frère Loup appréciait Leslie et elle conduisait mieux.

Ils suivirent la berline foncée de Marsden pendant encore quelques kilomètres. Lorsqu'ils se furent éloignés des maisons haut de gamme et arrivèrent dans des quartiers situés un peu plus bas sur l'échelle sociale, Leslie reprit la parole.

— La métamorphose d'Anna a été très lente comparée à la tienne.

— Nous sommes tous différents, expliqua-t-il après un moment de réflexion. Mais je le suis plus que la plupart d'entre nous. Et, oui, il y a une explication plus détaillée que je ne suis pas libre de te fournir.

Elle eut un rire inattendu.

— Je n'ai pas les autorisations nécessaires ?

— Tu n'es pas une louve-garou, dit-il, presque sur un ton d'excuse.

— Oui, monsieur Smith, ironisa-t-elle. Souviens-toi juste que les secrets ont tendance à sortir au pire moment et à nous exploser à la figure, comme beaucoup de politiciens pourraient en attester personnellement.

— On essaie de les révéler au compte-gouttes, se défendit-il.

Elle rit de nouveau, et il se demanda si elle chantait bien. Peut-être aimerait-elle le faire avec Anna

et lui un jour. Si sa voix quand elle chantait était comme son rire, elle s'accorderait très bien avec celle d'Anna. Alors qu'il ajoutait le violoncelle d'Anna et un peu de piano... ou peut-être même de la guitare à la chanson dans sa tête, Marsden s'arrêta devant la boîte aux lettres d'une propriété ceinte d'un mur de deux mètres en parpaing, tagué et croulant.

À l'angle du pâté de maisons se dressait un immeuble délabré avec un parking rempli de voitures qui avait l'air d'avoir passé dix ou vingt ans sous le soleil impitoyable de l'Arizona. À côté et en face de là où ils s'étaient garés, il y avait une petite maison avec un jardin clôturé où un chiot et deux garçons jouaient à un jeu de balle compliqué.

— C'est là, dit Marsden. Du fait de l'approche terroriste et de l'enfant en danger, la procédure pour obtenir un mandat de perquisition a été accélérée. Leeds a appelé la compagnie de gestion. À leur connaissance, c'est vide depuis qu'on leur a demandé de faire partir le locataire. La dame qu'il a eue au téléphone a dit qu'en principe ils la géraient toujours, mais qu'elle n'avait aucune trace écrite de travaux ou d'interactions avec les propriétaires depuis décembre dernier. Elle ignore pourquoi ils ont fait évacuer les précédents locataires... Elle sait juste que c'était à la demande des propriétaires. Son patron est en vacances en Floride. Elle cherche les documents.

Le portail en bois était entrouvert. La porte de gauche penchait tristement vers le sol.

Alors que Marsden s'apprêtait à ouvrir la voie, Charles intervint.

— Laisse Anna et moi partir en tête. On ignore ce qu'on va trouver, et il y a moins de risques qu'elle et moi soyons blessés si ça barde.

Marsden battit en retraite, les mains en l'air.

— D'accord.

— Et restez avec nous, ajouta Charles. Si c'est la maison du fae, il est peu probable qu'il prenne la fuite. (C'était pour cette raison qu'il n'aimait pas travailler avec les humains : ils mouraient trop facilement.) Restez avec nous et on fera notre possible pour vous garder en vie s'il attaque.

Leslie sortit son arme et la tint contre sa jambe.

— On en fera autant pour vous, dit-elle, pince-sans-rire.

Il lui sourit, puis il se baissa pour se glisser avec Anna par l'interstice de la taille d'une personne entre les deux grandes portes.

Ce n'était pas la première situation dangereuse dans laquelle Anna s'aventurait avec son mari. Pour être honnête, elle se sentait assez humiliée après son comportement avec le fae dans le jardin de Mme Jamison. Une grande méchante louve-garou terrorisée par une chochette de petit fae de jardin. Comment Charles l'avait-il appelé, déjà ? Un *wearden*.

L'humiliation était préférable au frisson d'horreur qui l'avait parcourue à la pensée de Justin. Curieusement, elle ne se souvenait pas d'avoir été terrifiée à ce point quand il était vivant. Elle avait eu très peur, oui, mais pas au point de trembler comme une méduse. La magie du *wearden* avait peut-être contribué à amplifier sa frayeur. Or, si tel était le cas, pourquoi avait-elle encore l'estomac noué ?

Mais elle avait du boulot, et elle repoussa Justin dans le cachot obscur où elle le gardait dans son esprit, et d'où il ne sortait pour venir la déranger que dans ses cauchemars.

Le jardin entre les murs était désolé, moins xéropaysager que zéropaysager. Avec ses touffes de végétation morte, la terre rouge n'offrait aucun abri derrière lequel se cacher. Anna prit une profonde inspiration mais ne sentit rien d'inhabituel : ni magie, ni fae, rien que de la poussière.

Et pourtant... elle colla la truffe au sol et avança en rampant à moitié. Elle coucha légèrement les oreilles, mal à l'aise, une réaction qu'elle ne pensait pas être due à sa terreur précédente.

— *As-tu repéré quelque chose ?* lui demanda Charles.

Elle retroussa les babines sans le vouloir, comme pour menacer...

— *Rien*, lui dit-elle, *et pourtant...*

Malgré la chaleur du soleil haut dans le ciel, elle frissonna. Ce n'était pas l'été, mais ça ne voulait pas dire qu'il ne faisait pas chaud à Scottsdale, près de 27 °C. Elle sentait la sueur des autres.

— *J'ai laissé ce fae me flanquer la trouille*, lui dit-elle. *Ma réaction est exagérée.*

Il secoua la tête.

— *Pas d'oiseaux, pas d'insectes, rien de vivant du tout. Il y a des fantômes ici... Leur souffle me brûle la peau. Reste vigilante.*

— Par la porte d'entrée ? demanda Leslie.

— S'il est là-dedans, il sait déjà qu'on est là, lui répondit Charles. Qu'on entre par la porte d'entrée, par celle du fond ou par la cheminée, on ne pourra pas compter sur l'effet de surprise.

Il ajouta :

— Je ne sens personne. Anna ?

Elle secoua vivement la tête, mais un grondement vibra dans sa poitrine.

— *Est-ce que tu le ressens ?*

— Oui, fit-il en posant la main sur sa tête. Le poids des morts pèse sur ce lieu. Cet endroit est hanté dans le vrai sens navajo du terme. Je sens que ça veut s'y accrocher.

— N'essaie pas de nous donner du courage, surtout, ironisa Marsden, pince-sans-rire. Je me sens tellement mieux après ce speech.

Le compagnon d'Anna lui décocha un sourire. Il n'offrait en général pas de sourires aux gens avant d'avoir eu un peu plus de temps pour les connaître, du moins pas de sourires amicaux.

— Je ne pense pas qu'on trouvera qui que ce soit de vivant ici, dit-il. Ça vous rassure ?

— Pas vraiment, répondit Leeds. Non.

— Non, acquiesça Leslie.

La porte d'entrée était fermée à clé. Personne ne répondit quand Marsden frappa un coup vigoureux à la porte. Leeds sortit de sa poche un trousseau d'ustensiles à crocheter et se mit à triturer la serrure.

Anna conçut aussitôt le désir d'apprendre à en faire autant. Ça n'avait pas l'air trop compliqué. Charles s'y connaissait sans doute. Il pourrait lui montrer.

— Éloigne ton museau, s'il te plaît, m'dame, dit Leeds. Tu ne me gênes pas, mais j'ai du mal à me concentrer avec un fichu loup-garou qui me souffle dans le cou.

— Tu n'as rien à craindre d'elle, murmura Charles.

— Je le sais, ça, déclara Leeds calmement. (Il maniait toujours les ustensiles délicats, un dans chaque main et la tête inclinée de sorte qu'une de ses oreilles était plus près de la serrure que l'autre.) Mon cerveau le sait, en tout cas. Mes tripes me disent : « Cours, cours, espèce de crétin. C'est un loup-garou. »

Anna recula. Elle essaya de regarder par les fenêtres, mais les stores étaient baissés et orientés de telle façon qu'elle ne voyait rien. Elle pouvait affirmer qu'aucune créature vivante n'était venue sur ce perron depuis un bon moment. Elle décela un léger relent de parfum qu'elle supposa être celui de la personne qui avait loué la maison, mais rien d'autre. Si le fae s'était tenu devant cette porte, ça remontait à longtemps.

Le verrou céda et la porte s'ouvrit sur un salon vide qui sentait la poussière et le détergeant, ce qui fit éternuer Anna. Elle dépassa Leslie en trotinant et entra dans la pièce principale, qui était aussi vide que le reste. Elle sentit faiblement les odeurs des humains qui avaient vécu là autrefois : une fillette

dans la chambre rose et quelqu'un qui fumait des cigarettes dans la grande chambre. Ils avaient eu un chien aussi. Elle profita du fait que toutes les portes étaient ouvertes pour entrer sans devoir attendre que quelqu'un avec des mains vienne lui ouvrir. Son odorat ne détecta rien dans les chambres et les salles de bains. Cependant, d'après les bruits qui provenaient du salon, quelqu'un avait trouvé quelque chose.

Une échelle était clouée au mur dans la cuisine. Elle avait été peinte en crème et vert menthe et ornée de feuilles en tôle peinte pour la transformer en objet de décoration. En haut se trouvait une trappe dans le plafond, verrouillée et sur laquelle était scotché un mot : « ACCÈS AU GRENIER INTERDIT AUX LOCATAIRES. »

Elle colla la truffe sur l'échelle et ne sentit rien. Mais cette maison n'était pas non plus le manoir de Hosteen. Il n'y avait guère d'endroits où cacher des choses, et une porte verrouillée paraissait intéressante. Elle grimpa jusqu'à la trappe en plantant les griffes dans le bois, laissant des marques derrière elle. La planche étroite au sommet de l'échelle lui faisait mal aux pattes, et elle songea qu'elle devrait peut-être laisser l'un des bipèdes confortablement chaussés essayer à sa place. Sans compter que les corps des loups-garous n'étaient pas franchement conçus pour grimper des échelles. C'était une maison ancienne aux plafonds hauts de trois mètres au moins.

Elle ne sentait rien de plus en haut qu'en bas. La trappe bougea un peu lorsqu'elle la poussa du museau. Dès que le bord se détacha du cadre, une odeur s'échappa du grenier pour disparaître aussitôt que le battant revint à sa place.

Mais c'était suffisant. Elle sentait la petite fille dont le lapin crasseux se trouvait dans le sac en plastique qui était resté dans leur chambre au ranch des Sani.

Elle se laissa tomber au sol et courut jusqu'à Charles.

Dans le salon, ils avaient retiré des pierres autour de la cheminée et inspectaient un trou doublé de métal qui ne renfermait pas grand-chose.

— *Je l'ai trouvée*, dit-elle à Charles avant de retourner à la cuisine en courant, dérapant sur le carrelage avec ses griffes.

Cette fois, elle grimpa l'échelle en flèche et donna un coup d'épaule dans la trappe, aussi fort qu'elle le put. Le bois craqua et Anna retomba sur le sol. Quand elle leva la tête, la trappe était toujours intacte. Elle remonta en courant pour la percuter de nouveau. Lorsqu'elle se réceptionna de nouveau par terre, la trappe atterrit en même temps qu'elle en trois morceaux tandis que le quatrième restait accroché au plafond.

La puanteur de la mort se répandit dans la cuisine en un mélange de relents anciens et de sang frais. Charles y fut plus sensible que les humains.

Il ramena son avant-bras sur son nez.

— Reste en bas, ordonna-t-il.

Mais Anna n'attendit pas. Il y avait là-haut une enfant qui était forcément blessée et effrayée, une enfant qui avait été retenue prisonnière pendant des mois. Elle se précipita par le trou en haut de l'échelle, sans écouter Charles qui la rappelait.

L'air était chaud et étouffant dans le grenier, une pièce qui mesurait peut-être six mètres sur six. Le plafond de trois mètres était en pente raide et suivait l'inclinaison du toit, jusqu'à ne plus faire qu'un mètre de haut sur deux côtés. Le linoléum démodé aux marbrures vert kaki était plus froid que l'air ambiant, et il rappelait à Anna les photos de la maison de sa grand-mère.

Au centre de la pièce se dressait un lit d'enfant à baldaquin, peint en blanc et décoré à la feuille d'or. *Style Louis XIV*, songea Anna, *ou peut-être Louis XVI*. Un voile blanc et transparent avait été habilement drapé tout autour, comme pour – elle repensa à Mme Jamison – une sorte de shooting de

mode. Des pétales de roses séchées et rose pâle jonchaient le tissu, le lit, le sol autour du lit et la petite fille qui était couchée dessus comme la Belle au bois dormant, vêtue d'une robe en soie de la même couleur que les fleurs. Sa peau était d'un blanc laiteux, et elle ne respirait pas.

Charles grimpa à côté d'Anna, puis lança à l'intention de ceux qui étaient en bas :

— Non. Restez en bas. C'est une scène de crime et il n'y a pas assez de place ici. Si vous montez aussi, vous compromettez la scène.

— Qu'y a-t-il là-haut ? demanda Leslie. Je vais le signaler.

— De multiples victimes d'homicide, dit Charles d'une voix assurée, mais son effroi se confondait avec celui d'Anna. Je dénombre vingt corps, au moins. Tous des enfants. La plupart sont ici depuis un moment. Je devine que les meurtres ont eu lieu avant que les faes révèlent leur existence et que les Seigneurs Gris mettent un terme aux habitudes de notre Collectionneur de Poupées.

Les corps étaient entassés comme du bois de corde contre le mur d'un mètre de haut qui séparait le sol du plafond des deux côtés de la pièce. De vieux corps à la peau parcheminée et aux cheveux raides et secs.

Ils ressemblaient davantage à la poupée rembourrée et cousue que la mère d'Anna lui avait fabriquée avec du nylon qu'à des restes de personnes, d'enfants. Le nez d'Anna lui confirma ce que ses yeux refusaient de croire. Comme Améthyste, certains enfants portaient des robes en satin qui brillait sous les couches de poussière. D'autres portaient des costumes sombres. Tous avaient l'air d'être habillés pour un mariage.

Anna songea qu'à compter de ce jour-là, dès que l'air serait chaud et stagnant et qu'il sentirait le cuir et la mort, elle se souviendrait de ces enfants. Elle se pressa contre Charles, et il posa la main sur le sommet de sa tête pour les réconforter tous les deux.

— Améthyste est-elle là-haut ?

C'était Leeds.

— Oui, répondit Charles.

Il s'avança alors vers le lit. Courageux Charles.

Améthyste était silencieuse. Elle ne respirait pas, son cœur ne battait pas. Anna gémit à l'intention de Charles. S'il la touchait, il contaminerait la scène. Les autres enfants étaient morts depuis des décennies. Améthyste était la victime la plus récente du Collectionneur de Poupées. Celle qui serait la plus susceptible de leur fournir des indices.

— Est-elle vivante ? demanda Marsden.

— Elle ne respire pas et son cœur ne bat pas, répondit Charles.

— Je prends ça pour un non, dit Marsden. Bon sang ! j'aurais aimé arriver à temps, pour une fois.

— Pas de conclusion hâtive. (Charles tira un couteau de sa botte.) Il fait chaud ici. Elle n'est pas en train de se décomposer. Toute la putréfaction que je sens est ancienne. La mort combinée à la chaleur entraîne le pourrissement. Soit il l'a tuée il y a moins d'une demi-heure, soit elle n'est pas morte.

— *À moins qu'elle soit morte et que le fae ait trouvé un moyen de préserver son corps.*

Charles adressa un hochement de tête à Anna, mais il ne relaya son commentaire à personne d'autre. Il se servit de la lame de son couteau pour écarter le tissu, exposant Améthyste tandis que les pétales tombaient comme des feuilles d'automne. Il posa le dos de la main contre sa peau et la retira en la secouant et en sifflant.

— Si le Collectionneur de Poupées ignorait que nous étions ici jusque-là, il le sait maintenant, s'exclama-t-il.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai touché Améthyste et activé une sorte de magie, leur dit Charles. Je vais tenter quelque

chose.

— Attends, l'arrêta Leeds. On a un expert en magie fae qui arrive d'Oakland en avion ce soir.

— Ça pourrait être trop tard, déclara Charles.

Il fit rouler le couteau dans sa main.

Anna l'avait commandé sur mesure pour lui à Noël. C'était un couteau San Mai, composé d'une couche d'acier au carbone prise entre de l'acier inoxydable. L'acier au carbone lui conférait un meilleur tranchant, et il devait être efficace contre la magie fae car il était plus proche du « fer froid » que l'était du simple acier inoxydable.

Il pressa la lame du couteau contre le bras d'Améthyste. Elle resta posée une demi-seconde contre sa peau puis l'entama. Alors que la première goutte de sang entachait le couteau, les oreilles d'Anna se bouchèrent comme si la pression de l'air baissait. Puis Améthyste se redressa et poussa un hurlement de terreur.

Ce n'était pas un son agréable à entendre, rauque et grinçant comme des ongles sur une ardoise. Il blessa les tympan d'Anna. Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas été aussi heureuse d'entendre quelque chose.

Charles prit la fillette et la serra dans ses bras, le visage d'Améthyste pressé contre son épaule. Anna se demanda si c'était une bonne idée. Un homme inconnu qui la tenait dans ses bras ? Qui pouvait savoir ce que le fae lui avait infligé au cours des mois qui avaient suivi son enlèvement ?

— Chhhut, la rassura Charles alors que les trois autres se ruaient en haut de l'échelle. Chhut. C'est fini. C'est terminé. On ne laissera plus personne te faire du mal. Je ne laisserai personne te faire du mal.

Et peut-être parce qu'il s'agissait de Charles, la fillette empoigna son tee-shirt à deux mains et y enfouit son visage. Ses cris se muèrent en sanglots encore plus terribles que les cris. Anna gémit en se remémorant les paroles du fae de jardin, du *warden* qui avait dit que l'enfant qui avait été sauvé en Écosse était mort quand même.

Leslie embrassa la scène du regard et redescendit du grenier. Au bout de quelques instants, on l'entendit dire :

— Salut, Hemmings, c'est Fisher. Peux-tu aller chercher les Miller et les amener à cette adresse dans le sud de Scottsdale. (Elle lui lut l'adresse.) Dis-leur qu'on l'a trouvée, mais pas avant qu'ils soient montés dans la voiture. Je ne veux pas qu'ils aient un accident tragique en venant ici. Il y a déjà assez de morts qui hantent cet endroit. Préviens l'équipe... le FBI, le Cantrip et la police de Scottsdale. Dis-leur de venir ici au plus vite : on a une scène de crime à traiter. Et charge quelqu'un de trouver qui est le propriétaire de cette fichue maison.

— Entendu, fit l'homme au bout du fil, qui devait être Hemmings. Et j'ai de bonnes nouvelles concernant le propriétaire. On a un nom. Une dizaine d'agents sont chez lui en ce moment même. Sean McDermit. Il est à la retraite pour l'essentiel, mais il travaille dix heures par semaine à la garderie Sunshine Fun.

Charles regarda une bonne fois autour de lui, et, s'abstenant d'utiliser l'échelle, il sauta pour retourner à l'étage principal. Il encaissa la chute en pliant les genoux. Anna aurait pu parier qu'Améthyste n'avait rien remarqué. Anna sauta après lui. C'était plus facile pour elle que de descendre l'échelle dans le corps de sa louve.

Elle suivit Charles dehors. Alors qu'elle observait ses gestes, elle se remémora soudain quelque chose qu'elle savait déjà. Les Alphas s'estimaient responsables de la sécurité et du bien-être de tous ceux qui les entouraient. Charles n'était pas un Alpha – il avait cédé ce rang à son père –, mais il était plus dominant que n'importe lequel d'entre eux en dehors de son père. Sa façon de tenir Améthyste

Miller disait qu'il se sentait responsable d'elle.

Quelque chose fit tilt à ce moment-là, et elle comprit la réticence de Charles à avoir des enfants. Elle avait remarqué elle-même qu'il pouvait compter les gens auxquels il tenait sur les doigts d'une main. Elle, Bran, Samuel, sans doute Mercy. Avec ce voyage, elle avait pu ajouter une personne de plus à cette liste : Joseph. Cinq personnes, parce qu'il ne pouvait pas en protéger davantage. Et Joseph était mourant.

Oh, Charles !

Charles tint Améthyste dans ses bras jusqu'à ce que ses parents arrivent et la réclament. C'était un peu comme tenir un chiot. Chaude, mouillée et frissonnante, elle respirait par à-coups. Il lui chanta *Malbrough s'en va t'en guerre*, parce que c'était long et répétitif et que son père la lui avait chantée quand il avait eu l'âge d'Améthyste. Il ne savait pas ce que les parents de maintenant chantaient à leurs enfants, mais il y avait de bonnes chances que cette chanson-là lui soit familière.

Il lui frotta le dos en marchant dans l'ombre du mur, à l'abri des passants et loin des bruits et des sirènes. Anna allait et venait à côté de lui, enveloppée dans la magie de la meute afin qu'il soit le seul qui puisse la voir. Il ne pensait pas qu'elle le faisait exprès. La magie de la meute n'attendait pas toujours qu'on la convoque. Après coup, il se demanda si les photos que Mme Jamison avait prises seraient nettes, ou si Anna n'apparaîtrait que comme une silhouette floue.

Améthyste dormait quand ses parents arrivèrent, et Leslie les escorta jusqu'au coin isolé du jardin où Charles faisait les cent pas. Le docteur Miller hésita quand il vit le paquet inerte blotti contre le torse de Charles, mais sa femme gémit tout bas et prit sa fille des bras de ce dernier.

— Bébé ?

Des larmes coulaient le long de ses joues.

— Maman ? (En clignant des yeux, Améthyste regarda sa mère, qui la tenait maladroitement car elle n'était pas très grande et que la fillette n'était plus un bébé.) Maman ? Il a dit, il a dit que je ne vous manquerais pas. Que vous aviez une nouvelle fille qui était comme moi, mais en mieux.

— Non, lui assura son père en l'étreignant sans vraiment la retirer des bras de sa mère, de sorte qu'ils se retrouvèrent tous blottis les uns contre les autres. Il nous a trompés pendant un petit moment, mais on a toujours su qu'il manquait quelque chose. Celle qu'il a laissée à ta place n'était pas notre bébé. On a juste mis du temps à te retrouver, trop de temps.

— Je veux rentrer à la maison, dit-elle. Papa, je veux rentrer à la maison, s'il te plaît ?

— Docteur Miller, l'interpella Leslie, je vous recommande d'appeler son médecin et de lui demander de vous retrouver aux urgences. L'un de mes hommes, le chauve qui porte une veste du FBI, vous attend pour vous emmener tous là-bas. Il veillera aussi à ce que vous rentriez chez vous sans encombre.

Alors qu'ils commençaient à partir, le docteur Miller s'arrêta. Il se retourna, laissant sa fille aux soins de sa mère. Il s'essuya le visage, puis croisa le regard de Charles et le soutint.

— Merci.

— Ce n'était pas que moi, répondit Charles. (La gratitude qui se lisait sur le visage de l'autre homme était telle que même Frère Loup ne parvenait pas à voir de défi dans son regard.) Il a fallu beaucoup de gens pour la retrouver. Et nous ne tenons pas encore celui qui l'a enlevée. Notre travail n'est pas terminé tant qu'il n'est pas hors d'état de nuire.

Il avait entendu ce que l'agent de Leslie avait dit au téléphone. Mais il était trop tôt pour déclarer que le ravisseur d'Améthyste avait été capturé.

Le docteur Miller regarda la maison et dit :

— Je suis médecin, et j’ai juré sur l’honneur de ne faire de mal à personne, mais je pourrais le tuer de mes mains sans en perdre du tout le sommeil. Pas juste pour ma fille, mais pour toutes les filles et les fils. J’ai appris ce que vous avez trouvé dans ce grenier.

Charles lui adressa un hochement de tête, puis laissa Frère Loup sortir afin que le docteur Miller puisse voir le prédateur qui rôdait dans ses yeux.

— Je m’occuperai de lui si j’en ai l’occasion.

Mme Miller dit alors :

— Vous êtes un loup-garou.

— Oui, acquiesça Charles.

Il n’avait pas eu l’intention de lui montrer le loup à elle aussi, mais il n’allait pas lui mentir.

— Bien, fit-elle. Tuez-le.

— C’est mon intention, lui répondit-il, sourd à l’inspiration que prit Leslie. Certaines personnes doivent mourir.

Le docteur Miller regarda sa fille.

— J’ai cru... Elle avait disparu depuis des mois, et on n’en savait rien. J’ai cru que ça mettrait encore des mois, et... vous l’avez trouvée en un jour.

Il avait cru qu’ils la trouveraient morte. Il l’avait même dit. Charles comprenait ; c’était ce qu’il avait pensé lui aussi, pour l’essentiel. C’était Anna qui avait gardé espoir pour eux tous.

— Ce n’est pas terminé, lui dit Charles. Ça va être difficile pendant encore un long moment.

Le père d’Améthyste lui adressa un sourire qui n’en était pas vraiment un ; il communiquait trop d’expérience.

— Je suis médecin. Spécialisé en pédiatrie. Je connais quelqu’un de très bien, qui ramasse les morceaux et aide les gens à les recoller. Améthyste s’en sortira. (Il regarda sa fille, et, quand il releva la tête, il avait les larmes aux yeux.) Ça demandera des années de thérapie. Pour nous tous, sans doute, une longue et rude bataille. Mais on est encore debout à se battre pour ce qui est juste, tout meurtris qu’on soit, et j’ai conscience que c’est un merveilleux cadeau.

Quand Leslie les ramena à leur voiture, il était presque l’heure du dîner.

— Ça n’arrive pas tout le temps, ça, dit Leslie à Charles alors qu’elle prenait l’autoroute.

Anna gronda quand elle glissa de l’autre côté de la banquette. Comme ce n’était pas un grognement de douleur, Charles se contenta de vérifier qu’elle allait bien d’un coup d’œil jeté par-dessus l’épaule.

— C’est pour ça que j’ai rejoint le FBI, tu sais, pour sauver des gens.

— Elle n’est pas encore sauvée, objecta Charles à Leslie.

— Je sais, des années de psychothérapie et même de médicaments, mais c’est bien mieux que ce que je pensais qu’ils allaient récupérer.

— Oui, approuva-t-il, mais elle ne sera pas en sécurité tant que le fae ne sera pas mort.

Leslie prit une brusque inspiration.

— Nous détenons l’individu qui possède cette propriété. Il a aussitôt appelé son avocat, mais l’homme que j’ai sur le terrain me dit qu’il est clairement fae. Il ne supportait pas le contact du métal.

— Le système judiciaire actuel n’est pas de taille à gérer un fae de ce calibre. Pas si les Seigneurs Gris ont levé ses restrictions. Si on ne le tue pas, ce pauvre tas de corps dans le grenier ne sera qu’une goutte d’eau dans l’océan. Les faes ne meurent pas d’eux-mêmes... il faut leur donner un coup de main.

— Je pense qu’il va falloir convenir qu’on ne tombera pas d’accord, dit-elle.

— Veille juste à ce qu’il ne vous file pas entre les doigts, répliqua Charles.

Anna se changea sur la banquette tandis que Charles restait appuyé contre la voiture pour s’assurer que personne ne s’approcherait assez près pour regarder par la vitre arrière. Quand elle fut de nouveau humaine et habillée, elle sortit du véhicule et le serra simplement dans ses bras.

Il l’enlaça à son tour et se permit d’admettre à quel point il avait besoin de son contact.

— Tous ces enfants, gémit-elle. Tous ces enfants morts. Et dire que ça s’est passé juste ici, dans cette ville. Quand a-t-il commencé ? Un par an pendant combien de temps ? Mille ans ? Deux mille ans ? Et Améthyste ? Est-ce que tu penses que... ?

Elle ne trouvait même pas le courage de dire les mots. Tout ce qu’il pouvait lui donner, c’était la vérité.

— Je ne sais pas. Probablement. (Il déposa un baiser sur sa tête et s’aperçut qu’il se reconfortait lui-même autant qu’il la reconfortait.) Mais on l’a arrêté, et Améthyste deviendra une femme forte. Ses parents y veilleront. Et elle est coriace.

Il songea qu’Améthyste s’était accrochée à lui. Elle s’était accrochée des deux mains et ne l’avait pas lâché, parce qu’elle avait su qu’il la protégerait. Elle voulait s’en sortir, et c’était un pas dans la bonne direction.

— Elle survivra, Anna. Il ne gagnera pas... On le tient, maintenant. Laissons le système judiciaire humain faire ce qu’il peut. Quand ils le relâcheront, je le traquerai jusqu’au bout du monde s’il le faut. Des mots clichés... et qui lui paraissaient creux, même s’il était parfaitement sérieux.

Le plus absurde, c’était qu’ils semblaient être ce dont Anna avait besoin. Elle prit une profonde inspiration et lâcha :

— Oui. Oui. C’est ça. Comme le monde a de la chance de t’avoir.

Elle s’écarta, s’essuya les yeux et lui offrit un sourire.

Il ignorait ce qu’elle entendait par là. Il était un tueur aux mains tachées de sang, mais il était nécessaire. Peut-être était-ce ce qu’elle voulait dire.

— Une partie de la solution, continua-t-elle. Mon papa nous disait toujours de faire partie de la solution, pas du problème. Tu fais toujours partie de la solution.

— De la solution à quoi ?

— À n’importe quoi. À tout. À moi.

Son sourire étincela, puis il mourut. Sa voix était très sérieuse quand elle reprit la parole.

— Le mal existe, Charles. Je sais que je ne t’apprends rien. Mais tous ces gens... (elle indiqua d’un geste de la main les véhicules qui circulaient à l’heure de pointe sur la route qui passait devant le parking où ils se tenaient) tous ces gens ne se doutent de rien. Et s’ils ne se doutent de rien, c’est parce que tu es là pour les protéger. Toi et Bran et Leslie... et Leeds et Marsden, aussi. Mais surtout toi. Là où tu es, il y a aussi de l’espoir. L’espoir que le bien est assez fort pour l’emporter.

Elle prit une grande inspiration, puis relâcha son souffle.

— Je veux un enfant de toi.

L’estomac de Charles se noua. Il n’était pas certain de pouvoir avoir cette discussion à ce moment-là. Pas avec son tee-shirt encore humide des larmes d’Améthyste et la puanteur des morts qui lui restait dans le nez.

Anna se détourna de lui, se balançant sur la pointe des pieds. Il se demanda si elle songeait à s’enfuir. Ou si elle aurait voulu pouvoir retrouver l’Anna qu’elle avait été avant d’apprendre que le mal existait.

— Je comprends maintenant, je crois, lui dit-elle à voix basse, toujours dos à lui. Tu sais ce qu’il

y a, là-dehors. Tu penses que si tu as... que si nous avons un enfant, ils viendront le chercher. Ceux qui servent le mal. Tu considères un enfant comme un otage du destin. C'est du Shakespeare ça, non ? Le mal s'en prend toujours aux innocents, Charles. Mais aucun innocent ne sera plus en sécurité que celui qui sera sous ta protection. Tu as amené l'espoir dans mon monde quand j'y avais renoncé.

Elle se retourna vers lui, et elle s'essuyait de nouveau les joues. Elle hésita, les yeux écarquillés... puis elle tendit la main et essuya doucement les siennes aussi.

— Mais je t'ai vu aujourd'hui, chuchota-t-elle. Je pense que tu as tort, vraiment. Je pense que ton enfant serait la personne la mieux protégée de l'univers. Mais j'en ai fini de te faire du mal. J'ai vu ton visage et je sais pourquoi tu as peur. Tu as ressenti beaucoup de peine pour elle. Tout va bien. Je n'aime pas la façon dont cette discussion est venue entre nous. Quand tu seras prêt tu me le diras, d'accord ? N'attends pas éternellement.

Les enfants meurent, songea-t-il. Il était presque certain d'avoir gardé ces mots pour lui et de ne pas les avoir livrés à Anna.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et attendit qu'il se penche vers elle. Elle l'embrassa quand il le fit, d'abord sur le nez puis sur la bouche, avec plus de fougue cette fois.

— Monte dans la voiture, mon chou, le somma-t-elle sur un ton abrupt, même si elle avait la voix rauque. J'ai des chevaux à aller voir.

— Anna, dit-il alors qu'il s'attachait dans le siège passager.

— Oui ?

Elle mit les gaz et sortit du parking pour prendre la direction du nord.

— Ne m'appelle jamais « mon chou ».

Elle lui décocha un grand sourire, puis se concentra sérieusement sur la route. Alors qu'elle les emmenait au ranch des Sani, il se demanda comment elle arrivait à le regarder, lui dont les mains resteraient à jamais salies, et à voir de l'espoir.

Hosteen était là à leur retour. Il fronça les sourcils à l'intention d'Anna, méfiant. Mais Anna avait vu des choses terribles ce jour-là. Avoir affaire à un vieux loup-garou grincheux qui piquait une crise parce qu'elle était capable d'endormir son loup était le cadet de ses soucis. Elle s'inquiétait trop pour Charles, qui n'avait pas dit un mot de tout le trajet.

Mais il avait posé la main au creux de ses reins. Ça devait vouloir dire que ça allait entre eux, n'est-ce pas ?

— Wade m'a dit que le Cantrip et le FBI vous ont « permis » de les aider à retrouver le fae qui a essayé de tuer mes arrière-petits-enfants, gronda Hosteen.

Il s'adressait à Charles, mais ce n'était pas l'attitude à avoir avec le mari d'Anna à ce moment-là. Anna intervint :

— On a travaillé avec le FBI et le Cantrip aujourd'hui. On a retrouvé la fillette qui avait été remplacée par le changeling. Elle est vivante, et on pense qu'elle s'en sortira. Wade et Kage t'ont dit pour le changeling, n'est-ce pas ? De plus, le FBI pense tenir celui qui l'a enlevée et a jeté un sort à Chelsea. Il était le gardien de la garderie.

Elle attendit, sentant monter la tension dans l'air à mesure que grandissait la colère de son mari. C'était comme si une odeur d'ozone avait commencé à envahir tout le couloir ; l'odeur était imaginaire, mais l'énergie crépitait.

— Vous savez quoi ? fit-elle soudain. Ce n'est pas le moment pour ça. On vient de découvrir les corps de dizaines d'enfants entassés comme des poupées délaissées. Allez-y, battez-vous. Ce n'est pas mon problème.

Charles referma la main sur sa nuque.

— Elle s'enflamme, hein ? dit Hosteen.

— Elle a eu assez de drames pour aujourd'hui, répondit Charles. Et moi aussi.

Quelque chose passa entre eux, Anna en eut la certitude. Quelque chose qui lui échappa car Charles se tenait derrière elle, à moins que ce ne fût un truc de mecs. Mais la tension se dissipa.

Charles demanda alors :

— Va-t-il y avoir un drame ici ?

Hosteen se frotta le visage des deux mains.

— Mince ! Charles, il y a toujours plus ou moins des drames ici. Si tu penses que les meutes de loups aiment les drames, je te conseille de passer un peu de temps avec les amateurs de chevaux. (Il regarda Anna.) Mon problème avec toi, c'est justement *mon* problème. Je n'avais encore jamais rencontré de vrai Omega. Je ne comprenais pas ce que ça signifiait. Je n'aime pas me ridiculiser... Mon père était un ivrogne et j'ai juré de ne jamais en devenir un.

Il n'était pas le premier loup-garou à disjoncter en découvrant ce que ça signifiait vraiment d'être un Omega. Elle pressentait qu'il ne serait pas le dernier. Puisqu'il se montrait courtois, elle pouvait bien l'être aussi.

— Oui, répondit-elle. Il paraît que ça touche davantage les loups dominants. Ça vaut ce que ça vaut, mais je ne l'ai pas fait exprès. J'ignorais que ça pouvait avoir un tel effet sur quelqu'un... Si je l'avais su, je t'aurais prévenu.

Elle se serait excusée plus tôt, mais il ne lui en avait pas donné l'occasion.

Elle avait faim. Elle était toujours affamée après la métamorphose, ainsi qu'après les drames.

— Je sens de la nourriture. Est-ce qu'il en reste ?

Hosteen sourit, puis il s'inclina. Elle devina une formation en arts martiaux derrière cette salutation.

— Je pense qu'ils t'en ont laissé, fit-il, l'air malicieux. On pourrait aller voir.

Chelsea sortit de sa chambre pour manger avec eux, portant à quatre le nombre de personnes attablées autour de ce dîner tardif. Kage était parti travailler à l'écurie avec les trois enfants. Ils avaient transporté quelques chevaux sur les lieux du concours cette nuit-là, et comptaient en emmener d'autres le lendemain matin. Maggie et Joseph avaient mangé dans la suite de Joseph plus tôt. Ernestine soufflait un peu dans sa chambre.

Quand ils apprirent à Chelsea qu'ils avaient retrouvé Améthyste, et probablement le fae responsable de tous ces maux, elle accueillit la nouvelle par un léger sourire.

— C'est bien, dit-elle à voix basse.

Anna s'inquiétait de la voir aussi tranquille, comme le calme avant la tempête.

Bran avait mis au point une méthode destinée à minimiser autant que possible les problèmes qui survenaient avec le Changement. Ceux qui voulaient devenir des loups-garous transmettaient leur requête à Bran, le Marrok. Ils devaient remplir des questionnaires, recueillir les témoignages de gens qu'ils connaissaient – des loups-garous –, et exposer par écrit leurs motivations. Ceux dont les raisons tenaient debout et dont la personnalité était stable – même si Anna avait soutenu qu'une personne qui tenait à devenir un loup-garou ne pouvait en aucun cas être déclarée « stable » – obtenaient gain de cause.

Le Changement en lui-même avait lieu à la même date chaque année, et s'accompagnait d'un ensemble de cérémonies dont le but était d'éliminer les mauvaises graines et ceux dont la volonté était faible, puisque ces derniers ne survivraient pas au Changement auquel ils aspiraient.

L'intention de Bran était d'augmenter le taux de survie des loups-garous. Et ça fonctionnait. Ceux qui étaient Changés dans le cadre fixé par Bran avaient beaucoup plus de chances de survivre sur le long terme que ceux qui l'étaient simplement par accident ou parce qu'on les avait attaqués.

Ils savaient à quoi s'attendre, ils connaissaient le prix à payer et ils comprenaient dans quoi ils mettaient les pieds. Les autres, comme Anna et Chelsea, étaient contraints d'apprendre sur le tas ce que ça impliquait d'être un loup-garou. Chelsea avait l'air d'avoir du mal à s'adapter. Anna pouvait peut-être l'aider.

Elle prit une bouchée de très bonnes lasagnes et dit, sur un ton aussi léger que possible :

— J'essayais gentiment d'expliquer à ce type que j'avais décidé qu'on ne devrait plus sortir ensemble quand il m'a attaquée et m'a Changée en louve-garou. (Elle regarda Hosteen.) C'est très bon... C'est Ernestine qui les a préparées ?

Il secoua la tête.

— Non. C'est moi. (Il sourit.) C'était pour me racheter en partie de m'être enfui en laissant tout en plan.

— J'adorerais avoir ta recette.

Elle mangea une autre bouchée.

— Je te la noterai avant que tu partes, dit-il.

Elle hocha la tête.

— Je te remercie. (Elle regarda Chelsea.) Ils cherchaient un loup omega depuis un moment, car les Omegas sont entre autres capables de calmer les loups-garous. L'Alpha de Chicago où j'habitais était fou amoureux de sa compagne. Elle devenait de plus en plus violente... Ça arrive parfois aux vieux loups-garous. Bref (elle se força à prendre une autre bouchée et à l'avaler), ça, c'était avant que les loups-garous fassent leur coming out. Je ne savais même pas qu'ils étaient réels quand j'en suis devenue un.

La bouchée suivante resta coincée dans sa gorge, l'empêchant de parler.

— Ils l'ont gardée prisonnière, expliqua Charles à voix basse. Ils ont abusé d'elle, parce qu'il n'y avait que comme ça qu'ils pouvaient la contrôler. Comme vous le savez, les meutes reposent beaucoup sur la hiérarchie. Une Omega reste en dehors de cette hiérarchie, qui structure la meute. Elle – ou il – n'éprouve pas le même besoin d'obéir que les autres.

Charles adressa à Chelsea un regard compatissant, même si Anna se demanda si elle n'était pas la seule à le connaître assez bien pour voir la sympathie dans ses yeux.

— Comme quand tu as éprouvé le besoin de te joindre à nous pour le dîner, uniquement parce que Hosteen te l'avait demandé.

Chelsea regarda son assiette, la mâchoire crispée. Anna avait cru qu'elle comprenait ce que Chelsea traversait, mais cet élément-là lui avait échappé. Peut-être parce qu'en tant qu'Omega elle n'avait jamais ressenti ce besoin impérieux d'obéir à quelqu'un de plus dominant. Oui, songea-t-elle, ça devait porter un sacré coup à une femme comme Chelsea.

Charles poursuivit :

— L'Alpha est ou est censé être le plus apte à protéger sa meute. Ce n'est pas simplement la sécurité de la meute qu'il doit assurer, mais le bien-être de chaque membre. Or le premier Alpha d'Anna ne se souciait que de sa compagne, et avait besoin d'Anna pour éviter que sa compagne attire l'attention de mon père. Il savait que celui-ci la ferait tuer, car Isabelle constituait un danger pour tous ceux qu'elle côtoyait, humains et loups confondus. Puisqu'il ne pouvait pas dominer Anna comme il dominait tous les autres loups, il l'a brutalisée. Il lui a appris à le craindre pour tenter de garder la mainmise sur elle.

Charles et Hosteen échangèrent un regard.

Ce fut Hosteen qui déclara :

— C'était trahir tout ce que devrait être un Alpha.

— Oui, l'approuva Anna. Si je te raconte cette histoire, Chelsea, ce n'est pas pour me mettre en avant. (Elle prit une voix grave et imita un animateur de radio.) Tu crois que tu galères, mais c'est facile comparé à ce que j'ai vécu.

Puis elle reprit sa voix normale.

— Parce que ça, ce n'est pas vrai. C'est différent pour toi. Mais il faut que tu saches que tu n'es pas seule... Je comprends ce que tu traverses.

Elle reposa sa fourchette, car elle n'avait pas le cœur à manger.

— Quand tu t'es réveillée hier, tu étais simplement reconnaissante d'être en vie. De savoir que tes enfants allaient bien. Ce soir, tu commences à entrevoir le prix que tu vas payer pour ça. Tu n'es pas entièrement sûre que ça en vaille le coup.

— Mourir, c'est facile, fit Hosteen. La vie, c'est brutal.

— Il y a beaucoup de mauvais côtés, acquiesça Anna. Tu connais sans doute la plupart d'entre eux.

Elle n'allait pas les énumérer. Il n'y avait rien de mieux pour changer la déprime d'une personne en envie de suicide que de lui dire à quel point sa vie pourrait être horrible.

— Ceux qui vont voir Bran pour être Changés savent dans quoi ils s'engagent et ils ont le temps de prendre leur décision. Toi et moi... on n'a pas eu le temps de décider. Mais les mauvais côtés ne sont là que parce que tu es vivante. Tu as des gens qui t'aiment. Et on peut espérer que tu auras beaucoup de temps devant toi pour te réconcilier avec ce que tu es.

Sous la table, Charles posa la main sur son genou. Elle déglutit.

— Tu fais en ce moment le deuil de celle que tu étais, parce que tu ne peux pas revenir en arrière. Garde juste à l'esprit qu'il y a aussi de bons côtés.

— L'un des bons côtés, c'est que tu n'as plus à craindre les sorcières noires, ajouta Hosteen sur un ton détaché.

Chelsea se raidit et le regarda.

— Tu n'es pas stupide. Bien sûr que tu les crains. (Il fit tourner sa tasse de café entre ses mains, les yeux rivés sur elle plutôt que sur Chelsea.) Quand on naît sorcière et qu'on ne veut pas tuer et torturer pour le pouvoir, on est à la merci d'être tuée et torturée soi-même. C'est pour ça que tu t'es donné tant de mal pour garder ton identité secrète. Kage s'inquiétait pour toi. Il ne m'en a pas parlé mais il en a dit un mot à Joseph, qui est venu me trouver. J'ai honte d'admettre que je n'ai pas proposé mon aide.

— Peut-être que je suis une sorcière noire, fit-elle sur un ton hostile.

— Non, la contredit Hosteen en levant la tête. Je sens les sorcières noires à un kilomètre. Non. Tu te cachais. Mais tu appartiens désormais à une meute. Notre meute peut te protéger des sorcières noires, et elle le fera.

— Pourquoi maintenant ? demanda-t-elle. (Ses yeux bleu-gris virèrent à un blanc de glace, comme ceux du frère de Charles, Samuel.) N'étais-je pas digne d'être protégée quand je n'étais que la femme de Kage ?

— Si, dit lentement Hosteen. Mais je n'étais pas digne de te protéger.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, ça ? demanda Chelsea en s'écartant brusquement de la table.

Elle se dressa, les poings serrés.

— Ça veut dire que je suis un vieux loup borné, répondit Hosteen. Et que je préfère peut-être m'en tenir à mes opinions qu'écouter mon petit-fils, qui est un homme intelligent. Là est mon échec. L'un

des bons côtés, c'est peut-être que le fait que tu sois devenue une louve-garou m'a changé, moi aussi. Et ça veut dire que notre famille est plus accueillante, comme elle aurait dû l'être depuis le début.

— Je n'arrive pas à réfléchir, confessa Chelsea, le souffle court. Pourquoi je n'arrive pas à réfléchir ?

— Maman ?

Anna avait été si focalisée sur Chelsea qu'elle n'avait pas entendu Max avant qu'il prenne la parole dans l'embrasement de la porte.

Chelsea tourna un regard fou vers son fils et s'effondra au sol, secouée de spasmes.

CHAPITRE 12

Anna se leva et posa la main sur l'épaule de Max pour l'empêcher de rejoindre Chelsea.

— Ça va aller, dit-elle. Mais elle ne voudrait pas que tu voies ça.

Chelsea poussa un cri rauque et guttural.

— Maman, chuchota Max tout en résistant à Anna.

Elle cessa d'essayer de l'éloigner et se contenta de se placer entre lui et sa mère afin qu'il ne puisse atteindre Chelsea à moins de lui passer sur le corps.

— La transformation est douloureuse, lui expliqua-t-elle. Elle l'est chaque fois, mais la première est la pire. Quand ils se réveillent de leur première transformation, la plupart des loups-garous sont totalement incontrôlables. Il n'y a rien que tu puisses faire pour aider ou arrêter le processus. Et je peux te garantir qu'avec Hosteen et Charles ici, ta mère ne risque rien.

Elle attendit et ajouta :

— Il faut que tu sortes d'ici avant qu'elle se transforme. Si elle te blesse, ça l'anéantira.

Max resta sur ses positions encore un moment. Il voulait tellement aider que ses muscles palpitaient. Puis il hocha la tête et laissa Anna l'entraîner hors de la pièce. Elle l'emmena tout au fond du grand salon avant de l'autoriser à s'arrêter. De là, ils écoutèrent les cris de douleur de Chelsea pendant quelques minutes. Max tressaillit et serra les poings au fur et à mesure que les bruits que faisait sa mère devenaient de moins en moins humains.

— Est-ce que ce serait plus facile s'il y avait trois loups-garous là-bas ? demanda-t-il.

— Moi, tu veux dire ? (Anna secoua la tête.) Pas pendant qu'elle se transforme. Charles m'appellera quand elle aura fini. Ma louve a un effet calmant sur les autres loups-garous. En ce moment, Chelsea a besoin de garder l'esprit combatif. Je serai plus utile quand elle aura pris sa forme de louve.

Quelqu'un frappa à la porte d'entrée juste au moment où Chelsea recommençait à rugir. Avant qu'Anna ait pu décider comment elle allait s'occuper d'un visiteur, la porte s'ouvrit et Wade entra en courant.

La vue d'Anna et de Max le coupa dans son élan.

— Chelsea ? demanda-t-il à Anna.

Elle hocha la tête.

— Dans la cuisine.

Wade lui jeta un coup d'œil.

— Tu viens ?

— Non, lui répondit-elle. On s'est aperçus que ça ralentit la première transformation quand il y a un Omega trop près.

Il grimaça ; personne n'avait envie de ralentir une transformation. Puis il prit une brusque inspiration.

— Omega ? (Il la regarda un moment en clignant des yeux.) C'était donc ça.

Il lui décocha un sourire.

— Merci. Je n'avais jamais réagi aussi bizarrement à un loup avant.

Chelsea fit un nouveau bruit, et il se rua vers la cuisine. Au bout d'environ quinze minutes, il n'y

eut plus le moindre son.

— As-tu vu Hosteen sous sa forme de loup ? demanda Anna à Max, même si elle regardait en direction de la cuisine.

Elle avait le net souvenir de s'être senti très seule durant les premiers mois de sa vie de louve.

— Oui, dit-il.

— Ça t'a effrayé ?

— Pas après la première fois, déclara-t-il.

Elle se tourna vers lui.

— Dis-moi franchement. Je ne te juge pas du tout. Même un loup normal incite la plupart des gens à trouver une porte derrière laquelle se cacher, qu'ils en voient souvent ou non.

Il sourit.

— Il est beau, fit-il sans dégager la moindre peur.

— Anna, appela doucement Charles.

— C'est à moi, dit-elle à Max. Attends ici, et si tout va bien on te présentera la louve de ta mère.

Quand Anna revint à la cuisine, Chelsea avait l'arrière-train coincé entre le réfrigérateur et le mur. Elle avait la tête à moitié baissée, mais elle ne cessait de gronder en plissant le museau.

Comme le frère aîné de Charles, Samuel, sa fourrure avait la blancheur de la glace et ses yeux étaient d'un bleu laiteux, mais la pointe de ses oreilles et ses yeux étaient bordés du même marron que celui qui couvrait son ventre et le dessous de sa queue.

Wade était le plus proche d'elle. Il avait mis un genou à terre et incliné la tête. Oh oui ! Anna aurait pu parier que Chelsea allait être dominante. Ils allaient avoir des problèmes s'ils essayaient de la reléguer tout en bas de l'échelle, au même rang que les femelles qui n'avaient pas de compagnon loup qui leur aurait permis de monter en grade. D'autant que le second de la meute reconnaissait déjà qu'elle était plus dominante que lui.

— Salut, Chelsea, dit Anna sur un ton enjoué. (La nouvelle louve riva ses yeux argentés sur les siens et cessa de retrousser les babines. Anna poursuivit.) Ce n'est pas grave si les choses sont un peu confuses pour l'instant. Attends une seconde et tout rentrera dans l'ordre.

Elle s'avança devant Wade et laissa sa louve réduire la tension dans la pièce.

— Ça n'aide pas du tout d'être prévenu, grommela Hosteen.

— Bien sûr que si, rétorqua Charles. Tu ne glousses pas, cette fois.

Hosteen fit un bruit étrange à mi-chemin entre le grondement et le rire, qui attira l'attention de Chelsea. La nouvelle louve se hérissa et poussa un gémissement plaintif.

L'Alpha se détacha de l'évier contre lequel il était appuyé et rejoignit Chelsea. Il lui prit le museau dans sa main, croisa son regard et le soutint. S'il redoutait qu'elle ne se contrôle pas assez pour empêcher sa louve de le mordre, Anna ne le voyait pas.

Lentement, frissonnante de stress, Chelsea se laissa tomber au sol et roula sur le dos, exposant à Hosteen son ventre vulnérable. Il la maintint dans cette position un moment, puis la laissa se relever.

— C'est bien, la complimenta-t-il. Continue comme ça, Chelsea. Tu es aux commandes et la louve doit t'écouter.

— Max attend, dit Anna. Tu penses que ça ne risque rien, Hosteen ?

Chelsea poussa un jappement de panique et se terra de nouveau dans le coin.

— Chelsea, la rassura Hosteen. Je promets que tu ne lui feras pas de mal.

Elle soutint son regard l'espace de trois battements de cœur.

— Ça va aller, l'assura-t-il.

Elle baissa les yeux et s'éloigna du coin de deux pas, l'air toujours contrariée.

Répondant à l'appel d'Anna, Max s'arrêta dans l'embrasement de la porte. Pendant un moment, Anna crut que ça allait dégénérer. Mais ensuite il sourit.

— Waouh ! maman, tu es si jolie que Kage va avoir une crise cardiaque. Il va devoir transporter un fusil avec des balles en argent pour tenir éloignés les loups de la meute de Hosteen. Il faut que tu voies ça dans une glace. Viens, il y a un miroir en pied dans la salle de bains principale.

Il leur restait encore une heure avant le coucher du soleil quand ils arrivèrent à l'écurie. Anna était fatiguée et stressée. Elle aurait parié que Charles l'était encore plus, même s'il ne le montrait pas.

Hosteen avait balayé la cuisine du regard et déclaré que ce dont tout le monde avait besoin pour « panser les blessures spirituelles de la journée », c'était d'une chevauchée dans le désert. Anna trouvait impressionnant qu'il puisse sortir de telles phrases sans être gnangnan.

Chelsea les accompagna en courant à côté du 4 x 4 avec Charles, qui avait lui aussi pris sa forme de loup. Ils arrivèrent par l'arrière cette fois, là où il y avait des poteaux pour attacher les chevaux derrière l'écurie. Quatre d'entre eux étaient équipés de selles western. L'air stressée, Teri se dépêchait de démêler la queue de l'un d'eux avec une brosse.

— De nouveaux chiens ? demanda-t-elle à Hosteen en regardant Chelsea tandis qu'ils descendaient tous du 4 x 4. Ils sont bien beaux.

La magie de la meute faisait voir aux gens ce qu'ils s'attendaient à voir. Sans ça, les loups-garous n'auraient jamais pu rester cachés aussi longtemps.

— Un nouveau chien... La femelle blanche. Le roux appartient à Anna, notre invitée, dit Hosteen à la femme.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— On n'a pas encore décidé. Veux-tu bien aller chercher Kage ? Je vais prendre le relais ici. On les rangera comme il faut quand on aura fini.

Teri lui décocha un sourire éclatant.

— Pour sûr. Il a dit de vous dire qu'il sort tout de suite, mais je vais quand même le prévenir que vous êtes là.

Dès qu'elle disparut à l'intérieur de l'écurie, Charles reprit sa forme humaine, un peu plus lentement que d'habitude. Anna songea que c'était sa deuxième transformation de la journée. S'il devait y en avoir une autre, elle serait encore plus lente. Il s'étira pour tenter de détendre ses muscles endoloris.

— Chelsea, l'avertit Hosteen, les chevaux ne se soucieront pas de toi tant que tu ne les regardes pas dans les yeux trop longtemps. Si tu soutiens leur regard, ils t'identifieront comme une menace. (Il se tourna vers Anna.) Laisse-moi te présenter Portabella en attendant que Kage arrive.

Chelsea resta près de Hosteen lorsqu'ils s'avancèrent vers les chevaux. Comme promis, sa présence n'eut l'air de déranger aucun d'eux.

— La voilà, dit Hosteen avant de s'écarter pour qu'Anna puisse la regarder.

Portabella était une grande jument. Anna dut se mettre sur la pointe des pieds pour voir par-dessus son dos. Sa robe n'était pas tout à fait noire, mais elle restait très foncée. Bai, songea Anna, même si les parties noires caractéristiques – les jambes, la crinière et la queue – étaient vraiment très proches de la couleur de son corps. Une rayure blanche qui partait d'une étoile courait entre ses deux grands yeux pour rejoindre une autre tache blanche sur son museau. Elle était élégante et belle. Même si elle n'était qu'une amatrice en la matière, Anna voyait bien qu'elle était spectaculaire.

Anna ne put s'empêcher de tendre les mains pour la toucher et se retrouva à caresser de l'acier dans un gant de soie. Elle fit courir les mains le long des jambes du cheval, et la jument leva le sabot

avant à sa demande. Elle n'était pas ferrée et le dessous de son sabot ressemblait... au-dessous du sabot d'un cheval. Elle se moqua d'elle-même en son for intérieur, car elle ne s'y connaissait pas assez pour que cette inspection lui apprenne quoi que ce soit en dehors du fait que cette jument voulait bien se tenir tranquille pendant qu'une idiote la touchait de partout.

Anna fut un peu surprise quand ses doigts rencontrèrent une bosse sur son cou qui lui parut étrange. Elle était plus surprise d'avoir compris que cette bosse était anormale que d'avoir trouvé un défaut à ce cheval parfait.

Elle jeta un coup d'œil à Hosteen.

— Ça vient d'un vaccin, lui expliqua-t-il. Certains chevaux y réagissent de cette façon, parfois. J'ai un rapport du vétérinaire à ce sujet dans son dossier.

— Est-ce une jument de votre élevage ? demanda-t-elle après avoir cherché une question qui ne lui donnerait pas l'air trop stupide.

Charles était très silencieux, même pour lui. Il devait être aussi épuisé qu'elle. Hosteen avait raison : c'était une fatigue de l'esprit plutôt que du corps. Malgré tout, elle sentait qu'elle aurait dû insister pour qu'ils se retirent dans leur chambre.

Hosteen secoua la tête.

— Il y a trois ans, Joseph s'est rendu à l'écurie d'un dresseur à la recherche de chevaux intéressants, leur raconta Hosteen. Et il a trouvé cette jument. Comme elle était devenue aigrie à force d'être dans l'arène, ils l'avaient mise dans l'écurie d'élevage, mais elle n'était pas apte à la reproduction. Ils l'ont donc renvoyée aux dresseurs. Mais dire qu'elle était aigrie, c'est loin d'exprimer à quel point elle détestait le travail dans l'arène. Quand elle a envoyé son assistant à l'hôpital, le dresseur a jeté l'éponge avec elle.

Hosteen secoua la tête.

— Mon fils a un don avec les chevaux, et il est prêt à relever n'importe quel défi. Il a voulu reprendre son dressage lui-même. On l'a payée plus cher qu'on aurait dû, mais beaucoup moins que ce qu'elle vaudrait s'il était parvenu à la reprendre en main. Avant qu'il ait pu commencer à travailler avec elle, sa santé s'est de nouveau détériorée.

Hosteen se détourna et fit courir une main le long du cou lustré de la jument. Le sourire qu'il adressa à Anna quand il la regarda de nouveau était triste, mais elle était sûre que ce n'était pas à cause du cheval.

— Quoi qu'il en soit, elle a rejoint depuis notre équipe de chevaux de piste. On veille à ce qu'ils restent en forme et soient prêts pour les acheteurs ou les clients qui veulent se promener dans le désert. Elle a donc été montée régulièrement depuis son arrivée ici, mais pas dans l'arène.

— Portabella, fit Anna. (Elle avait réfléchi au nom de la jument et avait trouvé une explication différente de celle qui était liée à son pedigree.) Parce qu'on l'a tellement fait tourner en bourrique qu'elle s'est changée en champignon.

Hosteen éclata de rire.

— Kage a essayé de travailler avec elle le printemps dernier et il voulait l'appeler Soyuz.

Anna fronça les sourcils.

— Comme le lanceur orbital monoétage russe, dit Kage, pince-sans-rire, alors qu'il sortait de l'écurie. Je n'avais jamais été désarçonné si vite et si violemment de ma vie. C'était une leçon d'humilité, d'autant que mon père de quatre-vingts ans l'avait montée dans l'arène plusieurs fois avant...

Il laissa sa phrase en suspens quand il aperçut la louve qui se tenait à côté de Hosteen.

Chelsea le regarda prudemment. Ayant l'habitude de gérer les animaux nerveux, il s'arrêta là où il

était et s'accroupit.

— Oh, chérie ! chantonna-t-il. Je t'aurais reconnue même si tu avais eu six pattes et des écailles. Mais je ne me doutais pas que tu serais une si belle louve.

Elle bondit vers lui... et, ayant mal évalué sa force, elle le fit tomber à la renverse. Portabella recula d'un bond et Hosteen tira sur la corde qui rattachait le cheval au poteau. Il la libéra d'un seul geste, sa longe à la main. Elle s'écarta de quelques pas puis s'apaisa en observant le tas formé par la louve et l'homme, les oreilles dressées de dédain.

Chelsea recula, angoissée. Kage rit et se pencha en avant afin de pouvoir lui frotter le cou.

— Ne t'inquiète pas, mon cœur. Tu prendras le coup.

Anna eut l'impression qu'il hésitait un peu quand il se releva, mais s'il avait mal il ne le montra pas davantage. C'était intelligent de sa part. Chelsea serait perturbée si elle pensait l'avoir blessée, et il n'était pas bon qu'un loup-garou le soit lors de sa première sortie.

— Si tu t'occupes d'Anna, déclara Kage en regardant Hosteen, je vais présenter Charles à son cheval.

Renâclant un peu après tout ce remue-ménage, Portabella laissa tout de même Hosteen la brider sans faire trop d'histoires. Elle mâchonna le mors puis se tint immobile, les oreilles dressées et les muscles frémissants tandis qu'Anna montait en selle. Elle ne bougea pas, mais Anna eut le sentiment qu'il lui en coûtait de rester tranquille pendant que les autres montaient sur leurs chevaux.

Le cheval de Charles était un hongre efflanqué au long cou souple et au chanfrein convexe.

— Je ne pensais pas que les arabes pouvaient avoir le chanfrein convexe, dit Anna.

— Pas les pur-sang, en tout cas, répondit Kage, voyant ce qu'elle regardait. Même si je pourrais te montrer quelques photos... Mais Figaro est un cheval de compétition de niveau national qui est moitié arabe, moitié cheval de selle américain. Il s'avère qu'il a toutes les caractéristiques physiques d'un cheval de selle américain et l'allure d'un arabe. C'est à peu près l'inverse de ce qu'on recherche quand on élève des chevaux de compétition de niveau national. Mais il est très bon en saut d'obstacles, et il adore la piste. (Il regarda Charles.) Il est à vendre, lui aussi. Il est assez grand pour te porter.

Charles tapota le hongre.

— C'est pour Anna qu'on est venus.

Quand elle se rapprocha de son mari, Anna s'aperçut que le hongre de Charles était un peu plus petit que Portabella.

En plus, la grande jument marchait à grandes enjambées. Elle ne tarda pas à distancer les autres chevaux. Anna fut forcée de lui faire faire demi-tour pour rester avec les autres. Comme Heylight, le hongre gris du premier jour, la jument était très sensible aux directives. Anna finit par ne plus se servir de la bride que pour contrôler sa vitesse et se contenta de peser sur une hanche ou sur l'autre pour tourner.

— À l'aise ? demanda Hosteen en arrivant sur sa gauche.

Il montait un hongre alezan et court sur pattes, qui avait l'air amical et une grande étoile blanche sur la tête. Il devait trotter pour rester à la hauteur de Portabella.

— Très, répondit-elle, redressant un peu le dos et veillant à ce que ses talons pointent vers le bas. Portabella ralentit.

— Ah ! dit Hosteen, maintenant sans effort son cheval à côté de celui d'Anna, ne t'occupe pas de moi, détends-toi. Jamais Charles n'apprendrait à quelqu'un à mal monter à cheval. Tu montes mieux que beaucoup de personnes que tu verras au concours demain. Prête pour un trot ?

— Bien sûr ! se récria-t-elle.

Allaient-ils au concours le lendemain ? Elle allait devoir poser la question à Charles.

— Vas-y alors, demande-le-lui, dit-il. On suivra. Veille juste à ce qu'elle reste sur la piste. Il y a une fourche un peu plus loin, prends le côté que tu veux.

Le trot de Portabella était fluide sans être lourd. Anna ne lui tapa donc pas sur le dos, mais elle dut vraiment se détendre pour rester en selle. Lorsqu'elle le fit, la jument dressa les oreilles et adoucit l'allure.

— Petit galop, lança Kage.

Et, avant qu'Anna lui en ait donné de directive, Portabella s'élança à une vitesse fulgurante, la tête levée et la queue au vent. Anna éclata de rire et se laissa aller en arrière, tirant légèrement sur les rênes pour qu'elle ralentisse jusqu'au petit galop. C'était très différent de quand elle montait Jinx. Chelsea courait à côté d'elles, les membres étirés et la langue pendante de plaisir.

Tu vois, pensa Anna, il y a des avantages merveilleux à être un loup-garou.

Dès que Hosteen essaya de revenir à leur niveau, Portabella accéléra l'allure. La piste se divisa en deux et Anna prit le sentier de gauche, qui passait par une petite butte. Au sommet de la colline, elle lui demanda d'aller au pas. De bonne grâce, la jument réduisit l'allure et laissa les autres les rattraper.

— On ne va plus avoir de lumière, fit remarquer Kage. Il vaudrait mieux qu'on ne tarde pas à rentrer.

— J'aimerais voir comment elle se comporte dans l'arène, déclara Charles.

Peut-être y avait-il du vrai dans ce que Hosteen avait dit, car Charles avait l'air d'aller mieux. Anna arrivait de nouveau à décrypter les expressions de son visage, ce qui était une amélioration.

— Un défi, fit Hosteen en riant. Tu as toujours été partant pour les défis. D'accord, c'est de bonne guerre.

Ils regagnèrent l'écurie au pas. Anna se retrouva de nouveau à côté de Hosteen.

— Je viens de repenser à quelque chose, dit-elle. Ça ne nous servira plus à retrouver le fae, mais j'imagine que j'aimerais savoir. Connais-tu un loup-garou nommé Archibald Vaughn qui était ici dans les années 1970 ?

— Archie ? demanda Hosteen, surpris.

— Il est mort, déclara Charles en les rejoignant. Tué par un fae... Il y a au moins trente ans de ça, maintenant. Pourquoi cette question ?

— Tué par un fae ? demanda-t-elle. Tu en es sûr ?

Charles se contenta de la regarder, mais Hosteen ajouta :

— J'ai trouvé le corps. Oui. J'en suis sûr. C'était à l'automne 1979.

Anna eut la chair de poule.

— T'a-t-il raconté qu'il a sauvé un petit garçon d'une créature fae ? Au mois de juin de l'année précédente. On est quasi certains que c'est la même qui est à l'origine du double fantôme qui a failli pousser Chelsea à attaquer les enfants.

— Je n'ai rien entendu de tel, répondit Hosteen. Après la mort de sa compagne, il est allé vivre avec sa famille pendant quelques années. On a espéré que ça aiderait, mais j'ai ensuite découvert qu'il était resté sous sa forme de loup tout ce temps. Je suis donc allé le chercher pour le réintégrer à la meute et l'ai obligé à se transformer en humain. Il n'est jamais redevenu celui qu'il avait été. Quand je l'ai senti mourir, j'ai eu la certitude qu'il avait trouvé un moyen de se tuer. J'ai pensé que c'était un suicide par fae interposé.

— Je pense qu'il a pu être tué par vengeance, l'avisa Anna, parce qu'il a empêché ce fae d'enlever son petit-fils. Ou arrière-petit-fils. Enfin, quelque chose dans ce genre. C'est une sacrée grosse coïncidence sinon.

— Peut-être qu'il est parti trouver le fae, suggéra Charles pensivement. Et vous auriez raison tous

les deux.

— Dans tous les cas, reprit Anna, le fae qu'on recherche est assez puissant pour tuer un loup-garou.

— Il l'a réduit en pièces avec sa magie, fit Hosteen, songeur.

— On se demande comment un tel fae a pu laisser une poignée d'agents fédéraux et de policiers l'escorter en prison, prononça lentement Charles.

— Tu penses qu'ils tiennent le mauvais fae ? demanda Anna

Il ne répondit pas tout à fait à sa question.

— Je pense... je pense qu'il faut qu'on t'emprunte tes loups, Hosteen. Ce fae-là ne lâchera pas Améthyste, la petite fille qu'on a sauvée. On devrait sans doute envoyer des loups protéger le docteur Vaughn, aussi. Et on gardera un œil sur Chelsea et les enfants.

— Qui est le docteur Vaughn ? demanda Hosteen.

— Le petit garçon que ton loup a sauvé en 1978.

— Combien vous en faut-il ?

— Tous. Pour protéger nos victimes, ainsi que l'agent du FBI et les agents du Cantrip qui ont trouvé la dernière en date avec nous. Au moins deux loups-garous en permanence. Et ils devront rester cachés, ajouta-t-il. Je sais que ça va mettre de la pression sur la meute. Tu peux leur dire que le Marrok veillera à ce qu'ils n'en souffrent pas financièrement, et que je ne pense pas que ça durera longtemps.

— Peut-être tiennent-ils bien le bon fae, observa Hosteen. C'est parfois difficile de cerner les motifs de ces créatures.

Le cheval de Charles renâcla, et Charles inclina la tête de côté en fermant les yeux. Puis il murmura :

— Le sentez-vous dans l'air ? Une tempête se prépare.

Quand il ouvrit les yeux, ils étaient jaunes. Il se redressa, et, même si Anna ne le vit faire aucun autre mouvement, son cheval partit au petit galop.

Ils ramenèrent les autres chevaux à leurs box avant de conduire Portabella à la même petite arène où Anna était montée à cheval le jour précédent. La jument ne semblait pas différente de ce qu'elle avait été avant qu'Anna l'enfourche dehors. Elle semblait peut-être encore plus calme, car elle avait été irritée par Chelsea quand elle était montée en selle.

Charles rallongea nettement les étriers, vérifia la sangle puis prit son élan pour l'enfourcher. La jument leva la tête et roula les yeux, si bien qu'Anna put en voir le blanc, qui était d'habitude caché. Puis elle se cabra et dansa d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise.

Charles se contenta de rester assis, le corps souple et détendu ; ses mouvements se limitaient à ceux générés par la jument quand elle bougeait. En traînant les sabots, elle fit quelques pas en avant, deux en arrière, un bond de côté. Il n'essaya pas de la corriger, restant simplement en équilibre sur elle sans peser sur son dos.

Ils vont bien ensemble, songea Anna : le grand homme et le grand cheval aussi ténébreux, élégants et forts l'un que l'autre. Un sourire joua sur ses lèvres à cette pensée, même si elle craignait que le gardien ne soit pas le fae qu'ils cherchaient vraiment.

— Vous venez au concours demain ? demanda Kage. Michael passera dans la première épreuve et Mackie prendra le petit gris que tu as monté hier pour celle de trot anglais.

— Je demanderai à Charles, répondit-elle en regardant la jument. (Livrée pour l'essentiel à elle-même, elle avait enfin cessé de bouger, à l'exception de sa queue qu'elle agitait, contrariée.) Je pense

qu'on va essayer d'aller voir le type que le FBI a mis sous les verrous si on peut. Mais j'adorerais venir voir les enfants monter à cheval.

Et s'assurer qu'ils étaient en sécurité.

Après encore cinq minutes – Anna surveillait sa montre –, comme Charles s'en tenait toujours à rester assis là, la jument baissa la tête et se mit à mâchonner son mors. Aussitôt, Charles se laissa glisser à terre. Il lui tapota le cou et la fit sortir par le portillon.

— Si tu veux la mettre sur notre liste de candidats, ça m'irait, fit-il à Anna.

Et elle eut la confirmation qu'elle lui plaisait vraiment. Anna l'aimait beaucoup, elle aussi.

— D'accord, opina-t-elle. (Elle regarda Kage.) Elle est sur notre liste, mais pas sur la liste des prix que tu nous as donnée. Combien veux-tu pour elle ?

— Dix mille, dit Hosteen.

Kage ricana.

— Loin de là, Hosteen. C'est cinq mille pour un joli cheval bien débourré pour la piste, à savoir deux mille cinq cents pour le dressage, et deux mille cinq cents parce qu'il est joli. Mais ne vous décidez pas tout de suite, il y a encore de bons chevaux que vous n'avez pas vus.

Et alors que Kage et Hosteen partaient ramener la jument à son box, Anna entendit Hosteen glousser :

— Tu l'as entendu ? Elle représente un défi pour lui. Il la veut. Il l'aurait payée dix mille.

— On ne gonfle pas les prix de nos chevaux, vieil homme, rétorqua Kage. C'est un bon moyen de se forger une mauvaise réputation. Et je soupçonne Charles de savoir très exactement combien vaut ce cheval. (Il marqua une pause.) J'aurais dû me taire. J'aurais pu simplement dire à papa ce que tu as essayé de faire... Là, tu aurais vraiment eu des ennuis.

Hosteen lui répondit, mais Anna ne parvint pas à entendre ce qu'il disait. Sa voix semblait enjouée.

— Je les aime bien, déclara Anna tout bas.

Charles esquissa un sourire.

— Tu as vu que Hosteen observait Kage quand il nous a annoncé ce prix ?

— Il avait raison, cela dit, fit remarquer Anna. Tu l'aurais payée dix mille parce qu'elle représente un défi.

Il sourit, de la douceur dans le regard.

— J'ai déjà un défi, lui déclara-t-il d'une voix rauque.

Elle secoua la tête, feignant la tristesse.

— Je ne suis pas un défi, Charles. Je ne suis qu'une femme de plus qui te bave dessus, comme l'enseignante au regard vorace de la garderie.

Il éclata d'un rire sonore.

— Bien sûr que si, dit-il en passant un bras autour de ses épaules. Bien sûr que si.

Elle savait pourtant que c'était vrai, même s'il ne la croyait pas. Paradoxalement, son bras qui la déstabilisait un peu la maintenait en même temps. Charles avait aussi cet effet-là sur son cœur. Il le déstabilisait comme pour le mettre à la bonne place, un havre de sécurité qui restait tout de même excitant, grisant et terrifiant.

Que deviendrais-je si je le perdais ?

Anna appela Leslie le matin suivant.

— Non, je ne peux pas vous obtenir d'entrevue avec Sean McDermit, regretta-t-elle d'une voix préoccupée. Son avocat est un requin, et il ne dit pas un mot. Apparemment, tout ce qu'on sait sur lui c'est que les corps ont été retrouvés dans sa maison, une maison dans laquelle il n'a jamais vécu. Et

que c'est un fae. Ce qui rend toute cette affaire d'autant plus brûlante sur le plan politique compte tenu des tensions actuelles avec les faes.

— On n'est pas certains que vous ayez la bonne personne, avoua Anna.

Il y eut un silence au bout du fil.

— J'ai trouvé Archie Vaughn, lui expliqua Anna. Il a été tué un an et demi après avoir empêché cet enlèvement. Réduit en pièces par un fae. Pourquoi quelqu'un qui serait capable de réduire en pièces un loup-garou laisserait-il des policiers humains l'embarquer sans résistance ?

— Je transmettrai tes inquiétudes à notre expert en faes, répondit Leslie. Ça ne me plaît pas de l'admettre mais, oui, ça a été trop facile pour ne pas éveiller mes soupçons. J'ai donc chargé des gens de se renseigner sur les antécédents de tous ceux qui ont travaillé à la garderie ou y ont inscrit leurs enfants, et de toutes les connaissances de ces personnes-là. (Elle marqua une pause.) On épluche aussi les registres d'enfants disparus pour essayer d'identifier les corps. Certains sont sur ordinateur, d'autres sur microfiches, et bien plus encore sont dans des dossiers papier disséminés aux quatre coins de la ville. On a aussi deux pauvres larbins qui pataugent dans des microfiches de journaux vieux d'un siècle. Ça n'aide pas que le champ de recherche ne se limite pas qu'à Scottsdale, mais inclut aussi Phoenix et toutes les autres villes de banlieue. On va mettre des décennies à identifier les corps dans ce grenier.

Anna émit un son de compassion.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Leslie, sur un ton plus posé et moins désespéré, tu seras aussi heureuse que moi d'apprendre qu'il semblerait que la pauvre puce qu'on a sauvée hier n'a pas été violée. Elle n'en est pas moins traumatisée ; elle a peur du noir, les poupées la terrifient – et qui pourrait lui en vouloir –, et elle pleure chaque fois que ses parents ne sont pas dans la chambre avec elle.

— Qu'a-t-il fait ? demanda-t-elle.

— Il l'a habillée comme une poupée, lui a chanté des chansons, lui a fait du mal. Elle a dit que, quand il la touchait, c'était douloureux comme une piqûre d'abeille sur tout le corps. Il lui a fait quelque chose pour l'empêcher de bouger. Elle ne dormait pas, elle ne pouvait juste pas bouger.

— Terrifiant ! s'offusqua Anna.

— Oui, acquiesça Leslie, qui semblait fatiguée.

— Puisque tes hommes sont focalisés sur les recherches, tu seras heureuse de savoir qu'on a chargé des loups de protéger les parents d'Améthyste, le docteur Vaughn, son partenaire et sa mère. Ainsi que toi, Leeds et Marsden. Vous ne remarquerez pas leur présence.

Anna poursuivit malgré les protestations indignées de Leslie.

— Ce fae-là a tué un loup-garou en le réduisant en pièces avec sa magie. Un humain n'a tout simplement aucune chance. Les loups-garous porteront des Converse noires, afin que vous sachiez qu'il ne faut pas leur tirer dessus ni réagir à leur présence. Ils font ça parce que ça nous semble nécessaire, Leslie. Ils mettent leurs vies en péril. Tous les membres de cette meute (Hosteen avait clarifié ce point) vivent comme des humains. Si vous révélez ce qu'ils sont au public, ça pourrait détruire leur vie.

Leslie laissa échapper une exclamation contrariée.

— OK, je garderai leurs secrets, et veillerai à ce que Marsden et Leeds soient au courant aussi. Combien de temps allons-nous être protégés ?

— Merci, souffla Anna, soulagée que Leslie lui ait donné son accord. Et, pour répondre à ta question, jusqu'à ce que nous soyons tous convaincus que vous tenez le bon fae. Si tu as besoin de nous, on va au concours de chevaux arabes de WestWorld, dans le nord de Scottsdale. Si on ne

décroche pas le téléphone, envoie-nous un texto.

— Le concours hippique ? s'enquit Leslie. Voyons voir. La classe des quatre ans de Mme Newman y sera le matin et la classe des cinq ans de Mlle Baird l'après-midi. Apparemment, ils font ça chaque année. Demain ce sera les deux ans, puis la classe des trois ans de Mme Hepplethwaite. Est-ce que tu veux les emplois du temps journaliers d'une de ces classes ? Le professeur de musique du lundi et du mercredi fait aussi office de professeur de natation le mardi et le jeudi. Je t'avais dit qu'on surveillait cette garderie de très près ?

Anna rit.

— Pourquoi les deux ans ont-ils une institutrice ? s'interrogea Leslie. Tu ne penses pas qu'ils devraient plutôt avoir une baby-sitter ? ou bien quelqu'un pour les divertir ? Est-ce qu'ils n'ont pas le droit d'être juste des bébés plutôt que des élèves ?

— Une école fait payer plus cher ses élèves qu'une baby-sitter pour s'occuper de bébés, déclara Anna.

— Mmm, fit Leslie. C'est vrai. C'est plus logique. Merci.

— Abstiens-toi juste de trop parler à Mme Newman, lui conseilla Anna, ou tu risques d'être envahie par la tentation d'arracher tous ses élèves à sa loi impitoyable pour les emmener courir dehors et s'amuser comme des enfants de quatre ans normaux.

Leslie rit.

— Écoute, je ne suis pas en mesure de vous permettre à toi et à Charles d'aller voir McDermit avant que notre expert l'ait interrogé. Mais appelle-moi cet après-midi.

— On t'en sera reconnaissants, lui dit Anna.

— Je ne promets rien, mais j'essaierai, déclara Leslie, et elle raccrocha.

Anna enfila ses chaussettes et ses bottes, puis descendit l'escalier en trotinant et traversa la maison vide ; tous les autres, y compris Maggie et Joseph, étaient déjà au concours hippique. Les deux plus jeunes enfants montaient tous les deux à cheval ce jour-là, et personne ne voulait manquer ça.

Personne. Un frisson courut le long de la colonne vertébrale d'Anna. Les faes étaient farceurs. Ils étaient aussi censés être tous enfermés dans des réserves, mais il y en avait eu un dans le jardin de Kathryn Jamison. On pouvait supposer, comme ni elle ni Charles ne l'avaient vu, que le gardien en était un deuxième. Les corps avaient été découverts dans une maison qui lui appartenait, mais Anna avait appris à écouter son intuition, et celle-ci lui disait qu'il y avait un troisième fae, le vrai Collectionneur de Poupées, et tous les éléments qui le rattachaient à la garderie, au double fantôme et au gardien.

Par bonheur, Anna n'était pas la seule dont l'intuition la chatouillait. Hosteen avait revendiqué la responsabilité de veiller sur les enfants lui-même, et Wade était responsable de Chelsea. Mais Anna trouvait ça bien qu'elle et Charles y aillent aussi. Deux loups-garous supplémentaires pour garder un œil sur quatre victimes rescapées – du moins pour l'essentiel. Leur travail consisterait à surveiller de loin, à rester à l'affût de signes que le fae traquait la famille Sani. Ça lui semblait très intéressant que l'emploi du temps de la garderie Sunshine Fun soit conçu de telle sorte que tous les enseignants et élèves allaient se retrouver au concours à un moment ou un autre.

Charles était en bas à la cuisine, où il terminait son petit déjeuner. La famille et la plupart de leurs employés étaient partis avant l'aube. Hosteen avait suggéré qu'elle et Charles viennent une fois que le concours serait ouvert au public.

— J'ai prévenu Leslie, l'informa Anna. Elle m'a dit que toute la garderie sera au spectacle hippique aujourd'hui et demain. Elle a aussi ajouté qu'il n'y avait aucune chance qu'on puisse voir le

fae qu'ils détiennent aujourd'hui. Elle va essayer de nous obtenir une autorisation cet après-midi.

Il avait posé ses couverts comme s'il avait fini de manger. Elle s'assit sur ses genoux et mangea son dernier morceau de bacon.

— Je suppose donc que tu vas pouvoir m'emmener à mon premier concours hippique.

— La dernière fois que je suis allé à ce concours, c'était à Paradise Park. Je pense que c'était vers 1965, bien avant que tu sois née.

Il se tut et la regarda, les sourcils légèrement froncés.

— Est-ce que tu comptes t'inquiéter de notre écart d'âge quand tu auras quatre cents ans et que je n'en aurai que deux cents ? demanda-t-elle sur un ton intrigué. Si je pose la question, c'est uniquement parce que mon père a dit que c'était dangereux quand on commence à ne plus être sur la même longueur d'onde que son compagnon, mais je ne sais pas si ça m'inquiétera très longtemps.

En riant, il l'entoura de ses bras et la serra brièvement contre lui.

— Et puis, poursuivit-elle sur un ton léger en se laissant glisser de ses genoux, il paraît que Vlad l'Empaleur a établi sans l'ombre d'un doute qu'avoir un bâton dans les fesses était mauvais pour la santé. Et je tiens beaucoup à ce que tu restes en bonne santé.

Elle n'avait pas atteint la porte qu'il l'avait attrapée, un bras passé autour de ses épaules et l'autre autour de sa taille, et l'attirait de nouveau contre lui.

Il approcha la bouche de son oreille et gronda, joueur :

— Je cours donc le risque de subir le sort des victimes de Vlad, c'est ça ? Peut-être devrais-tu faire quelque chose pour me sauver ?

La vibration de sa voix contre son oreille la fit frissonner, mais elle essaya tout de même de lui répondre sur un ton assuré.

— Oh ! monsieur, que pouvez-vous bien vouloir dire ? Me feriez-vous des avances, à moi ?

Il gronda à son oreille, et elle couina parce que ça chatouillait et déclenchait une sensation plus intéressante dans son ventre. Puis il avança la main droite pour étreindre son sein et fit descendre la gauche plus au sud. Il prononça quelques phrases en français d'une voix rauque et avide. Elle songea qu'il avait peut-être oublié qu'elle ne parlait pas vraiment cette langue.

— Charles, fit-elle.

Sa voix aussi était rauque de désir, car elle avait toujours du mal à résister à son mari. Mais il n'était jamais aussi séduisant que lorsqu'il était d'humeur joueuse.

Il la souleva et l'emmena dans leur chambre avec une lenteur délibérée... Et c'était déjà une forme de préliminaires.

Il se passa un moment avant qu'ils arrivent sur le lieu du concours. Ils étaient malgré tout en avance. Kage avait dit qu'il n'y avait vraiment foule qu'à partir des trois ou quatre derniers jours. Cela dit, la place où ils trouvèrent enfin à se garer était à quatre cents mètres à pied de l'entrée.

Armé d'une carte, Charles la guida d'un bon pas à travers ce qui ressemblait à des kilomètres de stands commerciaux dans le gigantesque bâtiment principal. Il ne prêta pas attention aux regards intrigués qu'il attirait sur lui, à cause de son apparence mais aussi, songea Anna, de son air dangereusement concentré.

Alors qu'un appel était lancé à l'intention des participants à l'épreuve de Michael pour les prévenir de leur entrée en scène dans quinze minutes, ils tombèrent enfin sur les sièges réservés par le ranch des Sani dans l'arène intérieure. Anna commençait à désespérer quand Charles avait repéré le chariot mobile qui portait le logo du ranch en argenté et marron, serré derrière les rangées de sièges de stade bleus. À partir de là, ils n'eurent pas de mal à trouver des visages familiers.

Anna et Charles prirent place à côté de Mateo et Teri, juste derrière Maggie, Joseph, Max, Chelsea et Wade. Max se retourna et sourit à Anna.

— Mackie est un petit tyran, dit-il. Elle a déclaré que tout le monde devait la regarder monter à cheval. (Il prit une voix criarde qui était censée ressembler à celle de sa petite sœur.) Tout le monde !

Il se fendit d'un large sourire.

— Et pour ne pas être en reste Michael a décrété qu'on devait tous être là pour le regarder, lui aussi. Papa et Hosteen sont donc allés préparer les enfants et les chevaux pour l'épreuve afin que le reste de l'équipe puisse regarder depuis la balustrade.

Anna trouvait ça raisonnable : des enfants qui allaient monter à cheval dans cet immense bâtiment devaient pouvoir réclamer une audience sans se gêner. Les gradins étaient vides, mais les sièges de stade qui bordaient la balustrade de l'arène semblaient occupés pour la plupart.

— Où est Mackie, alors ? demanda Anna. Son épreuve n'est que cet après-midi, non ?

— Elle a l'air de penser que Michael pourrait avoir besoin de coaching, répondit Joseph. (Si sa voix était un peu tremblante, la lueur malicieuse dans son œil ne l'était pas.) J'appelle plutôt ça jouer les petits chefs. Une chance que ce garçon soit décontracté, ou ce serait infernal chez Kage jusqu'à ce qu'ils grandissent et partent de leur côté.

— Elle a bon cœur, grommela Maggie sur un ton de reproche.

Joseph la regarda, et Anna vit qu'il adorait la femme assise à côté de lui.

— Elle est exactement comme sa grand-mère, dit-il en lui tapotant la main. Coriace, franche et déterminée. Tu n'as pas trop mal tourné, Maggie mon amour. Si elle t'arrive ne serait-ce qu'à la cheville, le monde n'a qu'à bien se tenir.

— Joseph, dit un inconnu en descendant les quelques marches qui le séparaient du siège de ce dernier, qui était assis à côté de l'allée. Je ne m'attendais pas à te voir ici.

— Mon petit-fils monte à cheval, rétorqua Joseph avec dignité. Où veux-tu que je sois d'autre ?

Et les deux hommes se mirent à discuter des jours anciens et d'autres concours. Des chevaux qu'ils avaient possédés, des chevaux que d'autres gens avaient possédés. Ils furent rejoints par une femme plus âgée qui avait l'air de sortir tout droit du Grand Ole Opry des années 1980. Elle était couverte de paillettes dorées et de rayures de tigre noires, portait trop de maquillage et avait une voix que des décennies à fumer avaient rendue aussi rauque que celle de Marlene Dietrich. Son humour grivois fit rire les deux vieux hommes. Maggie se pencha sur le côté et glissa une remarque spirituelle qui montra qu'elle était elle aussi un élément bienvenu de ce groupe.

Ils essayèrent d'inclure Chelsea ; elle sourit au bon moment, mais sa tension était visible au milieu de cette grande foule bruyante. Anna jeta un coup d'œil à Charles, qui surveillait Chelsea lui aussi.

Comme il n'avait pas l'air inquiet, elle se cala dans son siège et regarda autour d'elle. Juste devant eux, un grand groupe de chevaux étincelants et pansés à la perfection faisait très lentement le tour de l'arène au petit galop. Dès qu'elle se mit à les regarder, Charles lui chuchota à l'oreille :

— Moitié arabe, anglo-arabe de loisir western pour cavalier amateur, section une. C'est un round éliminatoire. Les meilleurs d'entre eux iront en demi-finale. C'est pour ça que ça ne passionne personne dans l'audience, en dehors des sections qui encouragent chaque cheval et son cavalier.

— Ils sont très lents, fit-elle au bout d'un moment. Est-ce qu'ils ne sont pas censés aller plus vite ? Et si quelque chose les pourchassait ? Je crois que Portabella allait plus vite que ça au pas, hier. Qu'est-ce qu'un anglo-arabe ?

— Moitié pur-sang, moitié arabe. Ça a été le premier arabe demi-sang à gagner en popularité. Leur moitié pur-sang les rend plus grands, ce qui permet à des gens plus corpulents de les monter. Ceux-ci sont presque tous des quarter horses ou des croisés paint, à l'exception de l'appaloosa là en

bas. (Il marqua une pause.) C'est vraiment un bel appaloosa.

Alors qu'il bavardait toujours avec ses amis, Joseph avait apparemment observé les chevaux lui aussi.

— Tu as toujours l'œil. Cette jument a remporté cette épreuve les deux dernières années d'affilée. Si ces chevaux constituent un échantillon représentatif de ses concurrents, elle a de bonnes chances de la remporter de nouveau. Sauf si la belle-fille d'Hélène l'emporte avec son hongre shining spark.

Anna cessa d'essayer de traduire leur jargon équestre – par exemple, que diable était donc un hongre shining spark ? – et se contenta de se mettre à l'aise et de regarder les jolis chevaux qui se déplaçaient très lentement avec leurs cavaliers apprêtés, vêtus parfois de couleurs criardes et couverts de paillettes. Mieux lotis que les femmes, les hommes paraissaient sobres comparés à elles.

Pendant tout ce temps-là, Anna inspira profondément, attentive à ce que son odorat pouvait lui apprendre. Il lui apprit surtout qu'au moins deux personnes à proximité portaient trop de parfum, et qu'il y avait beaucoup de chevaux dans les parages.

Les cavaliers furent appelés au centre et ceux qui passaient au niveau suivant furent annoncés, puis ils quittèrent l'arène. Presque aussitôt, les sièges de stade furent pris d'assaut et les gradins se remplirent. Les compagnons de ragots de Joseph et Maggie s'en allèrent trouver leurs places.

Dans le haut-parleur, le présentateur annonça :

— Voici l'épreuve un-seize, âges deux à sept ans. Avec d'abord Candice Hart, qui monte Little Joe Green par Mister Vanilla, né de Desert Wind Doll, avec les dresseurs Josie Hart et Karen Tucker.

Et une minuscule fillette, plus jeune que Michael, entra dans l'arène vêtue d'une minuscule tenue de cow-boy rose couverte de brillants roses qui scintillaient à la lumière artificielle. Elle avait des bottes roses riquiquis aux pieds et des jambières en cuir rose vif. Elle était assise sur une toute petite selle noire qui avait l'air parfaitement ridicule et adorable à la fois. À la place d'un chapeau de cow-boy, elle était coiffée d'une bombe rose vif. Sa monture, un palomino à la robe très pâle, portait majestueusement son minuscule fardeau, l'air solennel. Les deux adultes marchaient sur le côté gauche, l'un tenant une longe attachée à la bride, l'autre avec une main sur la jambe de la minuscule fillette.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi mignon ! s'exclama Anna, sérieuse.

— Attends un peu, dit Maggie. Ce n'est pas encore fini.

Et l'un après l'autre, chaque petit jockey fut annoncé et mené dans l'arène. Il y avait des cavaliers anglais, des cavaliers western et un qui ressemblait à un figurant du *Cheik*, vêtu de ce que le présentateur qualifia de « costume traditionnel ». Il était taillé dans une matière fluide de couleur vive, avec assez de pompons, de bijoux et de bracelets pour faire fuir en courant tout Bédouin qui se respectait.

— Nous avons ensuite Michael Sani sur le triple champion national SA Phoenix par Xenophon, né de SA Rose Queen. Ils sont menés par Kage Sani.

Michael ne pouvait pas concurrencer la petite poupée rose à paillettes. À la place, comme certains des hommes qu'Anna avait vus lors de l'épreuve précédente, il portait une chemise bleue à la coupe western tout à fait respectable et une cravate américaine noire. Comme son père et Hosteen, Michael paraissait très à l'aise sur le grand hongre bai mené par son père.

Quand Michael passa devant eux, il adressa un hochement de tête solennel à son grand-père et tapota son cheval. Joseph lui rendit son salut, mais il y ajouta un sourire tout en tenant les deux mains jointes en l'air, le signe traditionnel de la victoire. Quand le dernier cavalier fut entré, le présentateur demanda au groupe de partir au pas en sens inverse. Ils paradèrent pendant environ cinq minutes afin que tout le monde ait le temps de faire des photos, puis ils furent menés au centre de l'arène.

Anna ne put réprimer un ridicule pincement d'angoisse. Michael était magnifique, mais qui pouvait concurrencer un bébé en rose ? ou une princesse couverte de pompons sur un cheval blanc dont la queue traînait par terre ? Elle serra la main de Charles et il serra la sienne à son tour, l'air si sérieux qu'elle sut qu'il s'amusait. Elle soupçonnait que c'était peut-être à ses dépens.

— Bien, mesdames et messieurs, fit le présentateur. Nos juges ont été très impressionnés par ce groupe ce matin. Qu'en dites-vous ?

Il y eut un tonnerre d'applaudissements et de sifflements. Charles couvrit les oreilles d'Anna pour les protéger et grimaça un peu. C'était fort. Chelsea s'était couverte les oreilles, elle aussi. Elle avait bien fait.

Quand la foule se calma, le présentateur annonça sur un ton grave :

— C'est exactement ce que nos juges ont dit. Avec des concurrents de cette qualité, ils ont été incapables de désigner un vainqueur unique. Si ça avait été une course, ils auraient été obligés de les déclarer *ex aequo*. Par conséquent, nous avons décidé de décerner la première place à tous les enfants de l'épreuve.

S'ensuivirent de nouveaux applaudissements.

Anna se cala dans son siège et jeta à Charles un regard indigné.

— Ils ont tous le premier prix, s'étonna-elle.

— Exact, fit Charles.

— Chaque fois.

— Tu aurais pu choisir un vainqueur, toi ?

Elle lui donna une petite tape sur la cuisse, puis la frotta au cas où elle l'aurait frappé trop fort. Quand le dernier enfant fut mené hors de l'arène, Anna laissa échapper un soupir de joie tandis que les palefreniers, les dresseurs et les cavaliers des Sani se levaient et commençaient à sortir.

— Joseph et moi allons regarder d'ici, déclara Maggie. Vous devriez sortir vous balader. L'épreuve de Mackie sera juste avant la pause-déjeuner. On va garder Max ici pour qu'il nous prenne de la nourriture et des boissons.

CHAPITRE 13

En dépit de sa grande taille, l'arène dans laquelle ils étaient allés ne faisait pas un dixième du parc d'expositions de Scottsdale. Le programme du concours hippique leur promettait plus de deux mille chevaux, et Anna supposa qu'un tel nombre ne pouvait pas tenir dans un espace réduit.

Et ils suscitaient tous l'intérêt de Charles. Anna ne tarda pas à troquer le plaisir de regarder les chevaux pour celui de regarder son mari les regarder. Il émettait de temps à autre un son d'approbation, et elle savait qu'il avait trouvé quelque chose qui lui plaisait vraiment.

Pendant un moment, ils restèrent à côté d'une arène couverte – il y en avait beaucoup – où des gens procédaient entre autres à des répétitions de dernière minute et à des échauffements ou des exercices divers. Des chevaux anglais avec de grands fers aux pieds étaient lancés au trot et prenaient un tour d'avance sur les chevaux western, dont l'allure lente avait quelque chose de presque zen. Le nombre de cavalières surpassait de peu celui des cavaliers, sauf pour la catégorie des dix à dix-huit ans qui avait l'air d'être en majorité composée de filles. Un cheval transpirait, l'écume aux lèvres, et il semblait avoir du mal à tenir son allure western saccadée. Sa cavalière ne cessait de tirer sur son mors et de l'éperonner en même temps. Charles grommela et s'éloigna de l'arène.

— Que cherchait-elle à faire ? demanda Anna

— Je ne sais pas, grommela Charles, contrarié. Et je peux te dire que ce pauvre cheval ne le savait pas non plus.

Ils s'arrêtèrent pour admirer un groupe de jeunes chevaux rassemblés devant une énième arène, portant uniquement de minces licols afin de mettre en valeur leurs têtes exotiques. Ils marchaient de côté, renâclaient et faisaient les beaux. Quelques-uns étaient effrayés – Anna le sentait –, mais la plupart d'entre eux sautillaient joyeusement de-ci de-là, pleins d'entrain, et se pavanaient quand ils remarquaient qu'on les regardait.

Charles acheta à Anna un cornet de glace, qu'il lécha de bonne grâce quand elle le lui tendit.

Et ils ne sentaient de fae nulle part.

Les bâtiments qui renfermaient les box des chevaux étaient construits parallèlement les uns aux autres en bordure du parc d'expositions. Certains d'entre eux étaient jonchés de bannières appartenant à l'une ou l'autre écurie. Ils trouvèrent ceux des Sani par hasard plutôt que parce qu'ils les cherchaient.

Une foule d'enfants étaient attroupés autour du cheval que Michael avait monté lors de la première épreuve. Il ne portait que son licol et somnolait debout tandis qu'un des palefreniers des Sani le tenait afin que les enfants puissent le caresser.

Kage se tenait à côté de la croupe de l'animal, redirigeant avec douceur les enfants vers l'avant et répondant patiemment à leurs questions. Mackie semblait l'aider en montrant aux enfants les plus jeunes comment le caresser gentiment. Elle portait une chemise blanche rentrée dans un pantalon élastique gris foncé et des bottes d'équitation anglaises montantes.

— Anna, Anna ! claironna Michael, qui s'extirpa de la foule pour se précipiter vers elle. J'ai gagné, j'ai gagné, tu m'as vu ?

Elle sourit.

— Je t'ai vu. Tu t'es bien amusé ?

— J’aime monter Nix, acquiesça-t-il en sautillant joyeusement, ce qui rappela à Anna le groupe de jeunes chevaux qu’ils venaient de voir. C’est le cheval de papi et il aime les enfants. Les enfants de mon école sont ici. Ils m’ont vu gagner, eux aussi. Je les laisse caresser mon cheval.

— Je vois ça.

Pour l’essentiel, Mme Newman était trop occupée à admirer Kage pour regarder dans leur direction. Même si elle se débrouilla pour glisser à Charles un coup d’œil en douce, avant de se reprendre dès qu’Anna croisa son regard. Mme Edison se fendit d’un sourire entendu, mais elle resta postée derrière la troupe d’enfants.

Anna se demandait si c’était une bonne ou une mauvaise chose que la directrice ait deviné qui était la personne qui les avait mis sur la piste de ce qui se passait à la garderie. Aucun d’entre eux, ni les enfants ni les enseignantes, ne sentait la magie fae non plus. Elle sentait le parfum de Mme Edison et le shampoing de Mme Newman, et l’un des enfants avait un chat, mais elle ne sentait pas de fae.

Elle suivit Charles lorsqu’il contourna les bambins et adressa un hochement de tête à Kage avant d’entrer dans l’écurie. Hosteen buvait de l’eau d’une bouteille et bavardait avec Wade. Assise voûtée sur un ballot de paille à côté d’eux, Chelsea avait fermé les yeux.

Anna laissa Charles pour aller s’asseoir à côté d’elle. Elle finit ce qui restait de son cornet de glace, lécha ses doigts collants et essaya d’irradier le calme. Elle fut récompensée quand Chelsea se détendit peu à peu, même si elle n’ouvrit pas les yeux.

— Trop de gens, murmura-t-elle. Trop de bruits, trop d’odeurs.

— Ouais, acquiesça Anna. Ça a cet effet-là sur nous tous de temps en temps. Tu as besoin de rentrer à la maison ?

Chelsea secoua la tête, prit une profonde inspiration et ouvrit les yeux.

— Pas avant d’avoir vu l’épreuve de Mackie. Beaucoup d’entre nous rentrerons ensuite au ranch. Tous les enfants et moi. On prendra Nix, aussi. Il a vingt-huit ans, c’est un vieux de la vieille. Une journée d’excitation lui suffit.

— Dans combien de temps est l’épreuve de Mackie ? demanda Anna.

Ce fut Hosteen qui lui répondit :

— Environ une heure.

— Si j’attendais ici avec vous, alors ?

Chelsea esquissa un sourire tendu, mais ce fut Hosteen qui déclara d’une voix douce :

— Je pense que ce serait très utile. Merci.

À peu près au même moment, Mme Edison entra dans l’écurie pour remercier Chelsea d’avoir laissé les enfants de quatre ans caresser la monture de Michael. Elle se montra souriante et aimable, et ne s’attarda pas.

L’épreuve de Mackie comptait beaucoup moins de participants que la première. Elles étaient seulement trois filles, dont l’une devait avoir environ dix ans tandis que l’autre avait à peu près l’âge de Mackie.

— Ce sont des chevaux de loisir anglais, expliqua Joseph pour la gouverne d’Anna. Ils ont une allure plus enlevée, ce qui signifie qu’ils lèvent les jambes plus haut et sont généralement plus excitables. Il n’y a pas beaucoup de chevaux de loisir anglais qui soient assez sûrs pour être montés par quelqu’un de moins de dix ans.

Les cavalières firent le tour de l’arène au trot. Heylight paraissait beaucoup plus grand avec Mackie sur le dos. Anna se pencha en avant, attentive. La fillette plus jeune semblait un peu déséquilibrée sur sa selle, et son cheval alezan au joli minois n’avait pas le dynamisme des deux

autres chevaux.

Anna remarqua que les membres de la famille, assis au bord de leurs sièges, étaient plus tendus cette fois qu'ils l'avaient été pour Michael. Les chevaux allèrent au pas jusqu'à la moitié de l'arène, puis ils changèrent de sens et se mirent à trotter.

Max grommela et Maggie se tint plus droite.

— Change de diagonale, Mackie, marmonna-t-il dans sa barbe. Allez, concentre-toi sur ce qui se passe. Arrête de te focaliser sur la foule et sois attentive à ce que tu fais.

Anna se pencha vers Charles, l'interrogeant en silence.

— Quand on va au trot enlevé, on monte et on redescend avec la jambe avant du cheval au lieu de rebondir à chaque pas, lui expliqua Charles.

Ça ressemblait à de la musique, et Anna comprenait la musique.

— Comme une mesure à deux temps au lieu de quatre.

— Exact, c'est plus confortable pour le cheval et pour le cavalier. Mais quand on décrit un cercle, il faut monter et redescendre en même temps que la jambe externe... car, dans un cercle, la jambe interne supporte déjà plus de poids. Mackie est sur la mauvaise jambe. Il va falloir qu'elle saute une mesure pour changer. Là, voilà. Bien joué.

— Elle arrivera deuxième, proféra Joseph. C'est bien comme ça. Ce n'est pas la première erreur qu'elle commet dans l'arène et ça ne sera pas la dernière.

— Une épreuve où tu finis en selle plutôt que la tête dans la poussière est une épreuve réussie, fit Max, pince-sans-rire, mais il était évident qu'il citait quelqu'un.

— Elle maîtrise les mains et l'assiette, intervint Maggie. Comme son grand-père. Elle fera partie des bons.

— Si elle le veut, déclara Chelsea.

Elle était venue regarder avec Wade, Anna et Charles pendant que son mari restait dans l'enclos derrière le portique pour veiller à ce que Mackie entre dans l'arène et en ressorte sans encombre. Anna remarqua que Chelsea gérait beaucoup mieux l'arène bondée qu'auparavant. L'heure qu'elle avait passée au calme dans l'écurie avec Anna qui lui envoyait des ondes apaisantes lui avait offert le répit dont elle avait eu besoin pour reprendre le contrôle d'elle-même.

Max rit.

— Personne n'est capable de forcer Mackie à faire ce qu'elle n'a pas envie de faire, maman. Tu le sais.

Les cavalières vinrent se placer en rang au centre, et le classement fut annoncé. Mackie remporta en effet la deuxième place. Les chevaux décrivirent un dernier cercle au trot puis sortirent par le portillon.

Chelsea se leva comme si elle était sur ressort.

— Je vais aller rassembler les enfants. Max, peux-tu aider tes grands-parents à rentrer quand ils seront prêts ?

— Ça marche, dit-il.

Charles se leva à son tour.

— Faisons une pause. S'il y a un fae dans le parc des expositions, la chance n'est pas avec nous pour le trouver.

Ils se retrouvèrent dans un restaurant chinois plutôt correct ; meilleur que tout ce qu'il y avait à Aspen Creek, en tout cas. Comme il était tard pour déjeuner et tôt pour dîner, ils ne partageaient l'endroit qu'avec un seul autre couple. Charles se détendit et écouta la conversation téléphonique

qu'avait Anna avec l'agent spécial Fisher.

Leslie semblait frustrée et contrariée.

— Notre expert a passé deux heures avec McDermit ce matin, mais il veut revenir le cuisiner cet après-midi. Désolée.

— Demande-lui si elle a moyen de savoir si M. McDermit s'est absenté quelques semaines en novembre dernier, quand tous les faes ont disparu dans les réserves, l'enjoignit Charles, pensif. Il ne devrait pas être du nombre de ceux qui se sont cachés comme le *wearden* dans le jardin de Mme Jamison. Si elle se renseigne sur les antécédents des autres personnes associées à la garderie, elle devrait se pencher là-dessus aussi.

Quand Anna relaya la suggestion, Leslie soupira.

— On y travaille déjà, mais c'était pile pendant la période de Thanksgiving. Beaucoup de gens sont allés rendre visite à de la famille. Mes sbires sont en train de vérifier que les gens sont bien allés là où ils le disent. Jusqu'ici, on a trouvé une femme qui était censée rendre visite à ses parents et qui couchait en fait avec un homme marié. Et un autre qui était en cure de désintoxication. C'est compréhensible qu'il ait dit à son travail qu'il prenait des vacances prolongées. Je promets d'appeler quand j'aurai quelque chose, ou si j'arrive à vous obtenir l'autorisation de parler à M. McDermit.

Environ deux heures après avoir quitté le parc des expositions, ils revinrent au ranch des Sani et le trouvèrent désert. Anna appela Kage.

— Chelsea est restée avec Michael, Mackie et la fille qui est arrivée dernière à l'épreuve de Mackie, expliqua Kage, un sourire audible dans la voix.

Charles se demanda pourquoi personne ne les avait appelés pour leur dire que tout le monde restait au concours. Mais Hosteen avait pris les mesures nécessaires pour que sa famille soit bien gardée, même sans Anna et Charles.

— Mackie se sentait plutôt mal, jusqu'à ce qu'elle voie que la petite fille sur le cheval alezan pleurait, dit Kage. Elle lui a tenu le même discours de motivation que celui que Hosteen tient à tout le monde. Est-ce que tu as fait de ton mieux ? Bon, ça va alors. Une épreuve où tu ne finis pas par terre est une épreuve réussie. (Charles entendait la joie de Kage.) Chelsea les a emmenées toutes les deux manger une glace avec Hosteen.

— Je t'avais dit de ne pas t'inquiéter, la morigéna Charles quand elle eut raccroché.

— Si j'étais un fae qui cherchait à enlever des enfants, ce concours hippique avec toutes ses distractions serait l'occasion idéale, répliqua-t-elle.

— Il faudra d'abord qu'il passe sur le corps de Hosteen, de Wade et de la poignée de loups-garous dispersés dans la foule, parce que rien ne les distraira de leur tâche. Et il y a du monde. Jusqu'ici, ce fae-ci s'est donné beaucoup de mal pour passer inaperçu.

— La poignée de loups-garous ? (Anna fronça les sourcils.) Je n'en ai repéré que deux.

— Ils sont restés hors du champ de ton odorat la plupart du temps, dit-il. Ça n'aurait servi à rien qu'ils inspectent les emplacements dans la foule qu'on surveillait déjà. Si on n'a pas détecté de fae, ils n'en auraient pas détecté non plus. Mais je connais de vue la plupart des membres de la meute de Hosteen.

Charles s'installa avec son ordinateur portable sur la seule chaise de leur chambre pour travailler sur les finances de la meute. Ce n'était pas parce que les faes étaient de sortie et terrorisaient Scottsdale que le reste de son boulot devait attendre.

Anna sortit un livre relié sur lequel figurait un homme à moitié nu qui tenait une épée d'une longueur improbable. Charles se demanda si l'épée était censée être métaphorique, puis si ça devait

l'inquiéter que sa compagne lise un livre avec un homme nu sur la couverture. Anna s'étendit sur le ventre pour lire, les pieds vers lui. Sa position offrait à Charles une vue sympathique quand il avait besoin de souffler au milieu de ses calculs, et il cessa de se préoccuper d'hommes nus.

Quelques heures plus tard, ils entendirent une voiture arriver dans la montée et la porte d'entrée s'ouvrir. Aux bavardages enjoués qui leur parvinrent, Charles sut que les plus jeunes enfants étaient rentrés... ainsi que Max. Il ne semblait pas aussi joyeux que les petits. Alors que Charles se déconnectait et éteignait son ordinateur, on frappa un coup léger à leur porte.

Anna sauta du lit et alla ouvrir.

— Euh... excusez-moi, dit Max. Mais papi est en bas dans la voiture et il est trop fatigué pour en sortir. Mamie m'a envoyé vous chercher.

Charles s'élança dans l'escalier, le frôlant au passage. Il était inquiet, même s'il savait que c'était ridicule. Joseph était mourant. Il pouvait mourir cette nuit-là, en attendant que quelqu'un vienne l'aider à sortir de la voiture. Tout comme il pouvait mourir une semaine plus tard dans son lit.

Ridicule ou non, Charles se précipita jusqu'à la voiture où Maggie se tenait devant la portière ouverte.

— Ne t'avise pas de me mourir dans les bras, vieil homme, le tança-t-elle. On doit encore se battre.

— Et se disputer, aussi, dit Joseph.

Même essoufflé, il ne perdait rien de son humour.

— Je t'avais dit qu'on aurait dû partir après l'épreuve de Mackie, assena-t-elle.

— Mais il fallait qu'on voie ce que valait vraiment cet étalon dont Conrad chantait les louanges. Et ensuite il y a eu Lucy qui participait à l'épreuve des amateurs avec cette pouliche qu'elle nous a achetée il y a deux ans.

— Je sais pourquoi tu es resté, rétorqua Maggie. Et ce n'était pas du tout à cause de la pouliche de Lucy, mais par stupide fierté. Tu n'as pas voulu admettre que tu te sentais mal.

Si elle le réprimandait, c'était que Joseph allait bien. Alors que Charles se penchait pour soulever son vieil ami, Maggie posa la main sur son bras et appuya la tête contre son épaule ; sa douleur était presque palpable. Elle était toujours plus acerbé quand elle souffrait.

— On va t'emmener à l'intérieur, dit Charles.

— Ça ne me dérangerait pas de mourir après avoir passé la journée à regarder de beaux chevaux, déclara Joseph.

Les esprits qui semblaient toujours flotter autour de Joseph, même si Charles était le seul à les voir, percutèrent Charles si fort qu'il faillit en avoir le souffle coupé. Chancelant sous le choc, il dut cesser de marcher et écarté un peu les jambes pour garder l'équilibre.

— Il te reste une tâche à accomplir, murmura-t-il quand il le put. (Il se dirigea vers la maison.) Laisse-moi voir s'ils t'accorderont un peu plus de force pour faire le nécessaire.

— Dis à ces esprits que, s'ils le veulent tellement, ils n'ont qu'à le guérir de son cancer, lança Maggie sur un ton amer.

— C'est ma vie que je joue si je m'oppose aux esprits, répondit Charles. Tu sais que la question ne se pose pas.

Ces esprits commençaient à lui laisser une drôle d'impression. Les esprits qui l'interpellaient n'étaient pas humains, c'étaient des esprits de la terre et de l'air. Ce qui n'excluait pas qu'ils soient des esprits de défunts. En général, les morts donnaient un sentiment de lourdeur, d'anormalité. Les esprits qui entouraient Joseph brûlaient de détermination, une chaleur qui faisait battre à tout rompre le cœur de Charles et trouvait un écho en Frère Loup. Il n'y avait rien de corrompu ni de mauvais en eux.

Et pourtant. Cette affaire qu'Anna et lui étaient en train de démêler impliquait tellement d'enfants morts, des enfants tués avant d'avoir eu la possibilité de décider qui ils allaient devenir. Inachevés.

Les défunts innocents... Il n'en avait rencontré qu'un, et si Mercy, qui voyait les fantômes mieux que quiconque, n'avait pas été avec lui, il n'aurait jamais relié cet esprit à l'enfant qui avait été tué sur ce segment de route des dizaines d'années plus tôt. Mercy avait vu le garçon très nettement, mais Charles n'avait senti qu'un crépitement chaud sur sa peau, comme un coup de soleil mais plus profond.

Peut-être que la chaleur qu'il sentait émaner de ces esprits était comme cet enfant, mais multipliée par tous les morts pour lesquels justice devait être rendue parce qu'ils avaient été privés de leur chance de vivre. Pas de la colère, mais un désir de vengeance.

Mais quel service un vieil homme que le cancer tuait à petit feu pouvait-il bien rendre à des enfants décédés ?

— Charles ? demanda Anna, hésitante. Est-ce que tu comptes garder Joseph dehors tout l'après-midi ?

Il se demanda combien de temps il était resté immobile. Sans répondre, il porta Joseph à l'intérieur de la maison.

— Anna ? demanda-t-il. Est-ce que tu peux venir avec moi ? (Il réfléchit de nouveau.) Maggie, ce serait mieux si tu restais avec Mackie et Michael.

— Et moi, où veux-tu que j'aille ? l'interrogea Max. Je sais comment brancher toutes les machines de papi.

Charles songea que Max était comme Samuel, un homme qu'il était bon d'avoir pour assurer ses arrières. Et il ne portait rien en lui qui risquait de changer la nature de ce que Charles voulait faire.

Maggie... Il se méfiait un peu de ce que Maggie voulait. Elle n'était jamais heureuse là où elle était, elle cherchait toujours le bonheur et la plénitude ailleurs. Même si elle aimait Joseph, et oui, elle l'aimait, elle n'était pas une personne sereine.

— Oui, fit-il à Max. Viens avec nous.

Maggie posa sur lui un regard meurtri, et il eut l'impression de l'avoir frappée.

— La force et la détermination sont des qualités utiles, lui expliqua-t-il. Mais pour ce que je vais entreprendre, on a besoin d'âmes tranquilles.

Il ne savait pas si ça suffisait, mais il laissa Maggie et les enfants dans le salon et se rendit à la suite de Joseph.

Max et lui aidèrent le vieil homme à s'occuper des nécessités de la vie dans la salle de bains, tandis qu'Anna tirait les draps et se faisait discrète pour ne pas mettre Joseph dans l'embarras. Charles n'avait rien eu à lui dire. Sa compagne était l'une des personnes les plus perspicaces qu'il avait rencontrées.

Ils déposèrent sur le lit ce vieil homme qui avait jadis été l'un des plus coriaces que Charles connaissait, et il inspira péniblement assez d'air pour parler. Le cœur de Charles se serra de le voir ainsi.

— Chhut, dit Charles. (Il balaya la pièce du regard à la recherche de... quelque chose.) Je suppose qu'il n'y a plus de violoncelle par ici, si ?

Il y en avait eu un autrefois. Kage avait joué du violoncelle.

Max fronça les sourcils.

— À vrai dire, je pense que si. Le vieux violoncelle de Kage est toujours dans sa chambre ici. Mamie lui demande d'en jouer chaque année à Noël. Il commence à s'entraîner en douce vers le mois de novembre. Il dit qu'il ne le rapporte pas à la maison parce qu'il prend la poussière et qu'il se sent

coupable de ne pas s'entraîner une heure par jour comme mamie l'obligeait à faire à l'époque. Ne bougez pas.

Dès qu'il fut parti, Anna demanda :

— Tu veux que je joue ?

— Il nous faut de la musique, fit-il, sachant que c'était vrai. Je crois que je vais avoir besoin que tu commences, et c'est avec le violoncelle que ta musique prend vie.

— Ils te parlent aujourd'hui, remarqua-t-elle. Les esprits. Que te disent-ils ?

— C'est ça le problème, dit-il. D'habitude, je sais exactement ce qu'ils attendent de moi. Je n'ai qu'à décider si je vais accéder ou non à leur requête. Cette fois... je ne peux que suivre mon intuition.

— Ça me suffit, déclara-t-elle alors que Max revenait dans la chambre avec un violoncelle dans une housse de transport en toile.

Anna prit l'instrument, le sortit de sa housse et l'inspecta rapidement.

— Les cordes sont neuves, observa-t-elle en l'accordant. Ce n'est pas un mauvais instrument.

Elle prit l'archet, y passa rapidement un peu de colophane et le tira sur les cordes.

Elle haussa les sourcils au son qu'elle obtint.

— Il est meilleur que je pensais. Pas aussi bon que celui que tu m'as offert, mais meilleur que la plupart des instruments pour élèves. As-tu un morceau en tête ?

— Quelque chose de... beau, mais tout de même entraînant, dit-il, s'efforçant de mettre ses sentiments en mots.

Elle hocha la tête puis se mit à jouer.

— *Le Seigneur des Anneaux*, fit Max, surpris.

Charles écouta les yeux fermés, et tout était comme ça devait l'être. Sa voix s'éleva en réponse au violoncelle. De la musique sans paroles, jusqu'à ce que les mots deviennent nécessaires. À ce moment-là, il était si immergé dans la musique qu'Anna et lui avaient transformé en leur propre morceau qu'il ne savait même plus dans quelle langue il chantait, et encore moins quel était le sens des paroles. Ils n'étaient qu'un simple élément de l'air qu'Anna et lui créaient ensemble.

La musique s'amplifia et il sentit le pouvoir brûler le long de ses bras jusque dans ses mains, qu'il posa alors sur Joseph. Quand ce fut terminé et que la chaleur se fut dissipée, Joseph dormait confortablement. La chaleur, le feu dans les veines de Charles étaient partis. La chambre était silencieuse, et il sut que la théorie qu'il avait émise plus tôt était la bonne.

Pour une raison qu'il ignorait, les enfants tués par le fae qui s'était attaqué à la famille Sani s'intéressaient beaucoup à Joseph. C'était une chose dont il ne ferait pas part à Maggie, qui avait une vision très navajo des morts. Peut-être devrait-il le dire à Joseph.

Il couvrit l'homme endormi tandis qu'Anna rangeait le violoncelle dans sa housse. Max le prit sans un mot et ils partirent tous en fermant doucement la porte. Alors que Max commençait à s'éloigner dans le couloir, il s'arrêta.

Il se retourna vers eux et soutint le regard de Charles.

— N'importe qui qui entend ça est forcé de croire à la magie, déclara-t-il.

Il les quitta. Anna entraîna Charles dans la direction opposée, vers la partie principale de la maison.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-elle.

— Je n'en ai aucune idée, lui dit-il. Je trouve ça quelque peu déstabilisant.

Elle prit une profonde inspiration, comme une actrice sur le point d'entrer en scène, se fendit d'un grand sourire factice et dit :

— Je trouve ça « quelque peu » rassurant de ne pas être à la seule à avoir le sentiment que je

devrais me mettre à courir en criant : « Où est le script ? Où est le script ? Si seulement j'avais un script je saurais quel fichu rôle je suis censée jouer. »

Pendant que Charles se livrait à de la magie, Maggie, Mackie et Michael avaient préparé des sandwiches pour tout le monde, Ernestine étant de repos ce jour-là. Maggie avait également fait l'immense effort d'être de bonne humeur pour les enfants.

— Où est Chelsea ? demanda Charles.

Anna se souvint que cette dernière avait prévu de rentrer avec les enfants.

— Teri a mangé quelque chose qu'elle n'a pas digéré, alors maman a emprunté une tenue et prendra la monture de Teri pour le round éliminatoire des chevaux futurité de loisir western, dit Max.

— *Ánáli hastiin* a dit que ce serait bien, déclara Mackie.

— Mangez, les enjoignit Maggie en posant une assiette de sandwiches géante sur la table où elle avait déjà mis une pile d'assiettes.

— Quels sont vos projets pour le reste de l'après-midi ? demanda Max. Si vous n'êtes pas occupés, Hosteen a suggéré que je vous emmène faire une balade à cheval autour du ranch. Il m'a dit de vous rappeler que vous êtes des invités, pas des gardes. Il a chargé deux membres de sa meute de nous suivre quand on est partis du parc des expositions. Ils patrouillent les lieux.

Anna regarda Charles.

— Ça me va, dit-il.

— Quels chevaux Hosteen veut-il vous montrer ? demanda Max.

— J'ai laissé la liste à l'étage, répondit Anna. Laisse-moi aller la chercher.

Anna et Mackie s'occupèrent de vaisselle pendant que Max parcourait la liste avec un crayon à papier dont il se servait pour faire des annotations.

— On peut aller se balader, Anna, suggéra-t-il quand il eut fini de griffonner. Merrylegs est ici. On ne la présente pas au grand concours cette année. C'est plus un cheval de piste qu'un cheval d'arène, même si c'est loin d'être aussi marqué que pour Portabella.

Anna songea que ça leur donnerait l'occasion de sortir de la maison, et que ça lui permettrait de se soustraire à l'hostilité de Maggie. C'était Charles qui l'avait obligée à rester en bas. Alors pourquoi snobait-elle Anna ? Elle ne l'avait même pas regardée depuis qu'ils étaient descendus.

D'accord... pour être honnête, elle comprenait. Ça ne lui plaisait pas, ça contrariait son sens de la justice, mais elle comprenait. Charles avait expliqué à Maggie pourquoi il la laissait en bas, et celle-ci pouvait l'accepter. Mais Anna était montée avec lui et Joseph. Anna, qui était jeune et qui était une louve-garou, lui avait pris sa place.

— Ça nous distrairait, une balade, acquiesça Anna, et Charles hocha la tête.

— Est-ce que je peux venir ? demanda Michael.

— Bien sûr, dit Maggie.

Mackie commença à dire quelque chose, mais elle regarda sa grand-mère et hésita. Anna le vit quand elle prit sa décision.

— Mamie ? j'en ai marre des chevaux aujourd'hui. Je ne veux pas remonter à cheval.

— Tu peux rester avec moi, alors, dit Maggie. On jouera à Candy Land.

Cette fois, ils équipèrent eux-mêmes leurs chevaux pendant que Max allait chercher des selles de la bonne taille et des brides fonctionnelles.

— La première fois que je suis monté à cheval, j'avais huit ans, leur dit-il. (Il aida Michael à

brosser l'animal qu'il lui avait choisi, un demi-arabe nommé Roméo à la robe marron tachetée de blanc, petit et robuste.) Kage fréquentait ma mère et il nous a proposé une balade à cheval. Quand elle et moi sommes rentrés cette nuit-là, j'ai dit...

— « Il faut que tu l'épouses, maman, termina Michael. Il a des chevaux ! »

Max rit.

— C'est ça, moustique. Peut-être que si je n'aimais pas autant les chevaux, maman n'aurait pas épousé Kage. Et du coup, tu ne serais même pas là.

— Si, répondit Michael. Parce que papa dit que je suis sa pénitence pour ses erreurs passées.

Anna cacha son sourire alors qu'elle soulevait le sabot de Merrylegs pour le nettoyer. Merrylegs était une jument de sept ans de race neutre – selon les mots de Max – qui s'était retrouvée chez les Sani pour être dressée. Quand sa propriétaire avait commencé à s'intéresser aux garçons, elle avait cédé la jument et ses papiers en échange des frais de pension et de dressage.

— Elle est douce comme un agneau, dit Max. Elle n'a rien d'un cheval de compétition. Mais elle se mettra en quatre pour toi et veillera sur toi. Mackie la monte souvent sur les pistes.

Pour Charles, Max amena Portabella.

— Elle est sur votre liste, dit Max. Et on s'amuse avec elle sur les pistes.

Comme promis, Merrylegs était douce et réactive. Elle avait aussi une façon de trotter qui rendit Anna heureuse d'avoir hérité de la dentition de sa mère plutôt que de celle de son père, car si elle avait eu des plombages ils n'auraient plus été là à la fin de la randonnée. Son galop était meilleur et elle marchait d'un pas vif, mais son trot était horrible.

— Ouais, fit Max, même si Anna n'avait rien dit. C'est à cause de ses paturons très courts et raides. On se croirait sur un marteau-piqueur. Mais elle peut galoper sans fin, et son galop est agréable.

Ils dépassèrent la colline où Anna avait fait faire demi-tour à Portabella la veille. Max les conduisit dans le désert au-delà.

— Bon, déclara-t-il. Autant que tu voies ses points forts, n'est-ce pas ? Et c'est ici qu'elle excelle, où le bon sens et la bonne volonté ont plus d'importance qu'une belle enveloppe.

Ils chevauchèrent donc, et alors que s'installait entre eux une sorte d'esprit de camaraderie, Max jeta à Charles un regard un peu timide.

— Comment as-tu rencontré papi ? le questionna-t-il.

Anna se demanda s'il allait répondre à Max. Il n'évoquait pas souvent le passé, sauf si c'était important pour quelque chose qui se déroulait dans le présent. Samuel avait dit une fois à Anna que c'était ainsi que les vieux loups supportaient le passage du temps. Samuel était beaucoup plus âgé que Charles.

Mais elle eut l'impression qu'avec cette balade sous le soleil qui déclinait, l'odeur des chevaux et le rythme de la chevauchée, il s'était laissé happer par la magie de l'expérience partagée. Ou peut-être n'avait-il pas le cœur à réduire Max au silence avec l'une de ses réponses minimalistes qui clôturaient toute discussion.

— La première fois que je l'ai vu, il avait à peu près l'âge de Michael, commença-t-il. Quand je l'ai vraiment rencontré, il était à peine adolescent. C'était lors d'une bagarre dans un bar de Phoenix... Ça peut être dur à vivre d'avoir une couleur de peau différente quand les hommes se retrouvent pour se soûler ensemble. Alors que je passais par là, j'ai entendu un cri de guerre. (Sa jument renâcla et secoua la tête ; Charles la tapota.) Puis il y a eu une ribambelle d'injures et des bruits de verre brisé. Mais c'est le cri de guerre qui m'a poussé à me frayer un chemin dans cette bagarre et à faire le ménage. Sous une pile de vétérans ivres – c'était juste après la Seconde Guerre

mondiale –, j’ai découvert un petit Amérindien maigrelet d’environ douze ou treize ans.

Un sourire comme il lui en venait parfois illumina soudain son visage.

— J’ai dit : « Il faut être un vrai homme pour frapper un gamin. » (Son sourire s’agrandit.) L’un des types – qui commençait à avoir un joli coquard – a dit : « Bon sang ! m’sieur, tout ce que j’ai dit c’est qu’il ferait mieux de filer de là, parce qu’il était trop amérindien pour être en sécurité avec toutes ces brutes qui buvaient comme des trous. Et ce gosse m’est rentré dedans comme si je lui avais mis un coup de poing. »

Charles fit courir la main le long du cou lustré de son cheval, puis il reprit :

— Joseph n’a jamais su s’arrêter. Même s’il a fini par apprendre à choisir ses combats. Alors que j’étais monté gérer les affaires de mon père avec Hosteen, quelqu’un lui a dit que Joseph avait disparu. Quand elle avait découvert ce qu’était Hosteen, la mère de Joseph avait fait ses valises et était partie. Je suppose que Joseph avait entendu l’un des cow-boys qui travaillaient au ranch dire qu’elle avait dû s’enfuir à Phoenix pour gagner durement sa croûte dans les bars là-bas, ce qui était faux. Hosteen l’avait suivie jusqu’à la maison de sa sœur dans la région des Four Corners pour s’assurer qu’elle était en sécurité. Mais il a dit à Joseph qu’il ne lui parlerait pas d’elle, et comme celui-ci l’a pris au mot, il n’a pas su où elle était allée. Quand il a surpris l’échange des cow-boys, il a décidé qu’il ne pouvait pas laisser sa mère dans le pétrin. Il a donc volé l’un des pick-up du ranch et s’est rendu à Phoenix avec la ferme intention de trouver sa mère, quitte à faire tous les bars de la ville. Quand Hosteen a compris ce qui s’était passé, les deux cow-boys ont été renvoyés du ranch des Sani et il est parti avec moi et toute la meute chercher Joseph à Phoenix.

Charles garda le silence un petit moment et Anna crut qu’il avait terminé son histoire, mais il la poursuivit.

— J’ai donc regardé ce garçon et j’ai dit : « Es-tu Joseph ? » Il s’est relevé, il s’est épousseté, il a essuyé le sang sur son menton et il a dit : « Oui. J’ai encore douze bars à faire. » J’ai répliqué : « Il faut que tu choisisses mieux tes sources. Ta maman vit avec sa sœur près de Monument Valley. » Ça lui a donné matière à réfléchir. Pendant ce temps-là, j’ai dit : « Il y a autre chose dont il faut que tu te souviennes. Si tu comptes affronter plus grand et plus fort que toi, gamin, tu as intérêt à être mieux armé. » Je lui ai donné mon couteau et son fourreau. On a pris le temps de donner l’adresse de Hosteen au gérant du bar afin qu’il règle la facture, parce que j’estimais que c’était sa fierté qui avait causé tout ce bazar.

— Vous avez cavale ensemble, observa Max. Kage a dit que toi et lui vous êtes attiré beaucoup d’ennuis.

— Ça, c’était plus tard, répondit Charles. Je suppose que ça a commencé quand ton grand-père avait environ dix-sept ans. Il s’était enfui de nouveau et marquait des vaches au fer rouge pour un rancher navajo. Hosteen et lui se battaient pour un rien à cette époque-là. Hosteen m’a demandé si je voulais bien passer voir comment il allait et essayer de le convaincre de rentrer à la maison. Ça aurait pu ne pas marcher, mais il m’a envoyé là-bas avec un cheval arabe qu’il avait acheté à un éleveur en Californie. Joseph était capable de résister à presque n’importe quoi, sauf à de jolies juments.

— Ça devait être dans les années 1950, non ? demanda Max. Pourquoi étiez-vous à cheval ?

— Le ranch était en pays navajo, expliqua Charles. Je pense qu’aucun moyen de locomotion à quatre roues n’aurait pu arriver jusque-là. J’avais un pick-up et un van pour chevaux garés à environ quarante kilomètres du ranch. (Il marqua une pause.) À peu près à ce moment-là, mon pa’ et moi avions du mal à nous accorder. Ça nous a donné un sujet de conversation à Joseph et moi sur le chemin du retour. Je ne suis pas rentré à la maison. On a travaillé sur le ranch de Hosteen jusqu’à la dispute suivante. Puis Joseph et moi sommes partis de notre côté. On travaillait surtout avec des

vaches, et on grossissait notre pactole avec un rodéo de temps en temps. Ton papi était capable de monter n'importe quelle bête à quatre sabots. Lors d'une occasion mémorable qui a failli être fatale, ça a inclus un élan. Je pense que j'ai une photo de ça quelque part... Si je la trouve, je t'enverrai une copie.

— C'est à ce moment-là qu'il a rencontré Maggie, n'est-ce pas ? l'interrogea Max. Papi dit qu'il travaillait sur son ranch.

Charles eut un petit rire.

— Son ranch s'étendait sur deux cents hectares, et je n'avais jamais gardé de vaches sur une terre aussi ingrate. Mais il y avait une source d'eau pure qui restait claire et froide en plein été. Nous nous étions rendus à la ville la plus proche... Son nom m'échappe, mais ça me reviendra peut-être. Joseph et moi venions de terminer le rassemblement d'automne et avions beaucoup d'argent et de temps à notre disposition, car nous avions touché notre solde comme la plupart des autres cow-boys après le convoi. Elle est arrivée en ville au volant d'un vieux pick-up défoncé pour acheter du matériel et s'est attiré des ennuis dans le magasin.

— Parce qu'elle était navajo... Je veux dire, diné ?

Charles secoua la tête.

— La plupart des gens là-bas étaient navajos... dinés, si tu préfères. Non. C'était parce qu'elle était une femme qui essayait d'être un homme. Ce genre d'attitude de la part des femmes n'était pas très navajo à vrai dire, mais c'était très années 1950. Bref, Joseph et moi sommes intervenus. Joseph étant ce qu'il est, les coups de poing n'ont pas tardé à pleuvoir, et Maggie n'était pas en reste de ce côté-là. Mais elle était plus intelligente que nous autres, parce qu'elle est retournée à son pick-up et a sorti son fusil. Ça a marqué la fin de cette bagarre. On a travaillé pour elle tout l'hiver cette année-là.

Il regarda Anna.

— Enfin, sauf si on va vraiment dans les hauteurs, les hivers ne sont pas très rigoureux en Arizona comparé au Montana. Je suis parti au printemps, mais Joseph est resté et l'a épousée. Je pense qu'elle possède toujours cette parcelle de terrain, mais ils sont revenus ici au bout de quelques années, quand le travail acharné de Hosteen avec les chevaux arabes a commencé à payer et qu'il a vraiment eu besoin de plus d'aide.

— Pourquoi un élan ? demanda Anna.

Elle avait vu quelques élans depuis qu'elle avait emménagé dans le Montana. Même les loups-garous se méfiaient d'eux.

— Il faudrait que tu sois un garçon de dix-huit ans qui cherche à impressionner une fille pour comprendre, dit Charles.

Max rit.

— De seize ans, ça marche aussi, déclara-t-il.

Le téléphone d'Anna sonna juste avant celui de Charles.

— McDermit était un double fantôme, dit Leslie dès qu'Anna décrocha. J'ai sous les yeux un tas de bâtons dans le fauteuil où il était assis il n'y a pas dix minutes.

Tandis qu'il se concentrait sur la conversation d'Anna avec Leslie, Charles décrocha son propre téléphone. Anna entendit la voix au bout du fil, mais elle ne comprit pas un traître mot.

— Anglais, dit Charles. Mon navajo n'a jamais été très bon et je l'ai à peine parlé en vingt ans.

— Le fae, fit Joseph, le fae peut prendre l'apparence de n'importe qui. Elle est ici.

— Je te rappelle, dit Anna à Leslie, et elle raccrocha.

CHAPITRE 14

Joseph se réveilla avec l'impression d'avoir de nouveau dix-huit ans. Il n'avait mal nulle part. Il s'assit dans son lit et se demanda s'il était mort et si c'était ce qui se passait ensuite. Mais son corps avait l'apparence de celui d'un vieil homme, et il avait toujours le souffle trop court.

Il se leva prudemment, s'attendant à tout moment à se sentir comme il l'avait fait dans la voiture, piégé et impuissant. Il savait que vieillir faisait partie de la vie, et que c'était ce qu'il avait choisi au lieu d'écouter les arguments de son père et de sa femme. Il s'était aperçu que ça ne rendait pas la frustration d'être dépendant plus facile à vivre.

Mais lorsqu'il fut sur ses pieds, son corps lui obéissait toujours comme ça n'avait plus été le cas depuis des années. Non seulement il n'avait pas mal, mais il réussit à soulever une lourde plante en pot posée par terre près de la fenêtre. Il avait retrouvé la majorité de sa force d'antan.

« *Tu as quelque chose à faire* », avait dit Charles, ou quelque chose d'approchant.

Joseph n'était pas un homme particulièrement spirituel. Pas comme Charles, son frère de cœur. Pour l'essentiel, il en avait été reconnaissant. Les hommes qui voyaient les esprits étaient contraints de les écouter... Même si Charles ne les écoutait que quand il en avait envie.

Mais même un homme qui n'était pas spirituel pouvait se rendre compte qu'il se tramait quelque chose quand le poids de quatre-vingts et quelques années de vie s'évanouissait : il devait être temps pour lui d'accomplir ce quelque chose. Dommage qu'il n'eut pas la moindre idée de ce dont il s'agissait.

Il n'empêchait qu'un homme qui avait quelque chose à faire se devait de le faire habillé. Et un vieux cow-boy qui avait quelque chose à faire allait le faire avec ses bottes aux pieds. Il sortit donc un jean neuf... qu'il délaissa au profit d'un autre qui était délavé et usé. Il prit en revanche une bonne chemise qui se fermait par des pressions devant, chose indispensable pour une chemise qui appartenait à un cow-boy. Le métier de cow-boy était rude pour les mains. Tout cow-boy qui maniait des cordes sur la durée se retrouvait vite avec des articulations qui ne faisaient pas bon ménage avec les boutons minuscules.

Après réflexion, il ne mit pas de chapeau. Il n'avait pas le sentiment qu'un chapeau allait lui être utile. Il s'examina dans le miroir de sa salle de bains.

— Tu es vieux, fit-il à son reflet.

Mais il ne se sentait pas vieux. Pas du tout. Il serra le poing droit.

Il voyait toujours le doigt tordu qu'il s'était cassé quand cet étalon de quatre ans avait décidé de désarçonner le vieil Amérindien qu'il était. Il était remonté aussitôt et ne s'était rendu compte que son doigt était cassé que vingt minutes plus tard, quand l'adrénaline était retombée.

Il avait eu mal à ce doigt pendant dix ans, mais ce n'était plus le cas.

Il se détourna du miroir et croisa le regard bleu vif d'un petit garçon aux cheveux roux.

— Le fae peut prendre l'apparence de n'importe qui, déclara le garçon. Il arrive.

— Qui es-tu ? demanda Joseph... mais le garçon, qui s'était tenu dans l'embrasement de la porte de la salle de bains, avait disparu.

— *Chindi*, dit Joseph, même si le garçon ne lui avait pas semblé maléfique.

Peut-être que son imagination lui jouait des tours. Mais il prit tout de même soin de contourner

l'emplacement où s'était tenu le garçon lorsqu'il retourna dans sa chambre.

Passant devant sa commode, il s'arrêta et ouvrit le petit tiroir en haut à gauche. C'était là que se trouvait le vieux couteau que Charles lui avait donné après l'avoir sauvé d'une bagarre dans un bar. C'était un très bon couteau, une lame d'acier de quinze centimètres avec des motifs soudés. Il n'avait compris à quel point il était bon que quatre ou cinq ans plus tard, quand quelqu'un avait essayé de le lui acheter pour quatre cents dollars. Ça s'était passé au moins soixante ans plus tôt. Il n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait valoir à présent. Mais c'était un vieil ami. Jusqu'à peu, il l'avait gardé sur lui tous les jours de sa vie depuis celui où Charles l'avait donné à un gamin amérindien maigrelet qui avait eu une coupure à l'épaule.

Il mit une minute à trouver le fourreau et la ceinture. Convenablement vêtu, il ouvrit la porte de sa chambre et commença à descendre le couloir. Mackie et Maggie jouaient à Candy Land. Il le devina car Maggie s'exclama : « J'ai le droit d'aller au mont Gumdrop ! » tandis que Mackie la félicitait.

Que Mackie se moque de gagner ou de perdre n'était pas le fait du jeu. Joseph songea que dans vingt ans, quand ce serait elle qui concourrait à la place de Kage dans l'atmosphère raréfiée des meilleurs centres équestres de leur génération, elle continuerait d'encourager ses adversaires.

L'espace d'un instant, Joseph fut envahi d'une profonde tristesse à la pensée qu'il n'aurait jamais l'occasion de voir ça. Mais son temps touchait presque à sa fin, et il ne le regrettait vraiment pas. Tant de choses avaient changé, et tant de choses étaient restées les mêmes. Il était prêt pour... Comment disait Peter Pan, déjà ? *Une sacrément belle aventure.*

— Je voulais rester avec toi, mamie, disait Mackie. Mais je m'inquiète pour Michael. Nix est trop fatigué pour être monté et Michael est tout petit. Qui est-ce qu'il monte aujourd'hui, à ton avis ?

— Je ne sais pas, répondit Maggie. Max sait quels chevaux seront bien pour Michael. Un violet. Ton tour.

— Orange, fit Mackie. Est-ce que tu penses qu'Anna va acheter Merrylegs ? J'aime bien Merrylegs.

De toute évidence, Max avait emmené son frère, Charles et Anna en randonnée, songea Joseph.

— J'espère qu'elle achètera Hephzibah, déclara Maggie.

Toujours caché dans le couloir au-dessus de l'escalier, Joseph sourit. Mackie se moquait peut-être de gagner ou de perdre, mais ce n'était certainement pas le cas de sa grand-mère. Si Anna avait été ce qu'elle avait semblé être au départ, une femme faible trop jeune et trop innocente, Maggie aurait eu pitié d'elle. Mais elle l'aurait aussi prise sous son aile et aurait essayé de lui apprendre à gérer les hommes de caractère.

Or, à sa manière, Anna avait autant de caractère que Maggie. Ces deux-là n'auraient jamais pu être amies. Maggie la verrait toujours comme une concurrente. Le fait qu'Anna savait reconnaître comme Mackie la valeur de la concurrence, sauf quand il s'agissait de Charles, n'incitait pas Maggie à l'apprécier davantage.

— Hephzibah est jolie, observa Mackie sur un ton dubitatif. Mais papa l'appelle « Fille de Satan ». Je ne pense pas qu'Anna devrait acheter un cheval appelé Fille de Satan, si ? Mais ce n'est pas grave, Max aidera Anna à trouver le bon cheval. Deux rouges. C'est ton tour.

Une voiture s'engagea dans l'allée dehors. Alors qu'il s'était avancé d'un pas, Joseph hésita. Il recula un peu et alla dans l'une des chambres d'ami qui donnait sur le parking. La voiture ne leur appartenait pas, et il ne la reconnaissait pas non plus.

En revanche, il reconnut la femme qui en sortit. Pourquoi la propriétaire de la garderie de Michael et de Mackie, qui pouvait bien se donner le titre de directrice si elle le voulait, se présentait-elle devant chez eux ?

Les poils de sa nuque se hérissèrent soudain.

Elle est ici. Il sentit la chaleur du murmure inaudible dans son oreille.

Il savait que les agents fédéraux tenaient la personne qui d'après eux avait ensorcelé Chelsea et tué tous ces enfants. Il savait aussi que Charles n'avait pas été convaincu.

Connaissant son père comme il le connaissait, Hosteen avait dû poster des loups autour de la maison. Pourquoi ne l'avaient-ils pas arrêtée, alors ? Un fae pouvait prendre l'apparence de n'importe qui. Peut-être pouvait-il prendre celle d'une femme, celle de la directrice de la garderie de Mackie. Il fut saisi d'une certitude intuitive, et Joseph avait appris à écouter son intuition. La femme qui se rapprochait de la maison était le fae qui avait essayé de tuer les petits-enfants de Joseph.

Charles lui avait dit que ce fae avait exécuté un loup-garou ; Joseph se souvenait d'Archibald Vaughn. Il avait été un grand méchant vieux loup effrayant, et ce fae l'avait réduit en pièces. Ce n'était pas un vieil Amérindien qui allait l'arrêter comme ça.

Il y avait un téléphone dans la chambre. Il prit le combiné et composa le numéro de Charles. Dès que celui-ci décrocha, il lui dit ce qui se passait.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit alors que Charles disait :

— Anglais. Mon navajo n'a jamais été très bon, et je l'ai à peine parlé en vingt ans.

En bas, Maggie se leva et alla à la porte. Les faes avaient-ils l'ouïe fine ? Étaient-ils comme son père ?

— Le fae, chuchota Joseph précipitamment, le fae peut prendre l'apparence de n'importe qui. Elle est ici.

Puis il dut raccrocher, car la porte s'ouvrit.

Si elle était venue pour Mackie, elle allait vouloir l'emmener loin du ranch. Une des choses qu'il avait apprises au contact des loups-garous, c'était que, même si quelqu'un avait des pouvoirs surnaturels, il n'en demeurerait pas moins que les voitures permettaient de prendre la fuite plus vite.

Il retira ses bottes et courut en chaussettes dans le couloir jusqu'à l'autre bout de la maison. Il passa par la fenêtre, se laissa tomber sur le toit du perron de derrière et glissa aussi loin qu'il le put avant de sauter à terre en espérant que sa nouvelle jeunesse lui éviterait de se casser les genoux à l'atterrissage. À dix-huit ans, une telle chute ne lui aurait pas fait peur.

Il fut presque surpris de se réceptionner sur ses pieds. Il s'élança jusqu'aux voitures et sortit son couteau. Il planta la lame dans une des roues de chacun des véhicules du parking. Peut-être que les hommes de Hosteen allaient le voir. Mais ce dernier n'aimait en général pas que les gardes soient aussi près de la maison. Ils étaient sans doute postés quelque part vers la route principale.

S'il avait eu un portable, il aurait pu appeler son père pour l'alerter. Il aurait pu l'appeler de la maison au lieu d'appeler Charles. Mais Charles était plus près... et il avait de meilleures chances d'en sortir vainqueur. Son père était coriace, mais Charles... c'était Charles.

Il lui fallut moins d'une minute pour rendre inutilisables les voitures et les deux 4 x 4... Pour donner à Charles plus de temps pour revenir et sauver Mackie. Son couteau était vraiment tranchant ; Charles lui avait appris à l'affûter.

Pas de voiture pour fuir. Qu'allait faire le fae ?

Tuer Maggie.

Son cœur se serra et il montra les dents dans un grondement muet. Le fae n'avait pas besoin d'elle et il n'en voulait pas, et sa Maggie ne laisserait personne emmener Mackie sans se battre.

Il dut se rendre à l'évidence : le sort de la femme qu'il avait aimée pendant plus d'un demi-siècle échappait totalement à son contrôle. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était aller dans cette maison et mourir à côté d'elle.

Il l'aurait fait volontiers, s'il n'y avait pas eu Mackie.

Il n'était pas en mesure d'influer sur le sort de cette dernière. Qu'elle vive ou qu'elle meure, ce serait sans lui. Il déglutit. Maggie serait heureuse de mourir si ça donnait à quelqu'un une chance de sauver Mackie.

Bon.

Le fae allait sortir de la maison avec Mackie et découvrir qu'il ne pouvait plus compter sur les voitures pour s'enfuir. S'il essayait de partir à pied, les loups de Hosteen le repéreraient. S'ils étaient encore vivants pour repérer quoi que ce soit.

Les chevaux... Peut-être.

Il y avait un pick-up derrière l'écurie. Comme ils ne laissaient jamais les pick-up attelés toute la nuit, il devait être garé à côté de la remorque dans laquelle ils avaient ramené Nix. Mackie le saurait.

Le fae pourrait sans doute la forcer à parler.

Comme le sort de Maggie, c'était un autre fait qu'il devait assimiler sans réagir. Il fallait qu'il se serve de sa tête s'il voulait que Mackie soit sauvée.

Au lieu de se ruer à l'intérieur de la maison comme son cœur le voulait – *oh, Maggie !* –, Joseph courut vers l'étable aussi vite qu'il le put. C'est-à-dire très vite. Il ne pouvait pas courir comme l'un de ses chevaux bien-aimés ni comme un loup-garou, mais il avait couru partout quand il avait été un jeune homme.

Il creva le pneu du pick-up puis se baissa pour entrer dans l'écurie. Il y avait beaucoup de box vides, car c'était dans celle-là qu'ils gardaient les chevaux de compétition. L'écurie d'élevage était à quatre cents mètres plus loin sur la route, ainsi que les enclos où ils gardaient le reste des chevaux.

Il se retrouva nez à nez avec Hephzibah qui le dévisageait, une lueur malicieuse dans le regard. Il l'attrapa et la sella. Puis il la remit dans son box et accrocha sa bride à côté de la porte. Ils procédaient comme ça parfois avec les chevaux qu'ils avaient l'intention de sortir ou de montrer à des clients, afin de pouvoir passer rapidement d'un cheval à l'autre.

Les autres chevaux dans cette partie-là de l'écurie n'avaient qu'un an ou deux ; aucun d'eux n'avait été dressé pour être monté. Alors qu'il réfléchissait à sa manœuvre suivante, il entendit les cris de Mackie.

Mackie appréciait la plupart des gens de la garderie. Mlle Baird était sa préférée du moment, mais elle aimait bien aussi l'institutrice de Michael, Mme Newman. Elle était prévisible et déterminée... comme *ánáli hastiin*. Quand elle disait quelque chose, elle s'y tenait. Elle l'avait dit à Michael. Michael n'aimait pas être loin de la famille quand il était à la garderie, mais comme il se sentait en sécurité avec Mme Newman, il n'avait plus peur et ne les obligeait pas à aller la chercher pour le rassurer. Il avait été content que Mme Newman amène sa classe au concours hippique afin que tout le monde le voie monter à cheval.

Mackie regrettait que Mlle Baird ne soit pas venue la voir, elle aussi.

Mme Edison était effrayante. Elle souriait et disait des choses aimables, mais Mackie ne lui trouvait pas un regard gentil du tout. Mais comme les grands l'appréciaient, elle en parlait rarement... sauf à Max. Max écoutait ce que disait Mackie, et, même s'il n'était pas d'accord avec elle, il ne lui donnait pas l'impression qu'elle était stupide.

Quand elle avait dit à Max qu'elle n'aimait pas Mme Edison, Max avait déclaré :

— Suis ton intuition, moustique. Moi, je me fie à elle. Ce n'est pas ta maîtresse, n'est-ce pas ? Bon. Si elle agit d'une façon qui te met mal à l'aise, fais beaucoup de bruit. C'est-à-dire, crie à pleins poumons. Comme les fois où Hosteen est obligé de se couvrir les oreilles. Les gens devraient

accourir, et quand ce sera le cas, demande-leur d'aller chercher maman ou ton papa ou moi, d'accord ? Ne te tais pas tant que la situation ne te convient pas.

Max lui avait donné un plan d'attaque. Et donc, quand mamie s'était effondrée contre le mur et que Mme Edison lui avait empoigné le bras, elle avait suivi son conseil et avait crié à s'en casser les cordes vocales.

Elle criait toujours quand Mme Edison l'emmena à la voiture, et elle criait encore quand la directrice changea d'avis et la porta jusqu'à l'écurie. Même si elle savait qu'il n'y avait personne qui pouvait l'entendre. Max lui avait dit de crier... et elle le fit.

Elle cria jusqu'au moment où la chose qui avait pris le visage et le corps de Mme Edison l'obligea à arrêter.

Jetant à Anna un regard fou, Charles descendit de Portabella d'un bond et lança ses rênes à Max.

— Si je te disais que le fae est une femme, demanda-t-il à Anna, qui est-ce que tu désignerais ?

— Mme Newman, dit-elle. Ou Mme Edison.

— Mackie pense que Mme Edison est mauvaise, déclara Michael. Elle a dit qu'il ne fallait pas que je sois seul avec elle.

— Vraiment ? (Charles souffla.) On aurait dû parler à Mackie.

Il se transforma à ce moment-là, l'une de ces métamorphoses instantanées auxquelles il pouvait procéder en situation d'urgence, puis il détala.

— Que se passe-t-il ? demanda Max.

— Joseph a appelé pour nous dire que le fae est ici et « qu'elle » en a après Mackie, lui expliqua Anna. L'homme qu'ils détenaient était un double fantôme, comme celui qui a pris la place d'Améthyste.

— Elle en a après Mackie ? demanda Max, et son cheval se cabra, prêt à partir.

Anna sauta à bas du sien et empoigna fermement la bride du hongre de Max. Elle garda un œil sur lui et l'autre sur Michael.

— Vous deux, vous restez ici. Mackie a vos grands-parents et les loups de Hosteen, et Charles est en chemin.

— On est à des kilomètres de la maison, objecta Max.

— Elle va prendre Mackie comme elle a pris Améthyste, dit Michael sur un ton paniqué. Il faut qu'on l'en empêche.

— Charles est rapide, leur assura-t-elle. Max, est-ce que tu as ton portable ?

Il hocha la tête.

— Appelle Hosteen et dis-lui que le fae est là. Que sa forme humaine est celle d'une femme. Sans doute l'une des enseignantes (elle regarda Michael), probablement la directrice de la garderie de Mackie et Michael. Ensuite, tu restes ici et tu tiens Michael éloigné de cette chose afin qu'on minimise les dégâts qu'elle risque de faire, d'accord ? Elle ne vous trouvera pas ici.

Max prit une profonde inspiration et relâcha son souffle. Il sauta à bas de son cheval et prit les rênes de Michael.

— D'accord.

— Je vais aller aider Charles. Je ne peux pas me transformer comme lui. Personne ne se transforme comme mon mari. Je vais prendre Merrylegs et rentrer. La tâche qui te revient est la pire, mais c'est la plus importante. Reste ici jusqu'à ce que quelqu'un t'appelle. Ou jusqu'à ce que tu puisses parler à ton père ou à Hosteen et qu'ils te donnent le feu vert.

Max hocha la tête, l'air grave, puis il dit :

— Prends plutôt Portabella. Elle est beaucoup plus rapide. Si tu remontes la piste sur une centaine de mètres dans ce sens (il lui indiqua la direction opposée à celle que Charles avait prise) et que tuournes à gauche là où il y a un drapeau blanc, tu te retrouveras sur l’une des routes en travaux. Je ne suis pas censé le faire, mais je l’emmène courir sur cette route tout le temps. Il y a trois clôtures qui barrent la route. Tu peux descendre de cheval et les ouvrir... On ne peut pas ouvrir ce genre de clôture sans mettre pied à terre. Mais elle peut sauter par-dessus. Je le fais avec elle sans arrêt. Tu pratiques beaucoup le saut d’obstacles ?

— Non, dit Anna. (Elle lui passa Merrylegs et lui prit les rênes de Portabella des mains.) Ça m’est arrivé quelques fois, mais ce n’était que deux troncs d’arbres de soixante centimètres sur la piste.

Elle resserra l’étrier de six trous et prit rapidement la mesure avec son bras. Comme ça lui paraissait à peu près bon, elle contourna le cheval pour s’occuper de l’autre côté tandis qu’elle intégrait les instructions de Max.

— Elles mesurent à peu près un mètre vingt de haut, et autant te prévenir que c’est la plaie de sauter avec une selle western. Veille juste à décoller les fesses quand elle montera. Reste en l’air jusqu’à ce que ses quatre pieds aient touché le sol. Mets ton poids dans les étriers et tes genoux, pas tes fesses. Elle ne se fatiguera pas... Donne-lui juste le signal et ne tire pas sur son mors quand elle se réceptionne.

— Compris, répondit Anna alors qu’elle montait en selle et prenait les rênes. Ne pas la taper avec mes fesses ni la brusquer pendant qu’elle fait ce qu’elle peut pour sauter par-dessus la clôture.

— C’est ça, approuva Max.

— Soyez prudents, leur recommanda-t-elle.

— Toi aussi, dit-il.

Elle donna à Portabella le signal du départ. La jument fit trois courtes enjambées comme pour demander : « Dois-je laisser mes amis ? »

Quand Anna lui donna la directive une seconde fois, elle partit comme une fusée.

Elle tourna au niveau du drapeau blanc avant qu’Anna le lui demande, de toute évidence habituée à ce chemin. Quatre enjambées plus tard, elles rejoignirent une route étroite, plate et bien entretenue, et la jument s’y engagea bille en tête.

Au départ, Anna essaya de s’adapter à cette nouvelle allure comme Charles le lui avait appris, en plaquant les fesses sur la selle et en suivant le mouvement avec le dos afin que ses mains restent stables. Mais une enjambée particulièrement violente la propulsa au-dessus des épaules de la jument, et la chevauchée devint fluide comme de l’eau. En équilibre sur ses pieds et ses genoux, elle songea : *C’est donc comme ça que les jockeys arrivent à rester sur un cheval de course.*

Elle ne pensa même pas à ralentir en arrivant au niveau des clôtures. Le premier saut fut un désastre, si ce n’était qu’elle ne tomba pas. Portabella coucha les oreilles et rua à moitié pour se plaindre de la façon dont Anna s’était réceptionnée sur son dos. Le deuxième saut fut meilleur, même si la corne de la selle lui heurta le ventre. Le troisième saut fut... magique.

Charles courut ventre à terre jusqu’à la maison. Il percuta la porte d’entrée et en brisa le chambranle, si bien que la lourde et vieille porte sortit de ses gonds. Il chancela sur quelques pas et vit Maggie.

Elle s’était affaissée contre le mur, une bien petite silhouette pour une si grande personnalité. En un rien de temps, il vit qu’elle était déjà partie.

Elle avait les jointures des doigts ouvertes ; elle avait dû frapper son agresseur au moins une fois. Il prit une inspiration douloureuse... mais il devait penser à Joseph et à Mackie. Il ferait le deuil de

Maggie plus tard, quand ceux qu'elle aimait seraient hors de danger.

Il perdit une minute à inspecter la maison, et, lorsqu'il ne sentit le fae nulle part ailleurs que dans le salon, il suivit la piste de Joseph par une fenêtre à l'arrière de la maison. Quand il tomba sur les véhicules aux pneus crevés, il songea comme ça lui était déjà arrivé une fois auparavant : *Je peux compter sur toi, Joseph.*

Suivant la piste olfactive que le fae avait laissée, Charles s'élança vers l'écurie.

C'était éprouvant de rester caché dans l'ombre et d'écouter Mackie crier. Joseph se mordit la lèvre et s'accroupit dans le box vide. Le personnel ayant été occupé, il n'avait pas été bien nettoyé. Il était presque certain que même si le fae avait un bon odorat, l'odeur de l'urine de cheval masquerait celle d'un vieil homme.

Il les aperçut lorsque la femme traîna Mackie hors de l'écurie et jusqu'au pick-up. Il avait crevé le pneu du côté opposé, l'obligeant à contourner le véhicule pour s'en apercevoir. Il entendit la portière du pick-up s'ouvrir, et soudain Mackie ne fit plus un bruit.

La petite fille avait été comme ça quand Charles et Anna l'avaient trouvée, il le savait. Ce n'était pas la mort mais la magie qui avait réduit sa Mackie au silence. Il se raccrocha à cette pensée. Il... Elle... La chose. Il ne pouvait considérer ce fae que comme une chose. La chose ne voulait pas faire de mal à Mackie, pas encore... pas avant d'avoir pu se servir d'elle. Charles lui avait dit que, lorsqu'elle était libre de suivre ses préférences, la chose gardait ses victimes pendant un an et un jour.

Tremblant et en sueur, coincé derrière la porte du box, Joseph pria que ce soit à cause de la magie que Mackie avait cessé de crier. Au bout de quelques minutes, un nouveau bruit lui parvint, le cri d'une femme frustrée.

— Où es-tu ? rugit-elle ; « elle », puisqu'on aurait dit une voix de femme.

Ouais, bien sûr qu'il allait sortir, comme s'il était encore ce gamin stupide dans le bar de Phoenix. Il avait beaucoup appris ce jour-là ; il le devait en partie à Charles. Mais il le devait surtout à ces vétérans de la Seconde Guerre mondiale qui avaient risqué leur vie pour leur pays, et qui découvrirent à leur retour que leurs promesses les engageaient nécessairement à changer la façon dont ils traitaient ceux qui n'avaient pas la même apparence qu'eux. Ils n'avaient appris cette leçon que lorsque Joseph les avait défiés et que Charles était venu à son secours. Ses poings ne leur avaient rien appris du tout, mais Charles, avec son laconisme et sa voix posée... Le peu de mots qu'il avait prononcés les avaient fauchés net et laissés sur le carreau. Il aurait pu parier qu'ils n'avaient plus jamais tabassé quelqu'un sous prétexte qu'il était différent d'eux.

Charles avait eu des mots pour Joseph, aussi.

« *Si tu comptes affronter plus grand et plus fort que toi, gamin, tu as intérêt à être mieux armé.* » Il entendait le ton ironique de Charles comme si ça s'était passé la veille plutôt que soixante-dix et quelques années plus tôt.

Ses seules armes étaient le couteau qu'il tenait à la main, le cerveau qu'il avait dans le crâne et la certitude que Charles allait venir aussi vite qu'il le pourrait. Entre le couteau et Charles, Joseph était bien armé, tant qu'il agissait judicieusement.

La femme revint dans l'écurie en portant Mackie sur l'épaule comme un gigot de bœuf. Il serra le couteau dans sa main mais se tint immobile. Elle s'arrêta à côté du box d'Hephzibah et grommela :

— Des chevaux.

Elle ne semblait pas ravie, et elle n'avait plus tellement la voix d'une femme non plus.

Il la voyait plutôt bien quand elle laissa tomber Mackie par terre ; il croisa le regard fixe de sa petite-fille par l'interstice où passait la lumière du jour entre la porte entrouverte du box et

l'encadrement.

Le fae s'empara de la bride qu'il avait suspendue au crochet et ouvrit la porte.

— Viens là, canasson, gronda la chose.

Joseph avait un peu hésité à se servir d'Hephzibah pour le piéger ; et si ce fae avait été l'un de ceux qui étaient capables de monter n'importe quoi ? Hephzibah était rapide et puissante. Si ce fae parvenait à la monter, ils pourraient toujours courir pour le rattraper... vu qu'il avait crevé les pneus de tous les véhicules motorisés de la propriété à l'exception des tondeuses à gazon.

Mais aucun cavalier de cette trempe n'aurait employé le mot « canasson » pour décrire Hephzibah, en tout cas pas avant d'avoir mordu la poussière à cause d'elle un certain nombre de fois. Kage ne voyait aucun inconvénient à la traiter de « canasson ».

Hephzibah sortit tranquillement du box, les oreilles dressées. Tout le monde s'y laissait prendre la première fois. Elle semblait heureuse qu'on la selle. Elle était calme et docile, jusqu'à ce qu'elle ne le soit plus.

Le fae empoigna Mackie par une jambe et monta sur la jument. Joseph avait estimé qu'il y aurait autant de chances que le fae sorte par l'arrière de l'écurie qu'il passe par la grande arène et sorte par l'avant. Hephzibah s'arrêta juste devant sa cachette. Elle baissa la tête et renâcla dans sa direction.

N'importe qui aurait su qu'elle leur signalait la présence d'un vieil homme caché derrière la porte. Mais le fae tira sur le mors pour forcer Hephzibah à relever la tête. La jument ne bougea même pas les oreilles. Oh non ! ça n'allait pas durer longtemps. Il regretta de ne pas avoir déplacé Nix plus près pour pouvoir l'atteindre, mais le risque avait été trop grand que le fae choisisse Nix. Et, sur Nix, la créature aurait pu réussir à s'échapper.

Joseph allait juste devoir veiller à ce qu'ils ne le sèment pas. L'occasion de lui reprendre Mackie finirait par se présenter. Quand il l'aurait récupéré, il s'enfuirait en espérant que Charles serait redescendu entre-temps.

Ce dernier était peut-être en train de les observer en ce moment même, attendant l'instant propice comme lui. Il était prêt à le croire. Ça lui donnait de l'espoir.

Le fae dépassa le box de Joseph sur le dos d'Hephzibah et se dirigea vers la grande arène qui les séparait de la porte d'entrée de l'écurie. Joseph compta jusqu'à cinq dès que le bruit des sabots de la jument sur la terre battue de l'allée céda le pas à des sons plus étouffés dans l'arène. Puis il se glissa hors du box et les suivit.

Il estima que la jument allait trotter paisiblement jusqu'à environ la moitié de l'arène, pour mieux duper son cavalier qui n'aurait ensuite que ses yeux pour pleurer. Il y avait à peu près trente pour cent de chances qu'elle décide de piétiner le fae, soixante-huit pour cent qu'elle se contente de s'enfuir dans les collines... et deux pour cent qu'elle s'attaque à Mackie si le fae la laissait tomber en essayant de rester en selle, mais ça, il préférerait ne pas y penser.

Un jour où Hephzibah avait désarçonné Kage, elle s'en était prise à son chapeau, qui avait roulé de sa tête quand il avait atterri par terre. Elle l'avait mâchonné, puis avait fait trois ou quatre fois le tour de l'arène au galop en le tenant dans sa bouche. Lorsqu'elle avait eu l'attention de tout le monde, elle l'avait lâché et piétiné jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un pauvre tas de paille. Mais le plus souvent quand elle désarçonnait son cavalier, soit elle filait vers la liberté, soit elle pourchassait la personne qui avait eu l'audace de lui monter sur le dos.

Joseph se préparait à n'importe laquelle de ces éventualités.

Charles traversait en flèche la grande arène lorsqu'il entendit le fae crier quelque part devant lui. Il crut l'entendre dire : « Où es-tu ? », mais il n'en avait pas la certitude. Dès qu'il fut arrivé de l'autre

côté de l'espace ouvert, il adopta la même démarche discrète que lorsqu'il chassait le cerf. Il se plaqua au sol et sa fourrure lui permit de dissimuler certains mouvements qu'un regard vigilant aurait pu surprendre.

Il bifurqua dans le couloir qui séparait les rangées de box et cessa aussitôt de bouger. Il trouva un endroit à l'ombre de deux tonneaux en caoutchouc placés juste à l'angle où il pourrait concentrer la magie de la meute et disparaître. Par la grande ouverture au bout de la rangée de box, il vit Mme Edison quitter le grand pick-up blanc garé en évidence et regagner l'écurie.

Elle avait jeté Mackie sur son épaule. L'enfant était inerte comme du gibier mort, et le fae, qui bouillonnait de fureur, claquait des dents d'une façon nettement inhumaine. Il marqua une pause alors qu'il passait devant un box.

Il sentait l'odeur de Joseph. Il était là quelque part. Dans le box ?

— Des chevaux, grommela-t-elle.

Elle cracha par terre, puis jeta Mackie dans l'allée. Quand elle retomba mollement, Charles revit Maggie affaissée sur le sol de la maison. Il retroussa les babines, mais son grondement resta muet.

Mme Edison s'empara d'une bride et fit coulisser la porte du box. Elle entra un bref instant à l'intérieur avant d'en ressortir avec un cheval équipé d'une selle western élimée.

Qui avait sellé ce cheval et l'avait laissé dans son box ?

Et quel cheval ! Sa queue pâle traînait par terre, et sa crinière épaisse – c'était rare qu'un alezan ait une crinière aussi épaisse – dépassait de quinze centimètres son cou gracile et bien dessiné. Elle regardait le monde avec ses immenses yeux sombres et un air plein de douceur. Elle avait des jambes puissantes et bien droites. C'était là une jument qui pourrait courir cent kilomètres et arriver fringante et prête à repartir.

Pourquoi ce cheval n'était-il pas à Scottsdale ou dans l'écurie d'élevage ? Il avait vu beaucoup de chevaux au cours de sa longue vie, et cette jument était parmi les trois ou quatre meilleurs. Peut-être même la meilleure.

Le fae se saisit de Mackie et la jeta de nouveau sur son épaule. Mme Edison se hissa sur le cheval avec assez de maîtrise pour qu'il en déduise que ce n'était ni la première ni la vingtième fois qu'elle montait à cheval. C'était logique. Jusqu'au xx^e siècle, le cheval avait été le moyen de locomotion le plus usité.

L'animal renâcla devant la porte entrouverte d'un box. *C'est donc là que tu es, Joseph. Reste tranquille. Tu as rempli ton office en contraignant le fae à rester ici jusqu'à ce que j'arrive. L'endroit est mal choisi pour se battre en présence de témoins innocents. Il nous faut un grand espace ouvert. L'arène ou le terrain derrière l'écurie. Les deux feraient l'affaire.*

Le fae tira un coup sec sur le mors, et Charles grimaça en pensant à la bouche délicate de la jument. Celle-ci se contenta de lever la tête et se dirigea docilement vers l'arène. Elle passa juste à côté de Charles sans marquer de pause, ce qui n'était pas surprenant puisqu'il était caché. Même si elle l'avait remarqué, Hosteen et les membres de sa meute passaient leur temps à courir d'un bout à l'autre de la ferme sous leur forme de loup. Elle ne le verrait pas comme un prédateur.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter son poste, Joseph émergea du box et partit à la suite de la jument en se mouvant comme un jeune homme.

Charles laissa la magie se dissiper et sortit en trotinant pour lui barrer la route.

Joseph s'arrêta, lui adressa un sourire tendu et lui indiqua l'arène avec les cinq doigts levés.

— Cinq, articula-t-il silencieusement. Quatre. Trois.

Il ignorait à quoi correspondait ce compte à rebours, mais il s'en remit à Joseph et suivit le cheval dans l'arène, où il s'attendait à ce qu'il se passe quelque chose dans les deux secondes. Une explosion.

Que les grands spots de l'arène s'allument soudain. Un bruit assourdissant.

Eh bien, il n'était pas tombé loin avec l'explosion.

La jument au doux visage allongea le cou et tira sur les rênes jusqu'à avoir environ quinze centimètres de lest. Puis elle se mit à léviter sans s'être ramassée sur elle-même. Tout cavalier qu'il était, Charles ne la vit même pas bouger qu'elle avait déjà les quatre fers en l'air et l'avant du corps qui partait d'un côté tandis que l'arrière partait de l'autre comme un chat qui se tordait. Quand elle atterrit, elle planta un sabot avant dans le sol, baissa l'épaule et lança l'arrière-train si haut que Charles aurait pu jurer qu'il se retrouva un bref instant devant ses jambes antérieures avant de retomber à sa place.

Mackie fut éjectée d'un côté et le fae tomba de l'autre. Sans un bruit ni rien qui aurait pu alerter la chose qui avait été la directrice de Mackie, Charles bondit sur elle et planta les crocs et les griffes dans sa chair. Il la lacéra en maintenant son corps cloué au sol avec ses pattes tandis qu'il rejetait la tête en arrière.

Elle hurla, un son qui commença comme le grondement sourd d'un gros chat et devint si aigu que c'était une arme en lui-même. Le bruit strident vrilla les tympanes et toute la colonne vertébrale de Charles. Il lâcha sa chair déchiquetée et la mordit de nouveau... Du moins, ça avait été son intention. Sa mâchoire ne fonctionnait pas. Quand la créature roula sur elle-même, il tomba mollement... aussi inerte et flasque que Mackie et Améthyste avant lui.

Sa première réaction fut de ne pas y croire. Jamais son corps ne l'avait lâché auparavant, pas comme ça. Sa magie de loup, de sorcier et de chaman ne l'avait jamais déserté. Charles fut pris d'une bouffée de panique, que Frère Loup balaya dans un sursaut de fureur débridée. Il perdit quelques secondes à cause de cette réaction. Il avait été enfant la dernière fois qu'il avait laissé le loup prendre le dessus au point de perdre du temps. Quand il eut maîtrisé Frère Loup et repris le contrôle de force, le fae s'était déjà relevé. Son épaule était déboîtée, jusqu'à ce qu'elle coince son bras gauche sous le droit et fasse un mouvement brusque. L'épaule se remit en place dans un bruit sec et se ressouda.

À ce moment-là, elle abandonna totalement son apparence humaine. Son corps se couvrit de peau verte et marbrée... Son corps à lui, comme on pouvait le voir puisqu'il était nu. Ses membres s'allongèrent puis son corps se tendit d'un coup, comme si quelqu'un lui avait accroché un hameçon à la nuque, et il se déplia jusqu'à mesurer entre deux et trois mètres de haut.

Il se tint droit comme un gorille, avec les jointures des doigts qui traînaient par terre. Il tordit la partie supérieure de son corps afin de pouvoir regarder Charles, le visage couvert de peau verte et bosselée, peuplé de minuscules yeux rouges et d'une bouche qui s'ouvrait comme celle d'une sangsue, assortie de longues dents étroites et pointues et d'une langue à taches jaunes et rouges.

Et Charles ne pouvait pas bouger. Il brûlait de frustration et de colère, n'exprimant qu'un dixième de la fureur de Frère Loup. Il cherchait à transformer ces émotions et toute cette puissance en magie capable de contrer le sortilège qui l'immobilisait.

Le fae rugit ; il n'y avait pas du tout de magie dans son cri cette fois, seulement du triomphe et de la rage. Deux loups-garous atterrirent alors sur le dos de la créature, chacun d'un côté comme s'ils avaient déjà combattu ensemble.

Charles reconnut le visage au masque de raton laveur de celui le plus à gauche, un loup qui avait appartenu à Hosteen la première fois qu'il était venu voir l'Alpha de la meute de Salt River près d'un siècle plus tôt. Sa fourrure était tachée de sang séché. Ce n'était à l'évidence pas la première confrontation de ce loup : Mme Edison n'était pas arrivée jusqu'à la maison sans encombre.

Le fae saisit l'un des loups d'un geste qui révéla qu'il était désarticulé. Il avait la main si grande qu'il put la refermer sur la tête de l'animal. Il l'arracha de son dos et l'éjecta hors du champ de vision

de Charles. Quant à l'autre loup, il suffit que le fae le touche pour qu'il tombe comme une masse. Comme Charles.

Charles se rendit compte que ça n'avait pas été un son mais de la magie qui s'était répercutée dans son corps plus tôt. Le deuxième loup s'effondra à moitié sur Charles. Celui qui avait été éjecté revint à la charge. Il se comportait comme un chien de troupeau face à un taureau enragé, l'attaquant et s'écartant tour à tour.

Pendant un moment, Charles crut que ce loup avait une chance, jusqu'à ce qu'il essaie de sauter à la gorge de son adversaire. Les articulations du fae ne fonctionnaient pas comme celles d'un humain... ni comme celles d'aucun animal que Charles connaissait. Sa tête suivit simplement le mouvement du loup, son cou jaillissant d'entre ses épaules comme un ressort sorti d'une boîte. Il la pivota et mordit le loup au cou. Celui-ci hurla tandis que du sang rouge perlait autour de la bouche fermée du fae.

Charles fut pris d'une sueur froide et replia la patte.

Joseph laissa Charles partir en tête. Il était on ne peut plus heureux de le voir. Son soulagement était tel qu'il en eut le tournis. Voir Hephzibah la Maléfique désarçonner le fae sur son dos ne fut que la cerise sur le meilleur gâteau de sa vie.

Mais le fae ne suivit pas le script. Charles s'effondra d'un coup. Deux loups de son père bondirent par-dessus la clôture de l'arène pour se joindre à la bataille. Sur les deux, l'un fut envoyé au tapis en moins d'une minute. Ce fut à ce moment-là que Joseph sut que le rôle qu'il avait à jouer n'était pas terminé.

Il ignorait totalement pourquoi Hephzibah n'avait pas procédé à l'une de ses célèbres sorties de scène. Alors que les portillons de l'arène étaient ouverts de chaque côté, elle continuait à faire tranquillement le tour au petit galop, le regard posé sur... Mackie, songea Joseph. Il attendit que Hephzibah reparte pour un tour et se servit du corps de la jument pour se cacher quand il entra dans l'arène. Il courut à côté d'elle, la maintenant entre lui et le fae.

Il attrapa ses rênes et fut reconnaissant qu'il s'agisse d'Hephzibah. Aucun autre cheval de l'écurie ne se serait approché d'une chose aussi redoutable que la créature en laquelle Mme Edison s'était transformée. Mais Hephzibah était la Fille de Satan, et ce qui l'effraierait n'était pas encore né.

Elle observa Joseph avec méfiance mais n'objecta pas à ce qu'il coure à côté d'elle, même lorsqu'il commença à la pousser pour se rapprocher. Jetant un coup d'œil sous son cou, il découvrit que le deuxième loup-garou était à terre avec le fae qui lui mâchait la gorge.

Joseph remercia le ciel d'avoir resserré la sangle lui-même et que Hephzibah ait un garrot suffisamment large pour que la selle reste droite quand il recourut à la vieille astuce de l'enfourcher à moitié. Un pied dans l'étrier, une main sur la corne de la selle. Il tira sur son nez d'un geste ferme, la dirigeant droit sur le fae tandis qu'il lui donnait un coup de son pied libre dans l'arrière-train. Tout ça en même temps, sinon rien ne fonctionnerait.

Elle se propulsa de côté sur le fae, et, dans un mouvement disgracieux qu'elle n'aurait jamais fait si Joseph ne l'avait pas déséquilibrée, elle atterrit pile sur la créature. Le fae fut arraché du loup. Le cheval moulina les jambes pour rester debout et donna plusieurs bons coups de sabot au monstre dans l'intervalle.

Sans qu'elle le remarque, Joseph se laissa tomber au sol derrière la créature. Il sortit son couteau, et, pesant de tout son poids comme Charles le lui avait appris, il planta la lame dans le dos du fae pendant qu'il était encore désorienté par l'attaque surprise d'Hephzibah.

Le bras de la chose décrivit un arc improbable et frappa Joseph en pleine poitrine. Il entendit ses

côtes se fendre avant de le sentir, puis se retrouva dans la poussière à côté d'un loup qui saignait de la plaie à sa gorge.

Il avait échoué.

Quand la jument alezane s'était jetée sur le fae, Charles était resté un moment pétrifié d'incrédulité. Il n'y avait pas de raison que... Puis il avait vu Joseph. C'était un vieux truc d'Amérindien, se tenir à côté de son cheval afin de pouvoir se rapprocher de l'ennemi.

Il s'accorda un instant d'admiration. Il n'y avait rien que Joseph ne puisse accomplir avec un cheval. L'animal avait atterri sur le fae, aussi surpris que sa victime. Et le fae avait desserré son étreinte sur Charles.

Il se hissa sur ses quatre pattes, un effort qui lui arracha un grognement muet. Alors que Joseph plantait son couteau dans le dos du fae, Charles se rapprocha de deux pas en chancelant, libéré de l'emprise de la magie... pour quelques secondes. Puis elle revint en force et son corps refusa de nouveau de lui obéir.

Mais la poigne du fae n'était plus aussi puissante. Charles ne pouvait pas se préoccuper de Joseph, qui était étendu sur le dos avec du sang qui s'écoulait de son nez et de sa bouche. Il devait se relever et tuer le fae tant qu'il était encore à terre.

La jument alezane courut vers Joseph, s'arrêtant à environ trois mètres de lui. Puis elle renâcla, fit un petit bond de côté et repartit au trot.

Joseph avait tranché la colonne vertébrale de la créature avec le couteau. Tandis que Charles se rapprochait en rampant, il la regarda essayer de se saisir de la lame. Mais par chance ou intentionnellement, Joseph l'avait logée à un endroit que le fae n'arrivait pas à atteindre. La chair autour du couteau bougeait comme s'il y avait quelque chose sous la peau verte, marbrée et bosselée qui était à la fois repoussé et attiré par l'acier.

Le fae renonça à atteindre le couteau. À la place, il se focalisa sur... Mackie. Se hissant sur les bras, il commença à ramper vers la fillette impuissante à peu près deux fois plus vite que Charles aurait pu le faire.

La jument alezane poussa un hennissement strident et galopa entre le fae et la fillette. Comme elle n'avait pas cessé de courir dans tous les sens, ni Charles ni le fae ne lui prêtèrent attention. Jusqu'à ce qu'elle recommence, plus intimidante que rapide, les oreilles couchées tandis qu'elle piétinait violemment le sol.

Elle fit un joli petit demi-tour sur les hanches, la jambe arrière gauche plantée dans le sable tandis qu'elle pivotait sur elle-même et croisait la jambe avant droite sur la gauche dans les règles de l'art équestre. Puis elle vint de nouveau trotter dans le passage du fae, la queue dressée au-dessus de son dos, la tête levée et ses minuscules oreilles pointées en avant. Elle refit un demi-tour sur les hanches dans l'autre sens.

Et, cette fois, elle se planta entre Mackie et le fae, coucha les oreilles et le dépassa en courant. Elle baissa son long cou dans un mouvement sinueux et montra les dents à la créature, puis fit volte-face et lui décocha un méchant coup de sabot juste sous l'omoplate.

Le fae laissa échapper un cri aigu en tombant... et la jument revint à la charge pour le frapper avec les jambes avant. Elle traîna le fae sous elle et le piétina deux fois avant de sauter par-dessus et de détalier avec un couinement triomphal.

De retour, elle marcha de côté en renâclant pour venir se placer entre la chose et Mackie. Puis elle rejeta la tête en arrière, une mise en garde classique qui disait : « Va-t'en ou meurs. » Elle se cabra à moitié et hennit... comme une jument qui protégeait son poulain. Qui protégeait Mackie.

Anna n'eut pas besoin d'aller dans la maison. Sentant que Charles était dans l'écurie, elle lança Portabella dans cette direction. La grande jument peinait ; Anna estimait qu'elles avaient dû courir six kilomètres. Mais elle s'engagea de son plein gré dans l'entrée sombre qui menait à l'arène et fit un saut de quinze centimètres au-dessus de l'immense clôture.

Anna sortit les pieds des étriers puis descendit de la jument, qui s'apprêtait à continuer sur sa lancée. D'un seul regard, Anna embrassa la scène dans l'arène : Mackie était à terre, Joseph et deux loups-garous qui ne bougeaient pas l'étaient aussi, Charles tenait à peine debout et la créature fae, une chose immense et hideuse, avait un couteau planté dans le dos. Lentement, elle se rapprochait de Mackie. La seule chose qui lui barrait le passage était une grande jument alezane.

Comme Anna n'était pas armée, elle se jeta sur le couteau qui dépassait du dos du fae. Un pied en appui sur son dos, elle saisit l'arme et la tourna dans la plaie jusqu'à ce que la lame soit parallèle à la colonne vertébrale de la créature. Anna en appela à la force de sa louve pour tirer le couteau toujours fiché dans l'os jusqu'en haut du corps du fae. La chair commença à se refermer derrière la lame, et Anna avait du mal à garder l'équilibre avec le fae qui se tortillait sous elle. Mais, à mesure qu'elle tirait le couteau, le processus de guérison ralentissait et finit par s'arrêter en même temps que les mouvements du fae. Lorsqu'elle s'approcha de la tête de la créature, trompée par son inertie, la chose allongea le cou et parvint à lui mordre le biceps. Anna changea simplement de main et força la pointe de la lame jusque dans le crâne du fae. Il s'immobilisa de nouveau, sans vie. Mais Anna se souvenait de la rapidité avec laquelle il s'était régénéré au début, et Frère Loup lui avait dit que les faes étaient coriaces. Elle rectifia sa prise sur le manche devenu glissant. Elle pensa à Mackie, aux corps qui jonchaient le sable de l'arène et à ceux qui avaient été entassés dans le grenier étouffant de la petite maison, et elle trancha complètement la tête du monstre.

Dès que le fae desserra les dents et relâcha son bras, elle jeta la tête à l'autre bout de l'arène. Vu la vitesse à laquelle il avait ressoudé sa colonne vertébrale, elle ne voulait pas prendre le risque qu'il répare les dégâts qu'elle lui avait infligés.

Le corps sursauta sans crier gare, et Anna perdit alors l'équilibre. Elle roula juste sous les sabots du cheval alezan. La jument se cabra et fila rejoindre Portabella, qui se tenait tête baissée de l'autre côté de l'arène.

Frère Loup bondit sur le corps du fae et entreprit de le déchiquer. Anna ne sentait qu'un voile rouge par le biais de leur lien de couple. Les autres loups se relevaient sans trop de grâce. Joseph ne bougea pas.

À peu près à ce moment-là, Mackie s'assit et se mit à hurler. Anna parvint jusqu'à elle en courant et clopinant à moitié. L'enlaçant avec douceur car l'un des bras de la fillette présentait un angle anormal, elle la détourna du monstre qui avait essayé de l'enlever et de l'autre monstre qui cherchait à détruire le corps.

— Charles ! cria-t-elle, mais le loup s'acharnait sur le fae mort. Frère Loup ? J'ai besoin de toi.

Le loup se figea, laissant échapper un grondement sauvage avant de se transformer. Charles se tenait sur le corps de la chose morte, l'air aussi propre et posé que lorsqu'ils avaient quitté la maison ce matin-là. Il ne l'était pas. Elle ressentait sa fureur brûlante, son besoin de détruire. Qu'il ait répondu à son appel dans cet état d'esprit...

Eh bien oui, elle l'aimait elle aussi.

— Je m'occupe de Mackie, fit-elle. Il faut que tu ailles voir Joseph.

Anna était venue. Quand elle avait tranché la tête de l'abomination, Frère Loup et lui auraient

poussé un hurlement de fierté et de triomphe s'ils l'avaient pu. Mais il n'en retrouva la capacité que lorsque tout fut terminé.

Frère Loup s'était dit que la créature pouvait être encore vivante. Les très vieux faes étaient capables de survivre un long moment sans leur tête. Il tenait à s'assurer que la chose ne survivrait pas à sa décapitation. Charles le laissa sortir et faire ce qu'il voulait.

Cette chose avait tué tous ces enfants. Ils avaient connu une mort horrible et extrêmement lente. Si les esprits des morts voulaient se joindre à la sauvagerie de Frère Loup, il était disposé à y consentir.

Jusqu'à ce qu'Anna l'appelle.

Elle était assise dans le sable et tenait Mackie contre elle.

— Va voir Joseph, l'exhorta-t-elle.

Il vint d'abord auprès d'elle. Elle avait essuyé des coups, mais la blessure qu'elle avait au bras cicatrisait déjà.

— Je vais bien, lui dit-elle. Mackie s'en remettra. Tu entends, ses poumons sont fonctionnels. Va voir Joseph.

Charles s'agenouilla à côté de Joseph. À sa grande surprise, le vieil homme respirait encore.

— Mort ? demanda Joseph dans un murmure, le souffle court.

— La chose est morte, lui répondit Charles. Tu lui as tranché la colonne vertébrale. Elle ne tuera plus d'enfants.

Joseph ferma les yeux et se concentra sur sa respiration, même si ça ne le soulageait guère.

— Maggie ?

Charles ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Joseph le regardait.

— C'est c'que je pensais, dit-il. La verrai bientôt. Elle aura été heureuse de mourir pour notre petite-fille. (Il esquissa un demi-sourire.) J'entends que ça ira pour elle.

— Elle a de bons poumons, reconnut Charles.

Mackie hurlait toujours.

— Meilleurs qu'les miens, acquiesça Joseph en souriant. Donne couteau à Max.

— Ce sera fait, dit Charles.

— Montre-lui. Montre.

— Je lui montrerai comment s'en servir. Comme je t'ai montré.

Joseph hocha la tête.

— Bien. C'est bien. (Il prit une nouvelle inspiration douloureuse, puis se fendit d'un large sourire.) C'était amusant d'être... d'être de nouveau moi-même.

Charles s'assit à côté de lui, les yeux rivés sur Joseph tandis que son ouïe lui indiquait que Hosteen et beaucoup d'autres gens s'attroupaient dans l'arène. Mackie cessa de hurler. Kage s'assit de l'autre côté de Joseph. Celui-ci ne pouvait plus parler, mais il tendit la main et Kage la prit.

Charles avait su que ce moment viendrait depuis qu'il avait compris que Joseph n'avait aucune intention de devenir un loup-garou comme son père. Chaque instant passé en sa compagnie l'avait rapproché de lui. Est-ce que ça avait valu le coup, à présent qu'il devait affronter sa mort ?

Il repensa à toutes leurs expériences partagées. Il sentit le trou immense que la mort de Joseph creusait dans son esprit, un trou qui s'emplissait de douleur. Est-ce que ça avait valu le coup ?

— Je suis si reconnaissant de t'avoir eu comme ami, déclara-t-il à Joseph.

Il n'aurait pas renoncé à un seul de ces moments pour s'épargner la douleur de cette séparation, encore moins à tous. Oui, ça avait valu le coup.

Le calme finit par revenir dans l'arène. Max vint dire au revoir. Kage se leva, passa un bras autour de son fils et partit. Hosteen prit sa place. Anna vint s'asseoir près de lui.

Joseph essaya de dire quelque chose à Hosteen, mais il n'avait plus de voix. La main que tenait Charles était très froide.

Hosteen lui dit :

— Je t'aime. Tu vas me manquer. Je suis si fier d'avoir été ton père... Et plus fier encore d'avoir été ton ami. Ton esprit a enrichi le monde, mon fils. N'aie pas peur de lâcher prise.

Il déposa un baiser sur le front de son fils. Comme Charles, il s'installa pour la veillée.

La nuit tomba.

Joseph prit une inspiration. Expira. Puis il ne respira plus. Charles ouvrit la bouche et laissa Frère Loup hurler son chagrin.

CHAPITRE 15

Il n'y eut pas de funérailles. Charles et Anna chargèrent le fae mort dans le coffre de la voiture de Mme Edison et placèrent sa tête dans une boîte qu'ils mirent sur la banquette arrière. Ils emmenèrent la voiture au parking de la garderie, la verrouillèrent et repartirent. Puis ils appelèrent Leslie pour lui dire où la trouver.

Elle n'était pas ravie, mais elle les rappela lorsqu'ils eurent récupéré le corps.

— Mieux valait que ça soit vous que nous, dit-elle. Ce corps va faire la joie de Leeds pour les cinq prochaines années.

— Mieux vaut lui que moi, rétorqua Anna.

— Prenez soin de vous, lui recommanda Leslie.

— Toi aussi, lui dit Anna. Embrasse ton mari pour moi. Je suppose qu'on se reverra. Charles pense que le pire reste à venir.

— C'est gai, fit Leslie sur un ton morose. J'imagine que vous avez raison tous les deux. Mais en ce qui me concerne j'ai l'intention de fêter cette victoire. Le futur nous réserve peut-être toutes sortes de faes horribles, mais celui-ci ne tuera plus d'enfants.

Ils restèrent encore quelques jours. Même s'il n'y eut pas de funérailles, les membres de la famille firent leur deuil, disposés à partager leur chagrin avec Charles. Ça eut l'air de l'aider mais, comme il était plus réservé que d'habitude, Anna ne pouvait pas en être sûre. Elle prépara à manger, s'occupa des enfants et fit tout son possible pour rendre les choses plus faciles pour les autres.

Bran vint accompagné de Moira la sorcière et de son loup-garou, Tom. Moira était venue aider Chelsea et vérifier qu'Améthyste était bien libérée de la magie du fae. Anna aurait parié que Tom était venu parce que personne n'avait eu envie de lui dire de rester à la maison, pas même Bran. Anna et Charles s'envolèrent pour le Montana dix jours après l'avoir quitté.

Katie Jamison regardait les ruines de sa maison, l'air chagrin. Si elle n'avait pas été soûle, aurait-elle eu la présence d'esprit de dire à l'agent spécial du FBI et à ses amis les loups-garous d'aller au diable ? Et si elle l'avait fait, l'auraient-ils écoutée et lui auraient-ils épargné le calvaire de nouveaux travaux ?

Mais ils avaient retrouvé le fae, celui qui tuait des enfants. Elle l'avait vu aux informations. Et elle avait vu des loups-garous dans leur état sauvage. Dommage que les photos n'aient rien donné. « La magie peut parfois être étrange », lui avait dit son fae de jardin.

Elle n'avait donc pas les photos du grand loup qui avait saccagé son salon, celles qu'elle avait prises sans demander la permission. Mais celles de la louve noire dans son jardin étaient ravissantes. Pas aussi intéressantes que l'avait été le loup féroce et furieux, mais belles tout de même.

Les nettoyeurs étaient repartis comme ils étaient venus. Son entrepreneur préféré avait appelé ce matin-là pour lui dire qu'il lui envoyait un ouvrier pour remplacer la fenêtre de sa façade le jour même.

— Et cette fois, ne l'épouse pas, lui avait-il dit, pince-sans-rire.

Oui, bon, s'était-elle avoué. Ça avait été une erreur... Et elle le reconnaissait. Mais il avait été si joli garçon.

Celui-ci était joli garçon aussi. Il avait un sourire chaleureux... et des muscles fermes. Il n'avait pas de bague à la main gauche. Elle admira cette main, imaginant les sensations qu'elle aurait s'il touchait sa peau. Il était terriblement jeune pour elle.

— Êtes-vous marié ? demanda-t-elle.

Il sourit.

— Je l'ai été. Elle est partie avec le compte bancaire, mon meilleur ami et mon chien. Ce chien me manque drôlement.

Trop jeune, songea-t-elle en le regardant travailler.

— Hé ! l'interpella-t-elle. Aimeriez-vous de la limonade ? Elle est à base de citrons fraîchement pressés que je fais pousser dans mon jardin.

— Ça a l'air vraiment bon, dit-il, et elle remarqua qu'il avait des fossettes.

Peut-être pas trop jeune, décida-t-elle. Puis elle alla lui verser de la limonade.

Trent Carter raccrocha le téléphone et envisagea sérieusement de prendre sa voiture et de se jeter d'une falaise. Mais sa fille se retrouverait seule. Cinq ans, c'était trop jeune pour être seule.

— Papa ?

Il aimait sa fille de tout son cœur. Elle était tout ce qu'il lui restait de la mère d'Iris. Mais il ne savait pas comment la sauver. Il ne savait même pas vraiment comment se sauver lui-même.

— Tu as l'air triste, remarqua-t-elle.

Parfois, dans des moments comme celui-là, elle se comportait comme une enfant normale. Elle s'amusait avec ses jouets, habillait ses poupées et l'invitait à faire semblant de prendre le thé.

La nuit précédente, la baby-sitter de sa fille l'avait appelé pour lui dire qu'elle ne pouvait plus garder Iris.

— Elle torturait notre chaton, avait-elle dit. Elle lui arrachait les moustaches avec une pince à épiler. Ça ne peut plus durer. Je suis désolée. Il faut que vous l'emmeniez voir un thérapeute.

Il n'avait pas protesté, s'était abstenu de dire qu'elle voyait déjà un thérapeute. Ça n'avait pas marché avec la baby-sitter précédente. Ça n'aurait sans doute pas marché avec celle-là non plus.

Il avait contacté son travail ce jour-là pour leur dire qu'il devait rester à la maison parce qu'il n'avait personne pour s'occuper d'Iris. Son patron venait de l'appeler pour l'informer que ce n'était pas la peine qu'il revienne, à part pour reprendre ses affaires. C'était son deuxième boulot en six mois.

— Papa ?

— Ne t'inquiète pas, chérie, lui dit-il. Je ne suis pas en forme aujourd'hui, c'est tout.

— Si j'allais chercher M. Doudou et qu'on regardait la télé jusqu'à ce que tu te sentes mieux ? suggéra-t-elle.

On sonna à la porte.

— Bonne idée. Je vais voir qui est là, et ensuite on pourra regarder des dessins animés.

Il ouvrit la porte sans regarder par l'œil-de-bœuf. Sur son palier se tenait un homme au physique très banal, tellement quelconque qu'il aurait dû travailler pour la CIA. La femme était petite et pulpeuse, avec des cheveux noirs et des lunettes de soleil couvrantes aux verres si foncés qu'il n'arrivait pas à distinguer ses yeux derrière. Une voiture qu'il n'avait jamais vue avant – une Mercedes noire – était garée juste devant son immeuble, et un homme balafré qui avait l'air dangereux était appuyé contre le pare-chocs.

Peut-être était-ce bien la CIA. Vaguement anxieux, il repensa à son entrevue avec les agents du Cantrip. Avait-il dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Il s'était plus ou moins attendu à recevoir la visite des services de la protection de l'enfance... Ça aurait été la troisième fois. Étrangement, les bleus disparaissaient toujours avant l'arrivée des services sociaux. Aussi bien les bleus d'Iris que les siens.

— Monsieur Carter, dit l'homme en tendant la main, je suis Bran Cornick. Nous étions en ville pour une affaire liée. On m'a suggéré de passer vous aider avec votre problème pendant que nous étions ici. (Sa main était très chaude.) Voici mon associée, Moira.

— Papa ? dit Iris de la voix qui n'était pas celle d'Iris. Dis-leur de s'en aller.

La femme entra chez lui en le frôlant au passage, et tendit la main pour la refermer sur le poignet d'Iris. Elle toucha le front de sa fille et murmura quelques mots qu'il ne saisit pas. Alors qu'elle se débattait, Iris se tint soudain immobile.

— Oui, déclara-t-elle. Il avait raison à son sujet, Bran. C'est clairement un cas de possession démoniaque. (Elle tourna la tête vers Trent, et il se rendit compte pour la première fois qu'elle était aveugle.) Ça ne va pas prendre très longtemps. Les démons ont du mal à bien s'accrocher aux innocents.

Bran Cornick invita Trent à rentrer et referma la porte avec eux deux à l'intérieur.

— Monsieur Carter, dit-il, mon associée maîtrise son sujet.

— Qui êtes-vous donc ? demanda-t-il.

— Les gentils, fit Moira. On est là pour aider.

Anna rêva que c'était l'été et qu'elle et Charles chevauchaient dans les montagnes. L'air était frais et pur, et le soleil lui réchauffait le dos. Heylight trotta sur la piste avec le même enthousiasme que dans l'arène. Se retournant pour voir comment allait Portabella, elle fronça les sourcils à l'intention de Charles.

— C'est un élan, dit-elle. Pourquoi es-tu sur le dos d'un élan ?

— Parce que Portabella ne sera pas là avant le printemps, lui répondit Joseph. Charles ne ferait jamais venir des chevaux de l'Arizona au Montana en plein hiver.

— C'est vrai, acquiesça Anna. On les ramène en mars.

— Tu aurais dû acheter Hephzibah, lui dit Maggie en riant, mais c'était un rire sans malice.

Le doux bruit de son rire résonnait aux oreilles d'Anna quand elle se réveilla. Comme la chambre était encore sombre, elle en déduisit qu'il était tôt. Charles n'était pas au lit, ce qui était sans doute ce qui l'avait réveillée.

Elle se hâta d'enfiler des chaussettes car le sol était froid, et une robe de chambre car la maison l'était aussi. Puis elle alla à la cuisine en traînant les pieds, et y trouva Charles qui allumait la bouilloire. Elle s'avança jusqu'à son dos et se réchauffa contre lui.

— Bonjour, rayon de soleil, dit-il.

— J'ai rêvé de Joseph et Maggie, lui raconta-t-elle. Maggie m'a dit qu'on aurait dû acheter Hephzibah à la place de Portabella et Heylight.

— Kage ne se séparera pas d'elle, pas après qu'elle a sauvé Mackie, lui dit Charles.

— Hé ! répondit-elle. Je te dis juste ce que Maggie a dit.

Il finit ce qu'il était en train de faire et se retourna, si bien qu'elle se retrouva plaquée contre son torse.

— Je réfléchissais, fit-il.

— Un passe-temps dangereux, l'avertit-elle, et elle fut récompensée par le rire heureux de Charles qui n'appartenait qu'à elle.

— C'était à Joseph que je pensais, expliqua-t-il. Pendant qu'il était en train de mourir, je me suis

soudain rendu compte de tout ce que j'aurais manqué si je ne l'avais pas connu.

— J'aimais bien Joseph, lui dit-elle. Je regrette de ne pas avoir eu le temps de mieux le connaître. Charles lui sourit.

— Aimer, c'est toujours prendre un risque, n'est pas ? observa-t-il. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait aucune certitude dans la vie, mais j'avais tort. L'amour est une certitude. Et l'amour donne toujours plus qu'il ne prend. (Il fit courir la main le long de son dos.) Je me dis qu'on devrait adopter. Qu'est-ce que tu en penses ?

Adopter ? Elle voulait ses enfants. À lui et à elle.

Puis elle se remémora le visage de Charles lorsqu'il avait serré Améthyste dans ses bras et lui avait chantonné une petite comptine, et elle sut que n'importe quel enfant qui viendrait vivre avec eux serait à lui. À lui et à elle.

— Ça pourrait marcher, lui dit-elle lentement tandis qu'un sourire naissait sur ses lèvres. Oui, ça me semble bien.

REMERCIEMENTS

Aucun livre ne s'écrit dans la solitude. Je remercie les personnes suivantes qui m'ont aidée à rendre réelle l'histoire d'Anna et de Charles : Doug Leadley et Maegan Beaumont pour leur aide avec Scottsdale ; Linda Campbell, qui en sait plus sur mes livres que moi ; Collin Briggs, Mike Briggs, Michelle Kasper, Ann Peters, Amy J. Schneider et Anne Sowards pour leurs apports rédactionnels qui ont dépassé toutes mes attentes ; et Daybreak Warrior et ses fascinantes vidéos YouTube sur la langue et la culture navajo. Comme toujours, s'il y a des erreurs, elles sont de mon fait.

Patricia Briggs menait une vie parfaitement ordinaire jusqu'à ce qu'elle apprenne à lire. À partir de ce moment-là, ses après-midi se déroulèrent à dos de dragon ou à la recherche d'épées magiques, quand ce n'était pas à cheval dans les Rocheuses. Diplômée en histoire et en allemand, elle est professeur et auteur. Elle vit avec sa famille dans le Nord-Ouest Pacifique, où elle travaille à la suite des aventures de Mercy Thompson.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne, en grand format :

Mercy Thompson :

6. *La Marque du fleuve*
7. *La Morsure du givre*
8. *La Faille de la nuit*

Ombres mouvantes
(Recueil de nouvelles)

Chez Milady, en poche :

Mercy Thompson :

1. *L'Appel de la Lune*
2. *Les Liens du sang*
3. *Le Baiser du fer*
4. *La Croix d'ossements*
5. *Le Grimoire d'Argent*
6. *La Marque du fleuve*
7. *La Morsure du givre*
8. *La Faille de la nuit*

Alpha & Omega :

Alpha & Omega : L'Origine

1. *Le Cri du loup*
2. *Terrain de chasse*
3. *Jeu de piste*
4. *Entre chien et loup*

Corbeau :

Corbeau – Intégrale

Masques

- L'Épreuve du loup*
- Le Voleur de dragon*
- L'Empreinte du démon*
- Les Chaînes du dragon*
- Le Sang du dragon*
- Le Pacte du Hob*

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Dead Heat*
Copyright © 2015 by Hurog, Inc.

© Bragelonne 2016, pour la présente traduction

Illustration de couverture : Daniel Dos Santos

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2501-7

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel : annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/MiladyFR

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver des réponses à vos questions !

twitter.com/MiladyFR

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

youtube.com/MiladyFR

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne.

